Hassan Banhakeia

La littérature de voyage en Afrique du Nord

L'Harmattan

Histoire et Perspectives Méditerranéennes

LA LITTÉRATURE DE VOYAGE EN AFRIQUE DU NORD

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Histoire et Perspectives méditerranéennes
Collection dirigée par Jean-Paul Chagnollaud

Dans le cadre de cette collection, créée en 1985, les Éditions L'Harmattan se proposent de publier un ensemble de travaux concernant le monde méditerranéen des origines à nos jours.

Déjà parus

Gibson NCUBE, *La sexualité queer au Maghreb à travers la littérature*, 2018.
Jacques BINOCHE, *L'Algérie et sa représentation parlementaire, 1848-1962*, 2018.
Saâdia AGOURAY, *Mobilités spatiales à Casablanca. Caractéristiques, mécanismes et impacts*, 2018.
Sofiane BOUHDIBA, *Six millions de femmes*, 2018.
Hosni KITOUNI, *Le désordre colonial, L'Algérie à l'épreuve de la colonisation de peuplement,* 2018.
Houria ALAMI MCHICHI, *Un autre regard sur les migrations, Expériences du Maroc*, 2018.
Antoinette CHAUVENET avec Faïza CHERFI et Marie-Claire MICHAUD, *La promotion des droits humains en Algérie*, 2017.
Catherine GUILLAUMOND, *Cuisine et diététique dans l'occident arabe médiéval. D'après un traité anonyme du XIII^e siècle, Étude et traduction française,* 2017.
Driss ABBASSI, *La Tunisie depuis l'indépendance, Politique, histoire, identité,* 2017.
Işil ZEYNEP TURKAN-IPEK, *Chroniqueurs politiques en Turquie (1980-2014),* 2016.
Imane BENNANI, *L'habitat menaçant ruine au Maroc, Les procédures administratives à l'épreuve des effondrements,* 2016.
Mokhtar KHELADI, *L'Algérie pays immergeant*, 2016.
Abdellah BOUNFOUR *Malaise dans la transmission, La crise de l'autorité familiale, scolaire et politique au Maghreb,* 2016.
Riza SAYGILI, *Un siècle de démocratisation innachevée, Partis et courants politiques en Turquie (1908-2008)*, 2016.

Hassan Banhakeia

La littérature de voyage en Afrique du Nord

L'Harmattan

Du même auteur :

**Tutlayt Tarifit, gramatica i lexic*, (en collaboration), Servei de Publicacions de UAB, Barcelone, 1995.
**Llibertats tatuades,* poèmes, Jardins de Samarcanda, Barcelone, 1996.
**Iles-inu* (III), Université de Tilburg, Hollande, 2000.
**Le Maure errant,* roman, Trifagraph, 2001.
**L'enseignement de l'amazigh*, Editions Tawiza, 2011.
**L'amazighité en question*, Editions Tawiza, 2011.
**L'histoire de l'homme qui était cadavre*, roman, Tawiza, 2012.
**L'enfant barbare*, roman, Editions Tawiza, 2012.
**De la récriture à la réception*, Publications de la FP Nador n°1, 2013.
**Mots et maux (essai sur les récits de voyage en Afrique du Nord),* Tawiza, 2013.
**La traduction de la poésie, des problèmes théoriques à la praxis traductive, de la théorie à la pratique*, Publications de la FP Nador n°2, 2015.
**Histoire de la pensée nord-africaine*, L'Harmattan, 2016.
**La traduction poétique amazighe*, L'Harmattan, 2016.
**Le coupable*, roman, L'Harmattan, 2017.

© L'Harmattan, 2018
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris

http://www.editions-harmattan.fr/

ISBN : 978-2-343-16029-0
EAN : 9782343160290

A Nasser Zefzafi

INTRODUCTION :

LE RECIT PRECEDE LE VOYAGE

Qu'est-ce que le récit de voyage ?

Tout voyage se fait narration, et il se réalise dans l'espace et le temps pour aboutir sur un récit qui va fixer les souvenirs du voyageur. Les possibilités de fixation sont multiples, allant du personnel jusqu'à l'impersonnel. Il peut exister des récits qui sont effectués par le « je » et d'autres par un « il », mais les deux formes font plus partie de la fiction. Les deux instances constituent une littérature aux limites floues, et une science qui revendique l'humanité comme objet d'étude.

Le monde nord-africain, continûment vivant et chaotique, est à fixer par les mots étrangers : les phrases remplacent le mouvement concret de la vie et tentent de l'ordonner dans un récit conçu, de règle générale, dans la langue des autres. Le récit se veut alors construction formelle du réel, mais il ne rapporte qu'un ensemble de reflets d'un monde sublimé qui demeure opaque. Faite de mots tissés dans une rhétorique particulière, la représentation rapporte à la fois l'univers de l'auteur, mais aussi celui de l'ethnie dans lequel se fait le voyage. Les pérégrinations se font dans l'intellect, loin de toute sensibilité qui explore réellement la vie des autres. L'espace nord-africain est dit, généralement, dangereux pour l'étranger mais avec des points d'attraction physique qu'il entend découvrir. C'est à partir de cette ambivalence que prend sens le voyage dans ces récits étrangers.

Comme le récit de voyage est analogue à une littérature de masques, ses anecdotes et commentaires semblent vrais ou véridiques. Ce genre se compose d'une alternance entre des séquences narratives (action, déplacement) variables où le subjectif prédomine, et des séquences descriptives (coutumes, paysages et portraits) invariables où le trait romantique et le préjugé se côtoient étroitement. La narration, qui paraît de moindre intérêt par rapport à la description, préexiste à l'expérience du voyage. Il s'agit, en effet, d'une transposition littéraire de l'apprentissage de la différence. Le récit précède amplement le voyage. Le discours sur l'Autre devient aussi un discours sur soi : l'auteur qui se décline diariste ou aventurier, se reconnaît comme différence (ou opposition) vis-à-vis de l'Autre[1]. Dans cette épreuve humaine, il n'y a pas de fuite par rapport à soi, il y a plutôt un décentrement de soi. Le mouvement vers l'Autre déclenche

[1] Les adjectifs utilisés par les voyageurs occidentaux, notamment les Français et les Espagnols, à propos du Maroc révèlent leur point de vue : « perfide », « vieux », « sale », « sauvage »… sont les plus réitérés.

nécessairement un retour sur soi. Le voyage s'annonce alors un déplacement vers la subjectivité, une introspection[2].

Toutefois, la littérature viatique est didactique dans sa portée. Les digressions sont longues en vue d'informer le lecteur. C'est dans les informations expansives qu'apparaît l'intention auctoriale. Parfois le lecteur s'intéresse davantage aux expansions anecdotiques. Le style se fait parfois dans l'ambigüité. Le voyageur a, en effet, le souci d'expliquer l'univers étranger, en se mettant dans la peau du lecteur. Ce dernier, par une réaction instinctive, s'imagine également à la place du voyageur, faisant de cette aventure une affaire propre à sa fabulation. L'auteur ne représente alors qu'un simple guide.

Le récit de voyage, un genre ?

Poésie, narration, description et commentaire sont des articulations inextricablement prépondérantes dans un récit de voyage. C'est pourquoi, la typologie des récits viatiques est difficile à dresser, avec une structure où les genres s'entremêlent, et où l'exotisme présuppose différents thèmes.

Selon *l'Encyclopédie*, l'entrée « voyage » précise la portée didactique :

> « Les voyages étendent l'esprit, l'élèvent, l'enrichissent de connaissances, et le guérissent des préjugés nationaux. C'est un genre d'étude auquel on ne supplée point par les livres, et par le rapport d'autrui ; il faut soi-même juger des hommes, des lieux, et des objets. Ainsi le principal but qu'on doit se proposer dans ses voyages, est sans contredit d'examiner les mœurs, les coutumes, le génie des autres nations, leur goût dominant, leurs arts, leurs sciences, leurs manufactures et leur commerce. »

En général, la littérature de voyage n'est pas un genre littéraire autonome. Les récits de voyage en Afrique du Nord sont, sur le plan esthétique, un collage textuel générique. Ils présentent divers sous-genres, entre lesquels les limites sont mobiles :

– L'**épopée** est la première forme d'un récit de voyage où le fictif prédomine, mêlant dans un même périple hommes et dieux. *L'Enquête* d'Hérodote et *l'Odyssée* d'Homère en sont les premières références. Citons dans tradition française *l'épopée marocaine* d'Henriette Célarié en 1929.

– Les **notes** sont un recueil de textes brefs et hétéroclites qui retracent in media res la réalité étrangère. Elles sont sous forme d'**observations** où la description prédomine, ou bien d'**impressions** avec l'émergence d'un sentiment de supériorité nourri par le voyageur envers l'autochtone. Le comte de Chavagnac compose *Notes d'un voyage de Fez à la frontière marocaine* en 1885. Ce voyage mélange l'introspection et l'exotisme.

---

[2] Cf. Michel Leiris, *L'Afrique fantôme* (1934), Paris, Gallimard, 1981.
« C'est presque comme si j'avais eu l'idée de ce voyage exprès pour le rédiger… Mais comme je ne bouge pas, je n'ai pas grand-chose à dire. Pas d'autre ressource que l'introspection, l'examen de mes raisons de voyager, de mes raisons d'écrire. » (p.268)

– La **relation** se définit comme un récit où le voyageur-narrateur rapporte les faits plus par un regard réaliste, loin de toute fiction. Nous avons la fameuse relation de Roland Fréjus en 1670 : *Relation d'un voyage fait en Maurétanie.*

– Le **carnet** de route ou le guide de voyage est un ensemble de notes prises lors du périple. Les jours et les lieux sont notés avec minutie. Nous avons le *Guide du voyageur au Maroc* d'A. de Kerdec-Chény, publié en 1888.

– La **chronique** est une narration datée (pas quotidienne) à propos de faits réels. Toutefois, du voyage imaginaire au voyage réel il n'y a pas de grand écart : ils sont semblables. Citons la *Chronique marocaine* de M. Le Glay en 1933.

– Le **journal** est une relation personnelle basée sur le quotidien, avec des prises de notes. Le voyage y rappelle les faits au jour le jour, avec l'indication d'un temps qui unit le récit et le voyage. Eugène Delacroix écrit en 1832 son *Journal de voyage au Maroc.*

– Le **rapport** est un document officiel, chargé par un établissement en vue de préciser les faits relatifs à une situation précise. Il retrace les affaires d'une **expédition** militaire, parfois secrète.

– La **correspondance** se fait entre deux ou plusieurs auteurs à propos d'un voyage et lors d'un périple pour s'échanger idées, impressions et narrations. Les lettres sont datées, inscrites dans un lieu / temps, et nommées (émetteur, destinataire). Elles apportent des questions et des réponses, échangées entre les deux parties. Le Lieutenant Joubert écrit *Lettres du Maroc* en 1930.

– Le **récit viatique** peut être autobiographique : il représente un périple durant lequel l'auteur explique les raisons de son voyage, expose les peines quotidiennes, se réconcilie souvent avec soi, au moment de découvrir de nouveaux lieux et des sensations rédemptrices. Pierre Loti révèle un tel penchant dans ses différents voyages à travers le monde.

– Les **mémoires** viennent a posteriori : elles récupèrent des faits rétrospectifs, représentatifs d'une pensée qui se fait et se réalise par le voyage. Nous avons *Les Carnets de voyage au Maroc* d'Eugène Delacroix (1832).

– Dans un dernier groupe l'on peut mettre pêle-mêle les **romans de voyage**, les **voyages imaginaires**. Il y a des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, comme *l'Utopie* de Thomas More, *le Quart-livre* de Rabelais, *Gulliver's travels* de Swift, *Jacques le fataliste et son maître* de Diderot…

Par rapport au narrateur, les récits se divisent en deux groupes : le premier tourne autour du sujet (l'aventurier), et le second s'intéresse à l'objet (monde visité). Si le premier insiste sur les souvenirs du héros qui traverse un continent en quête de trésors, le second parcourt les contrées pour bien les situer dans la mémoire positive (occidentale).

Les œuvres littéraires font référence à un seul voyage : découvrir l'altérité par le regard intérieur. Le périple est autant motivé par le mal de la fixation (sédentarisation) et se termine par la victoire sur les doutes et les tourments

intérieurs, autant défini comme une tâche patriotique[3]. Le récit de voyage expose-t-il objectivement la réalité ? Rétrospectif, il redit le vu, le vécu et le pensé à partir des réactions personnelles L'invariante du récit est la forme personnelle. L'instance « je » se fait autorité. L'autoréférence est hautement présente dans cette découverte de l'altérité, ce périple spatial et cette narration subjective.

Il n'est pas aisé d'épuiser le sujet « littérature de voyage », qui s'avère une entreprise complexe à mettre dans un genre à part. Les œuvres étudiées se réfèrent entièrement à l'Afrique du Nord, à des voyages réels dans des pays sauvages.

Le récit de voyage : du voyageur au lecteur

Le récit sur le Maroc met souvent dans un même plan l'auteur, le narrateur et le personnage, partageant l'expérience avec le lecteur, lui faisant sentir les merveilles et les contraintes des lieux visités. La complicité entre l'auteur et le lecteur est étroite, voire intime. C'est bien le dépaysement qui enclenche le Savoir : le voyageur se métamorphose en auteur, narrateur et héros qui s'ingénie à tout expliquer avec les menus détails à soi, et à ses concitoyens.

Genre littéraire hybride où le poétique et le romanesque s'enchevêtrent, le récit viatique verse autant dans la narration que dans la représentation. De cette écriture munie d'une confluence de genres, il faut retenir le discours explicitement subjectif, accompagné d'un travail de documentation et de vulgarisation voulu par l'auteur, qui revendique l'objectivité. Hétérogène et malléable, ce récit produit de la diversité au niveau de la réception :

> « Tous les lecteurs ne s'attacheront pas aux mêmes endroits : les uns ne chercheront que mes sentiments ; les autres n'aimeront que mes aventures ; ceux-ci me sauront gré des détails positifs que j'ai donnés sur beaucoup d'objets ; ceux-là s'ennuieront de la critique des arts, de l'étude des monuments, des digressions historiques. »[4]

En général, le récit de voyage a une bonne réception à travers les temps, tout au plus comme un témoignage valable et utile. Il se développe diversement dans ses formes et contenus. L'abbé Prévost a un grand succès avec *L'Histoire générale des voyages* (1746-1759) composée de seize volumes où il multiplie les portraits, les anecdotes, les impressions avec un ton de curiosité.

Aussi le récit de voyage se distingue-t-il entièrement d'une science-fiction qui se base sur le voyage dans un monde virtuel (irréel). Le voyageur représente parfois l'itinéraire réellement parcouru, narre les aventures vécues ou rapportées, décrit exhaustivement les peuples rencontrés et reproduit les impressions fugitives. Et l'Afrique du Nord et le Maroc se trouvent, à tous les

---

[3] Les voyageurs occidentaux dédient leurs récits à des gouverneurs, recherchant auprès d'eux bonne écoute en tant que lecteurs (reconnaissance), mais aussi fortune. Par exemple, Le voyageur anglais G.F. Lyon dédie son récit *A narrative of travels in Northern Africa in the years 1818-1820*, au roi : « To his most excellent majesty Georghe the Fourth. »

[4] Chateaubriand, *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Garnier Flammarion, 1999, p.42.

niveaux, disséqués dans les moindres détails dans les récits étrangers depuis Hérodote.

Le lecteur distingue, esthétiquement parlant, entre des œuvres vulgaires et d'autres littéraires : les registres et les procédés d'écriture en marquent les limites. La vraisemblance est le procédé le plus commun dans le récit de voyage. L'histoire est parfois accompagnée de photographies, de mappes, de croquis, de gravures et d'estampes. Elle se veut un témoignage réel assumé par le « je » dans un univers farouche et étranger. Il y a également la description concrète de tout ce qui fait l'espace étranger : l'autochtone, les tribus, la flore, la faune, les ressources… Cette description entend réduire l'écart entre l'espace de l'auteur (du lecteur) et celui des autochtones (personnages du récit). Par une explication exhaustive, l'auteur montre l'ailleurs sous les lumières de l'ici, illuminant les différences et les oppositions. Ce va-et-vient entre les deux pôles meut le texte viatique, créant un double discours à travers toute la fiction, avec un va-et-vient idéologique entre les deux espaces.

Cette littérature se constitue de récits d'impressions qui sont principalement partiaux : ils mélangent le réel et le personnel. Les souvenirs produisent l'annulation entre le présent et le passé. Le texte viatique, notamment journal, se fait rencontre d'un réel mais sans un écart important par rapport à la fiction. Quand l'auteur opte pour cette forme narrative, c'est pour engager davantage le lecteur dans l'entreprise d'écrire. Il l'a pour compagnon. Le récit s'avère expression d'un mouvement ou bien déplacement d'une expression quand il s'agit du monde nord-africain : le narrateur énumère, dans un compte rendu, les données de ces pays (Algérie, Maroc) en vue de l'exploration ou de la conquête, mais sans se détacher d'une vision déplacée vers l'Orient mythique ou la Métropole (Occident).

En fait, le voyageur ne se décide pas à écrire ni à publier le récit qu'après avoir été sollicité par des amis, des officiels ou des institutions à le faire. Cela apparaît souvent dans les préfaces.

Le voyageur Marco Polo interpelle également ses mécènes à faire lire (diffuser) son *Devisement du monde* : « Seigneurs, Empereurs et Rois, Duc et Marquis, Comtes, Chevaliers et Bourgeois, et vous tous »[5]. En fait, tout lecteur invoqué ne peut qu'être associé d'une manière ou d'une autre à l'entreprise, plus encore aux intentions auctoriales. Il s'agit d'un dialogue bien défini, explicite ou implicite, autour d'expériences partagées.

A l'instar du récit de Marco Polo qui connaît un grand succès éditorial, et différentes traductions, *Les lettres* de Christophe Colomb sont traduites dès 1493 à toutes les langues du monde. Il y raconte ce qui va plaire à ses lecteurs, précisément les Maîtres (roi, cour, ministres…), leur offrant une représentation singulière du Nouveau Monde, avec des indigènes généreux et une terre riche et paradisiaque. Autrement dit, il projette une facile pénétration coloniale. Cela fascine toujours les impérialistes.

[5] Marco Polo, *Le Devisement du monde, le livre des merveilles*, Paris, La Découverte, 2011, p.39.

Toutefois, la composition répond à un contrat scellé avec les commanditaires (Etat, Eglise, mécénat…) soit pour la publication, la traduction ou la diffusion. A ce niveau, Mouliéras ne sera-t-il qu'un lecteur qui trie les anecdotes rapportées par Ben Tayyeb, et qui les propose aux commanditaires en vue d'agrément ? Il fait justement les choix qui arrangent l'esprit du *Maroc Inconnu* – conçu par les commanditaires.

Enfin, le lecteur n'a rien d'idéal. Il est présent dans l'œuvre, tout comme il peut la précéder. Le même récit de voyage en Afrique du nord est à lire différemment par un Français ou un Francophone. Ces deux lecteurs ont des regards différents. Mouliéras offre des images qui conviennent aux premiers, bien que l'œuvre soit prétendument rapportée par le Kabyle, un francophone.

Le voyage en lettres

Les conditions du voyage, qui sont diverses : randonnée, en bateau, à dos d'âne, en voiture…, déterminent les contenus véhiculés aussi bien par le récit que par le discours[6]. Afin d'illuminer les colons, le récit est fortement jalonné d'indications géographiques, minières, stratégiques, coutumières et culturelles. Les périples, les aventures et les impressions du narrateur ne servent que l'esquisse de l'espace à découvrir, à conquérir par la suite.

Bien que le voyageur manifeste une certaine érudition qui fascine le lecteur, son ignorance dans quelques disciplines (ou champs) est fort possible. Ainsi, la découverte d'un pays étranger se fait selon les connaissances personnelles du voyageur. Souvent, c'est en sourd-muet que le voyageur-écrivain entend composer le sujet de ses pérégrinations. En malvoyant, il décrit le monde étranger. Il traverse des terres inconnues, fréquente des autochtones avec lesquels il prétend communiquer.

> « Hélas ! les voyageurs n'ont ordinairement pour observer que les lunettes qu'ils ont apportées de leur pays et négligent entièrement le soin d'en faire retailler les verres dans les pays où ils vont. De là tant de mauvaises observations »[7]

Le voyageur se rappelle-t-il tout ? A-t-il vu ce qu'il décrit ? A-t-il bien vu ce qu'il narre ? L'auteur-voyageur ne croit pas se tromper puisqu'il rapporte les dires et les anecdotes d'informateurs indigènes. Pour parachever son entreprise (viatique / scripturale), Edmond Doutté choisit Si 'Allal 'Abdi et Si Boumédiène ben Ziâne comme confident parmi les fidèles collaborateurs indigènes. Ces informateurs, semblables à des traducteurs, altèrent souvent le message à passer vu la nature du rapport qu'ils entretiennent avec le maître.

---

[6] Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes,* (1754), Paris, Garnier Flammarion, 1971.
« […] il n'y a que quatre sortes d'hommes qui fassent des voyages de long cours : les marins, les marchands, les soldats et les missionnaires. Or, on ne doit guère s'attendre que les trois premières classes fournissent de bons observateurs et quant à ceux de la quatrième, occupés de la vocation sublime qui les appelle, quand ils ne seraient pas sujets à des préjugés d'état comme tous les autres, on doit croire qu'ils ne se livreraient pas volontiers à des recherches qui paraissent de pure curiosité » (p.180)

[7] Jan Potocki, *Œuvres I,* (edit. F. Rosset et D. Triaire), Louvain, Peeters, 2004, p.99.

Depuis Hérodote qui prend des marins pour informateurs, c'est au tour de l'indigène de faire découvrir à l'étranger sa culture, une fois que la communication verbale s'établit. Mais peu est dit de cette relation déséquilibrante, encore des rapports entre l'informateur et l'auteur. Mouliéras s'attache solidement à Ben Tayyeb qui se dédouble en informateur et voyageur. Il emprunte sa voix pour découvrir le nord marocain. Le Kabyle est-il digne de foi ? Rien n'est confessé dans les milliers de pages écrites de l'intérêt que tirait l'aventurier kabyle Ben Tayyeb d'un tel projet.

En fait, le récit de voyage se base sur deux éléments complémentaires : le voyage (déplacement, aventures, quotidien), et le regard interculturel (impressions, préjugés). Cette vision se fait emphatique, relativement inégale dans la représentation de l'Autre à force de multiplier les comparaisons[8]. En outre, l'Occidental se prend pour référence dans un univers sous-développé, il use alors d'une rhétorique négative pour produire l'altérité, synonyme de primitivisme.

L'Afrique du Nord est facile à soumettre aux vues gauloises. Par exemple, l'opinion publique française sur les Marocains est forgée par les officiels (militaires, politiques et représentants) sous forme de répertoire d'analogies. A cela se rajoute le mythe du regard scientifique dans la reproduction de l'altérité. A la description physique il faut adjoindre une interprétation des deux mondes. Tout cela se fait implicitement dans le texte. Peu d'espace est occupé par le discours authentique du fait qu'au même niveau le voyage se fait en catimini. Charles de Foucauld réalise son périple en compagnie d'un guide, à l'aide d'une boussole et d'un baromètre, griffonnant dans un calepin tout ce qu'il voit, mêlant observation et interprétation[9]. Le voyageur visite les lieux déguisé en mendiant. Ce récit se déroule entre le 20 juin 1883 et le 23 mai 1884, épousant relativement les artifices d'une comédie.

Suivant la même tradition, l'auteur anglais G.F. Lyon use des stratagèmes similaires pour effectuer le voyage.

> « As neither Mr. Ritchie nor myself were yet equipped in our Moorish costume, which we were particularly advised by the Bashaw to adopt, we did not appear much in public »[10]

Cette discrétion est, en plus d'être une astuce, une prérogative pour percer les secrets de la société millénaire.

---

[8] Lettre à Jean-Baptiste Pierret, 24 janvier 1832 à Tanger », in Eugène Delacroix, *Correspondance générale*, t. I, Paris, Plon, 1936.

« J'avais tant de fois désiré **voir** l'Orient que je le **regardais** de tous mes **yeux** et croyant à peine ce que je **voyais**… Il a été comble quand j'ai **vu** approcher… » (p.33)

[9] Charles de Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, Paris, éditeurs Challamel, 1888.

« Au moment de livrer au lecteur le récit de mon voyage, lorsque les événements qui l'ont rempli, les travaux qui l'ont accompagné, passent ensemble devant mes yeux, que de noms, que de choses, que de sensations montent en foule à mon esprit ! Parmi les souvenirs, ceux-ci agréables, ceux-là pénibles, que cet instant évoque, il en est un d'une douceur infinie, un devant lequel tous les autres s'effacent. » (p.III)

[10] George Francis Lyon, *A narrative of travels in Northern Africa in the years 1818-1820,* éditeur John Murray, 1821, p.5.

Il précisera encore les préparatifs avant d'entamer l'aventure :

> "[…] we fully adopted the dress and appearance of Moslems, using all our endeavours to become acquainted with their manners. Mr. Ritchie assumed the name of Yussuf el Ritchie, Belford was called Ali, Dupont Mourad, and I was styled Said ben abd Allah. We found no difficulty in procuring a fighi (or clerk) of one of the mosques to visit us as stated periods to instruct us in reading." [11]

En outre, le voyageur est instruit à propos des règles de l'Islam, notamment les cinq prières.

Pourquoi effectuer discrètement un tel voyage ? Ensuite, pourquoi le préparer de manière méthodique ? Enfin, comment le raconter dans un récit à instance dédoublée ? Il s'agit là d'interrogations infructueuses, à remplacer par une seule : Comment se fait le Périple ? Et là, le regard interculturel qui gère le récit, est déstructuré dans ses visées et ses mécanismes de construction de la réalité étrangère. Le discours latent est simple : les lieux parcourus sont périlleux, et les voyageurs n'éveillent pas la suspicion des indigènes.

Le fictionnel et l'exotique s'avèrent constituer une part inextricable de la réalité, un référentiel ambigu. Les limites entre l'authenticité et la subjectivité semblent poreuses : dès qu'un fait est reproduit et recréé dans une fiction par un auteur (muni d'un regard intelligent), le voyage devient factice. Ce récit est pris dans le sens de fonder un regard sur un patrimoine étranger, et par là fixer une tradition dans un sens ou dans un autre. Ce qui est avancé à propos de la culture amazighe dans *l'Enquête* est réutilisé infiniment dans ses formes et contenus par les récits qui vont venir, constituant le même Texte. Cette récriture se fait en une infinité de relations durant les siècles. Dans les voyages du XXI^{e} siècle persistent les mêmes qualificatifs. La civilisation nord-africaine aura ainsi un statut concrétisé par le discours d'un voyageur grec qui n'a jamais mis les pieds dans cet espace, se contentant de récits, mythes et légendes rapportés par les aventuriers et les marchands.

En outre, l'énoncé romanesque du voyage interchange le sujet et l'objet successivement pour engendrer deux propositions (sous forme de double regard). Dans la première, la représentation de l'Afrique du nord est faite par le voyageur étranger ; dans la deuxième, c'est l'autochtone qui s'accapare la parole (maîtrise de l'expression), autrement dit le statut de sujet, qui se présente et dit le monde à lui, peut-être par connivence avec la première représentation, peut-être par divergence – nous avons là toute la dérision de l'épreuve.

Si la nature du déplacement, notons-le, détermine la forme du discours qui en est issue, la durée est également déterminante pour jauger la véracité des faits narrés. Un séjour bref (maximum un mois) s'avère un récit sous forme de journal, une narration entamée au jour le jour, avec des prises de notes, des descriptions plus riches à propos des itinéraires hâtivement parcourus. Il va sans dire qu'il n'y a pas de description neutre, ni gratuite pour des voyageurs qui ont

[11] ibid, p.7-8.

lu Hérodote et toute la tradition qui en découle. Faut-il alors croire à ces récits munis d'un ton spontané ? Que dire du récit de Charles-René Leclerc[12] qui décrit le Nord du Maroc à partir d'un survol par avion lors de l'été 1904 ?

Par contre, les voyages les plus longs (d'un semestre à des années) sont des récits documentés sur tous les plans. L'auteur fait preuve de son érudition et de sa quête pluridisciplinaire, comme c'est le cas avec Reynolde Ladreit de Lacharrière[13].

Il s'avère que les moyens de déplacement et l'itinéraire à prendre s'imposent comme une étape antérieure au voyage. Et au voyageur de consulter une littérature abondante qui va le guider, l'éclairer dans ces espaces exotiques. Avant l'entame, il se pose des questions :

> « [...] quel itinéraire adopter ? quels moyens prendre pour pouvoir le suivre ? La première question se résolvait naturellement : il fallait, autant que possible, ne passer que par des contrées encore inexplorées et, parmi celles-ci, choisir les régions qui, soit par leurs accidents physiques, soit par leurs habitants, paraissaient devoir présenter le plus d'intérêt. »[14]

Les voyageurs ont l'appréhension de traverser des terres inconnues et réputées sauvages, et ils ont prétendument l'assurance de tout découvrir pour la première fois. Les voyageurs embrouillent la géographie, altèrent les toponymes et les anthroponymes... C'est pourquoi leurs récits énumèrent des données, répertorient des lieux, et fixent des éléments physiques et culturels, avec la prétention de composer des récits véridiques.

La préparation d'un tel contact fictif, mais aussi livresque, met au second plan les voix de l'autre sur soi-même, se contentant justement des impressions du voyageur qui est mal à l'aise, bien qu'elles acclament la science civilisatrice...

Les vérités écrites du récit

Pour avoir un récit de voyage, Chateaubriand croit que la vérité est prépondérante:

> « Un voyageur est une espèce d'historien ; son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de traire ou de dénaturer la vérité. »[15]

Eu égard à la vérité, l'auteur-voyageur donne moins d'importance à la forme du texte. Il vise plutôt la documentation, offrant force détails sur l'expérience. Les récits viatiques « se présentent comme une source infinie de détails instructifs et d'anecdotes personnelles. [...] L'écriture conduit à trouver la bonne distance

---

[12] Charles-René Leclerc, *Le Maroc septentrional : souvenirs et impressions*, Alger, Imprimerie algérienne, 1905.

[13] Reynolde Ladreit de Lacharrière, *Voyage au Maroc 1910-1911, Le long des pistes moghrébines*, Paris, E. Larose, 1913.

[14] Charles de Foucauld, *op.cit.*, p.XIII.

[15] Chateaubriand, *op.cit.*, p.42.

entre l'Autre et soi-même. »[16] Dans l'exemple d'un journal et d'une prise de notes, le récit se répète, tout en conservant l'instantané, signe de l'objectivité « subjective ». Le brouillon du voyageur dit la vérité plus que le récit final qui se compose de retouches, d'améliorations. Les notes instantanées (prises sur le vif), sont authentiques, mais elles ne peuvent pas faire œuvre. La critique, le public et l'éditeur imposent des conseils à l'auteur. Le processus de la récriture des notes (ou du journal) présuppose des enrichissements, des élagages, des actualisations, des vérifications, des modifications, des adaptations, des variations…

Les témoignages organisent et structurent les récits de voyage dans le sens de faire du vécu quelque chose de réel (vrai) en multipliant les modes suivants : dire, décrire, rapporter les on-dit, faire… Il vit dans sa peau l'expérience, et à un moins degré il en est le témoin oculaire. Bien que reproduire l'instantané soit souvent la technique choisie par l'auteur-voyageur, le récit est souvent une narration reconstruite après le voyage, avec une distanciation spatio-temporelle. La syntaxe de la narration n'est pas forcément celle du voyage. Parfois, il y a la répétition qui gère une telle forme où la reproduction du double discours s'avère nécessaire. La récurrence et l'anaphore sont nodales dans ces pérégrinations ; et il revient au lecteur d'ordonner les faits pour les situer dans le voyage qui présuppose la chronologie et l'ordre spatial.

Si quelques récits de voyage sont à prendre comme une rédemption pour les lieux barbares, quelle serait la part de la vérité défendue par l'auteur ? L'écriture viatique est en soi une précision des possibles distances entre le Moi et l'Autre. Entre la perception et la transcription, il y a des jalons à poser, à préciser dans le projet scriptural :

– Comment se présente l'instance de la narration dans le récit ?
– Qu'est-il de la représentation du monde parcouru ?
– Quel est le discours de l'auteur ?

Dans tout récit de voyage, en tant que discours, l'étranger occupe la place centrale, et sa vision est engendrée par la langue (ou le moyen de communication)[17]. Tout se fait par l'expression :

> « Chaque homme, pour une part, est dominé par la langue qu'il parle; lui et toute sa pensée sont un produit de celle-ci. Il ne peut rien penser avec précision qui soit hors de ses limites; la forme de ses concepts, le mode et les limites de la possibilité de les relier sont tracés au préalable par la langue dans laquelle il est né et a été élevé »[18]

---

[16] Valérie Berty, *Littérature et voyage, essai de typologie narrative des récits de voyage français au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2001, p.24.

[17] Si le Nord-Africain écrit dans sa langue mineure, il demeure inconnu. S'il écrit en français en ayant le regard fixé sur le propre, il est ignoré ou peu apprécié. Mais, s'il écrit toujours en français en ayant le regard folklorique, il est casé dans la tradition dite « littérature maghrébine d'expression française »...

[18] Friedrich Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire et autre texte*, tr. A. Berman et Ch. Berner, Paris, Seuil, Points/ Essais, 1999.

Le référent enrichit les rapports triadiques (auteur / texte / lecteur). Le vocabulaire est parfois exotique : il est utilisé en vue d'insinuer combien le narrateur maîtrise le sujet. Nonobstant, le voyageur oublie souvent, avec son ignorance de la langue vernaculaire, que la meilleure expression pour dire la réalité n'est pas sa langue à lui, mais celle des natifs. Est étranger ce qui est différent de l'ego, ce que le voyageur n'a hérité, ce qui ne lui appartient, plus précisément il est le synonyme de l'inassimilable, l'impossible à rapprocher de son moi, moins encore à être réduit à l'ego. Il y a alors incommunication qu'il faut transmettre dans un récit.

La langue française s'enrichit au contact de l'Afrique en mettant au point au point un vocabulaire qui enrichit son dictionnaire, et lui permet de désigner de nouvelles réalités, autrement devenir universel en les dominant. Le mot étranger apparaît dans le texte français avec plus de force : il étonne le lecteur à qui l'auteur rajoute une épithète, une relative, un complément, une apposition… Bref, le mot n'est pas isolé, il fonctionne avec ces suppléments, dans le récit.

En introduisant des emprunts (termes vernaculaires) et des néologismes, l'auteur tend parfois à s'en justifier. Ces explications sont intéressantes du fait qu'elles émanent d'une subjectivité pensante. Si un terme n'existe pas, c'est tout simplement parce qu'en tant qu'objet il n'est pas connu dans la langue (ou les langues) occidentale. Le voyageur choisit alors de traduire, ou bien de transposer phonétiquement le mot. L'exercice s'avère alors complexe ; les erreurs de transposition sont fréquentes. Bref, à chaque réalité correspond une langue.

Le voyageur respecte la tradition des pérégrinations : il établit son œuvre sur d'autres, il va jusqu'à utiliser la nomenclature précédente (d'autres voyages) en vue de l'enrichir par le biais de la traduction (glossaire, inventaire thématique) en vue de dominer. Par exemple, les missionnaires tendent à convertir les indigènes via la langue. Ils dressent des dictionnaires bilingues qui, au fur et à mesure que la conversion évolue, deviennent monolingues, dans l'expression conquérante. Dans ces lexiques bilingues, la colonne vernaculaire (Réalité) représente l'irrégulier, d'où il faut préserver la colonne régulière (Référence), autrement la langue du salut.

En plus de visiter des lieux, le voyageur rencontre des langues autres que la sienne. Pour composer son journal ou ses mémoires, il le fait dans sa langue qui est appelée à représenter un référent non familier. Il apprend des mots sur place, les insère dans son œuvre. Le réel le lui impose : sa langue ne peut désigner les éléments nouveaux. Le vocabulaire traduisant des réalités étranges est alors adapté au lecteur occidental ; les mots vernaculaires signifient un dépaysement sémantique pour le récepteur. Là, l'auteur choisit la précision et l'effacement de la nuance qui sont véhiculés par des constructions périphrastiques.

Basée sur l'étranger, cette littérature viatique se fait réseau : chaque nouvelle œuvre s'inscrit dans le sillage d'une fable antérieurement publiée mais en reproduisant le schéma hérodotien. La filiation livresque est nodale dans cette tradition. Chaque récit cite l'autre. Se multiplient alors les allusions et les

références à la tradition littéraire antérieure : le récit entend rapporter quelque chose de nouveau à partir de ces horizons fort connus.

Toutefois, les récits nord-africains narrés par les Occidentaux et les Orientaux sont variables dans le détail, mais avec l'invariabilité de l'essence hellénique. Il est possible de les classer en quatre groupes :

– La correspondance où l'intime, le vécu et le vu s'entremêlent au même degré que les deux espaces (Occident/Afrique du Nord) ;
– Les impressions et notes prises sur le vif par les voyageurs ;
– Le rapport riche en statistiques, croquis et données à utiliser par les militaires et les politiques ;
– La réflexion sur la destinée des civilisations, notamment le rapport historique entre l'Occident et l'Afrique (casée dans l'Orient).

Le récit précède le voyage

Bien qu'altérée, l'Afrique du Nord préexiste dans ces productions viatiques. Si le récit africain entend être une fiction géographique, il est aussi une représentation politique et un contact avec des personnages appartenant à l'histoire. Est-il alors utile de classer les voyageurs entre ceux qui ont imaginé le vieux continent dans toute sa splendeur exotique[19], beauté physique et richesse, et ceux qui l'ont trouvé civilisation barbare ? C'est à ce niveau que doivent intervenir les interprétations du lecteur : ce dernier peut-il s'identifier au narrateur et partager les portées de ces stéréotypes et clichés ? Prendra-t-il assez de distance pour déconstruire le récit ? L'histoire, en tant que texte narratif, présuppose un lecteur soucieux de connaître les traits obscurs et cachés du pays visité. Quel est le lecteur idéal visé dans les chapitres africains de *l'Enquête* ? Est-ce le Grec ou l'Africain ?

En général, le destinataire a une présence implicite, il entretient avec l'auteur un rapport de complicité du fait qu'il partage ses idéaux. Les deux instances croient non seulement aux bienfaits du pouvoir colonial, mais à sa nécessité :

> « Pourquoi fut-ce Carthage qui succomba et non point Rome ? Est-ce parce que Scipion fut plus grand qu'Annibal ? [...]
>
> Non, c'est que la pensée était avec Rome ; c'est qu'elle portait dans ses flancs féconds la parole du Christ, c'est-à-dire la civilisation du monde ; c'est qu'elle était, comme phare, aussi nécessaire aux siècles écoulés que l'est la France aux siècles à venir. »[20]

Le bien-fondé de la politique coloniale apparaît ; les forces d'invasion ne sont alors que des missions civilisatrices. Ainsi les récits de voyage cachent-ils des

---

[19] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871.

« Ainsi vous le voyez, madame, depuis Homère jusqu'à nous, l'Afrique n'a pas cessé d'être un monde de plus en plus fabuleux, qui, aux yeux des voyageurs et des philosophes, doit doubler d'attrait, comparé surtout à notre monde qui, en devenant de plus en plus réel, a le malheur de devenir de plus en plus triste. » (p.17)

[20] ibid, p.22

prétentions politiques : les auteurs expriment l'intérêt d'établir des points de fixation coloniale.

Alexandre Dumas, décoré chevalier de la Légion d'honneur le 2 juillet 1837, ne fait là que reproduire le point de vue de l'intelligentsia officielle (impérialiste). Ses récits de voyage servent à ancrer l'idée d'une France au service de l'humanité par le biais de l'entreprise coloniale. Une telle vision perdure jusqu'à Camus, bien qu'il y ait avec Gide, les Surréalistes, Sartre et d'autres écrivains la dislocation relative d'une telle vision paradoxale de l'Occident envers l'Afrique démunie.

Le regard interculturel, qui sous-tend les récits européens, se base sur un système de paradoxes. Faut-il l'expliquer par l'aliénation ou le désintérêt envers l'indigène ? Tout simplement, c'est la faute au croisement de regards, à cet espace où l'on se projette, soi-même, positivement et où l'on réfléchit quand même l'autre de manière négative. Ceci tient lieu de débat dans les études postcoloniales[21].

Notons qu'instruire et plaire sont deux procédés essentiels à tout récit de voyage, dévoilant ce regard prophétique qui, après quelques semaines ou mois, peut expliquer amplement le monde inconnu (exotique). Entend-il instruire quel type de destinataire ? Parler au lecteur occidental et lui révéler les fonds d'un Maroc dit oriental et obscur constitue l'identité du rapport auteur-lecteur. Même chose pour le lecteur oriental. Quant à leur intention de plaire, cela se base sur des préjugés redoublés d'une fabulation millénaire.

Les historiens, imbus de l'idée de la globalisation facile, commettent l'erreur de considérer l'Afrique du Nord comme une partie du monde oriental, musulman et arabe. Il y a une grande différence entre ambition et identité géopolitique, entre conquête et invasion… Les significations du regard s'avèrent largement liées au spatial dans les récits. La conception géographique de l'Afrique du Nord est, à travers les siècles, définie comme la fin du monde. Les Arabes l'appellent le Moghrib (l'Ouest), lieu où le soleil se couche, et de nos jours la tradition académique le situe dans l'Orient vague. L'Orient, comme synonyme de Tamazgha, s'avère un mythe selon la définition allogène. Pour les Anciens, les Romains et les Grecs, l'Afrique est la géographie « d'un paysage se modifiant dans la lutte menée contre la nature et les monstres »[22]. Cette imprécision se confond non seulement avec l'effacement de limites au regard de l'Autre, mais avec une reconfiguration d'un espace imaginaire. L'histoire devient un autre point complexe qui peut déterminer ce rapport interculturel.

L'on qualifie le père de l'histoire de faussaire et de fabulateur :

---

[21] Depuis les deux dernières décennies du XX[e] siècle, les études postcoloniales sont en vogue dans la critique anglo-saxonne. Par contre, dans la tradition française, ce concept n'est pas d'usage. Si le postcolonialisme se veut une double analyse des œuvres propres aux auteurs des anciennes colonies, et des modes d'expression littéraire qui s'écarte esthétiquement de la vision colonialiste (révolue), notre étude des différentes œuvres s'inscrit alors dans une telle perspective.

[22] Michèle Coltelloni-Trannoy, « Hercule en Maurétanie : mythe et géographie », in C. Briand-Ponsart, & S. Crogiez, (edit), *L'Afrique du Nord antique et médiéval, (mémoire, identité et imaginaire)*, Rouen, Publications de l'université de Rouen, 2002, p.56.

« He was, and still is, considered the father of history. But improbable tales also abound – Cicero calls them *fabulae* – and from antiquity he has been accused of lying. »[23]

Décrire l'Afrique du Nord suit toujours la recette mensongère d'Hérodote. Elle varie au niveau de l'expansion et de la schématisation, tout en gardant les mêmes formes et significations qui recherchent à prouver la suprématie de la Cité (allogène).

Les historiens arabes (Ibn abd al-Hakam et Al-Bakri) en plus du Nord-Africain Ibn Khaldun (XI[e] siècle), notent la présence de Chrétiens au sein de la communauté autochtone lors de l'invasion arabe. A la suite des invasions successives, l'Afrique du Nord apparaît affaiblie et meurtrie. A chaque fois, des civilisations étrangères se relayent pour annuler la signification d'ici et les formes de dire ce monde, voyant dans la faiblesse et l'asservissement le positif, et dans la résistance des tribus l'expression de la barbarie innée. Les récits de ces occupations taisent les maux de l'Envahisseur.

L'on réitère encore dans les études historiques que l'expansion catholique (comme l'islamique) est naturellement pacifiste car elle porte des idéaux universels. « La religion du Christ s'était frayée sa voie avec lenteur ; c'était, avant tout, un Etre moral à qui il avait été recommandé de ne pas tirer l'épée. »[24] Si l'invasion arabe, précisément les tribus hilaliennes en 1050, est à analyser, elle se réduit à la quête de l'or, des terres fertiles et des femmes à posséder. La recherche du matériel l'emporte sur le spirituel, ne serait-il pas là le mobile de tout récit – plus ou moins analogue à l'invasion symbolique ? Faut-il alors entendre la résistance locale devant l'expansion étrangère comme des actes barbares ? Somme toute, le récit s'avère une occupation plus virulente.

Le récit de voyage et le regard sur l'histoire

L'indication temporelle est aussi capitale dans la détermination de ces récits de voyage. L'histoire se fait à la guise des autres civilisations, elle détermine l'échange interculturel dans le temps. Ainsi est-il opportun de poser une hypothèse : n'y a-t-il pas une alliance évidente entre Musulmans et Chrétiens contre la révolte indigène qui revendique continûment une indépendance mal préparée ? Une relecture de l'histoire s'avère nécessaire à travers ces récits anciens. Cela est manifeste avec le gouverneur musulman Al-Fald en 793 qui reçoit à Kairawan un accueil chaleureux de la part de Constance, chef des Chrétiens. Aux Catholiques le temps du retour et d'exil en Europe a sonné, et aux autres de débarquer et de les remplacer sur les côtes nord-africaines. Les Imazighen infiniment païens, chrétiens et musulmans choisissent le désert et la montagne comme refuge, fuyant des Conquérants déguisés en semeurs de paroles sacrées.

---

[23] Rosalind Thomas, *Herodotus in context (ethnography, science and art of persuasion)*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p.1.

[24] Auguste Mouliéras, *Le Maroc Inconnu*, t. 1, Paris, Auguste Challamel, 1895, p.22.

Enfin, la relecture de textes anciens s'avère indispensable pour faire la part des choses. Tant de questions sont à poser. Tant de vérités sont à déblayer. Tant d'hypothèses sont à résoudre afin d'expliciter leurs différents contenus. Dans cette littérature de voyage, le récit est une narration où le discours autochtone n'a pas lieu d'être, mais il demeure elliptique. Cette littérature descriptive construit concrètement la réalité reproduisant un schéma unique : il y a concordance minutieuse entre mots et choses vues avec l'insertion du préjugé.

Bien que basée sur le texte et la citation, cette étude examine subjectivement toutes les nuances que sous-tendent les récits viatiques, aussi bien que les messages folkloriques. Le corpus du voyage (colonial) peut ainsi ouvrir des interprétations où le stéréotype tient la place centrale. Il se fait attachement à l'historique : il se distribue sur des siècles qui vont de l'Antiquité jusqu'au XXI^{e} siècle. Le missionnaire, le promeneur, l'explorateur, le photographe, le géographe, le médecin, le militaire et le pèlerin rapportent indistinctement le même Récit à partir du regard étranger, ayant cet œil méprisant envers la culture, et un esprit romantique envers la nature.

Tout voyage trouve son identité dans le regard, rêvant de l'exactitude documentaire. Sans une vision, le voyage n'existe pas comme une navigation intellectuelle avec une seule escale ethnocentriste.

.

PREMIÈRE PARTIE :

LE MAL D'ÊTRE VU DANS LES RÉCITS DE VOYAGE

La littérature de voyage et le faux Orient

Cette partie du monde, l'Afrique du Nord, en plus d'erronément appelée Orient, est mal vue dans la littérature viatique. Sa conception par les voyageurs se fait narration simultanée de pérégrinations périlleuses où la construction d'images exotiques, aboutit à une représentation négative. Le voyageur ne fait pas d'effort de conciliation : il ne s'adapte pas aux lieux visités. Il manifeste sa civilité en face de la barbarie, il la proclame également au lecteur. L'auteur ne se débarrasse pas de ses lunettes grecques, romaines, chrétiennes ou arabes, dites civilisées, lors de l'esquisse, mais il en est fier dans les récits qui célèbrent la victoire de l'Occident (ou de l'Orient) sur la barbarie.

Au Maroc, le voyage est risqué pour les étrangers au moment de traverser le « Bled es-Siba » (siba). Si les zones pacifiées par les gouverneurs locaux sont permissives aux Etrangers, le voyageur risque sa vie lors de l'exploration des terres non sécurisées.

> « Un chrétien n'y saurait pénétrer que sous un déguisement. Reconnu, il serait immédiatement égorgé. Les musulmans et les juifs peuvent circuler en achetant la *zettata*, la sauvegarde des notables de chacune des tribus et des fractions de tribus, ils traversent et même à ce prix la sécurité est loin être complète. »[25]

Depuis les premiers récits, l'insécurité est générale pour les aventuriers. La pénétration militaire ne serait qu'un acte de pacification, autrement dit de civilisation.

Force est de constater que les ambassades connaissent rarement des tourmentes de voyage, selon les différentes œuvres rapportées par les compagnons non officiels. Jusqu'à quel point ces coéquipiers d'ambassadeurs peuvent-ils raconter fidèlement les faits vécus ? La vérité est annulée par les valeurs politiques du voyage. Tout révéler serait divulguer les secrets d'Etat. L'autocensure du narrateur est de mise, elle se fait par rapport aux secrets diplomatiques. Fort probablement, les voyageurs taisent des secrets politiques et commerciaux. Donc, leurs récits sont à lire avec précaution, voire avec discernement.

En fait, le voyageur a constamment peur pour sa vie dans ses pérégrinations africaines. C'est pourquoi le déguisement lui sert souvent d'artifice pour accomplir l'aventure dans l'inconnu :

---

[25] Marquis de Segonzac, *Voyages au Maroc (1899-1901)*, in *Annales de Géographie*, t. 12, n°62, 1903, p.120-121.

> « [...] quel moyen employer pour l'atteindre ? Pourrait-on voyager comme Européen ? Faudrait-il se servir d'un déguisement ? [...] je partirais déguisé ; une fois, en route, si je sentais mon travestissement nécessaire, je le conserverais ; sinon, je n'aurais qu'à le jeter aux orties. »[26]

Répétons-le, à l'instar du vicomte de Foucauld, le marquis de Segonzac[27] se déguise en mendiant pour ne pas attirer l'attention des indigènes ou susciter leur suspicion. Cette ruse est appliquée par la quasi-totalité des voyageurs occidentaux qui se camouflent pour bien guetter / voir l'autre. C'est là où réside l'origine de cette entreprise basée sur le mal-voir : comment une représentation est-elle possible à partir d'une position de camouflage ?

Dans le récit de voyage, le souci de l'auteur dissimulé est de ramener l'étranger au familier, et d'acclamer qu'il est temps au barbare de changer. Le lecteur découvre cette tradition humaniste, toujours en vigueur dans les relations entre peuples où l'auteur lui expose une autre manière de voir. La comparaison ou l'approche comparatiste, qui paraît efficiente, est, quand même, déséquilibrée à maints égards. Le prisme de la culture de l'auteur se fait plus envahissant (comme un dieu). Le jeu spéculaire est répandu dans la narration : l'auteur conditionne largement le lecteur lors des observations culturelles et historiques. L'altérité est alors simplifiée par la comparaison et l'évaluation hâtive. Le soubassement d'une telle entreprise dérive de la culture d'origine de l'écrivain, souvent prise pour modèle, afin d'agir sur l'espace indigène.

Toutefois, le débat d'idées, latent ou manifeste, transperce l'ossature du récit viatique. La patrie revient dans les propos des voyages, autrement dit l'auteur se soucie de comment servir la patrie-mère lors de l'exploration de l'Afrique. Le marquis de Segonzac songe au drapeau tricolore flotter là où il met ses pieds. Les récits éclairent la région traversée, explorant les cultures matérielles et immatérielles afin de servir la Métropole à exporter et enrichir sa culture universelle.

Ce sont bien les textes liminaires (préface, avant-propos, introduction, avertissement, les cartes et les schémas) qui éclairent la lecture à propos des intentions du regard auctorial. Il y a, en général, prétention à avancer les vérités dans la narration de ce contact culturel. Dire vrai est, toutefois, une recette illusoire dans les cas de la littérature viatique. Les relations de voyage ont des stratégies qui varient entre le vrai et le faux. Les frontières sont poreuses entre les deux univers. Cette littérature représente un système à part, constituant une matrice coloniale, en plus d'être un regard fixé et producteur de préjugés historiques. Rappelons qu'Hérodote se hisse comme le pionnier d'une telle narration qui classifie les cultures méditerranéennes, et dans notre cas l'amazighité, amorçant les intérêts tordus de l'ethnographie.

Le Voyage se fait mobilité entre cultures, ayant différents espaces comme repère jusqu'au point de les confondre. Faire un voyage s'avère moins un

[26] Charles de Foucauld, *op.cit.*, p.XIII-XIV.
[27] Il est utile de citer ses œuvres : *Voyages au Maroc* (1903) et *Au cœur de l'Atlas* (1910).

déplacement sur des terres inconnues (exogènes) qu'un périple culturellement intérieur (endogène) pour illuminer le monde parcouru. A titre d'illustration, Salluste qui rapporte les défaites de Jugurtha au moment de s'affronter à la grandeur romaine, dit peu de cette civilisation constamment détruite...

Quant aux textes fictifs, composés au fil du temps, ils gardent les mêmes couleur, ton et logique afin de dérouler une vision uniforme. Les points de rencontre entre les deux aires culturelles se font dans l'esprit du voyageur. Il entend alors verser les formes de son regard sur une culture étrangère. Il rencontre, en outre, des contraintes : la langue, la culture, l'histoire et tant d'autres ingrédients qui font de son récit un ensemble d'anecdotes, parfois réitérées dans la forme et le contenu. Le réel est, en fin de compte, loin du texte (étant d'expression étrangère), laissant libre champ à la fabulation intertextuelle.

Le discours du voyageur

Il ne saurait justement être question de définir la nature du récit de voyage en Afrique du Nord, encore moins de cerner les aspects et les formes de cette littérature. Rien ne semble plus étranger à l'Oriental / l'Occidental que de se déplacer sur les terres numides, maurétaniennes, lybiennes… Ce Voyage n'est que fictif du fait que le mensonge se présente protéiforme, et s'incruste dans les espaces imaginaires. Aussi les voyageurs sont-ils des auteurs qui excellent dans l'art de duper le public à force de voir « mal » les paysages et les portraits exotiques. Ces lieux sont en soi un regard : l'observateur identifie subjectivement un espace. Si c'est un lieu idyllique, c'est pour satisfaire le regard rêveur, et si c'est un paysage obscur, c'est encore pour contenter un esprit obscur. Les récits sont évidemment des écarts par rapport à la vérité des choses. Le merveilleux, le fantastique et le réel fusionnent dans l'œuvre d'art, sans que la véracité ne soit remise en question. A ce propos, comment Mouliéras peut-il se porter garant de la véracité des aventures rifaines de Ben Tayyeb ? Ne serait-il pas le Rusticello (rédacteur) de l'aventurier Marco Polo ? Encore *le Maroc inconnu* ne serait-il semblable au *Devisement du monde* ?

A partir de l'analyse des récits de voyage, émanant chacun d'une aire culturelle différente, il s'avère que le discours colonial sous-tend plus la fabulation que la composition objective. Les rapports interculturels entre le Moi et l'Autre sont esquissés selon la logique de ce discours. Les images nord-africaines servent pour les auteurs à se connaître, avec cette devise : « Connais l'Autre pour te connaître grand ! » Elles enclenchent le discours sur l'Autre, souvent pour affirmer combien l'Ego est civilisé. Le lecteur s'y repère facilement, et place son imagination dans le vraisemblable. La reconstruction du réel constitue la base d'un tel récit, notamment du rapport auteur-lecteur. Dans le cas d'un voyage réel, le référent peut être identifié par le biais de noms de lieux et de dates précises. Sous forme de lettres, journal ou narration, le récit quête la confiance de la réception, et non pas la suspicion, renforçant le rapport au lecteur. Pour cela, l'auteur multiplie les formes et les techniques pour renforcer la véracité des faits racontés.

La construction d'une axiologie traverse, explicitement ou implicitement, le récit. L'auteur prend le soin de l'insérer intelligemment. A son tour, le narrateur use de l'ironie et des flatteries vides pour tourner en dérision l'univers visité, en l'occurrence l'ethnicité. Quant au protagoniste, il se dissimule derrière des accoutrements, la langue du peuple, recherchant les itinéraires culturels ou les traces d'un Voyageur qui croit à l'invariabilité de la représentation, depuis le vieil Hérodote.

Conçue à la fois comme une marge et une négation, l'Afrique du Nord souffre non seulement dans sa spatialisation, mais aussi dans son affirmation identitaire par rapport à l'Autre. Elle n'a pas lieu d'être placée entre l'Orient et l'Occident. Etre entre-deux-espaces rend ses droits et libertés ouverts et indéfinis ; ses significations sont alors déplacées. L'Afrique du Nord est un Sud non reconnu, mais vue également comme Orient au regard des Occidentaux, et un Occident reconnu mais finalement Orient pour les Orientaux. Il y a alors deux espaces conçus différemment : une Tamazgha selon la vision occidentale, et une autre selon la vision orientale. Cette multiplicité fait partie de son identité première, et il serait difficile de préciser l'image ethnique dans ce dédoublement illusoire. Autrement dit, si les voyageurs arabes développent des dialogues paradoxaux par rapport à cette culture qu'ils insèrent dans l'aire musulmane, les voyageurs occidentaux verront l'ombre de Rome persister parmi ces indigènes farouches, disposés quand même à récupérer leur aliénation gréco-latine.

En effet, la vision des autres n'est pas un secours pour l'ego indigène, elle déclenche plutôt des métamorphoses perceptibles. Elle est colonisation d'un imaginaire. Elle construit un autre monde qui n'a rien à voir avec l'être local, un imaginaire propre sous forme de projection déformante. Elle multiplie alors les préjugés afin de faciliter non seulement la dominance mais aussi la conquête de cet être anonyme par un jeu kaléidoscopique.

Généralement, voir est en soi un acte de reconnaissance de l'autre comme objet. Cette réification, qui s'est manifestée à travers l'histoire par le répertoriage des disciplines qui servent davantage le maître, plus encore à maitriser le sujet. Le lexique, l'ethnographie, les recueils de la culture dans sa diversité sont prioritaires pour le soldat assoiffé de conquête, pour l'administrateur occupé à agrandir la carte de ses avoirs. Par contre, les études de revalorisation ou d'étude pour décortiquer / déconstruire scientifiquement cette culture, en vue de la préserver et de la lubrifier pour l'avenir, sont quasi absentes...

Le récit de voyage et l'amazighité

Pourquoi ne pas insister sur l'écrit, la trace noire qui efface l'oubli, qui renforce par conséquent la mémoire ? Si le dit est important, et on s'arrête au dire, l'écrit est, au contraire, éternel, difficile à effacer. L'amazighité y perd alors beaucoup. Le voyageur occidental tente de fixer relativement quelques aspects de cette civilisation minorée. Ces voyages écrits, en plus d'être un sondage de soi sur des terres inconnues, dressent une autre quête interculturelle

où la comparaison entre ethnies se développe en faveur du scribe-voyageur. Cette enquête se veut résolution d'une dialectique : il est légitime de gouverner l'autre afin de le faire civiliser. Dans le *Maroc inconnu*, Mouliéras demeure un voyageur imperceptible : est-il Ben Tayyeb ? Que cherche-t-il derrière cette représentation exhaustive du Rif sinon la légitimité et la grandeur de l'acte colonial dans un Maroc sauvage ? Loti ne fait que reproduire le siècle des colonisateurs qui trouvent assez de prétextes pour légitimer la rapine internationale d'une part, et de l'autre la satisfaction personnelle. En outre, il partage avec Lyautey cet hédonisme primitif où la conquête des terres se trouve confondue avec celle de la chair… Les récits ne constituent que des fantaisies non dévoilées.

Enfin, peut-il le discours amazigh se démarquer des discours oriental et occidental par un rappel des récits allogènes ? S'en écarter au moins ? Deux globalisations diamétralement opposées déploient leur poids sur cette civilisation qui pourrait resurgir de ses cendres… L'espace nord-africain est doublement violé : autant par les Occidentaux, autant par les Orientaux. La Méditerranée possède plusieurs rives, il n'est pas aisé de délimiter cette mer à deux rives naturelles : l'Occident et l'Orient, sinon elle se confondrait avec une rivière. La Méditerranée du sud est, par pur hasard, la terre d'une civilisation millénaire, unie dans sa langue et sa culture, mais jamais reconnue autonome et produite par l'ethnie en place. Une vision pluraliste serait capable de contrecarrer la globalisation, de rendre les discours oriental et occidental comme aberrants en Afrique du Nord, et proposer à leur place une vision qui émerge de cet espace dit dans son authenticité.

En somme, cette littérature viatique sur l'Afrique du Nord est à relire avec précaution, et il revient au lecteur avisé de récrire, après avoir identifié les zones de médisance, ces textes de voyage dans la mémoire méditerranéenne.

Chapitre I

LES IMAZIGHEN D'HERODOTE[28]

Ici, nous allons analyser *l'Enquête*[29] d'Hérodote qui traite exhaustivement des Imazighen orientaux (Egypte, Libye et Tunisie), sans prétendre aucunement avancer une étude historique, ni apporter des résultats scientifiques. Dans l'intention de poser des questions légitimes, il s'avère indispensable pour nous, d'approcher l'œuvre du premier historien de l'humanité afin d'y déceler l'image de l'Amazigh (celle des Libyens et d'autres peuples libyco-berbères cités) ; cette image ancienne (ou peut-être la première, gravée (écrite) dans la mémoire d'un peuple voisin (les Grecs), est fondamentale pour déterminer l'histoire de la Méditerranée.

Cette leçon d'histoire s'avère incontournable pour déceler l'amazighité dans ses diverses manifestations. Qu'a dit Hérodote des Nord-Africains depuis plus de vingt-cinq siècles ? Est-il possible de reconstruire (récrire) les récits sur l'identité à partir de ce que l'historien apporte ? L'étude aura deux mouvements identiques et contradictoires : en un premier lieu, nous exposerons en vrac l'image inachevée des Imazighen, et dans le second nous brosserons les différentes parties de ce portrait. Il sera utile de laisser souvent le texte parler en vue de le commenter et de l'interroger. Les points qui nous y intéressent davantage sont : l'origine ethnique, la détermination spatiale, la femme, l'organisation (sociale, politique et économique) et les échanges entre peuples de la Méditerranée.

Certes, il serait peu crédible de consulter les oracles « étrangers et voyeurs » (surtout dans l'exemple d'Amun situé dans l'oasis de Siwa)[30] qui peuvent définir plus ou moins l'histoire. Tout ce qu'Hérodote avance, il faut le lire comme la construction de l'autre ou la vision de par l'extérieur qui entame une tradition millénaire.

I.- *TOUT D'ABORD,* L'ENQUÊTE

Hérodote a-t-il vraiment existé ? A-t-il fait ses voyages méditerranéens ? Dans quelles circonstances a-t-il écrit *l'Enquête* ? Comment cette étude exhaustive est-elle reçue à l'époque ? Sur quel support transcrite ? Comment a-t-elle assuré la postérité ? Tant de questions sont à poser encore, surtout celle-ci : Pourquoi

---

[28] Publié dans *Tawiza,* n° 81- 83, janvier-mars 2004.

[29] La référence est *L'Enquête* (2 tomes), traduite et annotée par Andrée Barguet, Paris, Gallimard, coll. Folio Classiques, n°1651, 1985.

Nous avons également consulté les traductions (anglaise et castillane). Par ailleurs, *L'Enquête* est cité souvent par un autre titre : *Histoires*.

[30] Amun ou Amomon, dieu égyptien représenté dans la forme d'un homme à la tête de bélier. Il symbolisait l'air ou le souffle créateur. Il faut remarquer que c'est sous le règne du pharaon amazigh Chéchonq III (823 av JC – 772 av JC : dynastie XXII libyenne des Pharaons) que fut construite la porte monumentale d'Amun. (cf. II, (136), p.234-235)

d'autres œuvres d'Hérodote ont-ils été perdus, mais pas celle-ci ? Certes, ce texte d'histoire renferme des zones d'ombre, et il revient aux commentateurs de préciser : « trois points restent entièrement obscurs : sa vie privée, les circonstances et la date de ses voyages, et la composition de son ouvrage. »[31] Il faut ajouter un quatrième point (relatif à la réception du texte) qui est également un autre aspect à discuter ou à déblayer…

1– La vérité d'Hérodote

Hérodote est né en 484 av. J-C à Halicarnasse sous domination des Perses. Cela l'aide beaucoup à connaître les cultures non grecques, trait important pour faire l'histoire. Issu d'une famille d'intellectuels et d'aristocrates, il reçoit une vaste éducation. L'oncle (ou cousin) Panyasis, écrivain fort célèbre, a une grande influence sur sa formation. A l'âge de 30 ans, Hérodote prend part à l'insurrection durant laquelle le mentor périt, mais il y aura la fin de la dictature dans la ville. Ensuite, l'historien s'installe à Athènes durant trois ans (446-443 av JC) où il fait la connaissance de Sophocle (496-406 av JC) et d'autres penseurs grecs. Il réalise de fréquents voyages en Grèce, en Egypte et en Asie Mineure. Là, il s'installe chez des compatriotes émigrés. Ce sont précisément eux qui l'informent des coutumes de ces pays barbares. A la fin de sa vie, il s'installe en Italie (Grande Grèce) jusqu'à son décès en 425 av. JC.

Que l'on dise qu'Hérodote n'est pas objectif dans son enquête, cela peut être vrai. Mais, il demeure non moins que ses notes de voyage offrent des témoignages précis et impressionnants sur la civilisation méditerranéenne. Plus on lit ses *Histoires*, plus on se pose des questions à propos de l'origine des peuples. Cela est dû principalement aux références écrites et orales que l'auteur recueille, tresse et intègre à sa narration, prétendant à l'impartialité et à la richesse de ses sources. Le récit devient, en effet, charmant à lire ; l'art du contage y est bien exposé. L'auteur s'attarde davantage sur les détails afin de bien narrer tant d'anecdotes et de fables à ses contemporains, et par conséquent assurer à son écrit la postérité.

2– L'Enquête

Ce chef-d'œuvre est à feuilleter comme un texte discontinu, tantôt il obéit au récit de voyage, tantôt il développe des passages vagues de l'identité nord-africaine. L'historien grec avance des faits, puis essaie sur-le-champ de rectifier les paramètres de son approche :

> « Pour moi, si j'ai le devoir de rapporter ce que l'on dit, je ne suis certainement pas obligé d'y croire – qu'on tienne compte de cette réserve d'un bout à l'autre de mon ouvrage » (VII, (152), p.248)

Hérodote se veut ainsi objectif, prêt à recevoir des critiques car son travail est naturellement un exercice subjectif. Il est non seulement le principal prosateur mais également le premier à délaisser la poésie et le style poétique, à l'instar

[31] *Préface*, t. 1, p.11.

d'Homère, pour narrer l'histoire. En outre, le texte historique tend à expliquer, à s'appuyer sur l'enchaînement des causes et des effets.

L'historien grec confectionne son texte à partir du vécu : il narre longuement l'histoire de la Méditerranée en se basant sur les histoires et les légendes de la mémoire collective.

> « Sur les événements du passé lointain, Hérodote n'avait comme source d'informations que les légendes et les traditions propres à chaque pays, impossibles à vérifier, coordonner et dater en chronologie exacte. »[32]

L'exercice de l'histoire est, en fait, une reconstruction où la part de la subjectivité (ou de l'imagination ?) s'annonce fondamentale. Par conséquent, ce que nous allons avancer à propos de l'histoire des Imazighen serait un enchaînement d'idées, d'images et de préjugés à déconstruire, mais il sera surtout opportun d'interroger la part du subjectif (ou de l'idéologique).

Lire *l'Enquête*, c'est précisément une quête double : l'on découvre la grandeur d'Athènes (montrée par ses origines et influences) et la bassesse d'autres peuples (barbares et non civilisés). La Méditerranée se présente comme une microstructure bouillonnante. L'union Est-Ouest a été pour l'historien, à l'instar des rapports actuels Nord-Sud (tant débattus), un élément déterminant pour expliquer l'évolution des pays, et fondateur pour comprendre les parcours de l'humanité. Là, Hérodote n'agit pas uniquement en tant qu'historien, mais surtout en ethnographe, anthropologue, épigraphe et géographe. C'est pourquoi les neuf livres narrent le conflit continu entre le monde grec civilisé et la vaste barbarie. Les descriptions géographiques, les contes, les légendes, les mythes, les traditions, les mœurs, les croyances, la vie quotidienne et les institutions sont placés dans cette binarité.

En plus de sa redondance, cette œuvre n'est-elle pas à recevoir comme une enquête impartiale ? Comment s'en défend-elle ? Hérodote, mal-aimé, persécuté et exilé, entend fonder la vérité :

> « Ici, je me trouve obligé d'exprimer une opinion qui indignera peut-être un bon nombre de gens, mais je ne saurais taire ce qui est à mes yeux la vérité. » (VII (139), p.239)

Là, le souci constant de que dira la réception était toujours présent, même chez le premier historien. Cette conscience est si importante qu'elle détermine, dans un sens ou dans un autre, la composition de l'histoire qui prétend à l'objectivité. En fait, cette recherche de la vérité historique aboutit irrémédiablement, en plus de par sa crudité, à des interrogations et à des observations incontournables pour expliquer surtout la rive sud de la Méditerranée.

II.- *OÙ EST LE PAYS DE CES BARBARES ?*

Où est le pays de ces Imazighen qui troquent honnêtement, prêtent leurs femmes aux convives et font bien la guerre pour les autres ? La question de

[32] *Préface*, t. 2, p.12.

l'origine des peuples obnubile l'historien grec, reconnu par Cicéron comme le « père de l'histoire ». Pour chaque peuple, l'historien a des précisions à apporter. Chaque lieu est à rattacher à une légende ; chaque mythe sert à expliquer le lignage d'une ethnie.

Des Imazighen et de leur civilisation, il expose trop d'informations que cela s'avère problématique de parler d'une définition. A travers la lecture de cette œuvre, n l'amazighité est exposé à partir de trois situations :

– être pour les autres ;
– naître à partir du rapport avec les autres ;
– et « mourir » dans la vision des autres.

1.- Etre pour les autres

Selon Hérodote, comme l'Amazigh renonce à prendre partie dans le déroulement de l'histoire, il ne joue que le rôle de subsidiaire par rapport aux autres ethnies. Il n'existe que parce qu'il est à leur service, dans un rapport de dépendance continue.

A.– Le pays des Imazighen, c'est la Libye

Autour de la localisation, les interrogations sont troublantes à la lecture d'Hérodote. Où se trouve le pays des Imazighen ? A l'Ouest ? Au Sud ? Entre les deux ? Selon les cartes du monde, les pays se regroupent en trois continents. Et Hérodote de réagir : « je m'étonne qu'on ait pu diviser le monde en trois parties : Libye, Asie et Europe, quand il y a tant de différences entre ces régions. » (IV, (42), p.375) Et de préciser : « la Libye est située dans la seconde péninsule : elle vient immédiatement après l'Egypte. » (IV, (41), p.375), et d'ajouter : « La Libye est, nous le savons, entièrement entourée par la mer, sauf du côté où elle touche à l'Asie ». (IV, (42), p.375) La Libye est présentée comme une « terre rouge et sablonneuse » (II, (12), p.164) où il y a de « nombreux fleuves » (II, (20), p.168). Elle est connue depuis l'Egypte jusqu'au lac Tritonis (allant du Nil à la grande Syrte), et inconnu depuis le lac vers l'Ouest…

L'historien rappelle « l'opinion générale en Grèce » pour expliquer le nom « Libyé » qui vient d'une femme du pays. (IV, (45), p.378) Le « communément connu » peut-il constituer à lui seul la vérité historique ? Le nom « Libyé », à l'instar de « tamazight », la langue amazighe, est dérivé du mot féminin. Comment est cette femme ? Humaine ? Mi-déesse ? Déesse ? Ou bien est-elle l'aïeule de tous les Libyens ?

La seule indication à la langue indigène, apporté par *l'Enquête*, est attachée à la fraction des Troglodytes : « ils ont un langage qui ne ressemble à aucun autre : ce sont des cris comme en poussent les chauves-souris. ». (IV, (183), p.442) L'autochtone, par le même jeu zoomorphique, ressemble aux cris des chauves-souris. Il couine alors, au lieu de parler comme un civilisé, ou tout au moins comme un être humain. Un tel discrédit engendre les notions « barbare », « berbère »…

Suivant la même logique, du prénom ou des noms de famille, l'historien précise l'origine des Imazighen :

> « [...] le seul peuple, à notre connaissance, chez qui les hommes n'aient pas de noms : si leur nation porte le nom général d'Atarantes, les individus ne portent pas chacun un nom particulier. (IV, (184), p.442)

L'interdiction de donner un nom est-elle en soi un tabou ? Est-ce l'attachement de cette ethnie au regroupement tribal ? En conséquence, comment les individus seront-ils reconnus ? S'il n'y a pas de nom particulier, que dire de « Libyé » et des autres noms cités ? Dès l'origine, le principe de la contradiction relatif à l'explication de l'origine est instauré, il concourt à définir l'amazighité dans son essence. Souvent, elle constitue l'antonyme du naturel-normal qui est évidemment représenté par l'hellénique.

Bien que l'historien admette sa méconnaissance de la région occidentale, il avance que les demeures « y sont faites de blocs de sel, car cette partie de la Libye ne reçoit déjà plus de pluie – les murs de sel ne resteraient pas debout, s'il y pleuvait. » (IV, (185), p. 443) Si la maison grecque possède comme centre le péristyle (cour bordée de colonnes qui ouvrent les pièces du foyer), et répartie avec des espaces pour femmes et d'autres pour enfants et hommes, la maison nord-africaine est complètement salée. En fait, Hérodote base sa narration sur les dires des voyageurs nourris par la fantaisie et la fabulation – les ethnographes suivent son procédé[33]. Pour vérifier, l'auteur n'a pas les moyens nécessaires pour accomplir l'enquête. Il va se contenter par décrire principalement les Imazighen limitrophes de l'Egypte, c'est-à-dire les Libyens, mais pas ceux qui sont plus à l'Ouest. Ces derniers seront à peine décrits dans de vagues passages où l'anecdotique l'emporte toujours sur le véridique.

B.– L'amazigh mis dans un diptyque erroné

Pour l'historien, les Nord-Africains sont un même peuple scindé en nomades et sédentaires. Cette représentation est reprise par les ethnographes et les historiens jusqu'à nos jours.

Les nomades meuvent sur le littoral. Leur demeure est faite de roseaux, pratique pour leurs constants déplacements. Ils sont, en général, des éleveurs de bétail. Ils consomment la viande (sauf la vache), ils boivent du lait. Ils n'élèvent pas les porcs. Dans cette partie du monde, il y a des gazelles à la croupe blanche, des chevreuils, des antilopes, des bubales, des ânes (qui ne boivent pas), des oryx dont les cornes servent à faire des montants des lyres, de petits renards, des hyènes, des porcs-épics, des béliers sauvages, des chacals, des

[33] A titre d'exemple, nous avons « Iphicrates, à propos de cette expédition (des Maures en Ethiopie), raconte des choses fort extraordinaires sur les curiosités naturelles de ce pays-là ; il rapporte que les Maures y virent des chameaux-léopards, des serpents appelés par les naturels *thises*, gros comme des éléphants et de la figure d'un taureau (c'est peut-être le céraste ou serpent cornu) ; des roseaux si gros, qu'un seul de leurs nœuds contenait huit pots d'eau (ce sont des cannes de bambou); et une espèce d'asperge beaucoup plus grosse que toutes celles que l'on connaît ; et dont le roi Bocchus fit présent à sa femme». » (cf. Charles Durozoir, *Œuvres Complètes de Salluste*, Paris, Garnier Frères, 1865, note 231)

panthères, des crocodiles terrestres, des autruches et de petits serpents avec une seule corne. Il n'y a pas de cerf ni de sanglier.

La santé de ce peuple est excellente grâce aux rites. Ils brûlent les veines du crâne des enfants à l'âge de quatre ans. Ils pratiquent aussi la scarification (incisions superficielles de la peau).

Quant aux sédentaires, ils occupent l'ouest du lac Tritonis, est peu connu. Les voyageurs n'ont pas pu explorer le pays. Les indigènes ont des coutumes bizarres, mais l'auteur ne dit pas plus que cela. Ils vivent au milieu de serpents géants, lions, éléphants, ours, aspics, ânes cornus, créatures-monstres sans tête avec des yeux placés dans la poitrine. Dans un tel environnement hostile, les hommes et les femmes sont sauvages.

Souvent l'Amazigh occidental choisit la montagne non pas nécessairement pour se réfugier, mais pour être proche du ciel :

> « A côté s'élève une montagne qu'on appelle Atlas [...] C'est la colonne qui soutient le ciel, disent les gens du pays. La montagne a donné son nom aux habitants du pays : on les appelle les Atlantes. » (IV, p.442-443)

Les Imazighen portent le nom d'Atlas, la montagne. L'invasion explique peu ou prou l'adoration des autochtones des montagnes, tout comme les oasis. ,

Ce diptyque est à analyser car il est réitéré dans les manuels d'histoire et d'ethnographie. Cette répartition ne se fonde que sur un point géographique (portant un nom étranger et mythologique). En outre, plus on s'approche du monde grec, plus on est moins barbare. Les Imazighen orientaux sont moins sauvages que les occidentaux. En général, Hérodote insiste beaucoup sur la richesse animale. La faune y est diversifiée, à l'encontre de la Grèce et de l'Egypte. N'est-il pas là un *hint* pour ramener des chasseurs et pour raviver la convoitise romaine de conquérir cette partie du monde ?

La part de l'imaginaire s'avère plus importante que celle de l'observation objective d'un voyageur. Cette présentation est simpliste, « frôlant autant le folklorique que le fantastique » ; elle se veut négation de tout ce qui univers hellénique.

C.– Diptyque ethnique à mille volets

Par souci de rester fidèle à la pensée d'Hérodote, l'esquisse du portrait amazigh s'avère hétérogène, parfois contradictoire. L'image de la Libye demeure composite : elle est décrite (au moment de citer la Cyrène, les colonnes d'Héraclès...) comme un espace fertile et riche. Cinyps, qui porte le nom du fleuve (actuellement oued El Khahan), est considérée comme la « plus belle région de la Libye », (cf. IV, (198), p.448 et V, (42), p.51) pleine d'espèces animales. D'autre part, elle est un pays désertique « Libye qu'il [le Nil] traverse un pays désertique et inhabité. » (II, (34), p.175) où la pluie ne tombe pas, (IV, (185), p.443) mais elle riche d'espèces animales.

Même les tribus qui habitent les oasis aux mille sources chaudes et froides se plaisent surtout à vivre sur des terres fertiles aux « buttes couvertes de blocs de

sel faits de gros cristaux agglomérés, du sommet de ces buttes jaillit, au milieu des blocs de sel, une eau fraîche et douce ». (IV, (181), p.441) L'auteur ne fait pas référence à la famine, ni à la misère des indigènes. Néanmoins, les habitants occidentaux, demeurent loin des remous qui hantent la Méditerranée orientale.

Le voyageur verra quatre races :

> « [...] deux sont autochtones, les deux autres ne le sont pas ; sont autochtones les Libyens au nord et les Ethiopiens au sud ; les Phéniciens et les Grecs sont venus de l'étranger. » (IV, (197), p.447)

Fondée 814 av. JV, Carthage est représentée plus phénicienne qu'amazighe, et Cyrène (631 av. JC) plus hellénique que nord-africaine. Que reste-t-il de cette « melting » culture « si tranquille » qui met au second plan le creuset[34] ?

En outre, qu'apporte l'espace des Egyptiens dans cette précision géo-humaine ? Ainsi, au V^e^ siècle av. JC, aucune thèse (anecdote, mythe ou légende) ne cite l'origine des Imazighen dans leur déplacement du nord au sud, ou de l'est à l'ouest. Dans *l'Enquête*, la Libye est située comme un espace limité de tous côtés par la mer, à l'est réunie à l'Asie, et au sud à l'Ethiopie.

Il s'agit, au fait, d'un diptyque structuré à partir du « chiaroscuro » (clair-obscur) : la lumière envahit la partie orientale, mais point l'occidentale. Cette lueur n'est pas tamisée par la fonte de l'ombre, mais par les préjugés de l'époque à propos de la grande bassesse des peuples Barbares, éloignés physiquement et spirituellement d'Athènes. La même focalisation sera celle des Romains, des Byzantins, des Arabes, des Européens...

2.- Naître du rapport avec les autres

Ce rapport est non seulement multiple, mais surtout déterminant dans la formation de l'ethnie. Cette dernière est décrite à moitié, et surtout dans sa moitié aliénée par rapport aux mondes hellénique et égyptien.

A.– Au commencement, il y avait du troc...

Sur la première rencontre des Nord-Africains avec les ethnies civilisées, Hérodote cite les commerçants phéniciens qui partent de la mer Erythrée jusqu'à la côte de Libye. Ils y cultivent la terre, profitent même des récoltes avant de reprendre la mer vers les Colonnes d'Héraclès.

> « Sataspès partit pour l'Egypte, y prit un navire et des matelots et se dirigea vers les Colonnes d'Héraclès ; il les franchit, doubla le promontoire libyen qu'on appelle le cap Soloéis et fit voile vers le midi. Il navigua de longs mois et parcourut une longue route ; puis, désespérant de voir la fin de son voyage, il revint sur ses pas et regagna l'Egypte. » (IV, (42-43), p.376)

---

[34] Jules Gérard, *L'Afrique du Nord*, Paris, E. Dentu éditeur, Librairie de la Société des Gens de Lettres, 1860.

« D'abord les Carthaginois occupèrent tranquillement leur nouvelles conquête. » (p.48) L'adverbe trahit l'historien. L'Afrique est une terre où les autochtones tolèrent la présence étrangère...

En faisant le rapport à Xerxès de son voyage où il lui explique avoir rencontré « un pays où de petits hommes, vêtus de feuilles de palmier, s'enfuyaient dans les montagnes à leur approche en abandonnant leurs cités ». (IV, (42-43), p.376-377) Ainsi il y a reconnaissance explicite d'une ethnie nord-africaine aux « cités édifiées», donc civilisé et pacifiste. Ajoutons que puisque le navire est contraint par un « calme plat », la route s'avère longue au retour. Les aventuriers prennent plutôt la mer vers l'Afrique du Nord, le cap sur les colonnes d'Héraclès. Ils ne s'aventurent sur la terre que pour faire la récolte de victuailles. Le contact avec les autochtones n'avait pas encore lieu. Xerxès ne croit pas cette histoire, et il fait empaler Sataspès.

La découverte de la Libye et son au-delà est un « châtiment très sévère » infligée à un enfant mal éduqué - sous forme de rachat. Ainsi, dans l'imaginaire méditerranéen, cet espace sudique est autant dangereux et mystérieux - constatation réitérée par les futurs colonialistes. De là, il y aura la création du mythe des trésors intarissables de l'Afrique du Nord, mythe que nourrissent encore conquérants et envahisseurs.

Sur le littoral, les Phéniciens fixent des comptoirs (points d'appui) pour débarquer et faire du commerce avec les indigènes. Ils ne cherchent pas à explorer l'arrière-pays, ni à conquérir le pays. Ils vendent des verreries, des vases, des armes et des étoffes pour recevoir en contrepartie de l'or[35]. Cette image d'un pays plein de trésors ressuscite avec la Reconquista et les temps de la colonisation occidentale. Elle peut retracer tant d'épisodes de l'histoire antique de la Méditerranée où l'envoûtement de l'Afrique est fort répandu parmi les aventuriers en quête de l'or.

En plus de cet échange économique (troc), la médiation entre les étrangers et les Imazighen peut expliciter que les tribus résistent à toute invasion. Le troc, insiste-t-on, se fait sans violence, non plus sans contact direct, dans des rapports froids mais honnêtes. Il est une affaire qui marque l'histoire de la région. De surcroît, toujours selon Hérodote, les Imazighen font du commerce transsaharien (or, ivoire, pierres précieuses, plumes d'autruche). Cela perdure évidemment avec les caravanes. Dans une telle situation, lors du contrat de confiance ou du troc, ils ont l'habitude de boire dans la main l'un de l'autre. Au regard d'Hérodote, c'est un échange d'articles, et non pas d'idées ni de pensées ni d'influence. Il n'y a pas d'interprètes, ni de commerçants bilingues. Les concessions à l'autre, et symboliquement à l'alter ego, qui sont impossibles, permettent de préserver l'espace identitaire.

S'avèrent incontournables deux questions dans cet épisode du troc. D'une part, y a-t-il un peuple qui puisse commencer le troc (ou l'échange) sans un début de connaissance mutuelle (surtout des besoins, des valeurs et des biens) et un marchandage nécessaire ? D'autre part, y a-t-il un peuple qui échange pacifiquement la matière sans le partage de langue et d'idées

[35] « Tout se passe honnêtement, selon les Carthaginois : ils ne touchent pas à l'or tant qu'ils jugent la somme insuffisante, et les indigènes ne touchent pas aux marchandises tant que les marchands n'ont pas ramassé l'or. » (IV, (196), p.447)

(communication) ? Ce troc, tacite et muet, ne peut que révéler la méfiance nourrie à cause d'actes de belligérance passés et de conflits anciens. Somme toute, l'image que l'on garde de l'Amazigh est celle d'une ombre, d'un être fuyant.

B.– Puis, mourir pour les autres…

En plus du troc, il y a un autre contact insolite entre les peuples méditerranéens et les Nord-Africains. De ces derniers, Hérodote dit qu'ils sont des mercenaires fiers, courageux et habiles. Ils s'engagent pour mourir au service des autres. Ils étaient du lot d'autres peuples : « une armée de trois cent mille hommes, Phéniciens, Libyens, Ibères » (VII, (165), p.256) qui vont à la recherche de la guerre. L'historien grec ne précise les raisons matérielles et politiques qui sont derrière cet engagement. Fort probablement, faire la guerre des autres paraît un principe de vie pour les mercenaires : ils mènent des batailles et des guerres sur d'autres lieux pour s'assurer la paix chez eux.

Hérodote se contente de préciser l'habilité guerrière des Nord-Africains : « Les Bactriens avaient l'équipement de leur infanterie, les Caspiens aussi ; de même les Libyens qui, eux aussi, menaient des chars, tous. » (VII, (86), p.215) Conduire un char est, à cette époque-là, le signe de la compétence militaire, et les Nord-Africains passent non seulement pour les maîtres dans l'usage du char attelé[1], mais aussi du dressage.

Notons que la traductrice de *l'Enquête* chez Gallimard rapproche erronément, dans ses annotations, l'Amazigh de l'Arabe, et identifie par conséquent le voyageur Ibn Battuta comme arabe, équivoque que ne fait pas Hérodote, vingt-cinq siècles avant. Justement, dans sa description du corps des régiments, le premier historien insiste beaucoup sur l'appartenance ethnique des troupes. Parmi les mercenaires de l'époque, il cite des Arabes qui n'ont pas de point de rencontre militaire (par extension, culturel) avec les Imazighen, mais oui avec les Egyptiens[2] !

---

[1] « Atteler à quatre chevaux est encore un usage passé des Libyens à la Grèce. » (IV, (189), p.444)

[2] À propos de la force militaire des Arabes, nous trouvons une histoire intéressante :

« [...] quand Sennachérib, roi d'Arabie et d'Assyrie, marcha sur l'Egypte avec une armée nombreuse, les guerriers égyptiens refusèrent tout secours à leur roi. Le prêtre, en cette extrémité, pénétra dans le temple et vint aux pieds de la statue de son dieu gémir sur les malheurs qui le menaçaient. Au milieu de ses lamentations, le sommeil le prit et il crut voir en songe le dieu, debout près de lui, l'encourager et lui promettre qu'il ne lui arriverait aucun mal s'il marchait contre l'armée des Arabes : il lui enverrait lui-même des défenseurs. Confiant en ce songe et accompagné des Egyptiens qui voulurent bien le suivre, Séthon établit son camp à Péluse, qui est la porte de l'Egypte ; aucun des guerriers ne se joignit pas à lui, mais seulement des commerçants, des artisans et des boutiquiers. Quand les ennemis arrivèrent devant Péluse, des rats des champs envahirent leur camp pendant la nuit et rongèrent leurs carquois, leurs arcs, et même les courroies de leurs boucliers, si bien que le lendemain, dépouillés de leurs armes, ils durent prendre la fuite et périrent en grand nombre. Aujourd'hui encore on voit dans le temple d'Héphaïstos une statue en pierre de ce roi, qui porte un rat sur la main ; une inscription lui fait dire : « Regardez-moi, et soyez pieux. » » (II, (141), p.238)

Il y a bien des passages où Hérodote met l'accent sur les différences entre Imazighen et Arabes. Il notera aussi que les Arabes n'ont jamais été dominés, ni réduits en esclavage (III, (88), p.318). Lors des batailles au service de la Grèce contre la Perse, les mercenaires se réunissent en escadrons : « les Arabes, eux, étaient au dernier rang : comme les chevaux ne tolèrent pas la présence des chameaux, ils étaient placés au dernier rang pour ne pas semer l'effroi dans la cavalerie. » (VII, (87), p.216) Si les Arabes étaient des chameliers, placés à la queue de l'Armée, les Nord-Africains occupent la tête des bataillons.

Tout en la comparant à une Libye riche, l'historien brosse le portrait d'une Arabie souffrant « d'une aridité terrible. » (III, (5), p.267) Pour cela, elle rêve de conquérir la « terre entière »[1]. A l'encontre de la perfidie nord-africaine, Hérodote dit : « Aucun peuple n'a plus que les Arabes le respect de la parole donnée. » (III, (5), p.267) L'accoutrement, civil et militaire, est bien différent : si les Arabes portent « de longues robes retenues par une ceinture et portaient au bras droit des arcs de grande taille, qu'ils tendaient en en renversant la courbure » (VII, (69), p.210), les Imazighen « marchaient vêtus de cuir, armés de javelots de bois durci au feu. Ils avaient pour chef Massags fils d'Oarizos. » (VII, (71), p.211) Ces différences vestimentaires s'expliquent par l'éloignement culturel, rituel et coutumier entre ces deux ethnies.

C.– Avec les Egyptiens…

Il est évident que le pays des Imazighen est limité à l'est par l'Egypte. Hérodote voit de fortes attaches culturelles entre les deux parties. *L'Enquête* se réfère à la figure historique du chef libyen Inaros, fils de Psammétique qui hérite une partie limitrophe de l'Egypte, « prenant pour base au-dessus de la ville de Pharos ». Il est à la tête d'un soulèvement populaire contre le roi Artaxerxès d'Egypte. Une fois établie son autorité sur le pays, il fait « appel aux Athéniens. » ((104), p.757) Il apparaît comme l'exécuteur d'Achéménès, fils de Darius lors de l'occupation de l'Egypte par Xerxès. (VII, (7), p.175) Le prince amazigh met à bas l'entreprise des Grecs en Egypte. Nonobstant, l'armée grecque, déroutée, s'enfuit vers Cyrène. L'Egypte tombe alors sous le joug des Perses. Le sort final d'Inaros est digne de Jésus : « Inarôs, le roi des Libyens qui était à l'origine de tout ce qui s'était passé en Egypte, fut pris par trahison et crucifié. » ((110) p.761)

Parler du destin de la Libye, c'est se référer historiquement à l'Egypte. Il s'agit d'un couple soudé par maints points culturels, historiques et humains. Les rapports s'expliquent par le fait de partager le même destin, entre la stabilité et l'instabilité, entre la rébellion et la soumission. Face à la tyrannie de Cambyse, les Libyens « effrayés par le sort de l'Egypte, se soumirent sans combattre ; ils s'imposèrent d'eux-mêmes un tribut et envoyèrent des présents ». (III, (13), p.270-271) Le chef des Perses remporte des victoires sur les Grecs, les

[1] « Les Arabes prétendent même qu'ils envahissent la terre entière s'il ne se produisait pour eux ce qui arrive, comme je le savais déjà, aux vipères. » (III, (108), p.327)

Egyptiens et les Libyens, et leur imposent des sacrifices et des dons extraordinaires.

Ainsi, lors de l'Empire de Darius, l'Egypte et la Libye sont mises dans un même groupe : le sixième gouvernement. Elles versent

> « [...] sept cents talents, non compris le produit de la pêche dans le lac Moéris ; leur tribut était fixé à sept cents talents outre ces revenus et les fournitures en blé, car la région doit fournir cent vingt mille médimmes de blé aux Perses en garnison au Mur Blanc, à Memphis, et à leurs auxiliaires. » (III, (91), p.320)

L'Afrique du Nord demeure, à travers l'histoire, des greniers assez pleins pour nourrir les colonisateurs. Le règne perse est à voir comme la première vraie colonisation de l'Afrique : il lui extirpe des richesses.

La Libye paie cher : elle est sous la menace égyptienne, hellénique, persane et phénicienne. Pourtant, les Imazighen donnent refuge aux insurgés étrangers, et dans le cas des Egyptiens cela est plus fréquent, (cf. II, (119), p.226) tout comme ils viennent en aide en cas de tierce attaque.

D.– Du rapport Imazighen et civilisation grecque

Hérodote a-t-il vraiment rencontré les Imazighen ? Il a justement fait un long voyage sur la côte de l'Afrique, dans les environs de Cyrène vers l'an 440 av JC. L'histoire est, pour lui, une enquête sur l'origine et les rites des peuples. Quels que soient les résultats de ces enquêtes, il avance que cette ethnie est unique. Certes, il ne réserve pas un « à part » au peuple amazigh, mais un chapitre intitulé « Les Perses contre la Libye » (IV, (145-205), p.423-451) où l'intérêt d'une telle ethnie est digne d'être cité dans sa querelle contre les maîtres de l'époque, les Perses.

Ce combat, autant physique que spirituel, qui est continu entre le Grec (civilisé) et le Barbare (non civilisé), constitue le nœud majeur de *l'Enquête*. Quels sont les informateurs qui assurent de telles relations ? Ce sont, en un mot, les étrangers, ceux qui ont visité le pays. Ainsi, le peuple amazigh ne peut que surgir dans les digressions de l'histoire narrée. Au regard du Grec, il est lointain sur tous les plans. Pourtant, à travers l'étude du texte d'Hérodote, l'on découvre l'ensemble des images que se font les Athéniens de l'Amazigh de l'ouest méditerranéen. L'historien grec n'oublie pas de parler exhaustivement du rapport géographique qui unit l'Egyptien au Lybien, en se basant sur l'oracle d'Ammon. A la question des habitants libyens d'Apis et de Maréa à Ammon s'ils devaient respecter les mêmes prescriptions religieuses que les Egyptiens, notamment s'abstenir de consommer la viande de vache :

> « [...] en affirmant qu'ils n'avaient rien de commun avec les Egyptiens : ils habitaient en dehors du Delta, ne suivaient pas leurs coutumes, et réclamaient par conséquent le droit de manger de tout. Le dieu leur refusa son consentement : l'Egypte, déclara-t-il, est toute la terre arrosée par le Nil, et sont Egyptiens tous les peuples qui habitent au-dessous d'Eléphantine et boivent l'eau de ce fleuve. Ainsi répondit l'oracle. » (II, (18), p.167)

Les limites entre l'Egypte et la Libye, surtout la Cyrène, posent problème de détermination, si entrecroisées ; ils sont un même corps arrosé par les eaux du Nil. Comme le Delta détermine géographiquement l'Egypte, le groupe ethnique nord-africain boit également de cette eau. Les eaux du Nil versent dans la Syrte de Libye par le biais du lac Moértis ! (II, (150), p.244) De là, la difficulté à séparer les deux groupes ethniques.

Les rapports sont principalement hostiles quand il s'agit d'un mouvement qui va de la rive nord à la rive sud. L'histoire du prince Dorieus qui refuse de vivre sous l'autorité du nouveau roi, son frère Cléomène :

> « [...] il demanda au peuple de lui donner des compagnons et s'en alla fonder une colonie, sans consulter l'oracle de Delphes pour savoir en quel pays la fonder, [...] il emmena ses vaisseaux en Libye – il avait pris pour guides des gens de Théra. Arrivé près du Cinyps, il s'établit là, dans la plus belle région de la Libye, au bord du fleuve, mais il en fut chassé deux ans plus tard par les Maces, les Libyens et les Carthaginois, et regagna Péloponnèse. » (V, (42), p.50-51)

Ainsi le fait de ne pas consulter l'oracle peut-il expliquer le désastre récurrent des Grecs sur les terres des Libyens. Il faut lire, dans ce passage, la résistance des autochtones à l'occupation étrangère qui recherche des terres fertiles.

Enfin, ce rapport aux autres est énigmatique : les Libyens ne sont pas des décideurs, ni des sujets, et au regard d'Hérodote, juste un simple peuple anarchique – objet d'un regard omniscient.

3.- Mourir dans la vision des autres

A travers *l'Enquête*, l'ethnie nord-africaine apparaît tantôt proche (connue, définie), tantôt méconnue. Dans le récit à propos de l'origine du Nil, nous avons plus d'informations sur les indigènes. Il s'agit, au fait, de l'expédition des Nasamons où les voyageurs découvrent l'existence d'un peuple différent :

> « Les côtes septentrionales de la Libye, de l'Egypte au cap Soloéis où elle se termine, sont entièrement peuplées de Libyens et de nombreuses tribus de la même race, à l'exception des possessions grecques et phéniciennes. L'intérieur du pays, au-delà des régions côtières habitées, appartient aux bêtes sauvages ; plus loin, il n'y a plus que sable, sécheresse terrible et désert total. » (II, (32-33), p.174-175)

Selon Hérodote, les Imazighen sont formés de grandes familles : ils occupent les côtes septentrionales de la Libye et de l'Egypte au cap Soloéis (cap ouest du Maroc) Si la côte est habitée, l'intérieur du pays est infesté d'animaux sauvages, et plus loin il n'y a que le désert vide.

Comment étaient alors les Imazighen au regard Grecs ? Moins beaux et moins grands que les Ethiopiens 'de race noire'? (cf. III, (20), p.275) Le seul trait, tant réitéré par Hérodote, est l'excellente santé de cette ethnie : « D'ailleurs, ils [les Egyptiens] sont, après les Libyens, le peuple du monde qui jouit du meilleur état de santé. » (II, (77), p.199) Cela s'explique par le beau temps qu'il fait en Afrique. En Grèce, le mauvais temps sévit et change fréquemment, surtout l'hiver dur durant le mois de Lénéon (seconde moitié de janvier et première

moitié de février). Par contre, l'Afrique du Nord a un climat clément et stable. Selon Hérodote, les changements de saison provoquent des maladies graves.

Ainsi les Imazighen jouissent-ils d'une bonne santé physique grâce au climat qui change rarement. Cela sous-entend surtout une force et constitution physiques. Cette remarque ethnographique est réitérée un peu plus loin : « Les Libyens sont d'ailleurs, en vérité, le peuple le plus sain que nous connaissions ». (IV, (187), p. 444) En plus de la bonne alimentation, cette bonne santé est à rattacher à la pratique de la médecine : la scarification et la brûlure.

> « [...] quand les enfants atteignent l'âge de quatre ans, ils leur brûlent les veines du crâne [...] avec une mèche de laine non dessuintée, dans l'intention de leur éviter à l'avenir le phlegme qui découle de la tête, et cela leur assure, prétendent-ils, une santé parfaite. » (IV, (187), p. 444)

En cas de complications, « ils ont un remède tout prêt : ils l'arrosent d'urine de bouc. » (IV, (188), p. 444)

Ces peuples souffrent d'épidémies qui proviennent de l'éternel sud : « L'épidémie prit naissance, dit-on, en Ethiopie, au-dessus de l'Egypte. De là elle se répandit en Egypte même, en Libye »[1]. Contre ces maladies, les Nord-Africains se servent de plantes médicinales bien étiquetés. Le silphion, plante aux vertus curatives à laquelle Cyrène devait fortune en l'exportant, tout comme le lotus (fruit du jujubier), sont bénéfiques pour se préserver des maux. Les mêmes recettes demeurent vivantes dans la mémoire collective.

Une autre indication physique est exposée lors de la description des « Troglodytes », une fraction (de couleur) des Imazighen : « ces Troglodytes, de tous les peuples dont nous entendons parler, sont les hommes les plus rapides à la course. » (IV, (183), p.442) Cette indication, valable de nos temps, est probablement précisée pour servir d'information aux armées d'invasion grecques. Reproduisant *le Périple* d'Hannon,[2] *l'Enquête* sera réitérée par les voyageurs.

Cette description physique apparaît positive, seulement Hérodote ne parle point d'une rencontre effective avec l'Amazigh.

A.- Un peuple à accoutrement particulier

Le vêtement devait ne pas être important, selon Hérodote, pour ce peuple qui vit dans un climat inaltérable. En outre, s'agissant d'une ethnie barbare, le vestimentaire est dérisoire. Comme l'habit est une conception formelle du corps dans l'imaginaire collectif, il n'y a pas d'art développé dans cette culture basse. L'historien insiste plutôt sur le caractère cérémonieux de l'habit.

Bien que les Imazighen acquièrent de l'étoffe auprès des Phéniciens, il y a une nette influence vestimentaire des Libyens sur les Grecs :

---

[1] Nous citons Thucydide d'Athènes, « La guerre de Péloponnèse », t. II, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1985, p.819 (47 suite).

[2] « Les montagnes étaient habitées par des hommes d'une figure étrange, que l'on nomme Troglodytes, et que les Lixites dépeignaient comme plus agiles à la course que des chevaux. »

> « Le costume et l'égide qu'on voit en Grèce aux statues d'Athéna sont inspirés des vêtements des Libyennes, bien que le costume des Libyennes soit de peau, et la frange de leur égide faite de minces lanières de cuir au lieu de serpents ; le reste est pareil. D'ailleurs, le nom montre bien que le costume des statues de Pallas vient de Libye : les Libyennes portent sur leur robe une égée, peau de chèvre rasée, garnie de franges et teinte en rouge, dont les Grecs ont tiré le mot égide. » (IV, (189), p.444)

Ainsi le vestimentaire est-il à rattacher au rituel des sacrements. Ceci dit, pourquoi une telle attention pour les accoutrements et les fardes ? Quel est le matériau utilisé par cette industrie de confection ?

A propos de l'accoutrement, il ajoute :

> « Pour moi, les hurlements rituels qui accompagnent les cérémonies religieuses ont aussi la même origine, car les Libyennes en usent fort, et d'une façon remarquable. » (IV, (189), p.444)

Chargés de signification rituelle, ces longs cris poussés par les femmes, les youyous sont cités avec le même intérêt par les voyageurs modernes…

Une autre indication de l'accoutrement est avancée, relative au militaire : « Pour la guerre, ils se font des cuirasses en peau d'autruche. » (IV, (175), p.438) Cette armature (cuirasse) faite à partir de la peau d'autruche montre deux faits possibles : d'un côté ces peuples cohabitaient avec ceux du sud, et de l'autre il y avait probablement la culture d'autruches en Afrique du Nord.

Quelle signification peut avoir la coiffure ? Faut-il la rattacher aux confessions ? Ces coiffures (chez les mâles) n'avaient-elles pas la même fonction que les tatouages (chez les femmes)[1] ? Hérodote parle de la coupe des cheveux, en tant que trait définitoire d'une tribu ou d'une autre. Il dira à propos d'un « leff » : « [ils] ont le crâne rasé, à l'exception d'une houppe de leur chevelure tandis qu'ils la tondent jusqu'à la peau sur les côtés ». (IV, (175), p.438) Il est d'observer que le crâne rasé avec une houppe est également cité par des textes ethnographiques de la fin du XIX^{e} siècle et du début du XX^{e}. Ce rite montre amplement l'importance de l'hygiène, la maîtrise du rasage, et pour cela il faut des outils appropriés et un savoir-faire. Hérodote cite une autre manière de se raser : « [ils] laissent pousser leurs cheveux sur le côté droit de la tête et les rasent sur le côté gauche, et […] le corps de vermillon. » (IV, (194), p.445) Ainsi s'explique la grande attention donnée au corps, et surtout aux cheveux chez les hommes.

---

[1] Par ailleurs, en plus de cette délimitation de l'espace, il y a la cérémonie du tatouage, de signification identitaire : « Les femmes surtout aiment à se faire tatouer ; elles supportent patiemment les longues et douloureuses séances pendant lesquelles le rasoir et les aiguilles de l'opératrice fouillent sans relâche l'épiderme. Des dessins sont tracés également sur le front, les tempes et les joues. » (*MI*, 2, p.398)

Mouliéras ne s'intéresse alors à cette marque identitaire qu'à la figure de la croix (tatouée) pour dire que les Nord-Africains ont été un jour des chrétiens en temps de Rome glorieuse, sans se soucier de dresser des comparaisons avec l'écriture tifinagh...

B.- Un peuple qui mange des reptiles

Si les Imazighen sont physiquement sains, d'après l'historien, la qualité de la nourriture doit être pour quelque chose. Ils « vivent de serpents, lézards et autres reptiles ». (IV, (183), p.442) Cela révèle une contradiction dans le discours de l'auteur : les indigènes ne consommaient pas ce qui est vivant. Tout ce qui est vivant est interdit : « Ils ne mangent, dit-on, rien qui ait vécu ». (IV, p.442-443) A un autre moment, nous avons : « Ils chassent aussi les sauterelles ; ils les font sécher au soleil, les pilent et ajoutent cette poudre au lait qu'ils boivent. » (IV, (172), p.437) Ce plat est attesté de nos jours dans plusieurs tribus nord-africaines comme un mets typique. Cette indication n'a-t-elle au fond d'autre fonction que celle de déprécier ce peuple omnivore ?

Sur le plan de la culture culinaire, les autochtones sont également dits des végétariens. Les Imazighen s'insurgent contre l'oracle car ils veulent consommer la viande de la vache. Et des ethnographes classiques parlent de tribus qui ne consomment pas les œufs, et d'autres qui ne mangent pas du poisson… A propos de la nourriture, Hérodote essaye d'accumuler des informations, mais justement en vue de rattacher la gastronomie aux croyances d'une part, et de l'autre enrichit le réseau stéréotypique. En général, le culinaire est un champ d'appréciation morale d'une ethnie.

C.- Et le portrait moral ?

Selon Hérodote, les Nord-Africains prêtaient leurs femmes aux premiers venus (étrangers). Cela ne dénote pas seulement leur prédisposition à offrir le confort aux visiteurs, mais surtout leurs vices hérités de père en fils.

Cela étant, il tente d'expliquer de tels tempéraments bizarres ? Il cite alors un fait qui les rapproche des animaux. Cette ethnie ne rêve pas, elle n'a pas la capacité ni la compétence de produire des songes. Ces autochtones « ne connaissent pas les songes. » (IV, p.442-443) Si seuls les humains peuvent rêver, suivant l'imaginaire de l'époque, ces indigènes ne sont pas alors des humains, mais plutôt des animaux. En brossant le portrait moral, il leur soustrait tout indice humain. Tendant vers une spécification objective, cette remarque est importante à lire dans le sens où elle révèle la panoplie de préjugés dans laquelle tombent simultanément la culture et l'être nord-africains.

En général, il n'y a pas assez d'éléments à propos du comportement collectif. Ce portrait est, en plus d'incongru, inachevé. Les lois, les structures sociales, les coutumes… sont à peine esquissées, dans un rapport d'analogie aux autres. Ainsi l'image première demeure-t-elle vague à élucider : tant de points et d'éléments contradictoires sont à l'origine de cette reconstitution plurielle. Toutefois, la représentation interculturelle sera à l'origine des descriptions postérieures de l'amazighité.

III.- *FEMME, ETRE SYMBOLIQUEMENT ANNIHILÉ*

La femme est une constante dans l'approximation comparatiste entre les peuples. Elle est l'identité dans toutes ses formes, de là elle en constitue la

matrice. Elle incarne l'être et le destin d'une culture, et à Hérodote de la dégrader[1]. Donc, toute appréciation d'Hérodote autour de la femme renvoie explicitement au jugement de la civilisation en général.

Si la femme est louée ou méprisée pour une raison ou une autre, cela aura des sous-entendus interculturels, et placera la société dans la case de civilisé ou celle de sauvage.

En fait, elle a le portrait proche de l'animal : un anneau à chaque jambe, des cheveux touffus, pleins de poux…

> « […] quand elles prennent des poux, chacune mord à son tour ceux qui l'ont mordue, puis les recrache ; cette habitude n'existe que chez eux » (IV, (168), p.436)

Sales et hideuses, ces femmes habitent les récits de voyage. Si les femmes d'Hérodote portent des anneaux de cuivre aux jambes, cela veut dire qu'il y a l'industrie du cuivre chez les Nord-Africains. Outre la signification rituelle, le métal rouge a une valeur curative. Laides, les femmes entretiennent mal leur chevelure. Elles sont sales, et elles prennent plaisir à croquer les poux puis à les recracher. Ce rite d'hygiène (épouiller) est essentiel dans l'éducation. Une telle description, récurrente et emphatique, est reproduite dans les récits coloniaux.

Hérodote ajoute que le roi est le premier à se coucher avec la mariée bien avant son époux. Cependant, comment peut-il se réjouir d'une femme « aux mille poux » ? D'une telle narration, nous retenons juste l'affirmation de l'existence d'un système monarchique en Afrique du nord, élément effacé dans les annales de l'histoire. Les Nord-Africains ont alors des rois, bien antérieurs au IV^{e} siècle avant JC, et de cette monarchie dérive une structuration précise de l'économie et de la société, mais surtout des cités et des institutions l'historien n'en dit rien.

Il y a d'autres passages de *l'Enquête* qui parlent des anneaux de cuir que les femmes ont aux jambes. Elles les portent comme des signes à valeur sociale. Le nombre de ces filets est égal à celui des hommes avec lesquels elle eut une alliance. Plus une femme possède d'anneaux, plus de valeur elle a. Socialement elle est désirée pour cela. (IV, (176), p.439) La divorcée et la répudiée ont, par conséquent, des statuts revalorisés dans la société – fort probablement de structure matriarcale.

En tant qu'incarnation de l'identitaire, la femme est décrite dans un cadre immoral. Par conséquent, la structure sociale et familiale constitue des tares pour l'homme nord-africain.

En outre, le statut social de la femme est clair à partir de la cérémonie de l'union avec le mâle :

> « […] avant de s'unir à une femme, l'homme plante un bâton devant sa porte. Quand un […] se marie pour la première fois, la coutume veut que pendant la première nuit tous les convives puissent jouir de la femme qu'il épouse » (IV, (172), p.437)

[1] « […] ils sont aussi les seuls à présenter à leur roi les filles qui vont se marier ; celles qui lui plaisent, il en jouit le premier. » (IV, (168), p.436)

Si chez les Grecs monogames, la mariée reçoit des cadeaux, habillée de blanc, prise dans les bras de son marié, les deux époux franchissent le seuil de leur future maison, dans le cas des Imazighen, la mariée est prête, avec le consentement de son époux, à se coucher avec les convives, qui rapportent des cadeaux. Une telle précision ethnographique s'avère absurde, mais à travers laquelle l'historien cherche à renier la famille et la descendance. Cette destruction de l'image de la femme amazighe est pérennisée par les auteurs colonialistes.

Le partage de la femme est traité à un autre moment de l'œuvre :

> « Chez eux les femmes sont communes à tous ; ils ne se marient pas, ils s'accouplent à la manière des bêtes. Lorsqu'une femme met au monde un enfant viable, les hommes se rassemblent deux mois après, et celui à qui l'enfant ressemble est reconnu pour son père. » (IV, (180), p.440)

Il n'y a pas de mariage régulier, ni de noyau familial conforme : la progéniture est déterminée par la ressemblance physique entre père et fils (après deux mois de la naissance de l'enfant). Il y a toujours mise en exergue du côté animal dans l'organisation sociale…

IV.– *DES CROYANCES ET DES CULTES*

Pour expliquer les croyances des Libyens, Hérodote fait référence aux oracles. Leur origine intrigue l'historien, et il s'y réfère comme un vecteur de puissance dans la Méditerranée. Toutefois, les origines sont racontées par le mythe suivant :

> « Sur les deux oracles qui se trouvent l'un en Grèce, l'autre en Libye, voici ce que racontent les Egyptiens. Aux dires des prêtres du Zeus Thébain, les Phéniciens enlevèrent un jour de Thèbes deux femmes consacrées au service du dieu, et l'on sut que l'une avait été vendue en Libye, l'autre chez les Grecs. Ce sont elles, disent-ils, qui, les premières, introduisirent les oracles chez ces deux peuples. » (II, (54) p.188)

De création féminine, l'oracle est une réponse divine pour les peuples en temps de troubles. Il prédit les calamités et les désastres ; l'ethnie se procure des cultes qui puissent l'illuminer. La prophétie trace des croyances à préserver aux fidèles, tout en lui offrant, par la suite, des divinités.

Avant d'entreprendre la guerre contre les Perses, Crésus roi de Lydie, « résolut d'éprouver aussitôt les oracles de la Grèce et celui de la Libye ». (I, (46), p.61) La consultation de l'oracle d'Ammon par le roi présuppose l'exactitude de ses prédictions. Ainsi faut-il y lire l'importance cultuelle de la Libye ?

En plus des oracles, Hérodote s'intéresse aux origines africaines des divinités :

> « En fait, la Grèce a reçu de l'Egypte presque tous les noms de ses divinités. Ils nous viennent des Barbares, mes recherches m'en ont convaincu, et surtout, je crois, de l'Egypte. […] sauf Poséidon : les Grecs ont pris ce dieu aux Libyens, seul peuple chez qui l'on trouve dès l'origine un dieu de ce nom – qu'ils continuent d'ailleurs à honorer. » (II, (50), p.186-187)

La mythologie grecque est alors d'origine égyptienne, et Poséidon, dieu des Mers, appartient aux Libyens. N'y aurait-il pas d'autres dieux d'origine nord-africaine ? Marins, pirates et pêcheurs vivent fort probablement sous la protection du terrible Poséidon. De là, il y a une information sur les contacts permanents des tribus libyennes avec la divinité protectrice. Le texte historique n'en dit pas plus.

Le voyageur insiste davantage sur les attraits matériels. Les cultes passent au second degré dans les récits viatiques. Hérodote s'y réfère ponctuellement. Par exemple, les serments des Libyens sont bien explicités :

> « [...] ils jurent par les hommes renommés chez eux pour avoir été particulièrement justes et vaillants, la main posée sur leurs tombeaux. Pour consulter les dieux, ils se rendent à l'endroit où sont ensevelis leurs ancêtres, font une prière et dorment sur la tombe ; les songes qu'ils font leur dictent leur conduite. »(IV, (172), p.438)

Alors que les Grecs ne vivent que pour prier leurs ancêtres, le culte amazigh est appréhendé dans l'univers des morts. Les indigènes jurent de par leurs hommes renommés et adorés, auprès de leurs tombeaux. Cette visite des morts « vaillants et justes » est à déchiffrer comme un rapprochement de la vaillance et de la justice, où la mort et la vie s'annulent totalement.

Le troc, en tant qu'échange, exclut la monnaie (ou l'or), mais se base sur l'engagement verbal. La parole est sacrée, célébrée de cette façon entre Libyens :

> « Voici comment ils contractent un engagement : l'un donne à boire à l'autre dans sa main et boit ensuite dans la sienne ; s'ils n'ont aucun liquide à leur disposition, ils ramassent de la poussière qu'ils lèchent. » (IV, (172), p.438)

Ils se partagent l'eau et la terre – signes de la mère Nature. Celle-ci serait le témoin d'un tel accord.

L'autre élément, le soleil, de la Nature est aussi présent dans les cultes indigènes. Il est, selon Hérodote, tant adoré par les Egyptiens et les Libyens. Il est tantôt damné (insulté, injurié), tantôt vénéré. L'expérience de l'au-delà est précisée par le contact avec l'astre :

> « Ce peuple adresse des malédictions au soleil quand il est au sommet de sa course, avec toutes les injures possibles, parce que son ardeur brûle et les êtres humains et la terre. » (IV, (184), p.442)

Ils maudissent le soleil à cause de son ardeur ; ils s'adressent plus à un dieu qu'à un astre. De là, nous avons la formule : « Tifuyin inu ! » qui est souvent utilisé dans des moments de peine et de souffrance. Elle peut, fort probablement, se rattacher également au cri de malédiction : « Ttfu ! ».

Par contre, vénérer le soleil est à placer dans le système cultuel. Les Imazighen sont proches du rituel pharaonique qui adore le soleil (nous avons l'exemple du sphinx de Gizeh qui représente l'image de Khéphren, adorant le soleil et protégeant la pyramide). Et Hérodote de préciser : « Ils sacrifient au

soleil et à la lune seulement –tous les Libyens leur offrent des sacrifices ». (IV, (189), p. 444) Les deux astres sont effectivement omniprésents dans les croyances.

Force est de constater que leurs rapports avec l'au-delà se font par le biais du cimetière. Les Nord-Africains se délectent à dormir sur la tombe afin de quêter un rapport avec les dieux, dans l'enceinte des marabouts. Cette coutume est fort citée dans les textes colonialistes. Par ailleurs, les autochtones font ce que leur dictent leurs songes au moment de côtoyer des morts vaillants et justes. Ce doit expliquer pourquoi en Afrique du Nord l'on continue à enfermer les aliénés dans des marabouts pour des cures…

La célébration des rituels chez les Imazighen se fait toujours au milieu de youyous :

> « Pour moi, les hurlements rituels qui accompagnent les cérémonies religieuses ont aussi la même origine, car les Libyennes en usent fort, et d'une façon remarquable. » (IV, (189), p.444)

Ces youyous féminins renvoient à la Supplication aux dieux, et encore ces « talewliwin i Mulay » (youyous pour Dieu) survivent dans la tradition : le mariage, le baptême… Mais, il y a aussi les mères qui lancent des youyous sur la côte pour les jeunes hommes « non mariés » emportés par la mer...

Si les sanctuaires sont cités par *l'Enquête*, l'historien porte le dessein de déprécier les mœurs locales :

> « Presque tous les autres peuples, sauf les Egyptiens et les Grecs, tolèrent qu'on s'unisse à des femmes dans les sanctuaires et qu'on y entre après l'acte sexuel sans s'être lavé, dans l'idée qu'il n'existe aucune différence entre les hommes et les animaux » (II, (64), p.193)

Les temples locaux ne sont pas respectés au regard de l'historien grec. Ils sont le lieu de la débauche et du péché, l'espace de l'impureté. En conséquence, ces peuples barbares demeurent des sauvages, sans aucun sens de civisme.

V.– *L'HISTOIRE AMBIGUE DES TRIBUS*

En général, le principe de contradiction qui édifie l'image de l'Amazigh dans ses diverses manifestations. Son portrait nous renseigne, avec plus de netteté, sur le mépris ressenti par l'auteur à l'égard du dit « Incivilisé » – présenté comme du bétail par des jeux de réification.

Hérodote brosse le portrait à partir de la vision d'un Grec condescendant : « Voilà les peuples de Libye que nous pouvons nommer ». (IV, (197), p.447) En d'autres termes, nous avons l'histoire grecque de l'amazighité, et s'ensuivront d'autres projections historiques : arabe, française, espagnole...

Faut-il alors lire *l'Enquête* comme un texte / mythe fondateur de l'identité amazighe ? Nous avons un ensemble d'indications sur les tribus, avec des précisions importantes[2].

I- Apis et Maréa, (*II, (18), p.167*)
(0) Sans nom
(1) aux confins de l'Egypte et de la Libye ;
(6) Ils ne veulent pas s'abstenir de la viande « vache » ;
(7) Ils consultent l'oracle d'Amun (comme les Egyptiens).
II- Nasamons, (*II, (32-34), p. 174-176*), (*IV, (172), p.437-438*) et *(IV, (190), p.445)*
(0) Peuple important ;
(1) Syrte et à l'est de Syrte (Augila) ;
(2) taille pas petite ;
(3) grandes familles ;
(4) téméraires ; ils font ce que leur dictent les songes ;
(5) langue différente de celle des Noirs du sud ;
(6) polygame ; les femmes communes à tous ; les convives jouissent de la mariée avant l'époux ; ils enterrent leurs morts assis.
(7) Ils jurent par les morts justes et vaillants ; au moment d'un engagement, les engages boivent de l'eau dans la main de l'un et de l'autre ; ils consultent les dieux dans les cimetières ;
(9) Nomade : bergers près de la mer, et à Augila ils récoltent des dattes et chasseurs de sauterelles.
III- Samiens, (III, (26), p.279)
(0) Ils appartiennent à la tribu d'Aischrion ;
(1) Habitent la ville d'Oasis (Siwa) ;
IV- Adyrmachides, (*IV, (168), p.436*)
(1) Les premiers Libyens depuis l'Egypte au port Plynos (Sidi Barani) ;
(2) Les femmes portent des anneaux aux jambes ; elles sont sales : elles ont des poux ; ils s'habillent comme les Libyens ;
(6) Mêmes coutumes que les Egyptiens.
V- Giligames, (*IV, (169), p.436*)
(1) Occupent l'ouest jusqu'à l'île d'Aphrodisias (Kersa), Platéa (Bomba) et Aziris ;
(6) Mêmes usages que les autres Libyens.
VI- Asbystes, (*IV, (170), p.437*)
(1) au-dessus de Cyrène ;
(6) S'influent des usages grecs ;
(8) Se servent des chars à quatre chevaux.

[2](0) Peuple ; (1) Situation ; (2) Physique et Accoutrement ; (3) Famille ; (4) Psychologie ; (5) Langue ; (6) Coutumes et Rites ; (7) Croyances ; (8) Guerre et contact avec les autres peuples ; (9) Mode de vie et économie.

VII- Auschises, (*IV, (171), p.437*)
(1) au-dessus de Barcé (El Mardj), touchant Euhespérides (Benghazi).
VIII- Bacales, (*IV, (171), p.437*)
(0) Peuple peu important ;
(1) touchant à la mer près de Tauchéira (Tocra) ;
(6) Mêmes usages que les Libyens.
IX- Psylles, *(IV, (173), p.438)*
(0) Peuple disparu enseveli sous les sables à cause du vent du sud ;
(1) Au fond de Syrte (la côte et l'est de Tripoli) ;
(9) Charmeurs de serpents
X- Garamantes, *(IV, (174), p.438)* --→ Gamphasantes
(1) au sud, dans la région des bêtes sauvages ;
(8) N'ont pas d'armes de guerre ; ils ne peuvent pas repousser un ennemi
(9) Ne sont pas sociables
XI- Maces, *(IV, (175), p.438)*
(1) Sur le littoral, ils vivent dans les montagnes et les bois, tout près du fleuve Cinyps (oued El Khahan) ;
(2) Crâne rasé avec une houppe de cheveux ;
(8) En guerre, ils portent des cuirasses en peau d'autruche
XII- Gindanes, *(IV, (176), p.439)*
(2) Les femmes portent des anneaux aux jambes
XIII- Lotophages, *(IV, (177), p.439)*
(1) Ils vivent sur le promontoire (ouest de Tripolitaine et île de Djerba) ;
(9) Ils vivent du lotus, ils en fabriquent du vin.
XIV- Machlyes, *(IV, (178/179), p.439-440)*
(1) Ils vivent sur la côte du fleuve Triton qui se jette dans le lac Tritonis, dans l'île Phla (colonisée par les Grecs) ;
(2) Ils laissent pousser les cheveux sur la nuque ;
(9) Ils vivent aussi du lotus.
XV- Auses, *(IV, (180), p.440)*
(1) Sur les bords du lac Tritonis
(2) Ils laissent pousser les cheveux sur le front ;
(7) Election de la plus belle fille ; la virginité est importante : bataille entre deux groupes de filles, celles qui perdent (ou meurent) sont impures ; les femmes communes à tous ; la progéniture est reconnue deux mois après la naissance : l'enfant ressemble à un membre, alors il y a reconnaissance de paternité ; ils s'accouplent comme des bêtes ;
(8) Contact avec les Grecs.
XVI- Ammoniens, *(IV, (181), p.441)*
(1) Ils habitent à Augila ;
(7) Ils adoptent le culte de Zeus ;
(8) rencontre avec les Nasamons ;
(9) De l'eau et des jardins ;
XVII- Garamantes, *(IV, (183), p.441-442)*

(0) Peuple très important
(1) oasis (Fezzan) ;
(8) chasseurs des Troglodytes ; ils conduisent des chars quatre chevaux ;
(9) eau et palmiers, cultivateurs, éleveurs de bœufs (opisthonomes).

XVIII- Troglodytes, ***(IV, (183), p.442)***

(1) Limitrophes avec les Ethiopiens (Tibous ou Tédas) vivant à Tibesti et au Tchad ;
(2) Le peuple le plus rapide à la course ;
(5) un langage particulier : cris de chauves-souris ;
(9) Mangeurs serpents, lézards et autres reptiles.

XIX- Atarantes, ***(IV, (18'), p.442)*** **--→ Atlantes**

(0) Ils n'ont pas de nom ;
(7) Ils adressent des malédictions au soleil.

XX- Atlantes, ***(IV, (184), p.442)***

(1) la montagne Atlas, colonne qui soutient le ciel ;
(4) Ils ne connaissent pas les songes ;
(9) Ils ne mangent rien qui ait vécu.

XXI- Maxyes, ***(IV, (191), p.445)***

(0) Ils prétendent que leurs aïeux ne soient pas des Imazighen, mais des Troyens ;
(1) pays riche en animaux sauvages et en forêts (ouest du delta du Nil, mais placés par Hérodote aux environs de Tunis) ;
(2) Ils laissent pousser les cheveux sur le côté droit de la tête et les rasent sur le côté gauche ; ils se frottent le corps de vermillon.

XXII- Zauèces, ***(IV, (193), p.446)***

(8) les femmes mènent les chars à la bataille.

XXIII- Gyzantes, (IV, (192), p.445)

(1) montagnes (côte tunisienne) ;
(2) Ils se frottent le corps de vermillon ;
(6) Ils mangent des singes ;
(9) éleveurs d'abeilles ; les fabricants de miel artificiel.

XXIV- Cyrauis, ***(IV, (195), p.446)***

(0) Sans nom ;
(1) île (Kerkenna, au large de Sfax), longue de deux cents stades, mais étroite, on y accède à pied depuis le continent ;
(9) femmes pêcheuses des paillettes d'or ; ils ont des oliviers et vignes

XXV- Euhespérites, ***(IV, (198), p.448)***

(0) sans nom ;
(1) terre fertile (Benghazi)

XXVI- Cinyps, ***(IV, (198), p.448)***

(0) sans nom ;
(1) terre fertile, fleuve Cinyps (oued El Khahan).

XXVII- Cyrénaïques, ***(IV, (199, p.448)***

(9) trois récoltes annuellement.

A partir d'un tel répertoire, il est utile de noter ces quelques remarques :
*Aucune tribu n'a été décrite de 0 à 9, c'est-à-dire de manière détaillée ; la présentation reste relative, hâtive.
* Il y a des tribus qui ne portent pas de noms, et elles sont définies par les lieux occupés.
*Le souci de répondre à « D'où venons-nous ? » intrigue curieusement, depuis toujours, les Nord-Africains. De l'extérieur, de l'étranger, nous ne sommes pas Africains, s'ingénient à démontrer tant de « chercheurs ». Hérodote est catégorique : ils sont des Africains.
*Il y a des tribus amazighes qui s'efforcent de s'aliéner, de se chercher une origine lointaine pour s'en enorgueillir. Avec Hérodote, nous avons le cas des Maxyes qui prétendent être des Grecs (de Troie).
*Avec Hérodote il est plus question des Imazighen de l'est (du côté de l'Egypte et de la Libye) que ceux de l'ouest. Son histoire va du centre (Grèce / Egypte) vers la périphérie (Afrique du Nord), autrement dit du connu et civilisé vers l'inconnu et le non civilisé.
*Cette description de l'amazighité développe l'idée sous-jacente de sa « disparition » ou dégradation. Déjà, à cette époque-là, cinq siècles avant JC, l'auteur était bien sensible au problème. Il explique même les causes :
— S'influencer de l'autre (cas des Asbystes) ;
— Disparition totale à cause d'un phénomène naturel (cas des Psylles) ;
— Ne pas savoir repousser l'ennemi (cas des (Garamantes) pacifistes).
* Les Psylles est peut-être le premier groupe amazigh à disparaître…
* Comme tout stratège ou colonisateur, Hérodote insiste plus sur la description des richesses de la terre, distinguant parfaitement le fertile de l'aride. En outre, les Grecs y cherchent le lotus et le silphion, plantes médicinales. Enfin, il précise la richesse de la faune locale…
*L'historien grec se plaît à renommer les lieux par des noms grecs : Triton, Tritonis… Il se plaît également à renommer un dieu indigène par un équivalent grec (exemple d'Athéna des Auses).
*La coiffure des cheveux détermine l'appartenance des Imazighen à un groupe ou à un autre, (cas des Machlyes et des Auses), comme l'est le cas des tatouages (absents dans cet écrit historique). Peut-être, cela veut-il dire qu'Hérodote n'avait pas rencontré de femme « tatouée ».
*La tradition de l'élection de la plus belle fille de la tribu est présente chez les Imazighen (cf. Auses). Festivités au nom d'une beauté célébrée, voire sacralisée…
* Hérodote déprécie l'organisation familiale des Nord-Africains, il en fait une description proche des bêtes. Quand il parle de l'accouplement, le lecteur dresse le parallèle avec les animaux.
* Le peuple libyen, qui vit sur le littoral, est nomade. Sédentaire vs nomade est un moteur de l'évolution humaine, mais de quelle nature est-elle cette dichotomie en ces temps anciens ?

* Les (Garamantes) sont reconnus comme une erreur des copistes. Il y est question de Gamphasantes. La question à poser : combien d'autres erreurs ou changements sont commis par les copistes ? Et quelles sont leurs intentions ?
* Peut-elle exister une tribu désarmée au milieu de bêtes sauvages, comme c'est le cas des (Garamantes) ? Ce principe de contresens ou de contradiction, peut expliquer cette indication « fausse » de l'histoire.
* Les rapports entre les différents peuples libyens est peu cité, à l'encontre de leurs rapports avec les Grecs et les Egyptiens.
* La technique de description et de répertoriage des Nord-Africains se base sur deux critères :
– De l'est à l'ouest, les tribus sont contiguës ;
– A partir des Ammoniens, Hérodote parle plus de butte et de la distance (de dix jours de marche), une marche vers l'inconnu.
* Donc, de l'Egypte jusqu'au lac Tritonis, les Libyens sont des nomades. Et à « l'ouest du lac Tritonis les Libyens ne sont plus nomades, leurs coutumes sont différentes. » (IV, (187), p.443) Le lac détermine le nomadisme et le sédentarisme chez un peuple. Quelles sont les vraies causes de ce changement ?
* Les Nord-Africains ne sont pas des ennemis entre eux, non plutôt des rivaux. Mais, il y a des occupations mutuelles d'un même espace. Les Nasamons occupent, par exemple, le territoire (amazigh) de leurs confrères Psylles.
* Les plantes nord-africaines (lotus, silphion) ont des propriétés curatives et magiques. Les Lotophages firent manger du lotus aux compagnons d'Ulysse dans *l'Odyssée* d'Homère. Par conséquent, les marins oublièrent leur patrie.
* La virginité est importante : il y a la cérémonie de la bataille entre filles. Ce rituel est à opposer à l'accouplement sauvage.
* Qu'est-il de la tribu « Aischrion » (III, (26), p.27) ?
* À propos de la Cyrénaïque, nous pouvons avancer ceci :

Au début, il faut citer la volonté des Lacédémoniens et des Théréens de « fonder une ville en Libye… Ils ne savaient pas où pouvait bien se trouver la Libye et n'osait pas expédier une colonie en plein inconnu ». (IV, (150), p.426) Là, les Cyrénaïques cultivent le silphion utilisé comme médicament et condiment par les Grecs. Ils y élèvent aussi le mouton et les chevaux rapides.

À cause de la sécheresse (qui dura sept ans), les Théréens, grâce à l'aide d'un pêcheur de pourpre portant le nom de Corbios, atteignirent Platéa, une île de la Libye. Ils y étudièrent les lieux. Ensuite, deux vaisseaux à cinquante rames de Théréens partirent pour Platéa, à leur tête était le chef Battos.

Ce dernier est roi pendant presque quarante ans. Son fils Arcésilas prend le pouvoir pendant seize ans. Ils règnent tous les deux de 631 à 580. A cette époque-là, le nombre de la population de Cyrène ne dépassait pas le nombre des premiers colons.

Battos II surnommé l'Heureux, par le biais de l'oracle de la Pythie, convia les Grecs à rejoindre la Cyrène. Ils vinrent nombreux, expropriant les indigènes libyens. Ainsi, Adicran (le roi des Libyens) perdait les terres, les Grecs allaient

déposséder tout le pays. Les Libyens demandent l'aide des Egyptiens (sous le règne du roi Apriès).

La bataille d'Irasa (vers 570) se termina par la défaite des Egyptiens, et le remplacement d'Apriès par Amasis.

En outre, il serait inutile de discréditer les thèses du père de l'histoire. C'est bien Hérodote qui fonde les jeux taxonomiques et ethnographiques. Il est plutôt utile de les déconstruire en vue d'approcher les projections identitaires dans l'échange entre peuples.

Toutefois, il est resté relativement circonspect dans les formulations historiques :

– « Voilà là-dessus mon opinion personnelle » (II, (56), p.189) ;
– « [...] je ne sais pas si c'est vrai et me contente de consigner ce que l'on dit » (IV, (195), p.446) ;
– « [...] d'après les recherches aussi étendues que possible, auxquelles nous nous sommes livré » (IV, (192), p.446) ;
– des infinis « je pense » « je crois », « à notre connaissance »
– « J'admets donc à ce sujet ce qu'on dit de [...], et je crois que c'est l'exacte vérité » (II, (12), p.163) ;
– « S'il me faut après avoir rejeté ces théories, donner à mon tour un avis » (II, (24), p.169) ;
– « [...] j'ai dit ce que mes yeux, mes réflexions et mes enquêtes m'ont appris ; je vais maintenant rapporter [...] ce que j'ai entendu dire ». (II, (99), p.209-210)

Ces propositions sont insérées lors de l'introduction des renseignements, allant dans le sens de présenter un auteur doté de tournures exprimant la subjectivité et la relativité dans l'énonciation.

En guise de conclusion, l'on se dit, à la relecture d'Hérodote, qu'au fond les choses se répètent de manière mécanique dans le règne méditerranéen. Les mêmes événements se refont dans différentes étapes de l'histoire. La logique de ce texte d'histoire tend vers l'objectivité par la technique (de narration) adoptée : « Je l'ignore, mais je suppose que ». (IV, (180), p.440) Ou bien « Si jusqu'aux Atlantes je puis nommer les peuples qui habitent la région des dunes, au-delà de cela m'est impossible. » (IV, (185), p.443) Son savoir historique, voire sa science, est alors relative ou bien réduite. Bien que l'étude d'Hérodote précise tant d'affirmations relatives à l'amazighité, diverses questions demeurent posées. Cette histoire tente de mettre dans un même sac les traits négatifs des tribus nord-africaines, en y faisant référence à l'extraordinaire comme s'il s'agissait d'un seul élément identitaire, et les réponses (informations) apportées versent aisément dans l'ambigüité. Toutefois, il faut y reconnaître un fait : les mythes et les mensonges qui entourent l'origine et l'identité des Nord-Africains sont ébranlés après la lecture attentive. Entre autrui et soi, l'Amazigh s'ingénie à apercevoir les différences, à se les accaparer pour les rendre propres.

En définitive, Hérodote voit dans l'Amazigh l'opposé du Grec : un sauvage. Un Barbare. Un non civilisé. Il est surtout un nomade : il ne se lasse pas de troquer son âme (souvent son corps) pour plaire aux Autres.

Chapitre II

DE LA GUERRE DE JUGURTHA A L'EQUIVOQUE DE SALLUSTE[3]

« [...] et à quel étranger se fier, si l'on est l'ennemi des siens ? » (X)

« L'Afrique aux Africains » est l'appel connu de Masinissa[4], et au petit-fils Jugurtha de l'appliquer dans ses batailles contre les colonisateurs. Faut-il vraiment s'y fier à de telles affirmations historiques[5] ? Jugurtha mène une guerre contre les Romains qui dure de 112 à 105 av. J.-C., arrivant presque à mettre terme à la présence coloniale. On l'appelle communément guerre de Jugurtha ou de Numidie[6], mais pas la guerre patriotique ou de résistance, sous-entendant le caractère personnel du conflit. Elle a lieu trente cinq ans après

---

[3] Publié dans *Tawiza* n°172, août 2011.

[4] Bien que la seconde guerre punique éclate entre Romains et Carthaginois en Espagne, les royaumes amazighs se divisent entre les deux belligérants. Les Romains ont une alliance avec Syphax, roi des Numides orientaux. Par contre, l'autre roi numide Gala, le père de Masinissa, a une alliance avec les Carthaginois, et la princesse carthaginoise Sophonisbe, fille d'Asdrubal, va être promise à Masinissa. Ce dernier remporte des victoires sur Syphax qui se sauve en Mauritanie. Le vaillant prince s'engage dans les guerres carthaginoises en Espagne, auprès de l'armée d'Asdrubal.

A l'insu de son père, Sophonisbe est donnée en mariage à Syphax, rompant l'engagement avec Masinissa, afin que l'aguellid exilé cesse ses attaques contre Carthage. Cette trahison, ou rupture de l'engagement, fera changer à Masinissa de parti, il s'allie alors à Scipion l'Africain.

A la mort de Gala, c'est son frère Isalac (ou Aesalces selon Tite-Live) qui gouverne brièvement le pays. Le fils de ce dernier Capusa arrive au pouvoir en l'absence de Masinissa. Un prince numide nommé Mezetal tue le nouveau roi.

A son retour au pays natal, Masinissa organise la guerre contre Mezetal et Syphax. Il connaît des défaites. Grièvement blessé par ses ennemis, il est donné pour mort, emporté par une rivière.

A la tête de 2000 numides, dans les rangs de l'armée de Scipion l'Africain, Masinissa retrouve son énergie de combattant. Il remporte des victoires sur Asdrubal et Syphax. Les Romains vont le récompenser, par des terres limitrophes à Carthage.

Son règne dure 52 ans, plein de guerres contre les Carthaginois et leurs alliés. Il est derrière la destruction de Carthage.

[5] Salluste écrit : « Au discours de ces envoyés (romains), Jugurtha répondit que rien n'était plus cher et plus sacré pour lui que l'autorité du sénat ; que, dès sa plus tendre jeunesse, il s'était efforcé de mériter l'estime des plus honnêtes gens ; que c'était à ses vertus, et non pas à ses intrigues, qu'il avait dû l'estime du grand Scipion... » (XXII)

[6] Théodore Mommsen, *Histoire romaine*, t. 4, traduit de l'allemand par E. de Guerle, Bruxelles, éditeur A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865.

« Le royaume de la Numidie s'étendait de la rivière Molochath à la grande Syrte, confinant d'un côté au royaume Mauritanien de Tingis (Le Maroc moderne), et de l'autre avec la Cyrène et l'Egypte, et entourant à l'ouest, au sud et à l'est l'étroite bande de terre qui formait la province romaine de l'Afrique. Outre les anciennes possessions des chefs numides, elle embrassait la plus grande portion du territoire que Carthage avait possédé en Afrique dans le temps de sa prospérité, renfermait plusieurs villes de l'ancienne Phénicie, telles que Hippo Regius (Bône) et Grande Leptis (Lebidah), c'est-à-dire la plus grande et la meilleure partie de la riche côte de l'Afrique du Nord. [...] Après la mort de Masinissa, (149), Scipion avait divisé les fonctions souveraines de ce prince entre ses trois fils, Micipsa, Gulussa et Mastanabal, de telle sorte que l'aîné obtint la capitale la caisse de l'Etat, le second la guerre, et le troisième l'administration de la justice. » (p.251-252)

l'impitoyable destruction de Carthage, fort de défense de l'Afrique du Nord. À la cruauté romaine correspond la résistance « raisonnée » de Jugurtha.

Jugurtha n'est pas le personnage central de l'ouvrage éponyme. L'auteur latin se plaît à se focaliser sur les misères du roi numide : un criminel ambitieux, un corrupteur « orgueilleux » (LIV) Faut-il encore croire le récit rapporté par Salluste, écrit plus de soixante ans après la fin de la guerre[7] ? Il donne vie à des Numides qui ne se lassent pas de s'enfuir, et à Jugurtha qui demeure le lâche suprême. Certes, ce guerrier possède une tactique héritée d'Annibal, la guérilla, et reprise ensuite par Tacfarinas, Omar Almokhtar, Abdelkrim Khattabi et d'autres. Si le Jugurtha de Salluste, « si souvent vaincu » (LXXXII), est décrit roi sans préciser son gouvernement et ses institutions, quel intérêt a cet essai historique ? Toutefois, en tant qu'écart, la marge (espace du Barbare) est difficile à être reproduite par le regard de la Cité[8]. C'est bien cela la nature du rapport entre Salluste et Jugurtha, d'où la difficulté à écrire un texte historique sur une personne détestée – antihéros. Pourquoi Salluste prend-il le parti d'Adherbal contre Jugurtha ? Son Jugurtha demeure exécrable, et à l'historien d'en aiguiser, par pléonasme, les points négatifs au moment de traiter les détails de l'infraction nord-africaine[9]. C'est entre -42 et -40 que l'historien romain décide d'écrire *La guerre de Jugurtha*[10] pour rapporter le conflit entre le monde civilisé et l'univers barbare d'une part, et de l'autre pour entreprendre l'écriture sur cet être paradoxal. Sa narration est alors hétéroclite, et à maints égards lacunaire[11].

---

[7] Mounir Bouchenaki, « Jugurtha, un roi berbère et sa guerre contre Rome », in *Les Africains*, t. 4, sous la direction de Charles-André Julien et al., Paris, Editions J.A., 1977.

« Salluste a donc eu à exercer une responsabilité sur ce territoire pendant plus d'un an et demi. Lorsqu'il en parle, à propos de la guerre de Jugurtha, on peut supposer qu'il a une certaine familiarité avec le pays, même si ça et là on note quelques erreurs. Cependant un certain nombre de questions se posent à propos du sujet qu'il a choisi de traiter alors que près de soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis la fin de la guerre et qu'il n'a pu, par conséquent, utiliser des témoignages oraux. »

[8] Notons que saint Augustin parle de Marius, Metellus, Sylla et d'autres protagonistes de la guerre de Jugurtha dans *La Cité de Dieu*, mais il ne se réfère point au résistant numide Jugurtha, son compatriote !

Il écrit : « Marius, homme nouveau et obscur, fauteur cruel de guerres civiles, fut porté sept fois au consulat et mourut, chargé d'années, échappant aux mains de Sylla vainqueur » (Livre II, chapitre XXIII)

[9] Ronald Syme & Pierre Robin, *Salluste*, traduction Pierre Robin, Besançon, Presses Universitaires Franche-Comté, 1982, volumes 282-284.

« La Guerre de Numidie eut son origine dans les relations entre le gouvernement romain et une dynastie indigène. Les rapports reposaient sur la clientèle plutôt que sur un traité, et ils étaient compliqués par des liens personnels entre la dynastie et certaines familles des classes dirigeantes romaines. » (p.121)

[10] Notre travail se base sur la traduction de Charles Durozoir, *Œuvres Complètes de Salluste*, Garnier Frères, libraires-éditeurs, Paris, 1865.

[11] Gsell écrit dans *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* : « Aussi, nous est-il assez malaisé de rétablir la suite chronologique des faits qui nous sont présentes, et impossible de reconstituer l'ensemble des opérations militaires, en les plaçant dans leur milieu géographique. D'autres textes nous permettent de constater l'omission par Salluste d'un événement qui nous parait fort important : la perte de Cirta, dont Metellus s'était emparé en 108, et qui en 106 n'appartenait plus aux Romains. »

I.- LA GUERRE DE JUGURTHA, *UNE ŒUVRE DEDOUBLEE*

Salluste forge une historiographie qui aura une vie longue dans la culture occidentale. Les voyageurs, les aventuriers, les militaires et les écrivains vont en enrichir les sources. La vérité historique devient alors problématique. Comment déconstruire, à partir du narré et du textuel, la figure de Jugurtha et placer ses exploits contre Rome dans l'histoire de l'humanité ? L'aguellid représente le dernier soubresaut de résistance avant l'occupation romaine. Vers la fin du II^{e} siècle avant l'ère chrétienne, son action politique s'avère la conséquence évidente de l'agonie des royaumes indigènes d'une part, et de l'autre l'instauration de l'impérialisme romain suite aux victoires successives sur Carthage.

Faut-il croire Salluste ? demeure une question valable quand il s'agit de découvrir la figure de Jugurtha. Ou bien Salluste a enquêté et trouvé des informations utiles pour faire l'histoire nord-africaine au moment des attaques romaines, ou bien ses tracas personnels avec la justice lui imposaient de redorer les chapitres obscurs de Rome en vue d'un acquittement tacite. Là, par le texte historiographique il tente de se racheter. L'auteur est soucieux de révéler des voix recherchées, par un public romain, touché dans son amour-propre de peuple invincible et suprême.

Autant le récit historique altéré, les préjugés décuplés et les anecdotes développées selon la guise du conquérant, autant les limites et les reformulations distorses de l'univers amazigh, sont des points intéressants à déconstruire et à rapprocher de quelques faits de la vie de l'auteur. Il y est question d'un dédoublement moral, entre l'honneur et la quête de richesses, entre le patriotisme et la corruption… Salluste cite des noms célèbres, les classe selon des dédoublements : corrompu *vs* intègre, vaillant *vs* lâche, patriote *vs* espion…, et Jugurtha se trouve au centre d'une telle dynamique d'oppositions.

En outre, pour ce qui est de l'Histoire, Salluste donne libre cours à son imagination pour esquisser les annales des peuples du sud. Il prétend que Carthage a dominé toute l'Afrique du Nord, ayant en face des Cyrénéens puissants et riches. Entre les deux Etats belligérants, y a la peur d'être dominés par des étrangers :

> « Les vaincus et les vainqueurs, également épuisés, craignant qu'un troisième peuple ne vînt les attaquer, convinrent, à la faveur d'une trêve, qu'à un jour déterminé des envoyés partiraient de chaque ville, et que le lieu où ils se rencontreraient deviendrait la limite des deux territoires. » (LXXIX)

Ces rapports entre Cyrène et Carthage peuvent être résumés par une confrontation continue.

Suivant le même schéma où l'identitaire est déprécié par la dénomination, Salluste enrichit la tradition d'Hérodote par le fait de discréditer l'ethnicité. Par ailleurs, dans une note, Charles Durozoir écrit : « *Maure*, en langage africain,

signifie commerçant. »[1] Peut-on se fier à ces définitions de l'amazighité ? Au regard des colonisateurs, les origines de cette ethnie à conquérir sont à refaire (créer) ayant en vue une parfaite maîtrise du sujet, et sa culture rapportée sous forme d'un inventaire de préjugés à parsemer au gré des vents.

1.- Un récit ambigu

Salluste dira sur les mobiles d'un tel récit :

> « J'entreprends d'écrire la guerre que le peuple romain a soutenue contre Jugurtha, roi de Numidie, d'abord parce qu'elle fut considérable, sanglante, et marquée par bien des vicissitudes ; en second lieu, parce que ce fut alors que pour la première fois le peuple mit un frein à l'orgueil tyrannique de la noblesse. » (V)

Bien que patriote, l'auteur critique les nobles romains qui mènent l'Italie à la déchéance. Cette querelle met simultanément au clair les rapports entre Rome et ses colonies, et « la guerre civile et la désolation de l'Italie. » (V) La pensée de Salluste est digne d'un conquérant, imbu des règles de la Cité, soucieux de mépriser l'autre culture (dite barbare). Il prétend quand même écrire l'histoire des nations de la Méditerranée, à l'instar d'Hérodote, esquissant la voie à suivre pour les penseurs occidentaux. Les peuples devaient *naturellement* être au service de l'Occident – Rome, voilà la raison explicite de la composition d'un tel manuel.

Il serait difficile de déblayer la vie du petit-fils de Massinissa, rebelle au regard de Rome, et reconnaître ses victoires sur le Romain altier. Pourquoi Salluste ne narre-t-il pas la fin du Barbare ? Sur quelles références s'est-il basé pour écrire son ouvrage ? Il parle des livres de Hiempsal écrits en langue punique, qui se référaient négativement à Jugurtha. Il y a aussi Sempronius Asellio, Cornelius Sisenna, Posidonius d'Apamée… Pourquoi Salluste ne cite-t-il pas Hérodote qui parle des origines amazighes[2] ? Ne l'a-t-il pas lu ? Si l'auteur de *l'Enquête*, en voyageur à Alexandrie, retrace l'histoire des Nord-Africains, Salluste vient en conquérant dire l'histoire d'un tel peuple dominé. Il s'agit de deux positions différentes, avec deux portraits antagonistes, convergeant dans la dépréciation de l'amazighité. Les écrivains Jean d'Antioche, Appien, Plutarque, Tite-Live, Diodore de Sicile[3] en parlent selon

---

[1] Charles Durozoir, *Œuvres Complètes de Salluste*, Paris, Garnier, 1865.

[2] Jean-Pierre Charpentier, « Etude sur Salluste » in *Œuvres Complètes de Salluste*, Paris, Garnier, 1865.

« Voyez Hérodote : ne se promène-t-il pas avec une curiosité, avec un plaisir d'enfant, à travers les pays et les siècles dont il a pu se procurer la connaissance ? » (p.XXXVIII)

[3] Diodore de Sicile parle de la négociation qui s'avère fatale pour Jugurtha :

« Des cinq ambassadeurs que le roi de Mauritanie avait envoyés à Utique, trois partirent pour Rome avec Octavius Ruson ; les deux autres retournèrent vers leur maître, à qui ils n'oublièrent pas de faire le récit de la manière généreuse dont Sylla en avait usé à leur égard. Leurs conseils achevèrent de décider l'esprit du roi, déjà fort en balance, à faire sa paix en livrant Jugurtha, puisque Marius ne voulait entendre à aucun traité sans cette condition. Bocchus, pour se rendre plus sûrement maître de la personne du roi numide, renforça son armée, sous prétexte d'en envoyer une partie contre les Ethiopiens occidentaux, de qui les Maures avaient reçu quelque insulte. Il envoya en effet faire une course sur les terres de cette nation, qui habite le mont Atlas »

la vision suivante : Jugurtha, un ennemi étranger qui dénigre l'amitié de Rome, se hisse en tyran, prince ingrat et combattant sournois, en un mot un barbare irrécupérable… Mais, qu'est-il vraiment de sa pensée nationaliste ? Comment administre-t-il son royaume ? Quelles sont ses ressources pour gérer un tel gouvernement ? Quels rapports entretient-il avec les commerçants italiques ? On n'en dit pas grand chose.

En outre, avant de débattre les épisodes de la guerre de Jugurtha, Salluste entame son récit par une réflexion idéaliste, appropriée à la fin d'une vie d'hédoniste « en retraite », de politique rebuté (I, II, III et IV) et de personnalité détestée par la noblesse. En menant à terme une autocritique morale, le militaire fait l'éloge de la vertu et de l'intelligence. Il ne voit pas chez les Numides de tels atouts ou qualités.

Sur le plan formel, la narration chez Salluste devient incohérente, autant digressive qu'elliptique. L'auteur use notoirement de digressions dans l'intention d'expliquer les déficiences romaines à cause des patriciens corrompus. A chaque digression, il écrit, par rappel ou souci de cohérence, « je reviens à mon sujet » (LXXIX) et il continue à expliquer l'histoire d'un chef perfide. La guerre de Jugurtha est à lire avec un tamis particulier : il faut trier l'utile de l'inutile, l'objectif du subjectif, le faux du vrai (ce qui s'est réellement passé lors de cette guerre entre Rome et la Numidie est à déconstruire)…

Bref, sa description de l'Afrique qu'il connaît en tant que gouverneur, est intéressante à lire dans ces paradoxes. Les magistrats romains jouissent d'un grand pouvoir, ils gouvernent plusieurs villes nord-africaines. La partie gouvernée par Jugurtha jusqu'à Moulouya (Molochath) ne connaissait pas l'administration romaine. Si ce fleuve était la limite politique entre Mauritanie et Numidie, c'est parce qu'elle était également une frontière naturelle. Par ailleurs, les terres de Bocchus demeurent relativement étrangères à l'influence romaine. En général, Salluste ne précise pas les confins de la présence impériale en Afrique.

2.- Salluste et l'aventure africaine

Né en 86 av. J.-C, décédé en 35 av. J.-C., Salluste est à la fois un militaire, un politique et un historien ; c'est pourquoi il tend plus à l'explication simpliste dans ses écrits. Les historiens le considèrent comme un brillant auteur (Tacite), et un auteur fascinant et intelligent, pour Théodore Mommsen[1]. L'on dit également qu'il préfère analyser les détails du fait historique. Il rappelle constamment la suprématie romaine dans tous les sujets traités. Ainsi ses histoires sont-elles à lire avec précaution : l'objectivité manque dans la narration des faits. Non seulement l'auteur s'octroie le droit d'écrire l'histoire d'une telle guerre, à partir de la perspective romaine, mais trouve également

(cf. Charles Durozoir, *Œuvres Complètes de Salluste*, Garnier Frères, libraires-éditeurs, Paris, 1865, note 231)

[1] Victoria Emma Pagan, *A Sallust Reader : Selections from Bellum Catilinae and Bellum Iugurthinum*, Illinois, Bolchazy-Carducci Publishers, Mundelein, 2009, p.XI.

l'opportunité d'évaluer sa vie entachée de scandales et d'affaires. Dans cet essai, l'homme se détache souvent de l'historien, et l'écriture de soi semble accompagner celle du chef numide, en insistant sur l'interprétation éthique : les Romains sont de hommes nobles quand ils se sacrifient pour la gloire de Rome, et les Numides des perfides quand ils choisissent le sacrifice patriotique.

Peu est connu de l'enfance de Salluste et de son éducation (formation). Il est initié aux lettres et à la rhétorique par un grammairien grec appelé Atteius Praetextatus. Durant sa jeunesse, il est attiré par la politique. Quoique d'origine plébéienne, il arrive à s'accaparer une place auprès des empereurs, notamment Jules César. Il devient tribun du peuple en 52 av. J.-C., mais il sera expulsé par les censeurs Appius Claudius Pulcher et L. Calpurnius Pison. Grâce à l'intervention de l'empereur, il retrouve son siège au Sénat en -49.

Durant toute sa vie, Salluste ne connaît que des détracteurs (notamment les nobles) : on le critique pour ses affaires douteuses. Historien de la corruption, Salluste a été à l'origine d'un grand scandale :

> « Surpris en conversation criminelle avec la belle Fausta, épouse de Milon et fille du dictateur Sylla, il avait été rudement fustigé et mis à contribution par une forte somme. »[1]

A cause de cette affaire (adultère), il se sauve dans les Gaules auprès de César qu'il aide dans la préparation des batailles. De -49 à -46, il est chargé d'une série de missions militaires lors de la guerre civile contre Pompei. Il devait venir au secours de l'armée de Gaius Antonius sur l'île de Curicta (Adriatique), ensuite il est à la tête d'une légion qui entendait mettre fin à l'armée de Pompei, enfin il devait éliminer les soldats insurgés à Campania. Ces trois tâches sont des défaites.

> « [...] but in 46, Sallust finally proved his worth. As praetor, Sallust accompanied Caesar on the African campaign that ended with the defeat of the remaining Pompeians at Thapsus. Sallust succeeded in capturing enemy supplies on the island of Cercina, off the coast of Roman Africa »[2]

Il sera alors récompensé par César : l'empereur lui confie le gouvernement de la Numidie entre -46 et -45.

Il est, sans doute, avisé de ses compétences dans l'art de la rapine.

> « Après la victoire de Tapsus, Salluste obtint, avec le titre de proconsul, le gouvernement de la Numidie. Il commit dans sa province les plus violentes exactions ; c'est ce qui fait dire à Dion Cassius :
>
> « César préposa Salluste, de nom au gouvernement, mais de fait à la ruine de ce pays. » En effet, parti de Rome entièrement ruiné, Salluste y revint en 710 avec d'immenses richesses. » »[3]

Comment expliquer la rédaction de *la Guerre de Jugurtha* ? Comment écrire l'histoire d'un pays qu'on ne cesse de saccager autrement d'une ethnie qu'on déteste ? N'est-il pas le récit en soi une sorte de rapport de guerre « déplacée »

[1] Jean-Pierre Charpentier, *op.cit.*, p.IV.
[2] Victoria Emma Pagan, *op.cit*, p.XIII.
[3] Jean-Pierre Charpentier, *op.cit.*, p.V-VI.

dans le temps, à confier à son mentor César ? L'équivoque est là, fort probablement, dans la narration des faits de la même guerre entre Romains et Numides.

Grâce à l'amitié de César, Salluste échappe aux accusations de corruption à son retour à Rome. Il rentre infiniment riche, ayant été efficient dans l'extorsion des autochtones. Ainsi la guerre de Jugurtha n'est-elle, en fait, qu'un prétexte pour expliquer la fin d'une vie tumultueuse. A travers ce récit historique, l'auteur n'apparaît pas corrompu ni libertin, mais quelqu'un qui met la moralité au premier plan dans un univers belliqueux.

A la suite de l'assassinat de Jules César en -44, Salluste est dépourvu de ses privilèges politiques. Conscient de sa vulnérabilité dans le monde des affaires, il démissionne effectivement de ses responsabilités politiques, et recherche, selon diverses anecdotes, le plaisir et la solitude dans ses domaines paradisiaques de Tibur[1]. C'est en ces années qu'il compose *La Conjuration de Catilina* (-42), *La guerre de Jugurtha* (-39) et *Histoires* (texte inachevé)[2]. Il meurt aux environs de -35.

3.- Visage caché de Salluste

Ce texte tourne en dérision l'orgueil des nobles, qui sont si prompts à être corrompus : les mêmes Barbares en font des marionnettes. L'oligarchie est, dans son ensemble, critiquée, et Salluste profite pour émettre des propos populaires. Les retours sur soi-même dans *Guerre de Jugurtha* sont, en fait, intéressants à lire, notamment le chapitre XVIII.

L'historien expliquera, au début, sa distanciation des affaires de l'Etat, alors qu'il en a été écarté :

> « [...] ces censeurs considèrent et dans quel temps j'obtins les magistratures, et quels hommes ne purent alors y parvenir, et quelle espèce de gens se sont depuis introduits dans le sénat ; ils demeureront assurément convaincus que c'est par raison, et non par une lâche indolence, que mon esprit s'est engagé dans une nouvelle carrière, et que mes inactions deviendront plus profitables à la république que l'activité de tant d'autres. » (IV)

De gouverneur à historien, Salluste révèle ses positions qui ont nettement évolué à travers les épreuves de la vie. Il a, de ce fait, le complexe d'une naissance plébéienne (LXIII) et (LXIV). Quand il parle de la corruption des nobles romains (XV), il se réfère à son enfance dans la capitale, lui natif

---

[1] Victoria Emma Pagan, *op.cit.*

"Using the wealth he amassed and retained from Africa, he built a luxurious pleasure garden [...] The *Horti Sallustiani* would have legacy enough, for they were acquired by the emperor Nero and maintained for centuries byr the emperors until Rome was sacked by the Goths in 410 CE." (p.XIII)

[2] Les textes de Salluste ne sont pas nombreux. Il y a tout d'abord *Historiarum libri quinque* (cinq livres d'histoires) qui traite des années entre 675 et 687, avec une introduction sur les mœurs et la constitution romaine, et un chapitre sur la guerre civile entre Marius et Sylla. Puis, il y a *Catilina ou Bellum catilinarium* tournant autour de la conjuration de Catilina contre Cicéron en -63. Enfin, citons *Histoires* où il parle de Rome entre les années -78 et -67, précisément de la mort de Sylla jusqu'à la victoire de Pompée sur les pirates.

d'Amiterne. Il peut amplement comprendre Jugurtha qui sait attiser les convoitises des Romains corrompus, par contre il lui est difficile d'expliquer le caractère de ces Romains qui se vendent pour l'argent. D'autres péchés propres à l'armée romaine sont cités : l'absence de patriotisme, la lâcheté[1], la débauche, la licence, le relâchement de la discipline… (XXXIX), et pour Salluste ils font effectivement partie du quotidien.

En choisissant de parler d'un prince adoptif, l'historien se réfère à sa vie : il adopte lui-même le fils de sa sœur auquel il lègue sa fortune. Il y a un autre fait à rappeler pour ce qui est de la paternité. Quand Salluste se réfère à Jugurtha trahissant la confiance de son père adoptif (jugement moral), il parle implicitement de soi-même : Salluste a vendu la maison paternelle du vivant de son père[2]. Quand l'historien évoque la corruption, l'action d'acheter et de vendre illégalement, cela trouve résonance dans sa vie de gouverneur malfamé ou d'intellectuel « de mauvaise foi ».

Enfin, Salluste, qui déteste la chasse et l'agriculture[3], ne s'attarde pas sur les exploits du prince numide, qui est décrit dans les manuels d'histoire, comme un grand chasseur, un lanceur de javelot et un cavalier hors norme : il monte sans brides, ni selle, ni mors, ni éperons. (VI) Salluste ne fait pas d'autocritique, il ne parle pas de ces choses qui l'exaspèrent ou lui rappellent ses tares personnelles au moment de faire le travail d'esquisse du portrait du roi numide.

II.- JUGURTHA, ENTRE FRAGMENTATION ET EQUIVOQUE

En plus d'être fragmentaire, l'histoire nord-africaine est généralement reproduite par différents auteurs qui nourrissent du dédain envers les populations locales. Ainsi Salluste avait-il recueilli des fragments par-ci par-là, et il se donne toute la liberté pour les tisser, les recoudre, les réorganiser et les expliquer, selon l'idée de légitimer l'intervention impériale. C'est pourquoi *La guerre de Jugurtha* ne répond pas à la question relative au règne numide, mais explique la nécessité de l'occupation romaine.

La fragmentation du récit se fait par des digressions qui sont souvent utiles à l'historien pour laisser de côté un sujet épineux. Elles ne sont pas des pauses, ni des illustrations, mais plutôt une approximation subjective pour redorer la grandeur romaine face à la barbarie africaine.

Salluste a constamment des réserves sur les réelles intentions politiques des iguelliden. De Masinissa, il dira :

> « Masinissa, roi des Numides, admis dans notre alliance par P. Scipion, à qui ses exploits valurent plus tard le surnom d'Africain, nous servit puissamment par ses nombreux faits d'armes. Pour les récompenser, après la défaite des Carthaginois

[1] Durant son séjour de gouverneur de l'Afrique, l'historien est témoin des désertions : « Les nôtres fuirent honteusement, en jetant leurs armes, et se retirèrent sur une hauteur voisine : la nuit et le pillage du camp arrêtèrent les ennemis dans la poursuite de leur victoire. » (XXXVIII) Précisément, cela se passe dans les environs de la cité de Suthul.

[2] Jean-Pierre Charpentier, *op.cit.*, p.II.

[3] ibid. p.III.

> et la prise du roi Syphax, qui possédait en Afrique un vaste et puissant royaume, le peuple romain fit don à Masinissa de toutes les villes et terres conquises.» (V)

Rome récompense ses alliés. Masinissa tient la place d'un homme d'Etat honorable, autrement utile aux Romains. De telles idées portent atteinte à la valeur patriotique de Masinissa vu comme un mercenaire ou un serviteur de Rome, et posent le problème de l'écriture de l'histoire en Afrique du Nord.

Encore c'est Adherbal qui va insister sur la nécessité de l'asservissement, contrecarrant les enseignements politiques de Jugurtha :

> « « Ne nous attacher qu'au peuple romain, ne point contracter d'autres alliances, ni de nouvelles ligues : alors nous trouverions dans votre amitié d'assez puissants appuis, ou si la fortune venait à abandonner votre empire, c'était avec lui que nous devions périr. » » (XIV)

Une telle apologie des Romains est-elle réelle ou sincère ? Le discours d'Adherbal face aux sénateurs romains s'étend sur plusieurs pages (XIV) où l'historien fait dire au roi déchu tant d'atrocités sur Jugurtha[1], et éclairer par conséquent le lecteur de sa vision.

Bref, d'après ce manuel, les différents faits de la vie de Jugurtha semblent être le fruit autant d'une destinée que d'un hasard (ensemble d'accidents)[2], pour ne pas dire le produit de l'imagination débridée de l'auteur romain.

1.- Bâtard adopté par les rois

D'après les textes romains, Jugurtha est le fils « bâtard » de Mastanabal, le neveu et le fils adoptif du roi Micipsa[3]. Sa naissance plébéienne est rappelée à tout instant quand les historiens discutent les stratégies de guerre du chef numide. Une telle origine prétendument « scandaleuse »[4] expliquerait sa dite perfidie.

Salluste invente les paroles de Micipsa sur le lit de mort, et dans ce discours final il insiste sur le fait qu'au moment de l'adoption de Jugurtha, il n'avait pas d'enfant. Il ne s'attendait pas à une telle ingratitude, mais à l'expression de l'amour. Cette prise en charge de l'orphelin a lieu aux environs de -143, quelques années avant la venue au monde de Hiempsal et d'Adherbal.

En plus s'initier à la philosophie grecque, le jeune prince se montre attiré par les armes. Il part aux côtés de Scipion Emilien en guerre contre Numance entre -134 et -132. Il est à la tête de la cavalerie numide[5], si réputée pour sa force de

---

[1] « Jugurtha, l'homme le plus scélérat que la terre ait porté » (XIV)

[2] « Tant que Carthage a subsisté, nous pouvions nous attendre à toutes ces calamités : nos ennemis étaient à nos portes ; vous, Romains, nos amis, vous étiez éloignés : notre unique espoir était dans nos armes. Depuis que l'Afrique est purgée de ce fléau, nous goûtions avec joie les douceurs de la paix, nous n'avions plus d'ennemis » (XIV)

[3] « Micipsa fut père d'Adherbal et d'Hiempsal ; il fait élever dans son palais, avec la même distinction que ses propres enfants, Jugurtha, fils de son frère Manastabal, bien que Masinissa l'eût laissé dans une condition privée, comme étant né d'une concubine. » (V)

[4] « Tout homme nouveau, quels que fussent sa renommée et l'éclat de ses actions, paraissait indigne de cet honneur : il était comme souillé par la tache de sa naissance. » (LXIII)

[5] Il nous paraît que la fantasia est une forme de mise en scène de la guerre, par la cavalerie numide…

frappe… Il y apprend beaucoup sur les arts de combat auprès des Romains. Et le vieux Salluste d'expliquer ce chapitre de la vie de Jugurtha : cet engagement dans la guerre est une ruse de l'oncle afin de se débarrasser du prince vaillant, représentant un réel danger pour son engeance, pourtant les batailles s'avèrent une école / un passage obligatoire pour devenir un roi. (VII)

Durant la bataille de Numance, Jugurtha se lie d'amitié avec Polybe. Selon *l'Histoire universelle*, le prince numide, en plein séjour ibérique, découvre les mœurs romaines où la corruption tient une grande place, même au sénat (XIII), et dans l'armée en Afrique (XXXII). De nombreux seigneurs romains sont devenus ses amis, et le voyaient bien à la tête de la Numidie[1]. Quant aux Numides eux-mêmes, ils voient en lui l'héritier légitime du grand Masinissa.

2.- Usurpateur du règne

Attestés dans une lettre du général Scipion, les exploits du jeune prince font revoir les projets de Micipsa. Ce dernier meurt en -118, et son souhait est de répartir son royaume entre ses deux fils (Hiempsal et Adherbal), et le fils adoptif (Jugurtha)[2].

> « [Les Numides] se divisent en deux partis : le plus grand nombre se déclare pour Adherbal, mais Jugurtha eut pour lui l'élite de l'armée. Il rassemble le plus de troupes qu'il peut, ajoute à sa domination les villes, de gré ou de force, et se prépare à envahir toute la Numidie. » (XIII)

Autrement dit, c'est Rome qui décide la division de la Numidie de crainte d'avoir un Etat nord-africain puissant. Ainsi la succession devient-elle un problème politique plus pour Rome que pour les propres Numides : elle signifie pour l'Empire la stabilité au cas où la colonie est divisée. L'Empire dépêche des Consuls pour arriver à l'établissement de la paix, et à la formation d'un gouvernement numide favorable aux intérêts des Romains.

En effet, Jugurtha n'obéit point aux vœux de l'oncle qui voyait le royaume partagé entre les trois princes. La différence d'âge entre Jugurtha et les deux princes, bien qu'imprécise, peut expliquer la mésentente. Le fils adoptif recherche à gouverner tout seul ; il tue alors Hiempsal qui s'était retiré à Thermida[3]. Un tel méfait provoque de l'indignation plus à Rome que dans les

---

[1] « […] par leurs promesses, ils excitaient l'ambition de Jugurtha, qui n'était pas petite, lui répétant que, si Micipsa venait à mourir, il serait seul roi de Numidie : son mérite emporterait tout, et d'ailleurs, à Rome, tout était à vendre. » (VIII)

[2] « Micipsa fut d'abord charmé de ces premiers succès, dans l'idée que le mérite de Jugurtha ferait la gloire de son règne : bientôt, quand il vint à considérer, d'une part, le déclin de ses ans et l'extrême jeunesse de ses fils, puis, de l'autre, l'ascendant sans cesse croissant de Jugurtha, il fut vivement affecté de ce parallèle, et diverses pensées agitèrent son âme. C'était avec effroi qu'il songeait combien par sa nature l'homme est avide de dominer et prompt à satisfaire cette passion ; sans compter que l'âge du vieux roi, et celui de ses enfants, offriraient à l'ambition de ces facilités qui souvent, par l'appât du succès, jettent dans les voies de la révolte des hommes même exempts d'ambition. Enfin, l'affection des Numides pour Jugurtha était si vive, qu'attenter aux jours d'un tel prince, eût exposé Micipsa aux dangers d'une sédition ou d'une guerre civile. » (VII)

[3] Comte de Ségur, *Œuvres complètes*, t. 2 : *Histoire romaine*, Paris, Libraire-éditeur Alexis Eymery, 1828.

régions numides. Ne faut-il pas plutôt parler de l'indépendance et / ou de la dépendance de la Numidie qui seraient la cause d'un tel conflit politique ?

A l'instar de ses aïeux, Adherbal demeure un grand ami de Rome. Son allégeance est assurée. Probablement, si les affaires impériales fleurissent avec le fils de Micipsa, envers Jugurtha Rome impose, par contre, une sorte d'embargo. Adherbal rappelle, dans une lettre au sénat lors du siège de Cirta, cette alliance politico-économique :

> « Le royaume de Numidie vous appartient, disposez-en à votre gré ; mais, pour ma personne, arrachez-la aux mains impies de Jugurtha. Je vous en conjure par la majesté de votre empire, par les saints nœuds de l'amitié, s'il vous reste encore quelque ressouvenir de mon aïeul Masinissa. » (XXIV)

Au fait, il ne s'agit pas d'une alliance, mais d'une reconnaissance de la souveraineté étrangère. Par conséquent, Rome dépêche dix sénateurs pour partager la Numidie entre les deux princes[1]. Si la partie orientale est réservée à Adherbal pour limitrophe qu'elle est avec la Province romaine d'Afrique, la partie occidentale revient à Jugurtha. Ce dernier n'est pas content d'une telle réalité politique : il mène, par conséquent, une campagne contre le royaume oriental en -112. Adherbal perd plusieurs batailles, et finit par se réfugier à Cirta (Constantine)[2]. Jugurtha assiège la ville pendant cinq mois, répondant par la négative aux ordres de Rome.

> « Jugurtha entoura la ville d'un fossé, et essaya de réduire les habitants par la famine. Son frère sortit de la ville en suppliant, abdiqua la royauté, et ne demanda que la vie sauve ; mais, Jugurtha, ne respectant ni les liens du sang ni la voix du suppliant, fit égorger son frère Adherbal. Il fit de même mourir, dans de cruelles tortures, tous les Italiens qui avaient embrassé le parti de son frère.»[3]

Adherbal capitule à cause des mauvais conseils des Italiens assiégés (soldats et commerçants)[4]. Après avoir occupé la ville, Jugurtha exécute impitoyablement

---

« Hiempsal s'étant ensuite retiré dans la ville de Thermida, quelques émissaires de Jugurtha, au moyen de fausses clefs, introduisirent dans la maison du jeune roi des soldats qui lui coupèrent la tête. » (p.48)

[1] « On décréta que dix commissaires iraient en Afrique partager entre Jugurtha et Adherbal les Etats qu'avaient possédés Micipsa.

[...] Dans le partage de la Numidie entre les deux princes, les provinces les plus fertiles et les plus peuplées, dans le voisinage de la Mauritanie, furent adjugées à Jugurtha ; celles qui, par la quantité des ports et des beaux édifices, avaient plus d'apparence que de ressources réelles, échurent à Adherbal. » (XVI)

[2] D'ailleurs, Salluste parle du lieu comme une ville maritime : « Les deux armées s'arrêtent non loin de la mer, près de la ville Cirta » (XXI)

Un peu plus loin : « Parmi ceux qui s'étaient réfugiés avec lui dans Cirta, il (Adherbal) choisit deux guerriers intrépides, et autant par ses promesses que par la pitié qu'il sait leur inspirer pour son malheur, il les détermine à gagner de nuit le prochain rivage à travers les retranchements ennemis, et à se rendre ensuite à Rome. » (XXIII)

[3] www. remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre35.htm consulté le 30 mai 2011, Diodore de Sicile, *Histoire*, XXXIV, *Excerpt. De Virt. Et Virt.,* p.605.

[4] Comte de Ségur, *op.cit.*, p.54-55.

son « frère/cousin » et les Italiens[1]. C'était alors l'annonce d'une guerre contre Rome, naguère arbitre des royaumes numides.

Que fait-il alors Jugurtha conscient des représailles romaines ? Selon la narration de Salluste, ce patriotisme est régi par la violence et la malice :

> « [...] il fortifie les places, fait fabriquer ou achète des armes, des traits, et réunit tous les moyens de défense que l'espoir de la paix lui avait fait sacrifier ; il attire à lui les esclaves romains, et veut séduire par son or jusqu'aux soldats de nos garnisons ; partout il excite à la révolte par la corruption ; tout est remué par ses intrigues. » (LXVI)

De tels propos officiels sont à relire en tant qu'expression de l'aversion romaine pour toute union des royaumes amazighs...

III.- *ROME EN GUERRE D'OCCUPATION ET SES HEROS*

Avec l'arrivée au pouvoir de Jugurtha, les intérêts politiques et économiques de Rome se trouvent en péril, et les alliances ne sont point sauvegardées. Le Sénat et le peuple romains nourrissent la même inquiétude, selon le texte de Salluste. En -112, ennemi des nobles corrompus, le tribun Caius Memmius est l'un des premiers à se méfier de la nouvelle politique de Jugurtha qui vise l'indépendance. Le tribun expose à l'Assemblée les dangers encourus avec un tel aguellid, tout en exprimant le vœu de voir Rome posséder plus de grandeur et de fortune, et de calmer l'ire du peuple[2]. L'on mène alors la Numidie à la guerre à cause de sa revendication de souveraineté.

Avec ces remous politiques, l'Afrique est alors offerte au consul Bestia Calpurnius, l'Italie à Scipion Nasica. En -111, Lucius Calpurnius Bestia et Aemilius Scaurus débarquent à la tête d'une armée prête à reconquérir les terres numides et à chasser le patriote Jugurtha. En bon stratège et diplomate, l'aguellid propose la paix, notons-le, et entend gagner du temps à force de soudoyer les militaires romains. (XXIX) Il rend visite à Calpurnius Bestia, facile à gagner par de l'or, et promet de payer un tribut à Rome (de l'argent, des éléphants, des chevaux...)

Quand Calpurnius Bestia est rentré à Rome, l'armée romaine en place est, selon Salluste, systématiquement corrompue par Jugurtha. Hardi et arrogant, Aulus, le frère de Calpurnius Bestia, part en guerre contre Jugurtha. Vers fin -110, il assiège Suthul, ville prisée pour ses trésors. (XXXVII) Mais, Jugurtha attire l'armée impériale dans un guet-apens et remporte une grande victoire grâce à l'emploi de la ruse dans ses batailles d'une part, et de l'autre pour sa maîtrise des stratégies de l'ennemi.

---

[1] « Il obtempéra à l'avis des Italiens, et se rendit. Jugurtha fait tout aussitôt passer au fil de l'épée tous les Numides sortis de l'enfance, et les Italiens indistinctement, selon qu'ils se présentaient à ses soldats armés » (XXVI)

[2] Comte de Ségur, *op.cit.,* « On est moins étonné de la fortune rapide et croissante de Rome, lorsqu'on observe que la masse imposante de ses armées attaquait des nations divisées, que seule elle avait des troupes régulières et soldées, auxquelles les Barbares n'opposaient qu'une foule intrépide, mais en désordre, mal armée, et ne connaissant ni l'art des évolutions ni les moyens d'assurer ses subsistances.» (p.42-43)

Cette humiliation ne va jamais être pardonnée à Jugurtha. Victorieux, il revendique son statut de souverain légitime de Numidie. Le Sénat romain refuse de ratifier le traité de paix : les patriciens et le peuple se sentent offensés par la déroute en Afrique du Nord.

Durant la trêve, Rome se prépare à la vengeance. Le chef numide décide de partir à Rome pour pérenniser l'accord de paix. Il se défend devant les tribuns afin de faire changer à Rome son regard méfiant envers le nouveau pouvoir. Il a un sauf-conduit lui garantissant la sécurité et le retour au pays, et il est dans la position « d'un accusé qui cherche à exciter la pitié. »[1] Mais, le tribun Bebius le sauve, tout en lui interdisant de s'expliquer face aux patriciens, et l'Assemblée se sent encore plus offensée.

Le consul Spurius Postumius Albinus propose Massiva, fils de Gulussa et petit-fils de Masinissa, comme substitut à Jugurtha au trône. (XXXV) Il était l'un des rescapés de la bataille de Cirta. A l'instigation de Jugurtha, Bomilcar assassine alors Massiva, à Rome. Le meurtrier est arrêté, il confesse son délit, libéré quand même contre cinquante otages romains. Jugurtha est rassuré dans sa stratégie de corrompre infiniment les patriciens. Sur le quai du bateau, l'aguellid lance un anathème à Rome : « « O ville corrompue et vénale ! pour te vendre et pour périr tu n'attends qu'un acheteur. » (XXXIII) Là, l'or semble plus efficace que le sabre de la colonisation.

Toutefois, avisés des prétentions latentes de Jugurtha, les Romains préparent comme il le faut la guerre en Afrique. Le Sénat romain envoie des troupes en Numidie. Il délègue la tâche de combattre le nouvel aguellid au propréteur d'Hispanie Marius et au consul Quintus Caecilius Metellus.

En effet, *la Guerre de Jugurtha* explique divers points du conflit entre Marius et Metellus. Issus de classes différentes, ces deux chefs romains se détestent bien qu'ils aient eu le rapport de maître à élève (Marius), et c'est sur la terre nord-africaine qu'ils expriment l'intensité d'une telle inimitié, défiant l'un l'autre par le nombre de victimes et le degré de destruction.

En ce qui concerne les affaires numides, les proconsuls romains n'ont jamais traité Jugurtha comme un roi indépendant, muni du droit de gouverner ; il demeure à leur regard, un aguellid serf, suivant l'exemple des souverains antérieurs. Les manuels d'histoire, composés selon une telle vision, inversent les faits : plus un aguellid est dévoué aux envahisseurs, plus il est revalorisé ; et moins il exécute leurs plans, plus il sera discrédité par l'histoire…

1.- Metellus, entre l'astuce et la cruauté

Quintus Caecilius Metellus, surnommé Numidicus, est élu consul en -109 ; il est l'architecte de la guerre contre Jugurtha. Il représente les ambitions de l'oligarchie altière. A l'arrivée de Metellus en Afrique, « […] le proconsul Albinus lui remit une armée sans vigueur, sans courage, […] pillant les alliés, pillée elle-même par l'ennemi » (XLIV) Il a une bonne connaissance des

[1] Comte de Ségur, *op.cit.*, p.57.

Numides, notamment de leur perfidie[1]. Ensuite, il sollicite à ses côtés deux légats : Publius Rutilius Rufus et Caius Marius. Il est utile de noter que ces légats sont requis pour maintes raisons, mais surtout pour être des compagnons de Jugurtha lors de la bataille de Numance.

Entre -109 et -108, le consul s'engage à mener des campagnes contre Jugurtha. Le chef numide possède des centres agricoles et des villes sous sa domination, et Metellus décide de l'en priver afin de le vaincre facilement. Non seulement le chef romain occupe villes numides, mais il détruit aussi tout ce qui pourrait servir à Jugurtha dans sa résistance. Toutefois, les Numides « assiégés » se montrent courageux face à la violence de l'attaque, et utilisent tous de moyens pour faire échouer l'assaut ennemi[2]. Réduits en force et en nombre, ils s'organisent alors en guérillas. La bataille de Muthul s'avère une défaite cuisante pour les Romains qui ne cessent quand même d'assiéger et de détruire les cités numides.

Metellus est également battu à Zama – où le même Annibal a été vaincu par Scipion. L'auteur reconnaît la vanité de ces tactiques ; « il (Metellus) ne pouvait prendre la ville, et Jugurtha n'engageait de combat que par surprise ou avec l'avantage du poste » (LXI) Il abandonne alors la tentative de prendre Zama, et remet en question sa stratégie militaire. Il lève le siège. Il pense « d'y substituer la trahison, et de se servir des amis de Jugurtha pour lui tendre des embûches. » (LXI) D'ailleurs, il a à son service des cavaliers numides, mercenaires qui partent à la destruction de leur propre terre. (LXVIII) Cette guerre contre les Romains renferme une belligérance fratricide, comme c'est le cas dans tous les conflits créés par le colonialisme.

A la suite de ces défaites, Metellus s'engage à user des mêmes « armes » (XLVIII) que Jugurtha : promettre la paix et se préparer à la guerre, et punir cruellement les siens. Sa vengeance contre les citoyens de Vacca, alliés de Jugurtha, est basée sur l'astuce :

> « [...] comme cette armée ne dévastait point la campagne, et que ceux qui s'avançaient les premiers étaient des Numides, alors les Vaccéens se persuadent que c'était Jugurtha, et, transportés de joie, ils vont au devant de lui. Tout à coup les cavaliers et les fantassins, à un signal donné, s'élancent à la fois : les uns taillent en pièces la foule qui sortait de la ville, les autres courent aux portes, une partie s'empare des tours. Le ressentiment et l'espoir du butin triomphent de la lassitude. » (LXIX)

Lors de cette bataille, Salluste met sur scène un Romain appelé Turpilius, défini comme le symbole de la lâcheté latine, qui va être décapité par Metellus[3].

---

[1] « Metellus connaissait déjà, par expérience, la perfidie des Numide, la mobilité de leur caractère et leur amour pour le changement. » (XLVI)

[2] « L'attaque commence : les Romains, suivant que chacun a plus ou moins de courage, ou lancent de loin des balles de plomb et des pierres, ou s'approchent pour saper la muraille et pour l'escalader, et brûlent de combattre corps à corps. De leur côté, les assiégés roulent des pierres sur les plus avancés, puis font pleuvoir des pieux, des dards enflammés et des torches enduites de poix et de soufre. » (LVII)

[3] Dans un esprit purement patriotique, Salluste parle d'un rescapé romain du désastre de Vacca, portant le nom Turpilius :

Notons que le soldat exécuté était lourdement chargé, aussi l'était-il car il usurpait tout ce qui avait une valeur sur son chemin dans les territoires ennemis.

La bataille de Jugurtha contre Metellus est détaillée. (L) La recherche d'un traité de paix fait partie de la stratégie de Jugurtha bien qu'il remporte une demi-victoire sur Metellus lors du siège de Zama. Le prince numide envoie en vain une ambassade, composée de son fils Oxyntas et de deux conseillers (XXVIII) pour sceller un pacte de paix et de confiance.

Lors de cette guerre longue et intermittente, les confrontations ne sont pas seulement multiples, mais surtout cruelles. Autant de victoires pour un parti, autant de défaites pour l'autre. Le pays est lourdement ravagé[1]. Salluste décrit les mouvements des troupes numides à travers les collines, recherchant le lieu idéal pour l'attaque. Jugurtha ne livre pas de bataille proprement dite, et à Metellus de suivre l'exemple. L'aguellid adapte la tactique de la terre brûlée face aux régiments romains qui tentent d'occuper le pays. Il « empoisonnait les sources, si rares dans ce pays ». (LV) De telles astuces de guerre s'avèrent efficientes pour contrecarrer l'occupation de la Numidie.

Parmi les autres tactiques de guerre, il y a également le complot utilisé par les Romains contre les iguelliden. Salluste raconte comment Metellus prépare un complot contre Jugurtha. Le consul convoque Bomilcar, « déloyal par caractère », et lui offre de trahir son maître, en l'incitant à accepter le pacte de paix. En contrepartie, Bomilcar aura le pardon, et va récupérer tous ses biens. (LXI)

Ainsi Jugurtha est-il convaincu au premier moment par son ami. Ses ambassadeurs se réunissent avec les sénateurs. Ils déterminent les clauses de la paix :

– « donner deux cent mille livres pesant d'argent » ;
– livrer « tous ses éléphants » ;
– « une certaine quantité d'armes et de chevaux » ;
– « tous les transfuges lui soient rendus chargés de chaînes » (LXII)

Furieux, Jugurtha exécute Bomilcar et épargne Nabaldsa afin de ne pas provoquer des divisions dans ses rangs. Cet incident est hâtivement raconté. Jusqu'à quel point est-il véridique ? La vérité historique est à rechercher au-delà des récits et anecdotes de l'historiographie romaine.

L'aguellid devient ainsi suspicieux et instable (LXXIV) :

> « [...] craignant ses sujets à l'égal de ses ennemis, épiant tout ce qui l'environnait, s'épouvantant au moindre bruit, couchant la nuit tantôt dans un lieu,

---

« Dut-il son salut à la pitié de son hôte, à quelque convention tacite ou bien au hasard ? Je l'ignore ; mais l'homme qui, dans un pareil désastre, préféra une vie honteuse à une renommée sans tache paraît criminel et méprisable. » (LXVII)

Non seulement la cruauté de l'aguellid mais également sa corruption sont mises en relief.

[1] « Metellus se décide à éviter les engagements et les batailles rangées, pour adopter un nouveau plan d'opérations. Il se dirige dans les cantons les plus riches de la Numidie, ravage les champs, prend les châteaux et les places peu fortifiées ou sans garnison, les livre aux flammes, passe au fil de l'épée tout ce qui est en état de porter les armes, et abandonne au soldat le reste de la population. La terreur de ces exécutions fait qu'on livre aux Romains une foule d'otages, qu'on leur apporte des blés en abondance, et tout ce dont ils peuvent avoir besoin. » (LIV)

> tantôt dans un autre, au mépris des bienséances du trône. Quelquefois il s'éveillait en sursaut, saisissait ses armes, et poussait des cris : les terreurs dont il était obsédé allaient jusqu'à la démence. » (LXXII)

Bien que Jugurtha ait eu des moments de tergiversation, il choisit de rester un maître au lieu d'une esclave : « il se décide à recommencer la guerre plus que jamais. A Rome, le sénat avait, dans la répartition des provinces, prorogé la Numidie à Metellus. » (LXII)

L'épisode de la bataille de Thala menée par Metellus est intéressant à analyser. Une fois Thala occupée, Jugurtha se réfugie chez les Gétules[1], « nation sauvage et grossière, qui ne connaissait pas encore le nom romain ». (LXXX) Il en constitue une armée à son service, et opte pour l'alliance avec le roi Bocchus, son beau-père, pour affronter les Romains. Jugurtha « n'a point une troupe considérable, et qui n'a de ressource et d'espoir que dans Bocchus » (CVII). Il croit à l'union des Nord-Africains pour combattre le colonialisme :

> « [...] il allègue leurs injustices, leur insatiable cupidité : ce sont, dit-il, les ennemis communs de tous les peuples ; [...] Maintenant c'était à Bocchus, naguère aux Carthaginois, puis au roi Persée, à en faire l'expérience » (LXXXI)

Ainsi les deux rois partent-ils vers Cirta que Metellus considérait comme le dépôt de ses butins.

Si Thala signifie la source dans la langue amazighe, comment le problème de l'eau pouvait-il se poser aux bataillons romains sur un tel lieu ? En outre, Salluste parle d'une certaine « bienfaisance divine » envers les Romains quand la pluie commence à tomber, un augure pour assurer une victoire sur les Numides[2]. Cette narration est digne d'un conte.

Le seul reproche formulé contre Metellus n'est pas sa cruauté envers les autochtones, mais contre les soldats. Appien avance que les troupes de Metellus n'apprécient pas la discipline imposée, et cela explique son remplacement par Marius.

---

[1] Charles Durozoir, *op.cit.*, « *Les Gétules*. - Outre les Gétules, dit, Jugurtha avait encore tiré de l'armée de Bocchus une très grosse troupe de cavalerie maure, avec laquelle il faisait à tout moment des courses précipitées, qui, tenant sans cesse en haleine l'année romaine, la fatiguaient au dernier point » (note 119)

[1] « Arrivé dans l'endroit qu'il avait assigné aux Numides, son camp à peine assis et fortifié, il tomba tout à coup une telle quantité de pluie, que l'armée eut de l'eau bien au delà de ses besoins. En outre, la provision qui fut apportée surpassa les espérances. Les Numides, comme il arrive aux peuples tout nouvellement soumis, avaient fait plus qu'il ne leur était demandé. Mais nos soldats, par un sentiment de religion, employèrent de préférence l'eau de pluie. Cet incident accrut merveilleusement leur courage ; car ils y virent la preuve que les dieux immortels daignaient prendre soin d'eux. » (LXXV)

[2] « Arrivé dans l'endroit qu'il avait assigné aux Numides, son camp à peine assis et fortifié, il tomba tout à coup une telle quantité de pluie, que l'armée eut de l'eau bien au delà de ses besoins. En outre, la provision qui fut apportée surpassa les espérances. Les Numides, comme il arrive aux peuples tout nouvellement soumis, avaient fait plus qu'il ne leur était demandé. Mais nos soldats, par un sentiment de religion, employèrent de préférence l'eau de pluie. Cet incident accrut merveilleusement leur courage ; car ils y virent la preuve que les dieux immortels daignaient prendre soin d'eux. » (LXXV)

2.- Marius, héros du parti populaire

Le proconsul Metellus devient triste au moment d'apprendre la promotion de Marius comme consul de la Numidie. (LXXXII) Les deux Romains entretiennent une correspondance intéressante sur les affaires africaines où leurs visions sont autant complémentaires qu'antagonistes. (LXXIII) Cet échange est à comprendre selon l'écho produit par chacun des deux militaires auprès de l'opinion publique. Le sénat veut Metellus dans la guerre africaine[1], et le peuple lui préfère Marius. (LXXIII) La jalousie s'avère cruelle entre les deux parties.

Marius est né dans un petit village nommé Cirréation. Il part à Rome, et grâce à sa famille il est mis sous la protection de Metellus. Il prend part à la bataille de Numance sous le commandement de Scipion Emilien. Avec le soutien de Metellus il devient tribun, et il se positionne contre la noblesse romaine.

> « Guidé par son instinct ou par son intelligence, il avait compris qu'au-dessus du peuple officiel existait un peuple de prolétaires et d'alliés qui demandait à compter dans l'Etat. »[2]

Il choisit de mener une vie de pauvre, et il revient de l'Espagne où il a la préture, sans fortune. C'est à l'encontre de Salluste qui revient de l'Afrique riche, ce qui explique la fascination de l'auteur au moment d'analyser la personnalité de Marius. Lors de la guerre de Numidie, Metellus le prend pour son lieutenant.

Salluste insère un long discours de Marius au sénat avant de partir en guerre. Le nouveau consul est connu pour son éloquence, mais l'historien ne la fait pas manifester dans le texte. Investi consul, Marius se prépare à mener une série de batailles contre Jugurtha. Durant le printemps -107, il poursuit l'entreprise belliqueuse de Metellus : il détruit les points de ravitaillement et de soutien au chef numide, investir Gauda[3] à sa place. « Marius part pour l'Afrique avec des troupes plus nombreuses même que le décret ne l'avait autorisé » (LXXXVI) La guerre de Marius contre Jugurtha est rapportée positivement : le chef numide subit des défaites à Cirta, Sicca Veneria (le Kef), Thala et Capsa (Gafsa), et il remporte des victoires sur les troupes romaines à Calama (Guelma) et à Zama (Jama).

Ainsi Marius serait-il aussi ravageur que Metellus.

> « Le consul [Marius] ayant complété les légions et les cohortes auxiliaires, marche vers un pays fertile et riche en butin. Tout ce qui est pris, il l'abandonne aux soldats. Il assiège ensuite des châteaux et des villes mal défendues tant par

---

[1] Metellus connaît une fin douloureuse lors de son retour de l'aventure numide ; il est accusé de concussion par le tribun Manlius.

[2] Napoléon III, *Histoire de Jules César*, t. 1, New York, Libraires-éditeurs D. Appleton, 1865, p.219.

[3] « Marius aborde le prince mécontent, et l'engage à se servir de lui pour tirer vengeance des affronts de leur général. Ses paroles flatteuses exaltent cette tête faible : « Il est roi, homme de mérite, petit-fils de Masinissa : Jugurtha une fois pris ou tué, le royaume de Numidie lui reviendra sur-le-champ ; ce qui ne tarderait pas à s'accomplir, si, consul, Marius était chargé de cette guerre ». En conséquence, et Gauda, et les chevaliers romains tant militaires que négociants, poussés, les uns par l'ambitieux questeur, le plus grand nombre par l'espoir de la paix, écrivent à leurs amis, à Rome, dans un sens très défavorable à Metellus, et demandent Marius pour général. » (LXV)

> leur assiette que par leurs garnisons, et livre, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, une foule de combats, tous peu importants. » (LXXXVII)

Ces cohortes sont-elles composées de mercenaires qui, par le butin même, sont naturellement rémunérés ?

Face à une armée fourmillant dans tous les sens, Jugurtha apparaît démuni, et Bocchus, plutôt prudent, recherche la paix avec Marius :

> « [...] il avait, par ses émissaires, donné plusieurs fois au consul l'assurance «qu'il désirait l'amitié du peuple romain, et qu'on n'avait à craindre de sa part aucune hostilité». Était-ce un piège, afin de nous surprendre avec plus d'avantage, ou inconstance de caractère, qui le faisait pencher tantôt pour la paix, tantôt pour la guerre ?» (LXXXVIII)

L'historien met au premier plan comment les Romains se méfient autant des résistants que des pacifistes. Entre Rome et l'Afrique du Nord, la méfiance est à son paroxysme.

Salluste ne parle pas des événements politiques entre l'hiver -107 et le printemps -106, mais se contente de parler du siège d'un village situé entre la Numidie et la Mauritanie, tout près de la rivière Mulucha. Il rapporte quand même l'« anecdote des limaçons »[1] et de l'ascension par le côté escarpé, c'est de cette manière que les Romains réussissent à trouver une issue, à massacrer les Numides et à s'approprier des trésors de la forteresse (des Ayt Iznassen, actuellement Berkane).

IV.- *LA FIN ELLIPTIQUE DE JUGURTHA*

Le texte *Guerre de Jugurtha* ne raconte pas la fin de l'aguellid éponyme. Cette exception relève du fait que l'historien n'entend point mettre au clair la cruauté de la Cité.

Les Numides et les Maures sont las de faire une guerre perdue d'avance face à des Romains puissants. Ils leur font alors des propositions de paix.

> « Metellus, d'après cette proposition de Bocchus, lui envoie de nouveaux députés. Le monarque agrée une partie de leurs demandes, et rejette les autres. Ainsi, à la faveur de ces députations successives, le temps s'écoula, et, comme l'avait désiré Metellus, les hostilités furent suspendues. » (LXXXIII)

---

[1] Cette anecdote du limaçon est difficile à croire. Nous lisons : « un Ligurien, simple soldat des cohortes auxiliaires, sorti du camp pour chercher de l'eau, du côté de la citadelle opposé à celui de l'attaque, remarque par hasard des limaçons qui rampaient dans une crevasse du rocher. Il en ramasse un, puis deux, puis davantage, et guidé par le désir d'en trouver d'autres, il gravit insensiblement jusqu'au sommet de la montagne. Assuré que cet endroit était entièrement solitaire, il cède, penchant naturel à l'homme, à la curiosité d'observer des lieux inconnus. Là, par hasard, un grand chêne avait poussé ses racines dans les fentes du roc : sa tige, d'abord inclinée, s'était ensuite redressée, et élevée dans une direction verticale, selon la loi commune de tous les végétaux. Le Ligurien, s'appuyant tantôt sur les branches, tantôt sur les saillies du rocher, peut, à loisir, reconnaître l'esplanade du château : les Numides étaient tous occupés à se défendre contre les assiégeants. » (XCIII)

Un peu plus loin : « Le Romain répond avec fierté : Il ne peut craindre le Numide, vaincu tant de fois par ses armes ; il se repose entièrement sur la bravoure des siens ; même, dans le cas d'un désastre inévitable, il demeurerait pour ne point trahir ceux qu'il commande, ni conserver, par une fuite honteuse, une vie incertaine » (CVII)

Jugurtha souffre non seulement de l'indécision de Bocchus[1], mais surtout de la désunion des tribus numides. Son armée est décrite comme une cohorte, sans discipline, sans objectif, moins encore capable de défendre le pays contre des conquérants impériaux. (LVI)

C'est grâce à la ruse de Sylla[2] que les forces numides et maures ne s'unissent pas contre les Romains. Cela aurait été un désastre pour la présence romaine en Afrique[3]. Le questeur convainc Bocchus de délaisser Jugurtha et de prendre l'option romaine : délivrer le chef numide et recevoir en contrepartie un territoire plus important. Bocchus signe le traité de paix, et trahit Jugurtha qui est livré aux Romains en -106. Selon ce traité, le roi mauritanien reçoit une partie de la Numidie.

En -105, Marius remporte la dernière victoire sur les Numides, et il est réélu consul. Au début de l'année -104, il emmène Jugurtha prisonnier à Rome, le montrant dans les rues comme un trophée de guerre, avant de l'incarcérer à Tullianum.

> « Derrière ses enfants et leurs serviteurs, Jugurtha se traînait péniblement, accablé par ses malheurs - celui d'être tombé du trône dans les fers de l'esclavage, et celui, pire à ses yeux, d'avoir entraîné ses enfants dans sa chute »[4]

La famille royale est ainsi humiliée. En outre, la mise à mort de Jugurtha est longuement décrite par Plutarque[5].

Ce sont les ordres de Marius qui seront appliqués à la lettre. Le consul romain quête formellement la gloire auprès du peuple, il lui a offert un grand prisonnier qui l'a longuement humilié. L'on raconte que les soldats lui ont déchiré ses

---

[1] « Bocchus, au premier abord, refuse vivement : «Le voisinage, la parenté, une alliance enfin, sont pour lui de puissants obstacles ; il craint même, s'il manque à sa foi, de s'aliéner ses propres sujets, qui ont de l'affection pour Jugurtha et de l'éloignement pour les Romains». [...] s'il le livre aux Romains, alors on lui aura de réelles obligations ; l'amitié de Rome, son alliance, une partie de la Numidie, qu'il peut demander dès à présent, tout cela va sur-le-champ être à lui » (CXI)

[2] Napoléon III, *op.cit.*, « une partie de la gloire lui fut dérobée par son questeur, P. Cornelius Sylla. Cet homme, appelé bientôt à jouer un si grand rôle, issu d'une famille patricienne illustre, ambitieux, ardent, plein d'audace et de confiance en lui-même, ne reculait devant aucun obstacle. Les succès qui coûtaient tant d'efforts à Marius semblaient venir d'eux-mêmes au-devant de Sylla. Marius défit le prince numide, mais, par une hardiesse aventureuse, Sylla se le fit livrer et termina la guerre. Dès lors, entre le proconsul et son jeune questeur, commença une rivalité qui, avec le temps, se changea en haine violente. Ils devinrent, l'un, le champion de la démocratie ; l'autre, l'espoir de la faction oligarchique. » (p.220)

[3] « Il finit pourtant par faire venir Sylla, et prend avec lui des dispositions pour la perte du Numide. Ensuite, dès que le jour fut venu, informé de l'approche de Jugurtha, Bocchus, avec quelques amis et notre questeur, sort au devant du prince comme pour lui faire honneur, et se place sur une éminence d'où il pouvait être vu très facilement des exécuteurs du complot. Le Numide s'y rend aussi, accompagné de la plupart de ses amis, et sans armes, selon la convention. Tout à coup, à un signal donné, la troupe sort de l'embuscade et enveloppe Jugurtha de toutes parts. Tous ceux de sa suite sont égorgés ; il est chargé de chaînes et livré à Sylla, qui le mène à Marius. » (CXIII)

[4] Haouaria Kadra, *Jugurtha. Un Berbère contre Rome*, Paris, éd. Arléa, 2005.

[5] Plutarque, *Vie de Marius*. Voir également Le Gall, « La mort de Jugurtha » dans *Revue de Philologie de littérature et d'histoire ancienne*, t. XVIII, 1944, p.94-100

vêtements, l'ont mis à nu, lui ont ôté violemment les boucles d'oreilles jusqu'à perdre les lobes[1]. Jugurtha fut affamé pendant six jours, et à la fin, selon Eutrope, pendu le 1er janvier -104. Quant à sa descendance, notamment ses deux fils, elle connaît un sort similaire : ils sont emprisonnés à vie à Venusia.

V.- *DECONSTRUCTION DES PORTRAITS DES GUERRIERS*

A défaut de textes historiques qui remettent en question la véracité des propos de Salluste, une lecture attentive, peut-être de déconstruction, sert à éclairer davantage le texte, voire la réception.

La narration des faits historiques se fait de manière discontinue, toujours à partir de la focalisation du Centre (Rome). Elle se fait brève quand il est question d'un élément délicat de l'histoire de Rome en Afrique. A partir de cet ouvrage d'histoire, Salluste fait distinctement le portrait moral des Conquérants et des Numides. Certes, l'auteur a vécu entre la Numidie et Rome, acquérant une grande connaissance des terres nord-africaines, mais ses histoires pèchent par une subjectivité outrecuidante.

Selon Haouaria Kadra, si l'amazighité est la marge, le centre du récit de Salluste est la romanité. Ce point de vue tisse tout le récit : les Numides sont furtifs dans leur apparition, et aux Romains d'occuper toute la scène. Le portrait de Jugurtha est particulier : d'une part elliptique, et de l'autre violent et sanguinaire. Dans les différents discours, le style de Salluste est manifeste : il s'ingénie à faire dire des « choses éloquentes » aux personnages historiques, laissant ainsi libre champ à son imagination d'historien officiel.

1.- Le conquérant impitoyable

Le Conquérant se remet rarement en question ; il conquiert l'autre espace par la force, selon une vision prétendument humaniste. La Conquête est naturellement légitime. Les Romains, qui se voient des maîtres face aux Africains, vus comme des esclaves, tentent de développer et de civiliser le pays conquis[2]. L'honneur du nom romain est au-dessus de toute suspicion : « la garde, parce qu'il eût été honteux pour des cavaliers romains de servir de

---

[1] « Après avoir orné le triomphe de son vainqueur, Jugurtha fut saisi par les licteurs, qui déchirèrent sa robe, et lui meurtrirent les oreilles pour s'emparer de ses anneaux ; ils le jetèrent ensuite tout nu dans une fosse profonde. Conservant jusqu'au dernier moment le même sang-froid qu'il avait pris dans l'exécution des plus grands crimes, le meurtrier d'Adherbal s'écria en souriant : «0 dieux ! que vos étuves sont froides !» Après avoir lutté six jours contre la faim, il expira enfin. Il avait environ cinquante-quatre ans. Eutrope (livre IV) et quelques autres prétendent que Jugurtha fut étranglé en prison. » (note 135)

Il ajoute :

« Toute la Numidie ne fut pas réduite en province romaine, après le triomphe de Marius. La partie limitrophe de la Mauritanie fut donnée au roi Bocchus. On en laissa une autre portion à Hiempsal II, fils de Gulussa, et petit-fils de Masinissa. Il eut pour successeur Juba Ier. Enfin, la partie de la Numidie qui confinait à la province romaine d'Afrique fut réunie au domaine de la république. » (note 135)

[2] C. Memmius reproche aux sénateurs : « Des esclaves achetés à prix d'argent n'endurent point les mauvais traitements de leurs maîtres, et vous, Romains, nés pour commander, vous supportez patiemment l'esclavage. » (XXXI)

satellites à un Numide. » (LXV) Servir Gauda est une honte pour les Romains bien qu'il demeure un allié. La romanisation de la Numidie est bien entamée avec Masinissa, établie avec Micipsa, et il ne revient pas à Jugurtha, mercenaire chez les Romains, de contester une telle situation politique. Les Romains seraient, au regard de l'auteur, imbattables si les ennemis ne les trahissaient pas sur le champ de bataille. C'est bien la nature qui aide Jugurtha, futé qu'il est, à remporter quelques victoires, à fuir devant l'armée romaine, à s'en éloigner et à revendiquer l'indépendance. Aucune bataille remportée par Jugurtha n'est louée par l'historien, encore moins détaillée.

Force est de constater que les mercenaires sont nombreux parmi les Numides qui combattent leurs concitoyens. Qui sont ces trois mille transfuges ? (LXII) Des militaires numides au service de Rome ou bien des Romains solidaires de la cause de Jugurtha ? En outre, la perfidie latine est chose naturelle en temps de guerre pour Salluste qui ne se lasse de parler de corruption et de crimes quand l'indigène ressurgit.

Pour le Conquérant, tout est permis en Afrique du Nord : il peut réaliser toutes les atrocités imaginables. Il défend ainsi les intérêts de la Cité.

> « [...] la ville est livrée aux flammes, tous les Numides en âge de porter les armes sont passés au fil de l'épée, le reste est vendu, et le butin partagé aux soldats. Exécution sanglante, contraire au droit de la guerre, et dont on ne doit pourtant accuser ni la cruauté ni l'avarice du consul ; mais cette place, position très avantageuse pour Jugurtha, était pour nous d'un difficile accès, et ses habitants, race mobile, perfide, ne pouvaient être enchaînés ni par la crainte ni par les bienfaits. » (XCI)

L'historiographe reconnaît le génocide, et l'explique étrangement par la barbarie des autochtones. Cette scène apocalyptique, si récurrente dans l'histoire, révèle comment Salluste montre peu de compassion envers les victimes, mais se complaît à coller des adjectifs péjoratifs sur les corps inertes. Ceci va être réitéré dans les récits de voyage français durant les XX^{e} et XXI^{e} siècles en Afrique du Nord.

Cela étant, existe-t-il un degré plus haut de cruauté et de destruction ? L'auteur insiste sur la défaite cuisante des ennemis :

> « Alors quel horrible spectacle dans ces plaines découvertes ! Les uns poursuivent, les autres fuient ; ici on égorge, là on fait des prisonniers ; hommes, chevaux, gisent abattus ; les blessés, et le nombre en est grand, ne peuvent ni fuir ni supporter le repos ; un instant ils se relèvent avec effort, et retombent aussitôt : aussi loin enfin que la vue peut s'étendre, ce ne sont que monceaux de traits, d'armes et de cadavres ; et dans les intervalles, une terre abreuvée de sang. » (CI)

Bref, le massacre romain est inénarrable, mais combien légitime au regard du Conquérant : ils massacrent plus de cinquante mille âmes. Bocchus décide alors de s'allier aux Romains. Il craint non seulement de se retrouver sans trône, mais surtout de connaître leur cruauté excessive.

2.- Les portraits pathétiques

Cette représentation négative du Nord-Africain émane d'un discrédit immanent. L'identité explique amplement ce défaut d'être. Salluste voit les origines du peuple amazigh incarnées par le mythe du « mélange de toutes les races » : des Libyens avec les Mèdes, et les Gétules avec les Perses et les Arméniens.

> « Les premiers habitants de l'Afrique furent les Gétules et les Libyens, nations farouches et grossières qui se nourrissaient de la chair des animaux sauvages et broutaient l'herbe comme des troupeaux. Ils ne connaissaient ni le frein des mœurs et des lois, ni l'autorité d'un maître. Sans demeures fixes, errant à l'aventure, leur seul gîte était là où la nuit venait les surprendre. » (XVIII)

Ce mélange ethnique ne légitime pas l'indépendance des Nord-Africains. Aussi ce peuple n'a-t-il pas de culture, moins encore une civilisation. Les Numides apparaissent, en plus d'animaux, ne pas avoir le droit d'être une nation souveraine.

L'auteur s'attarde positivement sur les personnages historiques qui obéissent et reconnaissent l'autorité des Romains. A titre d'illustration, Adherbal apparaît pathétique, pleurnichant face aux Romains et à Jugurtha. Son discours est long au sénat, plein d'éloges envers le Protecteur. Sa lettre, envoyée aux sénateurs, est probablement créée toute pièce. La narration de sa mort est hâtive.

Suivant un plan analogue, l'historiographe met sur scène un Bocchus qui choisit de trahir son confrère au lieu d'affronter l'ire de l'Empire. Il apparaît, à son tour, pathétique.

Quant au portrait de Jugurtha, faut-il se fier à un ancien gouverneur romain des terres africaines qui entend en brosser le portrait ? Comment peut-on dessiner la personne d'un ennemi ? L'esquisse s'apparente à la narration d'une fiction. Dans la composition des dialogues ou des lettres, il use d'une imagination profonde. (*cf.* (X) : paroles de Micipsa mourant pour Jugurtha : il parle longuement à son fils adoptif alors que pour ses fils légitimes il se contente de quelques mots.) L'auteur se veut omniscient : il peut lire les pensées latentes et les intentions de Jugurtha. Il imagine ses gestes et peut tout expliquer.

Comme l'aguellid ne servait pas les intérêts de Rome, l'Empire voit que Jugurtha est arrivé au pouvoir de manière illégitime – par le crime. Déjà dès le début du manuel, l'auteur condamne la violence dans le gouvernement.

> « En effet, obtenir par violence le gouvernement de sa patrie ou des sujets de la république, dût-on devenir tout-puissant et corriger les abus, est toujours une extrémité fâcheuse ; d'autant plus que les révolutions trainent à leur suite les massacres, la fuite des citoyens, et mille autres mesures de rigueur.» (III)

Combien d'exemples nous avons d'empereurs romains intronisés après un homicide ! Le discours de Salluste marie le moral et le politique dans le sens d'énoncer ceci : Jugurtha n'est pas un militaire puissant, mais un corrupteur

adroit. D'autres fois, il est décrit comme un chef aimé, par exemple en pleine campagne à Capsa[1].

La politique de Jugurtha est de gagner du temps lors de la guerre. (XXXVIII) Il use d'une tactique pragmatique.

> « Jugurtha était si rusé, il avait une telle connaissance du pays et de l'art militaire, que, de loin ou de près, en paix ou en guerre ouverte, on ne savait pas quand il était le plus à craindre. » (XLVI)

L'aguellid parlera en latin pour annoncer la mort de Marius aux soldats romains dans un ton solennel en vue de les décourager[2]. Cette astuce fait partie des stratagèmes en vue de décourager l'ennemi.

Lors de sa défaite, Jugurtha choisit la fuite[3]. Est-il alors un lâche ? L'historien entend insister sur la force de Rome, capable de faire plier l'armée étrangère.

A cause des désertions et des trahisons dans son régiment, le pouvoir de Jugurtha s'affaiblit :

> « [Il] ne s'arrêta jamais plus d'un jour ou d'une nuit dans le même lieu, sous prétexte que ses affaires lui commandaient cette précipitation, mais en effet par la crainte de nouvelles trahisons, n'espérant les éviter qu'au moyen de ces continuels changements de séjour ; car de pareils complots demandent du loisir et une occasion favorable. » (LXXVI)

Ces mouvements d'un lieu à l'autre indiquent les heurts constants entre le pouvoir colonial et les nationalistes. Montrent-ils, en fin de compte, non seulement l'omniprésence des Romains mais leur acharnement à attraper l'aguellid insoumis ? En effet, l'Afrique du Nord connaît la violence étrangère à tous les niveaux…

VI.- *QUELQUES ASPECTS DE LA CULTURE AMAZIGHE*

Le lecteur de Salluste découvre non seulement les temps des guerres puniques, mais aussi des informations sur la société nord-africaine. En bon chercheur, l'auteur se réfère à tant de noms indigènes et faits propres. A l'instar des autres textes d'histoire, cette fiction dévoile une culture amazighe (numide et maure) de manière négative : elle n'est pas louée, encore moins dévoilée au regard romain. L'homme, la nature, l'exploitation de l'espace… sont autant d'éléments

[1] « Exempts d'impôts depuis le règne de Jugurtha, traités avec douceur, ses habitants passaient pour être dévoués à ce prince. Ils étaient protégés contre l'ennemi par leurs fortifications, leurs armes, et le nombre de leurs combattants, mais encore plus par d'affreux déserts. Car, excepté les environs de la ville, tout le reste de la contrée est inhabité, inculte, privé d'eau, infesté de serpents » (LXXXIX)

[2] « Le Numide, ayant appris l'arrivée de Bocchus, accourt secrètement, avec quelques hommes de sa suite, vers l'infanterie de son allié : là, il s'écrie en latin […] que toute résistance de la part des nôtres est inutile, qu'il vient de tuer Marius de sa propre main ; en même temps il fait voir son épée teinte du sang d'un de nos fantassins qu'il avait bravement mis hors de combat. » (CI)

[3] « Ce prince s'était retiré dans des lieux couverts de bois et fortifiés par la nature. Là, il rassemblait une armée plus nombreuse à la vérité que la première, mais composée d'hommes lâches, faibles, plus propres à l'agriculture et à la garde des troupeaux qu'à la guerre. Il en était réduit à cette extrémité, parce que, chez les Numides, personne, excepté les cavaliers de sa garde, ne suit le roi après une déroute. Chacun se retire où il juge à propos ; et cette désertion n'est point regardée comme un déshonneur : les mœurs de la nation l'autorisent. » (LIV)

qui montrent que le Nord-Africain est si proche de l'animal, si loin de l'homme proprement dit. Cela explique peu ou prou les paradoxes de *la Guerre de Jugurtha*, fruit de la subjectivité d'un Romain vindicatif, qui s'enchevêtrent pour offrir une historiographie discutable.

1.- La culture de la guerre

La culture de la guerre est davantage spécifiée dans le texte. Efficiente dans le déroulement des batailles, la cavalerie numide est prête à servir les maîtres romains. Lors des sièges, au moment d'escalader les murailles, les Numides usent d'une tactique hautement guerrière :

> « A leur dos étaient attachés leur épée et leur bouclier fait de cuir, à la manière des Numides, afin que le poids en fût plus léger et le choc moins bruyant. » (XCIV)

En outre, les Imazighen maltraitent, selon l'auteur latin, leurs vaincus et les captifs. Il en insiste quand la bataille est remportée par Jugurtha pour mettre en exergue sa cruauté. La barbarie est inhérente à cette culture.

C'est bien Adherbal qui en fait la description dans sa lettre au sénat romain :

> « Prisonniers de Jugurtha, les uns ont été mis en croix, les autres livrés aux bêtes ; quelques-uns, qu'on laisse vivre, traîner au fond de noirs cachots, dans le deuil et le désespoir, une vie plus affreuse que la mort. » (XIV)

Cette maltraitance contraste avec la lâcheté des Numides sur le champ de bataille[4].

Chez les Nord-Africains, les préparations aux batailles se font dans des festivités de joie, surtout la veille :

> « [...] allumant des feux de tous côtés, les Barbares, pendant la plus grande partie de la nuit, témoignent leur joie, selon leur coutume, par des danses bruyantes, et par des cris confus. Leurs chefs aussi sont enivrés d'orgueil : pour n'avoir pas fui, ils se croient vainqueurs. » (XCVIII)

Si la condescendance romaine est attestée à travers le passage, les Numides apparaissent encore arrogants et irréalistes. Ces derniers manquent de vertus et de qualités.

2.- La culture de la vie…

Tout ce qui relève de l'univers numide, associé incorrectement à « nomade »[5] signifiant en grec « pâtre, berger », est négatif. La Cité ne peut les intégrer.

Le premier trait culturel à déprécier chez les Africains est bien la langue :

---

[4] « [...] dans les combats, les Numides doivent leur salut moins à leurs armes qu'à la vitesse de leurs pieds. » (LXXIV)

[5] César Cantu, *Histoire universelle*, Paris, Firmin Didot, 1854.

« Malgré tous les efforts de Massinissa pour lui faire adopter un genre de vie plus policé, ce peuple demeure toujours pasteur et errant. Les Romains, qui rencontraient pour la première fois une nation de ce caractère, désignèrent celle-ci par le nom de Nomades, qui s'altéra par la suite en celui de Numides » (p.80-81)

> « La langue des Leptitains s'est altérée par leur mélange avec le sang numide : à cela près, ils ont conservé les lois et la plupart des usages sidoniens, d'autant plus facilement qu'ils vivaient fort éloignés de la résidence du roi. » (LXXVIII)

A l'instar d'autres historiens et voyageurs, Salluste explique *génétiquement* une langue qu'il ne parle pas, moins encore qu'il n'apprécie pas… La critique acerbe de cette langue, usuelle depuis le vieil Hérodote, enclenche d'autres préjugés dans le temps, avec le même dessein de lui renier l'intelligence.

Comme exploitation de l'espace, l'architecture est précisée par Salluste :

> « Encore aujourd'hui, les habitations des paysans numides, appelées *mapales*, ressemblent assez, par leur forme oblongue et par leurs toits cintrés, à des carènes de vaisseaux. » (XVIII)

Cette architecture survit dans quelques régions nord-africaines, avec des maisons oblongues, et des toits envoûtés… Là, il y a bien une civilisation locale qui est rappelée par l'auteur, bien qu'il la dénigre… En fait, nous n'avons que peu de détails de cette conception de l'habitat... (XVIII)

Quant à la culture du sol, elle est quasi absente dans *Guerre de Jugurtha*. L'auteur n'insiste pas sur la forte dépendance italique des greniers africains. Non seulement les céréales qu'on distribue au soldat romain comme nourriture, sont abondantes sur les terres nord-africaines, mais elles sont encore exportées, en grandes quantités, vers Rome.

De la nourriture quotidienne des autochtones, l'auteur précise :

> « […] les Numides ne se nourrissent guère que de lait et de la chair des animaux sauvages, sans y ajouter le sel et tous ces assaisonnements qui irritent le palais. Ils ne mangent et ne boivent que pour la faim et pour la soif, et non pour satisfaire une dispendieuse sensualité. » (LXXXIX)

Le peu qui est dit de cette culture sans goût, est rapporté dans une vision dépréciative, pour rapprocher cette ethnie de l'animal. Il y voit un être dénué de toute intelligence, et un vivant sensuel…

Les mœurs sont également insérées pour expliquer des faits typiquement politiques. Jugurtha verra dans la posture de Hiempsal lors du partage des royaumes et de la fortune, une offense[6].

> « [Hiempsal] méprisait Jugurtha à cause de l'inégalité qu'imprimait à sa naissance la basse extraction de sa mère : il prit la droite d'Adherbal, pour ôter à Jugurtha la place du milieu, qui chez les Numides est regardée comme la place d'honneur. » (XI)

Cette explication des gestes et des postures chez les Nord-Africains dit beaucoup d'un imaginaire collectif bien structuré…

Ainsi, l'alliance avec Bocchus est expliquée par les coutumes. Le mariage, lien entre Bocchus et Jugurtha, ne pourrait quand même fortifier l'alliance :

> « […] une fille de Bocchus avait épousé Jugurtha ; mais de telles unions, chez les Numides comme chez les Maures, ne forment que des liens bien légers ; chacun d'eux, selon ses facultés, prend plusieurs épouses, les uns dix, les autres davantage, les rois encore plus. Le cœur de l'époux étant ainsi partagé entre un si

[6] « [Hiempsal] méprisait Jugurtha à cause de l'inégalité qu'imprimait à sa naissance la basse extraction de sa mère : il prit la droite d'Adherbal, pour ôter à Jugurtha la place du milieu, qui chez les Numides est regardée comme la place d'honneur. » (XI)

> grand nombre de femmes, aucune d'elles n'est traitée par lui comme sa compagne : toutes lui sont également indifférentes. » (LXXX)

Un tel passage est digne de *l'Enquête*. Le Nord-Africain y est tourné en dérision ; la dignité humaine n'a pas lieu d'être au sein d'une telle ethnie.

Polygamie, mépris de la femme, injustice… sont autant de traits négatifs de cette culture machiste. Ce peuple est viscéralement misogyne, c'est cela le message qu'entend livrer l'historien, passant sous silence viols et massacres réguliers de l'invasion romaine.

Si, dans *Guerre de Jugurtha* le patriotisme romain est chanté, l'Amazigh patriotique est vu comme une aberration et un acte de barbarie quand le peuple autochtone s'unit dans une guerre de résistance. Selon Salluste, il est source de la corruption généralisée chez l'oligarchie patricienne, et ce préjugé s'amplifie avec les temps de colonisation. Jugurtha, le premier nationaliste, est toutefois l'exemple du Nord-Africain qui ne sait maitriser les alliances pour conquérir son but politique suprême. Et la narration de Salluste des faits sera, bien sûr, une défense pour légitimer le colonialisme : les Romains peuvent développer les terres barbares, ne traitant point des sévices et des méfaits de la Cité. C'est là la principale équivoque de l'historien, amalgamant incessamment les oppositions. Sont avancées des explications incohérentes, des calculs insensés pour expliquer les actions impérialistes. L'historien romain, tout comme les autres auteurs qui vont débattre l'amazighité, s'introduit dans l'univers intérieur des personnages historiques pour se poser des questions importantes. Par exemple, pourquoi Marius hésite entre renoncer au siège et continuer (XCIII) ?

Ainsi Jugurtha n'est-il pas un patriote au regard de la Cité, mais il ne peut qu'incarner le mal intériorisé dans le cœur des Romains. Salluste insiste beaucoup sur un chef numide, excellent corrupteur des Romains, mais sans jamais exposer ses idéaux politiques, se basant sur un patriotisme original.

Chapitre III

UQBA, DU COMPLEXE AU MYTHE[7]

> « Je t'ai connu toi, Uqba. Je t'ai aimé. Mais comment peut-on aimer quelqu'un ou quelque chose à la folie des aïeux tout en le détestant parce qu'on ne veut pas de maître ? Jamais de maître qui vous rende esclave, même au nom de l'amour ? » (Driss Chraïbi, *La Mère du Printemps*, p.212)

Nous ne prétendons nullement mener à terme une étude d'histoire car nous ne maîtrisons pas cette science, mais plutôt développer une réflexion à partir d'un contact (historique, civilisationnel et culturel) déséquilibrant entre le Machreq (« lever », Arabie) et le Maghreb (« coucher », Tamazgha « Berbérie »). Nous entendons également sonder le passé collectif et l'interpréter afin d'avoir une connaissance de l'évolution de la mémoire d'une société, depuis le commencement jusqu'à nos jours. L'arabisation contemporaine est à corréler à la première présence orientale en Afrique du Nord. Est-elle née avec l'arrivée d'Uqba ibn Nafiaa ? S'est-elle renforcée avec l'intronisation d'Idriss premier[8] ? Nous tenterons de saisir, par rétrospection, la logique de cet enchaînement : violence individuelle (d'un homme de guerre) au début, et violence généralisée des institutions (du système) de maintenant, et comment la chronologie l'a rapportée.

Cette jonction entre le Machreq et le Maghreb, avant tout violente par le choc linguistique et culturel, est souvent dite de paix, de reconnaissance mutuelle et de fraternité dans l'histoire officielle. Elle se présente comme l'amalgame constant d'une part entre l'arabité et l'Islam, et de l'autre entre l'amazighité et l'Islam, où il serait difficile de déceler les éléments définitoires de chacun, mais un rappel du contact premier entre ces deux univers, peut nous être d'un grand éclairage.

Cette réflexion naît, en fait, de la lecture des biographies d'Uqba ibn Nafiaa Al Fihri où le ton élogieux du Conquérant (nommé le pionnier de l'arabité) dérange souvent le cheminement et la cohérence de la narration historique[9] à force de multiplier des digressions de fantaisie. Le guerrier est sanctifié par les textes

---

[7] Publié dans *Tawiza*, n° 94, février 2005.

[8] Qui nous assure qu'il y eut allégeance des Imazighen à Idriss 1er ? Un tel mythe fondateur de la suprématie arabe perdure, et de la dépendance (symbolique) des Imazighen. Gouverner, c'est savoir gérer les affaires d'une confédération de tribus et de familles par l'application des coutumes, et que peut-il faire un Oriental, méconnaissant et la langue et la culture pour gouverner ? Comment peut-il un système tribal nord-africain reconnaître un chef "tribal" oriental et lui céder les affaires locales? Il paraît comme si le pouvoir était une affaire légère dans le système nord-africain.

[9] Cf. Edward Gibbon, *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*, t. X, Londres, chapitre LI, Strahan & Cadell, 1776-1788.

bien qu'il réfute de s'immiscer des affaires politico-religieuses lors de la querelle entre Muawiya et Ali sur le pouvoir.

La première impression de lecture qu'on garde après la découverte d'un tel personnage d'histoire, est difficile à interpréter, voire à expliquer. Comment ce patronyme oriental peut-il survivre dans l'espace nord-africain ? Comment les pancartes, les rues et les établissements portent-ils encore ce nom ? Cette situation, au fond réelle et antithétique, peut-elle, à elle seule, traduire ce qu'on entend ici par « complexe d'Uqba » ? S'agit-il d'un complexe assumé ou consenti pour devenir un mythe patent ? Qu'est-il de la critique ou de la lecture déconstructrice qui pourrait montrer que ce trauma n'est qu'une matrice de supplices pour l'Autochtone ? Par ailleurs, un nœud, au cas où il n'est pas jaugé, expliqué et défoulé, devient irréversiblement mythe fondateur. Cela a été bien le cas d'Uqba, le bâtisseur de l'arabité en Afrique du Nord.

I. – *PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE L'AMAZIGH*

Tout d'abord, essayons de définir ce premier contact notoirement mythique qui a lieu entre le Machreq et le Maghreb dans la tradition écrite arabe. Uqba est appelé compagnon de naissance. Il est né en l'an premier du Hégire, fils d'un compagnon du prophète Mohamed. Le jeune guerrier participe aux côtés de son père dans la conquête de l'Egypte.

Les textes disent beaucoup et peu de ce contrat premier entre l'Est musulman et l'Afrique du Nord : ils narrent cet épisode (de jonction) comme étant l'arrivée de la paix, de la sagesse, de l'amour et de la fraternité sur une terre sauvage. L'islamisation était ainsi spontanée et bénéfique ; et par conséquent la conversion, simple et immédiate, s'était réalisée par l'émergence de la tolérance, de la fraternité et de la concertation. Le peuple amazigh, à l'époque païen, judaïsé et christianisé, embrasse l'Islam avec fierté et s'y sacrifie corps et âme, et surtout prend l'arabité comme une délivrance. Le scénario est trop beau pour être vrai.

D'après « Aljaman », l'historien Cheikh Abu Abbas Naciri écrit :

> « Durant le khalifat d'Omar ibn Alkhatab, l'Egypte est conquise puis mise sous le gouvernement de Ibn Alaass. Ce dernier reçoit six attroupements de berbères à la tête et barbe rasées.
> –Qui êtes-vous ? Et que cherchez-vous ?
> –Nous cherchons la conversion à l'Islam, nous sommes venus car nos aïeux nous l'avaient recommandé.
> Et Amr ibn Alaass les envoya auprès d'Omar et écrivit pour l'informer à leur sujet.
> Devant lui, et par l'aide d'un traducteur, la discussion fut la suivante :
> –Qui êtes-vous ?
> –Nous sommes les descendants d'Amazigh.
> Et Omar demanda à l'assistance :
> –Avez-vous entendu parler de ce peuple ?
> –Commandeur des croyants, dit un vieux de Kuraych, ces Berbères sont les descendants de Ben Qais Ben Ailan qui partit un jour courroucé contre son père et ses frères qui lui crièrent « Ber Ber » (Va-t-en ! Va-t-en !) pour lui signifier de prendre le chemin vers des terres désertes.

–Quelles sont les spécificités de votre pays ? leur demanda Omar.
–Nous honorons les chevaux et nous méprisons les femmes.
–Avez-vous des cités ? demanda Omar.
–Non.
–Avez-vous des notables qui vous guident ?
–Non.
–Ah, mon Dieu, je m'en rappelle ! J'ai été avec le Prophète dans une des conquêtes et j'ai observé le peu de soldats que nous possédons, et j'ai pleuré. Le Prophète me dit alors : « Omar, ne t'attriste pas, et Allah honorera cette religion d'un peuple du Maghreb qui n'a pas de cités, ni de tours, ni de souks ni de notables pour les guider », et Omar d'ajouter : « je remercie Allah qui m'a gratifié en cet instant de leur vue. » Et il les a bien reçus, et les mit au devant de ses armées, et écrivit à Amr ibn Alaass pour les mettre au devant des Musulmans, et ils étaient très nombreux. »[10]

Supposons que le récit soit véridique, diverses remarques sont à faire :
– Cette rencontre dite « amicale et fraternelle » est opposée à celle d'Uqba (cousin d'Amr Ibn Alaass, lieutenant de Muawiya et gouverneur de l'Égypte musulmane.) qui massacre, incendie et exploite les habitants.
– La première communication entre les Imazighen et les Arabes s'est réalisée par le voyage physique des Nord-Africains (visiter l'Arabie et demander du salut métaphysique et exprimer le vœu d'être « conquis »), et à un autre niveau par le biais de l'échange symbolique (traduction indispensable). Cela renforce la disparité entre ces deux systèmes-cultures.
– Le récit fournit peu de détails sur l'aspect « positif » du Nord-Africain, et tant de détails sur son aspect « négatif » qui peuvent être neutralisés par l'implication dans la guerre.
– Les Imazighen se définissent « descendants d'Amazigh », et les autres les appellent « Berbères », dérivé de la langue arabe « Ber ! Ber ! » (Va-t-en ! Va-t-en !) Ce sobriquet, touchant de près l'identitaire, dit trop de ce rapport « exogène » ou « créé toute pièce »... Cela se rapporte, en effet, à Cyrène, Carthage et tant d'autres cités…
– Ce rapport de mystification continue toujours : tout ce qui se rapporte à l'Afrique du Nord est soit innommable, soit sans nom propre (ou approprié). Cela est à l'origine de la vision négative du Machreq envers le Maghreb.
– Dans ce récit, le narrateur brosse le portrait de l'Amazigh : tête et barbe rasées. Cela dénote, en plus de la tradition qui dicte de ne pas laisser croître les cheveux et les poils pour des raisons d'hygiène, la maîtrise du métal servant à se raser...
– Cette anecdote, répétons-le, alimente l'opposition entre les deux cultures. Cette différence est annulée discursivement. La rupture des relations entre les deux univers n'y est pas explicitée, ni déterminée. La narration, de mouture idéologique, recherche à déterminer les rapports naissants après l'apparition de

[10] Abu Abbas Naciri, *Al-istiqssaa*, t. 1, Casablanca, Dar Lkitab, 1997, p.130. (C'est nous qui traduisons.)

l'Islam : le Maghreb doit servir le Machreq – à l'instar de Rome qui se voit protectrice de l'Afrique.
– L'auteur (tout comme l'historien marocain qui cite le récit !) veut fonder le rapport seigneur-esclave, et légitimer le paternalisme machrequien sur l'Afrique du Nord.
– L'Amazigh n'a de passé, et s'il en a un, il est rattaché au destin des Arabes, et c'est un passé qu'il faut non seulement racheter (il était désobéissant envers le père et les frères), mais reconnaître comme propre : l'Amazigh n'est qu'un Arabe banni à une date lointaine de l'histoire. Il traîne la malédiction des aïeux, et à lui de se racheter : l'aliénation peut venir à bout de la malédiction. En d'autres termes, il y est question de la réappropriation anachronique – autrement impossible.
– L'Autre (les arabes, précisément) les identifie comme un sous-groupe maudit par leurs parents communs, ils portent alors la malédiction à l'origine. La finalité de ce récit consiste à définir, sur la base d'un souvenir d'Omar, une identité (peuplade) obscure que le Machreq illuminé doit prendre en charge. Là, de manière raisonnée, il y a refus évident de la diversité des ethnies : la différence est différenciation.
– Cette recommandation renforce l'idée que l'Islam est inné chez les nations, et à un autre niveau la recherche de la sagesse et de l'amour par ce peuple « Nord-Africain ».
– Tout en respectant les vœux de leurs aïeux, les Nord-Africains nient leur culture (cité, souk, notable) devant le calife afin d'avoir l'option de se racheter et se convertir. Comment peuvent-ils réaliser à la fois le vœu ancestral et nier l'existence de notables qui les guident ? Là, cette anecdote recèle une structuration de paradoxes insolubles.
– Par l'identification si spécifique (honorer le cheval et mépriser la femme), les Imazighen montrent aux autres une conscience négative. Leurs particularismes ne seraient spécifiques que par opposition à d'autres modes d'être collectif, comment pouvaient-ils alors les avancer de manière clairement dérisoire ? Concrètement, que dire de la Dihya (appelée Kahina) ? Elle serait l'annulation de la deuxième spécificité – mépriser la femme, et en ce qui concerne la première spécificité (domestiquer et élever le cheval), cela tient du narré (et lu) depuis le vieil Hérodote : d'après *L'Enquête,* les Nord-Africains étaient de grands dompteurs hippiques et artisans habiles de chars...
– L'histoire des Imazighen est sous-estimée par le calife Omar (censé être un illuminé), et vulgarisée par un cheikh de l'assistance qui fonde l'histoire sur des dires incongrus.
– Le calife Omar ignorer l'histoire des Imazighen au début, ensuite c'est bien le Souvenir qui le hante pour l'illuminer et il arrive à identifier les Imazighen comme un peuple dont le prophète avait parlé un jour – cette ethnie va sauver l'Islam. Ces Berbères, sans culture ni civilisation, seront les meilleurs défenseurs de l'Islam (des soldats à mettre sous les ordres des Arabes, et dans les premiers rangs sur le champ de bataille).

– En outre, il y a explicitement condamnation du style de vie et du système des valeurs. Le déni se fait triple : négation de la cité (culture), des notables (savoir) et des souks (économie).
– Comme dans toute interprétation des faits historiques, les Arabes se soucient plus de leur vision propre, encore moins de rapporter avec objectivité les reflets d'une autre culture. Les historiens font souvent des complexes de vraies victoires, ensuite des légendes, et enfin des mythes. Cette histoire bien écrite est transmise de génération en génération, et elle deviendra un mythe fondateur qui mouvrait l'histoire de ce Maghreb de Berbères, « Machreq d'arabes maudits et damnés ». C'est, là, le mythe qui résout l'énigmatique origine des Imazighen à travers l'histoire. Ces derniers seraient des pécheurs envers l'autorité paternelle (arabe), et envers laquelle les Arabes ont été sans cesse bienveillants et respectueux. De cela dérive aussi la nette supériorité morale du Machreq.
– En général, le narrateur met en doute la valeur culturelle et symbolique des Imazighen, à l'instar des Conquérants chrétiens qui remettent en question le statut d'humain des Indiens (qu'ils ont toujours identifié comme objets ou êtres sans âme). Ainsi, ce contact civilisationnel est déséquilibrant car il révèle la profondeur de la différence, voire son annulation.
– Qu'une telle narration soit erronée, du fait qu'elle se base sur le « dit à partir du dit » et affirmant la dite supériorité raciale, cela confirme la nature forte du rapport entre le Machreq et le Maghreb. A ce propos, ce voyage des Nord-Africains vers l'Egypte sous l'administration d'Amr ibn alaass, ensuite vers le Machreq rend compte de la hiérarchie administrative chez les Arabes…
– L'histoire d'Uqba (sous forme d'anecdote en différentes versions qui insistent sur l'infériorité du peuple nord-africain) se greffe sur ce premier contact imaginaire chez les Conquérants arabes, ceux qui arrivent pour diffuser la nouvelle foi. Celle-ci, se multipliant et s'élargissant sans cesse sur les terres de l'Afrique du Nord, amènera des guerriers avides de butins et de femmes, se trouve mal répandue.

Enfin, en plus d'annoncer une symbolique différente, la nouvelle religion, véhiculée par une langue exogène, n'est pas facilement accessible aux Imazighen. L'Afrique du Nord connaît de longues « futuhat » (*ouvertures*) qui se font de manière violente. Dans cette action qui se définit comme cassure d'une structure préexistante, finie et close, s'entremêlent foi, rapt, viol, butin, corruption et crime. Ces invasions répandent moins la foi que la violence et la terreur. Insatiables, les bédouins recherchent des trésors dans le Far West. Ces cassures sont analogues à celles qui auront lieu en Amérique, exécutées par l'Eglise. Dans ces expériences inhumaines, le but demeure de rechercher la fortune sous prétexte de parsemer la parole divine et massacrer les autochtones afin de les remplacer par les colons. Ainsi, Uqba ibn Nafiaa et Christophe Colomb[11] sont la même ossature, nourrissant le même esprit conquérant. Cela

[11] Cf. Christophe Colomb, *La Découverte de l'Amérique (1492-1506)*, Paris, La Découverte, coll. Poche, 2015.

nous rappelle la célèbre phrase de Cicéron : « C'est par la religion que nous avons vaincu l'univers. »[12] Bien que le terme « *religio* » vienne de « *relegare* » (rassembler) ou de « *religare* » (relier), dans la réalité des choses les missionnaires cherchent de par leurs conquêtes à massacrer non seulement symboliquement, mais surtout physiquement les cultures dissemblables.

II.- *D'UNE LEÇON D'HISTOIRE AUX CODES DE L'HISTOIRE*

A propos d'Uqba, les manuels scolaires disent : « Un grand chef militaire, Compagnon de naissance, porteur de prophéties, bienfaiteur des animaux, constructeur de Kairawan (place de la guerre), ville tunisienne, un dévoué de la cause divine, et… », le fondateur de l'éveil arabe, de la fraternité musulmane, de l'amour humain, de la justice et du salut éternel entre frères arabes. En vue de réaliser tout cela, il construit la Grande Mosquée et le siège du gouverneur.

> « Durant le cours de ses succès, afin de contenir la légèreté des barbares et avoir, pendant la guerre, un lieu de sûreté pour mettre à couvert les familles et les richesses des croyants, Uqba fonde, sur les ruines d'une cité romaine, la ville de Cairouan. »[13]

Ce sont les propos des manuels militaires français qui entament l'écriture de l'histoire nord-africaine, faisant l'éloge de l'ancien colonisateur. Ils apprécient ses tactiques et sa vaillance : il fait le travail d'éclaireur avant d'entamer la conquête de l'Afrique du Nord. Cela étant, la présence française n'est à lire que comme un autre cours de l'œuvre civilisationnelle imposée à l'Afrique, et elle verrait naître un autre Uqba : Lyautey…

Les textes d'histoire disent aussi que son prénom est énigmatique : Uqba veut dire tantôt "fin" tantôt "seuil". Il serait cette appellation d'un guerrier musulman qui prétend avoir atteint la fin du monde (précisément Souss), et ouvert la porte à d'autres conquêtes. Il porte un prénom prémonitoire.

La légende ajoute qu'Uqba avait crié haut qu'il voulait traverser l'Océan en quête des mécréants, et il galopa jusqu'à ce que l'équidé ne pouvait plus avancer : les eaux l'en empêchaient. Il pria : « Si ce n'était pas à cause de cet océan, je conquerrais la terre entière pour la gloire d'Allah. » Cette relation présuppose qu'il savait qu'il y avait d'autres terres au-delà de l'océan, outre ce Maghreb Alaqsa. On lui attribue encore : « J'ai répandu l'Islam jusqu'au bout de l'univers. » Sa foi, en fait, ne signifie pas la piété, mais se confond avec les sentiments qui naissent au moment de la conquête des terres et de la soumission des peuples.

Domestiquer l'Amazigh et persécuter toute personne qui ne croit pas en Dieu, sont la double mission que le conquérant oriental assume. L'inféodation des indigènes est, aux yeux d'Uqba, du Jihad au nom d'Allah.

Ce contact « violent » entre le Machreq et l'Afrique du Nord a été précédé par d'autres actes de dévastation. Précisément, en 646, le chef guerrier Ibn Abi

---

[12] Cicéron, *De har. Resp.*, 9.

[13] E. Lapène, *Tableau historique de l'Algérie, depuis l'occupation romaine jusqu'à la conquête par les Français en 1830*, Metz, Imprimerie S. Lamort, 1843 p.57.

Sarh, marchant sur l'Ifriqiya (Tunisie) à la tête d'une armée puissante, détruit villes et bourgs, à l'époque sous domination partielle des Byzantins. Il reçoit une forte somme d'argent (« Jizya »[14], impôt de guerre), et il se retire alors pour une amnistie de vingt ans. La base de sa retraite est en Egypte.

Vers 666, un autre conquérant arrive au Maghreb, portant le nom d'Ibn Hudayj, à la tête d'une troupe militaire importante. Il remporte maintes victoires sur les autochtones, et demande par conséquent la « Jizya ». Il s'intéresse plus au butin et aux esclaves (surtout les enfants et les femmes) qu'aux semailles de la parole divine. Cette collecte des enfants sert à engrosser l'armée qui allait combattre les tribus irréductibles, et celle des femmes à satisfaire les plaisirs des émirs. Grosso modo, la fortune et le plaisir s'avèrent un fort stimulant pour tout Conquérant[15]. Cet attrait matérialiste est loin de toute parole civilisatrice. Quant à la religion, ou l'expansion de la foi nouvelle, elle passe au second plan lors des terribles incursions.

Uqba, jeune chef militaire, est rentré au Machreq après avoir été captif d'Abu Lmuhajir Dinar, gouverneur non arabe d'Ifriqiya en 670. Ce dernier mène une politique de pacification, il réussit à convertir un grand nombre d'Imazighen. Uqba se plaint à Muawiya 1er. Devant les griefs du « Compagnon par naissance », le premier calife omeyyade s'excuse : il ne punit point le gouverneur.

Mais, en 682, une fois arrivé au pouvoir, le fils du calife, Yazid, offrira à Uqba un retour triomphal en tant que gouverneur en Afrique du Nord. Il lui dira : « *Adriku-ha qabla an yuxaribu-ha* ! » (« Sauvez l'Ifriqiya avant qu'ils la détruisent ! ») Là, il faut inverser cet énoncé car il est émis par un Conquérant avide de butins. Autrement dit, les Africains, partiellement islamisés, recherchent à outrepasser le complexe d'infériorité (dû à leur statut de païens) et revendique une place d'égal aux gouverneurs du Machreq. Uqba va alors assujettir et humilier davantage les indigènes, notamment les nobles locaux. Il continue à capturer femmes et enfants pour les vendre sur les marchés de l'Orient. Cette action plaît tant aux gouverneurs, et cela lui garantit en contrepartie son poste d'homme d'autorité. Dans ses actions, le chef militaire ira chercher la fusion totale entre le Machreq et le Maghreb en un univers musulman, une jonction qui serait de valeur unique, et par excellence arabe.

---

[14] « Jizya » est le seul souci des conquérants arabes avant la conversion même. Amr ibn Alaass demande aux Libyens de Barqa (22 hégire) de payer coûte que coûte, même s'ils devaient vendre leurs enfants. Ensuite, ce sont les Imazighen de Lawat qui eurent également la « jizya », et ainsi de suite…

Par la conversion, l'Amazigh ne paie pas la lourde « jizya », et il ne reçoit pas d'attaque physique (agression), il aura la paix au prix d'une agression « pécuniaire ».

[15] Asiouti, « *Tarikh alkhoulafae* », p.221.

« Dans maintes confessions des sultans dont nous citons la parole de Abdelmalik Ben Marwan (Celui qui désire avoir une esclave pour les plaisirs, qu'il prenne une Berbère, celui qui désire avoir une esclave pour la procréation, qu'il prenne une Persane, et celui qui désire avoir une esclave pour le travail, qu'il prenne une Chrétienne. »

Uqba sera le premier chef musulman à atteindre réellement la partie extrême du Maghreb, le Maroc. Il ira, assiégeant et détruisant bourgs et villes, exigeant à chaque siège trois cent soixante esclaves à toute cité conquise.

Le chef guerrier a l'épée facile à dégainer afin de soumettre les impies. Il a une stratégie de combattant doté d'un Code confirmé :

– il attaque les cités par surprise, notamment la nuit ;

– Ne pas respecter le contrat scellé avec les non musulmans, ni la parole donnée aux impies ;

– humilier l'ennemi pour bien l'asservir ;

– détruire les ressources pour que l'ennemi capitule.

Selon les manuels, les célèbres offenses d'Uqba aux seigneurs nord-africains sont dignes d'être racontées : il coupe l'oreille à un prince de la tribu « Weddan » ; les doigts à un prince de « Khawer » ; il humilie le prince de « Jerma » afin qu'il n'oublie pas ceci : ne jamais prendre les armes contre les seigneurs arabes. Ces exploits d'Inquisition sont rappelés pour dire la grandeur de ce pourvoyeur de la foi aux païens. Combien d'autres « prouesses » sont-elles tues et gommées ? Ce Code, propre à tout conquérant[16], s'enracine amplement dans la société du fait qu'offenser l'amazighité n'est pas censé être une action condamnable. Tant de contresens tissent cet épisode, lointain et proche, passé et présent de l'histoire des Conquêtes.

III.- *LES MIRACLES TERRIBLES D'UQBA*

Il y a des voyageurs qui croient que le bon Dieu leur indique le trajet à suivre pour découvrir la terre plate et riche, cela faisant ils lui rendent grâce et louange en multipliant les conquêtes, prises souvent pour des actes miraculeux. Les textes d'histoire rappellent non seulement d'autres leçons du Machrequien, mais aussi deux miracles chantés par l'historiographie orientale, dans des enchevêtrements emphatiques pour dire la grandeur du chef. Tout cela sert à renforcer son étiquette de « Compagnon de naissance ».

1.- *Uqba sait parler aux animaux*

Au lieu de parler de ses cruautés, il est question des prophéties d'Uqba. Son premier miracle est celui d'avoir le don de parler aux animaux. Selon les manuels, il a envers eux un grand amour.

En 670, lors de la construction de la cité stratégique (Kairawan) ubiquée sur un plateau, au centre de la Tunisie, comme base pour les troupes arabes en guerre contre le nord et l'ouest, les militaires informent Uqba des périls encourus. Ils ont peur des fauves et des serpents qui vivent dans les fourrés avoisinants. Uqba a, à ses côtés, quinze compagnons du prophète. Il les informe qu'il fera une prière, ensuite il dit à haute voix :

[16] On y voit là une réflexion bien antérieure au *Prince* de Machiavel, sur les manières de dominer l'ennemi.

-« O serpents ! O lions ! Nous sommes les compagnons du prophète, nous vous prions de partir car nous allons nous y installer. Si nous vous retrouvons là, nous allons tout brûler et vous allez mourir. »

Les fauves quittent les bois, en emportant leurs petits au loin. C'est un spectacle extraordinaire.

-« Laissez-les, ajoute-t-il, partir en sécurité ! Qu'ils partent loin ! »

Ainsi s'accomplit le miracle.

Dans cette déforestation par le feu, selon les textes d'histoire, il n'y a pas de dégât parmi la faune. Ces incendies servent plutôt à débusquer et à affaiblir les résistants, autrement à expatrier les indigènes. La même chose sera avancée quand les historiographes vont parler des incendies de bibliothèques et de la dévastation des monuments…

2.- ***Uqba a des rêves suprêmes***

Le second miracle est celui de pouvoir découvrir non seulement la direction de l'Est, mais les voix divines. Un rêve « suprême » le met en contact avec Allah pour lui révéler la direction du minaret de Kairawan – qu'il construit en cinq ans. Il entend et comprend la voix qui lui indique concrètement l'emplacement.

D'après ce récit, Uqba est le premier conquérant à déterminer l'importance de cette orientation vers la Mecque, point d'omniprésence effective de l'Islam. La dépendance spatiale est irréversiblement enclenchée.

3.- ***Uqba sait punir le Nord-africain***

L'histoire orientale retient la punition de Kuseyla comme une leçon magistrale. Elle est longuement développée par les textes, notamment la fameuse scène du mouton égorgé. Uqba nourrissait de la rancune envers Kuseyla ou de tout autre notable local. Le chef amazigh garde beaucoup d'influence sur les tribus, et collaboré activement à l'islamisation des concitoyens. Il est lui-même converti à l'Islam lors du gouvernement d'Ibn Muhajir Dinar.

Un jour, après une victoire sur des tribus ennemies, Uqba ordonne à Kuseyla d'égorger des moutons (pris comme butin). Le noble indigène y voit, selon les textes, une humiliation à son rang et exprime naturellement son refus. Alors, le chef arabe l'y oblige. Tout en s'exécutant un mouton, Kuseyla essuie ses mains maculées de sang contre la barbe. Cela présage la revanche dans la culture locale. Ibn Muhajir, fin connaisseur des traditions amazighes, prévient Uqba de la menace. Arrogant, l'Arabe ne prête pas attention à une telle velléité. Si le cynisme d'Uqba est grand envers un seigneur amazigh, que dire des paysans et des *gentils* autochtones ?

En fait, dans son architectonique, ce récit manque de cohérence. Comment Kuseyla peut-il s'inspirer de sa culture et évaluer négativement le sacrifice (du mouton) alors qu'il vient de massacrer et de saccager les siens sans aucun état de conscience ? Quant à l'acte du sacrifice, Kuseyla devait le prendre selon les préceptes de la nouvelle foi, comme un honneur. Ne serait-il plutôt là une

contre-révolte sur la domination arabe qui s'acharne à discriminer les indigènes au moment du partage des butins et des privilèges ? Là, Tariq ibn Ziyad en souffrira aussi…

Après une telle humiliation devant les siens, Kuseyla s'enfuit chez les Romains. Il se réunit avec d'autres Imazighen, victimes et conscients de l'injustice orientale, et ensemble défont Uqba et Ibnu Muhajir dans une bataille en 683[17].

Pour l'historien Ibn Khaldun, c'est bien la reine Dihya qui ourdit la mort d'Uqba dont l'enterrement se fait à Sidi Uqba à Biskra.

La fin d'Uqba est, au regard du colonisateur occidental, de nature épique :

> « Après vingt-quatre ans de travaux partagés par son épouse, qui n'a pu consentir à le quitter ; après avoir vu, rangée pour un temps, sous son obéissance, toute la région du Mogrob (Occident), Uqba meurt dans le pays de Zab, dans une action contre les indigènes. Il tombe, mais après être resté seul debout et avoir vu massacrer jusqu'au dernier de ses compatriotes. » [18]

Uqba est mort en recherchant la « chahada », empoignant les armes jusqu'au dernier moment, à l'âge de soixante-cinq ans. La fin d'Uqba, tant décriée dans les manuels d'histoire, est le péché premier des Nord-Africains dans l'imaginaire oriental. Le rachat s'avère un exercice toujours en suspens, un péché à porter à travers les rapports entre l'Orient et l'Afrique du Nord.

Par ailleurs, le premier racheteur sera bien Tariq ibn Ziyad qui organise l'expédition musulmane en 711 vers la péninsule ibérique[19]. Il est ainsi le premier fruit du complexe d'Uqba : un sujet fidèle qui ira jusqu'à l'abnégation pour servir les seigneurs, et sous forme de récompense il gagnera le pardon de l'Orient.

IV.- *LE COMPLEXE D'UQBA*

Notons qu'il y a des complexes qui naissent avec l'Histoire dans l'âme d'une ethnie qui se trouve marquée à jamais, traumatisée ou bien en quête de rachat. Au début, c'est un fait historique qui prend de l'ampleur et de la profondeur pour demeurer là, à jamais, même à déterminer le comportement collectif, et il

---

[17] Ajoutons à cela les événements suivants : En 683, Kuseyla chasse les armées arabes de l'Ifriqya. Il accorde la vie sauve aux musulmans. Kuseyla ne fit rien contre les captifs de Kairawan (enfants, femmes et vieux), mais il les a sécurisés. Il meurt en 686 dans une bataille contre les arabes.

La Kahéna, prenant la relève de Kuseyla comme symbole de résistance aux envahisseurs, est tuée en 695 dans une bataille.

L'on dit, toujours selon les textes d'histoire, qu'elle va confier ses enfants aux conquérants !

En 704, Mussa ibn Nussayr adopte une autre politique en Afrique du Nord : il instaure le « walaa » rite qui existe toujours.

[18] Edouard Lapène, *Tableau historique de l'Algérie, depuis l'occupation romaine jusqu'à la conquête par les Français en 1830*, Metz, Imprimerie S. Lamort, 1843 p.57-58.

[19] C'est bien au XI[e] siècle que l'islamisation s'achève en Afrique du Nord, mais l'arabisation se fait toujours sans succès (depuis l'invasion des tribus Bani Hilal et Bani Salim). Plusieurs manuels d'histoire fixent à 150 000 arabes au VIIe et VIII siècles lors des premières invasions, et 200 000 Hilaliens venus d'Arabie au VIII[e] siècle. Ces chiffres sont loin de toute étude réfléchie.

devient fixé quand l'institution de l'écriture commence à le traiter à partir d'une vision idéologique.

Uqba incarne la supériorité arabe en Afrique. Il a pour fonction essentielle de mater l'impertinence de ces gens qui résistent non pas à se convertir, mais à accepter la domination physique. Dans cette politique de violence, les effets sont soit une résistance totale (de là cet autochtone, qui refuse la domination étrangère, sera dit non musulman et digne de mourir), soit un assentiment (de là cet Amazigh, qui se reconnaît dans le lignage arabe, passera aux premiers rangs du Jihad afin de se racheter (cf. le conte d'Aljaman)). Et il y a un troisième groupe qui souffre davantage, hésitant entre les deux antipodes. Kuseyla en est le meilleur exemple : fratricide physique (il extermine les concitoyens), et fratricide métaphysique (il extermine gouverneurs qui répandent la nouvelle foi) Il souffrira ainsi d'un complexe difficile à surpasser, se posant un nœud de questions 'contradictoires'.

Ce complexe n'est pas propre à l'invasion arabe, explicité dans les manuels et les récits de fiction « conquête », mais à toutes les invasions. L'histoire en sauvegarde des étapes traumatiques d'Invasion. Les autochtones se retrouvent dans l'expression de l'autre et dans la symbolique de l'altérité. Il ne peut pas être l'expression de l'infériorité, mais de l'infériorisation. Pas celle de la culpabilité, mais de la culpabilisation. Ce complexe entrave l'expression de soi, cette tendance à se définir, et enclenche la haine de soi.

De par ce trauma, le Nord-Africain est investi d'une logique d'inversion qui fait en sorte que le « soi » soit perçu comme « le contraire de soi », et ce dernier comme un élément identitaire, d'où l'insurmontable problème d'auto-reconnaissance. Ce complexe rend difficiles la communication, l'expression et la concertation. Il détermine les rapports à l'autre, surtout dans les affaires étrangères. Vis-à-vis des siens, l'indigène nourrit une angoisse de séparation : il leur reproche de l'abandonner, de le délaisser face à la menace prédominante.

Pour nous, les traits définitoires du complexe « Uqba » sont au pluriel : problème d'identification ; autolynchage ou autopunition ; autopréjugés ; autodépréciation ; recherche du rachat auprès de l'autre ou dépendance ; réaction négative (dire non ou refuser) en face de l'autre est impossible ; l'affectif positif est absent quand il est question de l'amazighité ; l'insécurité, etc… Ils explicitent la nature du rapport existant entre l'Orient et l'Afrique du Nord. Dans cette suite d'évènements et de processus d'acquisition se projettent nettement différents complexes et idées « sous-jacentes » de la communauté. Les Imazighen assimilent cette faute car il met en péril leur survie. L'assimiler serait le neutraliser physiquement, mais point sur le plan symbolique.

Par la suite de ce premier complexe, d'autres complexes orientaux naissent facilement au Maghreb, et continuent de naître et de changer de forme… et deviennent ainsi un mythe fondateur. L'échange entre ces deux pôles se développe alors dans l'exercice de la violence identitaire. Kuseyla, à l'instar de Jugurtha, est damné dans les manuels d'histoire écrits par l'autre car ils

représentent, de manière analogue, la résistance au maître étranger, le Maître spirituel.

V.- *L'ESPRIT D'UQBA*

Qu'est-ce que l'esprit du mythe[20] dans le cas de l'amazighité ? Il se répand partout, insufflant la même violence envers le propre. Il est, en effet, un récit, de nature religieuse, qui développe des événements lointains dans l'histoire des « futuhat ». Uqba ibn Nafiaa est situé au début de l'arabisation –qui est considérée en Afrique du Nord comme le début de l'histoire. Par la suite, Idris premier sera l'intronisation de ce mythe de la « modernité ».

A juste titre, ce mythe sera comme une histoire sacrée qui narre un événement qui a eu lieu dans le temps primordial, l'espace fabuleux des « commencements »[21]. Autrement dit, le chronos amazigh ne commence qu'avec l'arrivée d'Uqba, et l'espace apparaît également métamorphosé, le guerrier régénère l'histoire dans le sens de lui retracer une voie définie et unique[22]. Il devient, dans la réalité, l'unique calendrier, tout comme la conception de l'écoulement du temps est lu comme étant totalement oriental.

Par ce mythe, l'on croit surmonter la contradiction Machreq dominant / Maghreb dominé. Ce mythe de la suprématie orientale naît, au fur et à mesure que l'Islam se propage parmi les autochtones, et le propre se rétrécit et s'efface, et l'étranger se propage et s'enracine. Le propre est à la fin inversé : il fait partie de l'étranger et se greffer à toute autre identité – assimilation. Opérant à travers ce rapport complexe, il s'avère aussi une naissance dynamique de symboles étrangers. Sa vitalité dépasse le physique pour se forger des représentations métaphysiques, il est subséquemment perçu comme une tranche de la vérité métaphysique, enseignée au monde entier. Le trait sacré de ce mythe, qui est à rapprocher plus de l'arabité que de l'islamité, a de nos jours un investissement idéologique extraordinaire, voire incompréhensible.

L'identification objective du mythe est communicable, c'est-à-dire il est de nature culturelle; et c'est par la culture qu'elle est communiquée sous forme de situations précises. Le complexe d'Uqba est à définir comme un acte inconscient qui traverse la pensée, sous forme de représentations conscientes ou inconscientes. Il peut ainsi organiser, arguer, renforcer et rationaliser le quotidien chez l'autochtone.

---

[20] C. Lévi-Strauss & Didier Eribon, *De près et de loin*, Editions Odile Jacob, Paris, 1988

« Le propre du mythe, c'est, confronté à un problème, de le penser comme d'autres problèmes qui se posent sur d'autres plans : cosmologique, physique, moral, juridique, social, etc. Et de rendre compte de tous ensemble. » (p.194)

Le terme « mythe » a pour étymologie le verbe grec « muthein » (parler, converser) et le nom (muthos) qui signifie « parole », ensuite « récit transmis », et à la fin devient un « ensemble de symboles » ou bien « un récit symbolique ».

[21] Mircea Eliade, *Le mythe de l'éternel retour*, Paris, Gallimard, 1969.

[22] Avant les invasions, l'année amazighe était en harmonie avec la nature nord-africaine. (cf. M.P.Nilsson, *Primitive Time Reckoning*, Lund, 1929)

Démuni d'un discours irrationnel, le mythe d'Uqba explique l'historiquement illégitime. Il est nécessaire à l'exogène car il offre un rappel aux autochtones afin de préserver l'obédience inconditionnelle. Il peut être imité, censé qu'il est d'être répété pour qu'il s'investisse d'un discours de légitimité. Ainsi, tout acte négatif (ou destructeur de l'amazighité) reproduit exactement ce complexe antique, déjà refoulé, comme une répétition renouvelante du mythe.

Si ce complexe se comprend par sa référence à l'objet, son conditionnement est acquis par les Maghrébins (arabophones amazighophones confondus). L'adaptation à cette idée se fait facilement. Il émerge de déterminations inconscientes. La répétition du même acte « uqbien » (arabiser par la force et s'aliéner) devient un fait naturel et logique. Un tel acte est approfondi / enrichi par d'autres conquérants, et aura définitivement le nom de « wala'a » (obédience au sultan) avec Mussa ibn Nusayr, et « taassis dawla » (fondation de l'Etat) avec Idris 1er. Ce mythe fondateur mènera alors à l'annulation, définitive et effective, de la confrontation des idées entre les deux pôles dissemblables. Il incarne le Pouvoir éternel. Il légitime l'institution « uqbienne ». Il est d'un sens surhumain. Il développe des actions fabuleuses ou impossibles ou irrationnelles. Il condamne l'insoumission : il est un rappel constant de l'ancien « traitre », « criminel » refoulé dans l'inconscient collectif ; et parfois cela entraîne des exceptions d'être[23]. Uqba, en tant que mythe fondateur, crée alors le Maghreb arabe, il en est l'origine, la création et la fondation de ce mythe essentiel. Par ailleurs, il construit la cité Kairawan (place de la guerre) qui est vue unanimement par les intellectuels comme la fondation du monde maghrébin.

VI.- *L'OMNIPRÉSENCE DU MYTHE*

Mêlant l'appartenance ethnique et l'héritage de la foi musulmane (universelle), le mythe punit l'originel et le corrige pour avoir combattu le système exogène. Avec Uqba, l'acte d'arabiser est bien dissimulé derrière l'acte de la conversion à l'Islam. Cette action revêt une double signification : elle est présence et absence amalgamées en jonction Machreq-Maghreb. Présence effective elle est, quand elle concrétise cette continuité à assimiler les Nord-Africains, et absence signifiante lorsque ce projet devient politiquement impossible. C'est un acte réitéré, accompli avec violence.

Les premières croisades d'Uqba, faut-il le dire, commencent en Afrique, après les massacres inachevés dans la Nubie, c'est à l'Afrique du Nord de suivre, fait que renient les livres d'histoire. Chrétiens et musulmans s'entretuent pour placer les Imazighen soit dans un camp, soit dans un autre. Ce peuple vogue d'un bord à l'autre, oubliant ce qu'il est, méconnaissant son propre espace. Seul l'Amazigh nomade fut l'âme préservée de cette identité inconquise et intègre. Ni les Chrétiens ni les Musulmans ne purent la dompter définitivement.

[23] Obligés à embrasser des systèmes étrangers, les Imazighen choisissent relativement l'intégrisme : le donatisme en réaction aux Chrétiens despotiques, et le « kharidjisme » contre les Musulmans oppresseurs…

L'Eglise puissante, qui s'inspire des écrits et réflexions de Saint-Augustin, n'a pas un effet total sur les autochtones – plutôt attirés par les thèses donatistes[24].

L'arrivée tonitruante et rigoriste d'Uqba qui ne cesse de couper nez, oreilles et doigts aux princes et rois, et que dire des paysans sédentaires, n'atteint point l'Amazigh volant : les Nord-Africains choisissent alors d'autres espaces, fuyant dans les déserts infinis. Uqba les y persécute, l'âme pleine de foi. Précisément, les historiens orientaux parlent d'une manière intelligente (de castration) d'annuler les schismes et les hérésies. Cette purge est saluée comme l'avenir d'une religion universelle[25].

Par ce mythe il est question d'une insurrection à un dédoublement des Musulmans « de race supérieure et de race inférieure » : la race supérieure n'a pas le choix ; elle est appelée à commander (qui veut dire dominer). Et un mensonge fondateur qui signifie la négation, souvent dit vérité, et qui s'impose au réel : L'enfer, c'est moi ; et le paradis c'est l'autre. Voilà l'équation fondatrice.

Par extension, le mythe d'Uqba, en tant que spirale ouverte sur l'Occident, ne cesse son mouvement giratoire, il est la jonction de l'ici infernal et du là-bas paradisiaque… De l'ici à l'au-delà, de l'enfer terrestre au paradis céleste, la foi assure moins que la langue, le voyage tant désiré par les damnés.

En conclusion, le premier récit de cette rencontre Machreq / Maghreb est peut-être réel, ou bien « un miroir grossissant » [26] car la cité, le notable et le souk devaient disparaître aux yeux du Conquérant oriental, même s'ils existaient, afin de légitimer l'occupation et la destruction. L'Oriental recherche donc à fonder sa cité, à nommer ses notables, à écouler les souks selon sa vision propre, et à tout reconstruire à son image. Les Orientaux ne furent point des libérateurs ; ils considéraient le Maghreb comme un vacuum. Toujours est-il qu'ils n'essayèrent jamais de comprendre cet univers nu, à leur vision totalitaire. En Uqba il faut voir le commencement : l'Afrique du Nord, avant sa venue, était dans le chaos infini ! Son arrivée est l'amorce d'un contact réellement problématique, au niveau de la communication entre les deux espaces. De ces actes, l'on ne retient que des scènes de violence, de coercition...

Enfin, ce mythe qu'est Uqba a la fonction éternelle d'interdire et de censurer toute aspiration à se connaître, moins encore à se reconnaître, et à découvrir son identité au Maghreb, et au Machreq de s'investir comme seigneur légitime sur un univers qui prend fin sur l'Océan Atlantique.

---

[24] Cf. Hassan Banhakeia, *Histoire de la pensée nord-africaine*, Paris, L'Harmattan, 2016.

[25] Cf. Ben abdelhakim, *Futuhat Misra wa almaghrib*, librairie Athaqafa adiniya, Caire, 1415 du hégire.

*Tariq Abdiraauf Amer, *Marahil alfath al islami fi almaghrib al arabi*, Almanhal, 2011.

[26] Claude Lévi-Strauss, *La Potière Jalouse*, Paris, Plon, 1985, p.268.

DEUXIEME PARTIE :

EXPLORATION DU MAROC DANS LES RECITS DE VOYAGE FRANCAIS

Qu'exposent les lectures françaises de différent à propos de l'objet marocain ? Certes, les regards espagnol, anglais, américain et allemand sont également importants[27] du fait qu'ils lui apportent d'autres perspectives et évaluations, mais s'inscrivant globalement dans cette perception partiale, propre à l'Occident, qui s'étonne d'un pays abandonné.

Toutefois, l'étonnement est inéluctable au premier moment de la découverte de pays en désarroi. L'effet de surprise est grand[28]. En plus d'établir l'écart civilisationnel, il s'agit pour le visiteur de modifier ce monde barbare en un univers civilisé. C'est alors par le regard, autrement la perception de l'altérité, que se fait le projet de conquérir l'espace africain en vue de le voir de manière réfléchie, par des rapports spéculaires.

Bien que le Maroc soit une terre inhospitalière à cause de la résistance de tribus dites farouches, vers la fin du XIX^{e} siècle, il est convoité par la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'Espagne. Déjà installée en Algérie, la France se fait présence plus manifeste sur les frontières orientales de l'Empire chérifien. Si le commerce et l'échange diplomatique entre le Maroc et Paris sont développés, les missionnaires trouvent quand même des difficultés à pénétrer et à soumettre le pays profond.

Les légations occidentales sont présentes juste dans quelques villes marocaines, comme Tanger. Celle-ci représente le seuil d'un Maroc à explorer.

Le Maroc sous la loupe française

Le récit français traitant du Maroc est un événement en vogue jusqu'au XX^{e} siècle, notamment au début.

> « Après le traité de Fez, les livres sur le Maroc deviennent de plus en plus nombreux. Le moindre voyageur, le moindre touriste allant de Tanger à Fez s'est fait un devoir d'écrire un récit pour ses concitoyens : ainsi est née une multitude de récits »[29]

---

[27] Vers 1894, plus de 9000 Européens vivaient au Maroc, alors que leur nombre en 1832 n'était que 250.

[28] *Voyage d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807*, t. 1, Paris, Imprimerie de P. Didot l'Ainé, Imprimeur du Roi, 1814.

« La sensation qu'éprouve l'homme qui fait pour la première fois ce court trajet ne peut être comparée qu'à l'effet d'un songe. Passant, dans un aussi petit intervalle de temps, dans un monde absolument nouveau, et qui n'a pas la plus petite ressemblance avec celui d'où il sort, il se trouve réellement comme s'il avait été transporté dans une autre planète. » (p.4)

[29] Natacha Potier, *Dix-sept regards sur le Maroc*, Casablanca, Eddif, 2006, p.14.

La nouvelle conquête sidère les écrivains et les voyageurs de renom. Les chefs-d'œuvre qui se réfèrent au Maroc sous le Protectorat sont divers : *Prisons et Paradis* (notamment « Notes marocaines » de Colette (1926), dernier chapitre où l'auteure est invitée par le pacha Hadj Thami Glaoui[30]), *Le soulier de satin* (1929) de Paul Claudel, *Les sept couleurs* (1939) de Brasillach, *Le déjeuner marocain* (1939) de Jules Romains, *Pages marocaines* (1950) d'Henri Bosco, *Tout l'amour du monde* (1954) de Michel Déon... De manière générale, fiction et essai ne soulèvent pas le trait cruel du Protectorat : il s'agit d'une action humaniste…

En tant qu'exception, Montherlant publie son récit marocain, *La Rose de sable* sous le pseudonyme de François Lazerge avec un titre satirique *Mission providentielle*. Le récit paraît plus de trente ans après, chez Gallimard en 1968. Il est en 2 parties, écrit d'août 1930 à février 1932, sur le thème de la colonisation. L'auteur parle d'un séjour qui commence évidemment à Tanger. Les personnages dissertent sur le colonialisme. L'antihéros, le lieutenant Auligny, n'oublie pas de faire l'éloge de la France chargée de civiliser les indigènes. Il n'est nullement question d'impérialisme :

> « […] la France est quasiment la seule nation d'Europe qui n'ait pas d'impérialisme. Et ce pendant, c'est elle qu'on accuse d'être impérialiste, afin de lui faire honte d'elle-même et qu'elle renonce encore à quelque chose de plus ! »

L'impérialiste n'assume pas son rôle, développant une sorte de complexe de dissociation.

D'autre part, il y a le peintre Guiscart, qui veut instruire Auligny et lui arracher ses préjugés : « On leur a mis sur le dos tout ce qu'on a voulu, parce qu'ils n'avaient pas les moyens de se défendre devant l'opinion. » L'imagerie de ces récits renforce l'idée de supériorité nourrie par les Français imbus de leur culture aux certitudes absolues, parallèle à des gens incultes et sans goût[31]. Ils prétendent civiliser en imposant les droits de l'homme. Leur rôle n'est pas de coloniser, mais de protéger l'homme. Cela constitue le socle d'une autre éthique de voyage dans l'altérité mal acceptée.

Montherlant ira dans le sens de condamner le colonialisme dans ses pratiques, et verra d'un mauvais œil la célébration en 1930 du centenaire de l'occupation de l'Algérie, et l'Exposition coloniale de 1931 prétend quand même défendre la

---

[30] Le célèbre pacha Le Glaoui est cité dans les récits français. Sa maison est un passage obligatoire à Marrakech pour les visiteurs étrangers. Sa réception est exceptionnelle. Hôte chez lui, la doctoresse Legey soigne les femmes du pacha. Elle compare le personnage historique à un noble féodal, et décrit dans un ton romantique la kasbah, le palais, les décors, le mobilier, les vêtements, les plats, la vaisselle, tout ce qui fait un tel univers fastueux. (Doctoresse Legey, *Essai sur le folklore marocain*, Ernest Leroux, Paris, 1926.)

[31] « D'obèses dignitaires du commerce, et des brigands parasites, vendaient qui trois ou quatre choses qui n'avaient de nom dans aucune langue, et étaient à peine des choses, et toujours en qualité infime, car l'acheteur marocain n'achète que dans cette mesure, afin d'avoir à revenir sans cesse, et ainsi perdre davantage son temps. » (Montherlant, *La rose des sables*, Paris, Gallimard, 1995 (1968), p.22)

mission noble de la France impériale. Fidèle à ses principes, Montherlant offre en 1934 la récompense du Grand Prix de Littérature de l'Académie française, qu'il vient d'obtenir, au général Giraud, Commandant en chef au Maroc. Il lui précise de distribuer l'argent aux « soldats français victorieux et aux dissidents marocains vaincus. »[32] Ce geste, à la fois patriotique et anticolonial, sera synonyme du manque de patriotisme et d'irrespect envers la France.

A l'instar des Romains et des Arabes, les auteurs français développent des récits et des fictions qui vont dans le sens de justifier la présence positive de la France et de détailler les bienfaits qu'elle apporte au Maroc. Les colons gaulois se considèrent étrangement les héritiers de Rome dans leur entreprise dite civilisationnelle. En occupant les terres et en expulsant les autochtones vers des terres arides et escarpées, ils se targuent de missionnaires de la cause humaine.

Le discours du récit est, en général, de nature chauviniste, chantant le patriotisme colonial. Il s'agit de légitimer l'entreprise politique du Protectorat.

> « Là où l'autorité française a pénétré, le Maroc a été transformé en une colonie de peuplement, en zones commerciales et agricoles. Les gens paisibles des tribus y ont compris la bienveillance de notre protectorat : la paix et la tranquillité règnent» [33]

Les voyageurs voient le Maroc comme un ensemble de lieux sauvages et exotiques qu'il faut pacifier et civiliser sous la domination française. Il revient à cette autorité de réprimer les tribus dissidentes, renforçant ainsi le Makhzen démuni dans ses fonctions d'état. C'est pourquoi il urge d'édifier historiquement un Etat moderne, à l'image de la France, structuré en institutions et établissements omniprésents.

Afin d'expliciter les mécanismes scénographiques du récit à propos de cette réalité découverte lors du voyage, le narrateur dresse des rapprochements avec son milieu (occidental), en l'occurrence l'espace du lecteur. L'écrivain fait du voyage sa propre expérience. Mais, le subjectif s'efface pour laisser, dans cette littérature d'escale, libre cours à une représentation discontinue du vécu. Le sentiment de supériorité, l'ignorance, la passivité, la peur de l'inconnu sont autant d'éléments qui conditionnent les contenus et les formes de la narration.

Au XIX[e] siècle, Alexandre Dumas développe encore cette tradition française qui voit l'Afrique comme un héritage à entretenir car il lui vient de droit des Anciens. Selon l'auteur français, l'Afrique est un continent « magique » pour Homère, Hérodote et Strabon. Il précise :

> « Si l'on en croit Pomponius Méla, les satyres, les faunes et les égipans habitaient l'Afrique ; et c'était non loin des montagnes où bondissaient ces génies capripèdes que vivaient les Atlantes, derniers débris d'une terre disparue, et qui hurlaient au lever et au coucher du soleil. » [34]

---

[32] Bernard Urbani, « Montherlant à la recherche de la *Rose de sable* », in Jean-François Durand (edit), *Regards sur les littératures coloniales,* t. II *: Afrique francophone, approfondissements*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.285.

[33] Marie Bugéja, *Nos sœurs musulmanes*, Paris, La Revue des études littéraires, 1921, p.259.

[34] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871, p.15.

Lecteur avide des anciens voyageurs, Dumas le père accepte l'invitation du ministre Salvandy de partir en Algérie. Il passe, comme c'est la coutume pour les voyageurs, par Tanger. Sa mission est de rédiger un livre sur la colonie, récompensé par dix mille francs pour des frais de voyage[35]. L'évocation de l'Afrique se fait dans le style des maîtres qui révèle la même passion le pays mythique d'Atlas et d'Hercule. Un tel amour est précédé par le caprice algérien, et d'ailleurs les voyageurs français qui arrivent pour l'exploration du Maroc, depuis l'Algérie occupée : Foucauld, Mouliéras, Segonzac, Brives, Doutté… Ils sont, en général, de fins connaisseurs de la tradition locale ; la pénétration du Maroc s'avère facile.

De la même manière, Maupassant, Flaubert, Gautier et tant d'autres écrivains consacrés voient dans l'Afrique du Nord visitée non seulement un enrichissement à leurs œuvres, une terre d'inspiration et d'exotisme, mais une redécouverte d'une patrie mystérieuse. Nous avons les œuvres *Salammbô, Bel-Ami, La Juive de Constantine* où l'Afrique est ressourcement à travers l'histoire. Les notes prises par le voyageur servent le romancier au moment de la rédaction finale pour en faire une fiction. Il y a lieu à la fictionnalisation, une fois cette partie du monde est vue / visitée. Toutefois, la distance entre le voyageur et l'écrivain apparaît manifestement lors de l'écriture, versant le Maroc dans des formes et des significations subjectives, pour retrouver un pays qui devait naturellement leur appartenir, et par là es éléments de déformation se multiplient.

La plupart des récits de voyage sont réalisés sur commande[36], même les traductions[37] de récits de voyage, chantant indéfectiblement la grandeur de la France coloniale, louant les personnages de la «pacification » – comme c'est le cas de Lyautey, sujet de plusieurs apologies et biographies qui le prennent pour un grand homme. D'ailleurs, le même Lyautey signera plusieurs préfaces de ces récits qui parlent de l'œuvre de la France au Maroc.

Selon Roland Lebel, le premier récit de voyage français au Maroc remonte au XVII[e] siècle : Jean Mocquêt écrit *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales* (1617). Garde du cabinet des singularités du Roi aux Tuileries, l'auteur envisage de faire le tour du monde.

---

[35] Cf. J. Lucas-Dubreton, *La vie d'Alexandre Dumas le père*, Paris, Gallimard, 1928.

[36] Les récits sont dédiés à des rois, ministres et ambassadeurs, en un mot à des personnalités politiques. André Chevrillon prétend faire exception. Il écrit *Un crépuscule d'Islam* (1906) et *Marrakech dans les palmes* (1920). Il voyage tout seul, sans aucune mission à remplir.

[37] *Voyage d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807*, t. 1, Paris, Imprimerie de P. Didot l'Ainé, Imprimeur du Roi, 1814.

Le traducteur et éditeur Ali Bey el abbassi dédie l'ouvrage au Roi de France : « Daignez, sire, me permettre de placer ce témoignage de mes sentiments et le tribut particulier de ma reconnaissance à la tête d'un ouvrage dont la publication est due à votre munificence royale et à votre amour pour les lettres. »

> « Je partis donc de S. Malo le 9 octobre de l'année 1601, et m'embarquai en ce navire appelé *La Serene*, chargé de sel, et assez bien équipé de vivres et munitions pour la guerre ; nous étions 25. »[38]

Le port de Mazagan (El Jadida), sous occupation portugaise, sera l'une de ses destinations. A cette époque, les côtes marocaines ne sont pas sûres pour les marins chrétiens. En plus de saccager les navires, les pirates prennent des otages, les vendent comme esclaves ou bien les libèrent en contrepartie de fortes rançons.

Au sud, à la hauteur des Iles des Canaries, Jean Mocquêt rencontre des pirates nord-africains :

> « [...] cheminant par ces sables et déserts je fis attention à être enlevé captif par ces Mores et tenant longtemps conseil pour ce faire, mais je me fuis en jetant en mer à bord d'un bateau qui vint vers terre : ce qui les émut tous à se vouloir battre ensemble, et ce Roi Baze tâchait de les apaiser, et ainsi j'échappai de ces gens-là, qui sans doute m'eussent mené vendre au loin. »[39]

Cette rencontre livresque du Français avec les Mores s'est faite ainsi bien avant le Protectorat (1912-1956), et dès les débuts du XVII^{e} siècle elle a longuement contribué à enrichir l'imaginaire gaulois par la conception d'un Maroc barbare qu'il faut pacifier ou bien civiliser, sans l'idée de le dominer. La vision prémonitoire des voyageurs se réalise plus de trois siècles après...

S'ensuivent des récits d'esclavage et de captivité, notamment durant la première période de cette littérature. Les esclaves chrétiens sont nombreux sur les terres du Maghreb, et tant de négociateurs arrivent pour réussir leur libération. Les corsaires nord-africains ne cessent de s'attaquer aux bateaux chrétiens pour amasser butins et décupler le nombre des prisonniers (pour plus de rançons). Si les diplomates (baron de Saint Amant, François Pidou de Saint-Olon, Louis de Chénier) retracent un Maroc paradoxalement complaisant, ayant une vue politiquement correcte, les voyageurs captifs (Pierre-Raymond de Brisson, Dominique Busnot) brossent le portrait d'un pays cruel et fanatique, renforçant l'image du Nord-africain farouche.

Le Maroc, la France et l'expérimentation africaine

La littérature française présente une diversité de récits de voyage : récits de captivité, carnets de route, romans, essais, missions, relations de voyage... Cette panoplie correspond aux intérêts du récit : histoire, sociologie, ethnographie, linguistique, archéologie, droit, botanique, folklore... Edmond Doutté en est un bon exemple, avec ses récits *Marrakech* (1905) et *En tribu* (1914), il dévoile des facettes négatives du Maroc à l'aube du Protectorat, avec une France assoiffée de connaissances sur l'objet à conquérir.

---

[38] Jean Mocquêt *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales*, Rouen, chez Jacques Caillove, 1617, p.35.
[39] ibid. p.43-44.

Malgré la variété des voyages réalisés, les auteurs français développent la même expérimentation du fait marocain. Ils apparaissent maîtres de leur parcours dans un tel univers étranger, surmontant les contraintes du voyage, en plus d'être conscients des modalités de relation avec l'Autre. Ils ne remettent jamais en question les compétences des ambassadeurs ou bien des représentants au Maroc. Les supérieurs sont capables non seulement de répandre efficacement les affaires françaises, mais aussi de les gérer et expliquer. Aucune attitude critique n'est permise dans les récits, concernant l'Occident. De surcroît, ils découvrent étrangement ce qu'ils savent déjà : l'altérité est explicitée dans des détails diaboliques.

En général, ces voyageurs français sont loin d'être des Romantiques, en quête d'un assouvissement pour le Mal d'être, mais des patriotes en prospection de terres à occuper afin de revigorer la France impérialiste. Missionnaires, militaires, diplomates, correspondants de guerre[40], ingénieurs, médecins, photographes et marchands concourent à analyser l'Ailleurs. Leurs récits scellent la période de l'exploration avant l'arrivée des colonisateurs, et durant le Protectorat projettent l'établissement, voire des assises pérennes.

Le médecin conquérant

Ce qui en ressort des écrits français diffusés au grand public (et laissons de côté les archives et les documents inédits), c'est qu'entre les sultans et les gouverneurs de la France (rois, empereurs et présidents) existent des relations diplomatiques, des échanges de cadeaux, militaires et de toubibs… Les rapports (de diagnostic politique) sont souvent d'entente scellée, voire de collaboration mutuelle. Précisément, entre 1901 et 1902, divers accords sont signés entre l'Empire chérifien et la France, et parmi ces ministères étrangers il y a toujours un médecin.

Bien avant, au XVI^{e} siècle, les relations entre les deux Etats sont également bonnes, et deviennent meilleures au XVII^{e} du fait que l'Occident propose des services médicaux au Palais. Le contrat de confiance est intimement renforcé. Rappelons que l'auteur Jean Mocquêt est un apothicaire qui se rend à Marrakech pour répartir des soins dans la cour. Il y a aussi Henri III qui envoie un thérapeute pour s'occuper de la santé de la famille du sultan Ahmed al Mansour (1578-1603). C'est vers 1578 que le médecin Guillaume entame une telle tradition qui jette progressivement les guérisseurs locaux aux oubliettes. La science est préférée à la tradition. Dix ans après, c'est le médecin Arnoult de Lisle qui le remplace. Dix ans après, c'est Etienne Hubert. Le voyageur, de formation praticien, s'acquitte consciencieusement de la tâche de 'reproduire' les secrets du pays visité à ses concitoyens, suivant l'exemple du topographe et / ou celui du militaire. Doté d'un statut exceptionnel, le guérisseur occidental a accès aux zones interdites sans jamais être pris pour un Occidental.

[40] Charles Yriarte est, par exemple, un envoyé du *Monde illustré*, il rédige *Sous la tente, souvenirs du Maroc, récits de guerre et de voyage*, Paris, éditeur Morizot, 1863.

Roland Lebel précise que la présence médicale française date des temps de guerre et de trouble :

> « Au temps de la course et de l'esclavage, les chirurgiens avaient une situation souvent privilégiée, ainsi qu'en témoignent les histoires rapportées par le sieur Mouette et la relation de l'heureux esclave La Martinière.» [41]

Les missions européennes, sous l'étiquette médicale, trouvent toujours un bon accueil au Maroc. Cette tradition de rétablissement de la santé va créer de l'assistance conditionnée, et ouvrir en parallèle, avec d'autres domaines scientifiques, le Maroc sur les temps modernes.

En général, le colonisateur peut répondre positivement aux aspirations de la caste gouvernante, en commençant par un entretien médical de la cour. Avec l'établissement du Protectorat, les médecins agrandissent leur champ d'intérêt : ils s'intéressent aux tribus sans exception, comme ce l'est l'exemple du docteur Paul Chatinières, auteur de *Dans le grand Atlas marocain* (1919), dépêché sur Marrakech par Lyautey. Cela renforce l'occupation et l'administration des tribus, surtout les plus réticentes. Autrement dit, le médecin explore les lieux lointains, entame d'habitude l'interrogatoire avec le malade sur ses conditions de vie et celles du groupe, avant d'ausculter et de prescrire les médicaments. Cet interrogatoire sert de stratagème pour recueillir des informations naguère interdites. Et Lyautey de dire avec raison : « Un médecin vaut un bataillon. » Cette cure s'annonce non seulement ponctuelle, mais surtout générale.

La réception royale du voyageur français

Les voyageurs occidentaux sont royalement reçus par les autorités. Ils sont protégés, nourris et entretenus lors du parcours. Loti en dit beaucoup dans *Au Maroc*. Le sultan n'est pas, cependant, épargné de critiques autant objectives qu'intimes[42]. Les récits exotiques français disent beaucoup de l'absence de sécurité dans le pays à cause des défaillances de l'autorité chérifienne, en plus de l'obscurantisme et du totalitarisme de la cour. Le règne de l'injustice est partout, avec des tribus qui ne cessent de s'insurger contre le fisc, décuplant l'espace du siba.

En vue d'assurer la pérennité du Pouvoir, le sultan se fait alors force mobile : « il passe une grande partie de son existence sous la tente, dans les camps, avec tout son Makhzen »[43]. Ces déplacements incessants signifient d'une part que les révoltes tracassent et menacent le Palais, et de l'autre que l'espace marocain est divisé entre lieux sécurisés et d'autres dépourvus de toute présence chérifienne[44].

---

[41] Roland Lebel, *Les voyageurs français du Maroc, l'exotisme marocain dans la littérature de voyage*, Paris, Bibliothèque de culture et de vulgarisation nord-africaines, Librairie coloniale et orientaliste Larose, 1936, p.205.

[42] Gabriel Veyre publie vers 1905 un texte intitulé *Dans l'intimité du sultan*, (Paris, Hachette, 2013) où il expose les excès de la cour.

[43] R. Lebel, *op.cit.* p.153.

[44] Fernand Linarès, *Voyage au Tafilalet Avec S. M. le sultan Moulay Hassan en 1893*, « Bulletin de l'Institut d'Hygiène du Maroc », n° III et n° IV, 1932.

L'angoisse, la peur de l'indigène, le dégoût de la saleté, et la fausse compassion sont les sensations de voyageurs qui émanent des œuvres au moment de décrire le chaos, sauf il y a de la fascination ressentie envers les paysages exotiques. Cet unique point d'attraction n'est en fait qu'une expression impérialiste : s'émerveiller face à l'abondance des ressources naturelles. L'idée de l'exploitation est implicitement insérée. En outre, il faut y ajouter le mythe du paradis perdu : là ces motifs vont d'un récit de voyage à l'autre, constituant des réseaux de portée édénique.

En outre, le voyageur est sous contrôle permanent du Makhzen et des militaires français. Pour le périple de Reynolde Ladreit de Lacharrière, auteure de *Voyage au Maroc : le long des pistes maghrébines*[45], c'est le vice-consul de Marrakech qui lui prépare les formalités de son incursion. Il lui recueille les renseignements sur la viabilité des routes, ameutant des *rekkas* (coursiers), offrant une caravane, un *zettat*, (guide accompagnateur), des tentes et des provisions. En général, les voyageurs ont un permis (sauf-conduit) des autorités françaises qui est supervisé par l'ordre local. L'auteur des récits de voyage traduit l'étroite connivence avec les autorités françaises et chérifiennes, que dire encore des contenus et de l'authenticité du récit ?

En général, la réception somptueuse du sultan est souvent citée dans les récits de voyage. Roland Fréjus décrit la réception de Moulay Rachid (1666-1672) comme magnifique dans sa *Relation d'un voyage fait en 1666 aux royaumes de Maroc et de Fès*.

Par contre, d'autres voyageurs français brosseront un portrait hétérogène du même sultan, dans différents styles et tons où l'ironie et la satire tiennent la part du lion, bien que le cadre soit minutieusement arrangé par les autorités locales.

En somme, les rapports entre le palais et Paris sont fréquents, continûment asymétriques[46], rapportés dans des récits où l'ironie est la figure prédominante, mais quand il s'agit du peuple, l'ironie perd beaucoup de son étanchéité.

Le référent marocain sur le chevalet français

Les récits sont unanimes : le peuple marocain est à la dérive à tous niveaux, et c'est la boussole française qui le guide vers la côte du progrès. Les voyageurs

---

« Moulay Hassan se créa une existence nomade, pénible, mais obligatoire, consistant à se mettre en campagne tous les ans, du printemps à la fin de l'automne, pour parcourir successivement, à la tête de son armée, les diverses régions de l'Empire et recouvrer ainsi, de gré ou de force, les impôts arriérés et pour surveiller les grands seigneurs terriens, vassaux de nom plus que de fait, toujours enclins à éluder les obligations et les redevances du vasselage, en manifestant des velléités d'indépendance sur leur prétendu territoire. Durant l'hiver, la cour chérifienne reste cantonnée dans une des trois capitales du royaume, Fès, Meknès, Marrakech. » (p.7)

[45] *Voyage au Maroc : le long des pistes maghrébines*, Paris, édition Larose, 1913.

[46] Nous faisons référence à des rapports diplomatiques où le dérisoire prédomine. Les ambassadeurs du sultan à Paris sont décrits comme des personnages fantasques. Citons le Caïd Tumim en 1682 qui offre comme cadeau au roi de France deux lions, une tigresse et quatre autruches. Il y a aussi le célèbre ambassadeur Abdellah Ben Aissa envoyé vers 1698 par Moulay Ismaël (1672-1727) auprès de Louis XIV pour demander vainement la main de la princesse Marie Anne de Bourbon (1666-1739).

ne se détachent pas de l'esprit républicain (révolutionnaire) au moment de réfléchir au fait nord-africain. Souvent citées dans les commentaires et digressions du récit, les trois valeurs de la Révolution (fraternité, égalité et liberté), sont constamment redéfinies, voire vidés de sens, surtout si on les rattache à l'historique. Notons-le encore que l'alliance se fait, en réalité, avec la monarchie et les castes pour sceller la continuité du Pouvoir, d'où la dénomination « Protectorat ».

Le peuple maure est présenté dans un tableau négatif. Il est de nature esclavagiste : « Au-dessous de ce nègre ils ne voyaient rien dans l'échelle des êtres, sinon peut-être le sanglier »[47]. C'est Alexandre Dumas, métis de naissance, qui parle d'évidence en pénétrant l'âme de domestiques maures pour révéler leur racisme, et laissant de côté le point de vue des messieurs Florat et de Saint-Léger, maîtres français.

Cette rencontre entre la Gaule et le Maroc se fait à travers des récits de voyage construits à partir d'images préconçues et inconscientes. La représentation péjorative de l'indigène est itérative. Par le prisme de leur culture, les écrivains français tentent d'expliquer à leur aise le Maroc, d'en apporter des vérités forgées à partir d'une fabulation (ou fantaisie) filée. Ils rapportent l'inconnu, l'invisible et le complexe, ils en font une explication détaillée et simpliste pour le lecteur français. Ils situent le Marocain dans l'aire arabe (orientale). Ils préfèrent l'étiquette « Arabes » ou « Musulmans » à « Marocains ». Ils méconnaissent souvent la langue arabe, à l'exception d'un lexique pauvre, de quelques mots usuels, que les auteurs s'empressent à transcrire, par amour exotique, dans les récits et à exploiter dans les glossaires. Ils s'empressent à qualifier d'arabe tout ce que disent les Marocains. Quand il est question de la langue amazighe, les références se font timides, et il n'y pas d'intérêt à citer ce dictionnaire vulgaire. Tout en ignorant tout de la langue autochtone, les voyageurs mettent dans le même panier les dialectes. Les ethnographes s'empressent, encore, de dresser des rapprochements avec le sémitique, et à mélanger langues et registres.

En effet, rares sont les récits viatiques de haute facture littéraire. Mouette écrit dans la préface de *Relation de sieur Mouette* : « Au reste, je me suis moins attaché à l'élégance et au style, dans ma narration qu'à la vérité des choses »[48]. Il confesse alors la simplicité de sa composition. Aussi est-il que le sens de l'authenticité et de l'objectivité est souvent absent quoique l'auteur prétende maîtriser le sujet. Le paradoxe et l'incohérence sont les éléments fondateurs de cette tradition académique qui entend étudier la Réalité. Le référent marocain est explicité, vulgarisé et cerné dans ses manifestations, souvent contradictoires. Les représentations locales sont en soi des signes de cette identité à reformuler suivant le discours officiel.

---

[47] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871, p.66-67 ;

[48] Germain Mouette, *Relation de sieur Mouette*, Paris, édition J. Cochart, 1683.

L'imagerie française devient, à notre point de vue, un diptyque qui révèle dans un volet les traits négatifs, et dans l'autre les traits à refaire selon le mode gaulois. Ces images sont fournies par les préjugés, les idées fixes et les stéréotypes. Entre l'espace propre à l'auteur et l'espace représenté (référent marocain) naissent des écarts et des différences qui suscitent au lecteur français le sentiment de supériorité, la méfiance, la peur et le rejet, et de l'autre côté chez le lecteur marocain la haine de soi, surtout s'il prend ces récits pour des textes réalistes.

Certes, les voyageurs français entendent composer des documents scientifiques, apportant en annexe des cartes géographiques munies de statistiques. En énonçant des vérités historiques et ethniques sur le pays, les auteurs français mettent en application l'idée d'exploration de ce référent étranger. Ces narrations équivalent à des tractations impérialistes où la France se proclame non seulement digne d'occuper le Maroc au nom de la Civilisation, mais aussi d'annoncer les jalons qui puissent déconstruire ce référent.

La description des coutumes est utile pour voir comment la culture visitée est jalonnée par le regard étranger. Tout attire l'attention du visiteur perspicace. Par exemple, Delacroix verra dans les vêtements locaux un objet attractif : « Le costume est très uniforme et très simple ; cependant par la manière diverse de l'ajuster, il prend un caractère de beauté et de noblesse qui confond »[49]. Le poétique sert dans le récit de voyage à gommer les moments de précision objective. Quant à la description, elle n'est pas gratuite, au narrateur d'en profiter pour mettre en relief les points de différence.

Les récits de voyage de tradition française développent la présence négative du référentiel (local), même dans les passages dits humanistes. Munis d'une vision géographique, ils dressent des listes exhaustives des noms d'autochtones, de villages, de villes, de tribus, de la flore locale, de la faune locale, des ressources…

A propos du génocide provoqué par les colonisateurs, les récits passent sous silence les détails. S'ils le font, ce sera dans un style atone, à l'instar des vieux textes romains, qui s'attardent sur la complainte envers le propre, et « proclament » l'indifférence envers l'autochtone. Tant d'épisodes de crimes collectifs sont camouflés par les archives coloniales. Ces lettres, notes, rapports, et études, qui remettent en question les bienfaits humanitaires de la France, sont soigneusement scellés.

Rappelant un génocide contre une tribu septentrionale, Alexandre Dumas tend à l'altération de l'appartenance identitaire, d'où le manque à la vérité :

> « Après l'oued M'Louïa vint le cap Melonia : c'est à ce cap que le général Cavaignac accula cette tribu arabe des Beni-Snanen, qui avait trompé le colonel Montagnac par un faux message, et qui avait été cause du désastre de Sidi-Brahim.

[49] Eugène Delacroix, *Lettres du Maroc*, Paris, E. Charpentier, 1880, p.14

> Les quatre ou cinq mille Arabes avaient été égorgés ou poussés à la mer. Nos soldats, furieux, ne faisaient aucun quartier.» [50]

Toujours est-il que, suivant l'exemple romain, le voyageur explique le génocide par la résistance incessante des indigènes – dite tromperie ou bien agression[51], et se proclame protecteur des autochtones démunis. En plus, il fait des Ayt Iznasen une tribu arabe. Ce crime est enfin renforcé par l'insouciance du maître à défendre la cause juste.

Quant à la structure du récit de voyage français, elle est en boucle, avec des procédés qui reproduisent le même schéma. L'histoire embrasse le mouvement du voyage, jusqu'à se confondre avec. Les procédés d'opposition, d'analogie ou de métaphore sont employés afin de rendre familière cette réalité. L'ordre diégétique coïncide avec la chronologie des faits vécus. Le récit et le voyage forment un même ensemble. Les repères spatiaux et temporels sont abondants dans *Le Maroc inconnu* et *Au Maroc*. Roland Lebel verra l'œuvre marocaine de Loti comme une continuation d'une tradition française des récits d'ambassades en des temps où les Européens préparent l'occupation du Maroc : « il se trouvait, pour ainsi dire, en puissance dans quelques-uns d'entre eux, notamment dans celui de Gabriel Charmes. »[52] Pierre Loti ne fait que reproduire des passages (femmes penchées à la terrasse) de *l'Ambassade au Maroc* (1887) de Charmes qui, à son tour, récrit d'autres scènes 'marocaines' de Roland Fréjus. Cette reproduction successive de clichés tient un lieu crucial dans l'imaginaire français, développant des relais de formes et de significations. Il revient à chaque auteur de passer le témoin à l'écrivain embauché pour avoir le référent marocain, à chaque renouvelé et actualisé...

A son tour, le peintre Eugène Delacroix voyage en tant que membre de l'ambassade de M. de Mornay en 1832. Il séjourne un mois à Tanger, il voyage également vers Meknès :

> « Delacroix n'écrivait pas pour être publié ; ses notes étaient des documents pour faire des tableaux, non pas des livres ; et ses lettres écrites de premier jet, donnent une très pittoresque évocation des scènes qui l'avaient frappé » [53]

En plus des portraits et paysages qui sont les premières représentations picturales du Maroc rapportées par un œil français[54], nous avons son *Journal*

---

[50] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871, p.148

[51] Paul-Félix Reguert (capitaine), *L'Agression riffaine en 1925. Quelques réflexions et épisodes*, Préface du général Calmel, adjoint au maréchal Lyautey, Paris, Impr.-édit. Charles-Lavauzelle et Cie, 1933

[52] R. Lebel, *op.cit.* p.171.

[53] ibid, p.113.

[54] Les tableaux de Delacroix sur le Maroc sont nombreux : *Cheval arabe à la couverture bleue, (1823), *Fantasia arabe ou exercices marocains, (1832), *Fantasia marocaine, (1832), *Paire de babouches, (1832), *Les Aïssaouas, (1838), *Fanatiques de Tanger, (1838), * La Noce juive au Maroc, (1841), *Le Sultan du Maroc entouré de sa garde, (1845), *Corps de garde à Meknès, (1846), *Corps de garde marocain, (1847), *Musiciens juifs de Mogador, (1847), *Marocains jouant aux échecs, (vers 1847-1848), *Comédiens et Bouffons arabes, (1848), *Cavalier arabe donnant un signal, (1851), *Marocains en voyage, (1855), *Les Convulsionnaires de Tanger,

publié par Paul Flat vers 1893 où il explicite son art romantique, où il expose subtilement les différents tableaux du référent nord-africain.

Dans ces relations françaises se trouve une logique discursive où l'Occidental se voit civilisé et donneur de leçons. Cette logique est partagée entre le missionnaire qui veut fonder le bonheur, le progrès et la justice pour l'homme (mission civilisatrice), et le politique qui recherche dans le cas du Maroc, une pénétration pacifique. Cette ambivalence régénère une sorte de paternalisme négatif, voire parricide.

Somme toute, le voyageur français s'attarde plus sur le personnel dans sa description du Maroc, au lieu de rechercher la vérité des choses sur une terre qu'il entend plus conquérir que découvrir. Malgré ce trait hautement subjectif, ces récits constituent une référence importante pour expliquer la vision de l'histoire marocaine.

(1857), *Chevaux arabes se battant dans une écurie, (1860), *Camp arabe, la nuit, (1863), *La Perception de l'impôt arabe ou Combat d'Arabes dans la montagne, (1863).

Chapitre I :

PIERRE LOTI : DES PREJUGES A LA RECONSTRUCTION DU MAROC [55]

Le propos, dans cette analyse du récit de voyage *Au Maroc* (*AM*) et du roman autobiographique *Prime Jeunesse* (*PJ*)[56], est double. Il s'agit de soulever, à partir de la vision d'un écrivain connu, Pierre Loti (1850-1923), quelques aspects de la construction du Maroc, dit arabe et vieux, dans l'imaginaire français, et de dissocier le littéraire et l'idéologique dans une telle conception exotique. Derrière cette fiction s'étalent également des traits réalistes du pays africain. Parallèlement, cette étude mène à terme une double analyse : d'une part la vision d'un militaire iconoclaste[57], et de l'autre celle d'un explorateur à sensibilité particulière, autant romantique qu'européocentriste[58], qui ne cesse d'énoncer simultanément sa fascination et sa répulsion du monde oriental[59]. La

---

[55] Publié dans *Tawiza* n°129-132, janvier-avril 2008.
Romantique tardif et ethnographe dandy, il se plaît alors à décrire d'un côté les ciels, la végétation, les animaux, les murs, les costumes, les mosaïques, les décors… qu'il qualifie de positifs, et de l'autre les physionomies, les attitudes, les anecdotes, les repas, les rites, les fêtes… qu'il voit comme éléments négatifs. Autrement dit, la nature est accueillante en face d'une culture à revoir. Le Maroc de Loti est, donc, bon de nature, mais avili par ses hommes, son histoire et sa culture. Il se plaît ensuite à exhiber une mémoire qu'il méconnaît, enfin il propose de déconstruire la structure dialectique des institutions makhzéniennes et des constitutions tribales du siba, en mettant en évidence de quel côté le colonialisme naissant devait se positionner.

[56] Nous n'allons citer et analyser *Prime Jeunesse (PJ)* que pour illustrer cet Orient recherché par l'auteur depuis son enfance. Il n'y est point question du Maroc, ni des affaires africaines. Le mot « Maroc » n'y apparaît point, mais nous y recherchons plutôt le paradis « oriental » recherché par Loti.

Par contre, *Au Maroc (AM)* se révèle une aventure marocaine, narrée dans un ton angoissant : l'auteur ne retrouve pas son Orient tant aimé… Il se retrouve dans un espace doublement signifiant : luxueux et misérable, paradisiaque et infernal, occidental / oriental… Cette déception est manifeste dans sa vision de voyageur insatisfait.

[57] Gabriel Faure, *Ames et décors romanesques*, Fasquelle, Paris, 1925
« Impossible de lui trouver un maître. Il est le phénomène de « génération spontané » le plus inexplicable de toute notre littérature. » (p.16)

[58] Romantique tardif et ethnographe dandy, il se plaît alors à décrire d'un côté les ciels, la végétation, les animaux, les murs, les costumes, les mosaïques, les décors… qu'il qualifie de positifs, et de l'autre les physionomies, les attitudes, les anecdotes, les repas, les rites, les fêtes… qu'il voit comme éléments négatifs. Autrement dit, la nature est accueillante en face d'une culture à revoir. Le Maroc de Loti est, donc, bon de nature, mais avili par ses hommes, son histoire et sa culture. Il se plaît ensuite à exhiber une mémoire qu'il méconnaît, enfin il propose de déconstruire la structure dialectique des institutions makhzéniennes et des constitutions tribales du siba, en mettant en évidence de quel côté le colonialisme naissant devait se positionner.

[59] Gabriel Faure, ibid. « Si je rapporte ces menus faits, c'est qu'ils montrent combien Loti était peu le personnage guindé, distant, indifférent, que tant de critiques – qui, au fond, l'ignoraient – ont voulu voir. Il n'y avait pas de cœur plus chaud, plus sensible, plus occupé des autres. […] Mon confrère Paul-Faure, qui l'a bien connu, le juge excellemment : « Dans les moindres manifestations, quelles façons de prince ! Quelle sensibilité à vif sous cet aspect parfois glacial que certains prennent pour de la pose, et qui est tout simplement cette pudeur charmante qu'éprouvent à se montrer les âmes pleines de trésors ! » » (p.11-12)

première est à la fois tissée par le voyageur-stratège militaire qui repère les points de force et de faiblesse du pays visité, analyse ses institutions et mesure la distance entre le « makhzen » et le « siba », et la seconde par le regard incisif et rêveur de Loti le pèlerin créateur, en quête du beau vague, et de satisfactions multiples où les sons émeuvent ou terrifient son oreille, et les images impressionnent son regard. C'est pourquoi nous allons lire ses deux récits en fonction d'éléments appartenant au biographique, au vécu et au vu : Loti se dévoile comme un éternel enfant mélancolique, et un adulte fantasque épris d'un Orient français, infini et irréel[60].

Certes, il sera question d'une étude qui réunit l'esthétique, le politique, l'idéologique et l'historique. L'on ose rechercher auprès de l'écrivain occidental d'une part la construction de la double image du Maroc officiel qui se manifeste dans tous ses éclats et celui de siba obscur et menaçant, et par extension l'image infinie du Maroc possible, et de l'autre la reconstruction d'une identité nouvelle par l'impérialisme français. Pour l'œil étranger, deux espaces surgissent d'*AM*, antagonistes dans leur constitution. Que pourra l'imminent Protectorat 'assurer' devant un tel dédoublement de la perception du même corps civilisationnel ? Répondre à cette question est difficile, surtout si l'on sait que ce « Moghreb », selon l'appellation de Loti, est en plus de pluriel, désuni, sale, vieux et immuable, le Couchant de l'univers arabo-musulman. (*AM,* p.153-154).

Etudier le référentiel « officiel » marocain, vu et conçu par les Français avant l'instauration du Protectorat semble à la fois une tâche complexe mais d'une grande importance, d'autant plus que cette vision occidentale préjuge le pays, les gens, les seigneurs et la culture. Il le dit vieux, comme il dira du Japon « petit ». (*cf. AM,* p.118) Cet adjectif relève de la manie de l'écrivain, fort probablement liée à la fuite du temps, à la dégénérescence…

Le Maroc lotien, à travers la vision de l'enfant qui le voit oriental et celle du voyageur qui croit rencontrer l'Orient arabe, apparaît un pays totalement démuni d'une part de son identité millénaire, et de l'autre refait dans son être. Il se fait rêve d'un Orient infini, s'étendant jusqu'aux terres africaines. L'entreprise fictionnelle de Loti se veut ainsi construction de préjugés, une tare constante chez tout voyageur occidental, tout au moins encore chez cet enfant qui se revendique oriental. Quels seraient donc les secrets nourris par le narrateur lors de cette entreprise sans action[61] ? Il n'en dit rien, c'est aussi le cas des motivations de son voyage. Ce silence est éclatant. Mais, le récit en soi est le truchement de ses pensées, étant donné que la narration des chapitres du

[60] « Quelquefois, en présence du papillon, dans le calme gris des soirs d'hiver, j'allais jusqu'à chanter moi-même le petit refrain plaintif de la "bonne histoire" en me faisant la voix très flûtée qu'il fallait; alors le porche de Borie m'apparaissait plus nettement encore, lumineux et désolé, par un midi de septembre; c'était un peu comme l'association qui s'est faite plus tard dans ma tête entre les chants en fausset plaintif des Arabes et les blancheurs de leurs mosquées, les suaires de chaux de leurs portiques... » (*PJ*, p.178)

[61] Loti ne satisfait pas les lecteurs qui recherchent de l'action (aventures) dans son voyage d'*Au Maroc*. Les péripéties sont récurrentes, avec l'absence de l'inattendu qui est indissociable du voyage.

voyage est une contamination des lectures de l'époque. L'Afrique est plus sauvage quand elle est placée dans son espace siba, dit Loti avec force précisions, et il revient à l'Occident la tâche de la dompter, de la domestiquer et de la faire évoluer. Autrement dit, si les Romantiques parlent du bon sauvage, et les Surréalistes de l'artiste sauvage, Loti parle de l'Africain, ce sauvage « à recréer », et dans le cas du Maroc du « Berbère » à renommer.

I.- *PIERRE LOTI ET SON MAROC ORIENTAL*

Sans une définition générique précise, Pierre Loti dédie son *AM* (1890) au ministre plénipotentiaire de France à Tanger, Jules Patenôtre (1845-1925). Ami des personnages influents de l'Etat, il est invité par ce même haut fonctionnaire pour faire partie de l'expédition officielle franco-marocaine : le ministre présente ses lettres de créance au Sultan du Maroc (*AM,* p.138). Le romancier lui tient compagnie dans cette pérégrination africaine. La lettre de l'amphitryon est datée du 20 février 1889 :

> « J'ai pensé que l'idée de visiter, dans des conditions exceptionnellement favorables, un des rares pays qui ne soient pas encore entamés par la civilisation occidentale aurait peut-être quelque attrait pour vous et que vous pourriez y puiser la matière d'un livre original. » (*AM*, p.266)

Force est de constater que le ministre-amphitryon est pratiquement effacé durant le récit, sauf quelques situations où nous avons sa grande déférence pour les traditions arabes. (*AM,* p.44) Une année après, ce récit est, en fin de compte, un couronnement inédit pour Loti : une admission remarquée à l'Académie de Richelieu[62].

L'auteur débarque à Tanger le 26 mars 1889 où il dévoile une cité anarchique, abandonnée aux étrangers : le sultan la considère comme infidèle. A la fin du récit, Loti verra Tanger autrement : « le comble de la civilisation, du raffinement moderne. » (*AM,* p.260) et cité « ouverte et sûre » (*AM,* p.260). La chaux des ruelles et des impasses lui fait voir l'éloignement et l'étrangeté réels de l'Europe. Il y reste huit jours à cause des préparatifs pour le voyage à l'intérieur du pays. Le convoi français est escorté par la troupe d'un caïd[63],

---

[62] En 1891, il entre en concurrence avec Zola pour une place à l'Académie Française, et il va gagner par 35 voix à 18, et sa nomination fait date : il est le plus jeune membre de l'Institution.

[63] Sous forme d'illustration, nous avons le chapitre du caïd emprisonné à cause de la plainte française :

* « Ce sont les trois épouses d'un caïd de la région. Pour des méfaits qu'il ne m'appartient pas d'apprécier, leur mari a été enfermé, depuis déjà deux ans, dans les prisons de Tanger, sur les instances de la légation de France. Et elles voudraient que le nouveau ministre français, comme grâce de joyeux avènement, demandât au sultan de Fez de le mettre en liberté. » (*AM*, p.47)

* « Et trois femmes sont là – les suppliantes – enlaçant de leurs bras le mât de notre pavillon de France. » (*AM*, p.46)

* « leurs tuniques flottantes, agrafées aux épaules par de larges plaques d'argent que l'on voit briller, dissimulent toutes les lignes de leurs corps. » (*AM*, p.46)

D'ailleurs, la seule femme avec laquelle l'auteur entretient un dialogue est bien une vieille femme, la mère du caïd :

traversant ponts antiques (*AM,* p.101) et rencontrant tribus accueillantes et tribus menaçantes. Sous le drapeau de soie rouge du sultan, l'auteur découvrira un pays sauvage, hospitalier, inondé de lumière, enfermé dans un silence total. Les portraits brossés s'approchent peu ou prou des quarante-neuf tableaux marocains d'Eugène Delacroix.

Cette position ambiguë de l'Afrique explique relativement pourquoi le surréaliste André Breton, amateur de l'Afrique primitive et opposant à l'Impérialisme, crache le premier sur la tombe de Loti, il l'intègre dès 1924 aux deux autres écrivains détestés : Maurice Barrès et Anatole France. A cause de leur idéologie réactionnaire, Breton les surnomme respectivement « l'idiot », « le traître » et « le policier»[1]. Que dire au juste de cet idiot qui demeure quand même un modèle pour Henry James, Marcel Proust, Raymond Roussel et Julien Gracq[2] ? Cette question est difficile à résoudre vu qu'elle traite du goût, du style et de la vision du monde.

A travers son œuvre, l'auteur intègre à la culture française des empreintes d'ailleurs, plus explicitement ottomanes, arabes, persanes, égyptiennes, japonaises, chinoises et indiennes[3]. Le voyageur perce des espaces vierges, et les transforme en fiction. Ses récits de voyage sont, en fait, nombreux : chaque roman correspond à un pays déterminé, à sa culture. Cette quête est celle d'un pilleur intellectuel : il vole des monuments, des reliques de partout. En bon courtisan il réalise ses rêves matériels sans se détacher de l'ironie :

> « [...] je lui sais gré d'être beau ; de ne vouloir ni parlement ni presse, ni chemin de fer ni routes ; de monter des chevaux superbes ; de m'avoir donné un long fusil garni d'argent et un grand sabre damasquiné. » (*AM*, p.18)

Le sabre et le fusil sont des objets chers à Loti, et il les rapporte en France comme preuve de son voyage dans la cour chérifienne. Le sabre est en soi un signe plus de reconnaissance... Ici, à l'instar des autres voyageurs occidentaux, il loue la générosité des Marocains. Il n'y a pas de trace, selon le même Loti, de l'institution ni du confort moderne. Ce manque de la modernité va, en quelque sorte, expliquer de tels gestes, et peut-être légitimer étrangement la présence française.

Quand il est question de cadeaux royaux, l'auteur perd son aigreur, et devient agréable dans ses propos. L'auteur adore les vieux joyaux[4]. Quel dessein ont

---

« Je m'approche de leur groupe ; alors une vieille tatouée, qui me dit être la mère du caïd, prend dans ses mains le pan de mon manteau et l'embrasse. De cet instant, je me sens gagné de leur cause et me promets d'intercéder pour elles quand le moment sera venu… » (*AM*, p.49)

[1] cf. *Manifeste du Surréalisme*, Paris, Gallimard, Folio, 1985 (1924).

[2] Pierre Loti s'excuse de la simplicité « stylistique » de son récit. Il est utile de rappeler que le « style » d'*AM* est moins élaboré que celui qui la force de son chef-d'œuvre *Aziyadé.*

[3] Gabriel Faure, *op.cit.* « Mais je ne veux pas décrire ces choses tant de fois reproduites par la plupart des journaux illustrés du monde. Qui ne connaît les salles japonaise, chinoise, arabe, basque, et surtout la mosquée, entièrement rapportée de Turquie, morceaux par morceaux ? » (p.14)

[4] « Oh ! les étranges vieux bijoux que l'on vend à Mékinez ! A quelles époques ont-ils bien pu être neufs ? – Pas un qui n'ait un air d'antiquité extrême : de vieux anneaux séculaires sur la peau humaine ; de larges agrafes pour attacher les voiles ; de vieux petits flacons d'argent , à

ces éloges présentés dans une série de négations ? Faut-il à ce moment les corréler au présent rayonnant ? En général, comment perçoit-il l'autre, l'altérité et le différent ? En méconnaissant l'arabe dialectal et l'amazigh, comment peut-il représenter le séjour ? Il dit deviner ce que disent les gens : « des vieillards qui sourient avec bonhomie et me donnent, sur ces oiseaux, des explications arabes que je ne comprends pas. » (p.202) Il se fie alors aux sensations et impressions, notamment des moments d'exaltation sur des terres lointaines. Il quête sa *propre* enfance sacralisée dans son imaginaire[1]. Cela doit expliquer cette teinte nostalgique qui traverse le récit, et le lecteur se trouve incapable de saisir de quelle nostalgie il s'agit au fait. La couleur sombre prédomine, et si la blancheur est citée c'est par contraste ou pour renforcer les effets du noir ubiquitaire sur le paysage.

En général, un air d'angoisse tisse totalement *AM* où le voyage est sans naufrage ni périls à affronter. Comment expliquer ses inquiétudes et ses sensations douloureuses ? Ce récit est composé avant la présence effective du colonialisme français. Selon Roland Lebel, ce récit fait partie des chroniques d'ambassades qui connaissent le jour « au moment des compétitions européennes au Maroc. »[2] Il ajoute qu'avec une telle pérégrination romancée le Maroc aura effectivement droit d'entrée dans la littérature française.

1.-La première visite : le figement du Maroc

Avec les écrivains français des XVIII[e] et XIX[e] siècles, l'Afrique est recréée dans sa matière première et sa manière d'être, selon une vision étroitement subjective –pour ne pas dire fantasmagorique. Dans le cas de l'Afrique du Nord, il apparaît comme si le Maroc n'existait pas, et qu'il fallait le créer. Les Occidentaux le découvrent, et il revient justement aux Français de le fabriquer, pièce par pièce, idée après idée, pour en faire un système de préjugés occidentaux. Pourtant, annulant les préjugés fort répandus en France contre les Turcs, Loti en crée d'autres autour de l'identité marocaine, notamment contre les tribus et leurs coutumes millénaires, allant de la rapine à la saleté.

A sa première visite au Maroc, Loti découvre un peuple qui déteste l'Européen (ou le Chrétien)[3]. Il risque, à son tour, d'avancer des opinions et des

---

pendeloques de corail, pour contenir du noir à peindre les yeux, avec des crochets pour les attacher à la ceinture ; des boîtes pour corans, toutes gravées d'arabesques et portant le sceau de Salomon ; de vieux colliers de sequins, usés sur des cous de femmes mortes ; – et une quantité de ces larges trèfles, en argent repoussé enchâssant une pierre verte, que l'on s'attache sur la poitrine pour conjurer le mauvais œil. – Dans les niches des vieux murs, devant les vendeurs accroupis, ces choses sont étalées sur des petits dressoirs en bois crassi et vermoulu. » (p.242)

[1] Gabriel Faure, *op.cit.* « Je détruirais plutôt toute la maison que de toucher à cette pièce », me dit Loti, en me montrant la petite chambre, hermétiquement close, close aux scellés, où sont rangés les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse. » (p.19)

[2] R. Lebel, *op.cit.*, p.171.

[3] « De l'autre côté de la ville, à la porte de sortie, une vieille femme, qui pense que nous ne comprendrons pas, fait semblant d'être une mendiante en prière pour notre bon voyage, et, tout en tendant la main pour recevoir des aumônes, nous chante : « Dieu maudisse votre religion ! maudisse ! maudisse ! »

informations erronées, en se basant sur le mythe de l'Autre sauvage, laid et menaçant, inhumain et cruel, désorganisé et misérable. Cela fait partie du système des prétextes coloniaux. Il y a bien d'une part cette répulsion même, et de l'autre l'inévitable attrait des rêves et des satisfactions à réaliser.

Cette étonnante et pragmatique attraction de l'Afrique est à expliquer par le fait que l'auteur est un marin, et qu'un parent, qui a habité ces lointaines contrées, exerce sur lui une certaine influence :

> « Un bon vieux grand oncle, parent éloigné, mais qui m'aimait bien, encourageait ces amusements. Il était médecin et ayant, dans sa jeunesse, longtemps habité la côte d'Afrique, il possédait un cabinet d'histoire naturelle plus remarquable que bien des musées de ville. » (*PJ*, p.134)

Ce personnage est l'explorateur type de l'Afrique : il est à la fois médecin et historien (ethnographe). Au regard de l'Occidental souffrant du Mal de la civilisation, l'Afrique est le rêve possible pour l'Européen désespéré, en quête de son être. C'est quand même un continent que l'auteur connaît bien : Son *Roman d'un spahi*, rédigé au Sénégal, fournit d'importantes informations sur l'Afrique coloniale, instaurant d'autres préjugés autour du primitif.

En général, le voyage du militaire français se fait dans deux espaces différents : d'un côté le lecteur du XIX[e] siècle découvre des princes, des chérifs, des bouffons, des saints, des commerçants, des caïds, des pachas… révélant l'opulence étanche d'un tel espace, et de l'autre les artisans, les montagnards, les paysans, les mendiants… mettant à nu un espace fort démuni, profane.

Ce récit marocain est un itinéraire dans le royaume des préjugés. Il paraît neuf mois après le périple nord-africain, fort probablement après consultation des textes ethnographiques français, à tradition colonialiste, à la chasse de l'inspiration et de stéréotypes de l'époque autour de l'Arabe, du « Berbère » et de l'Africain. En fait, ces préjugés sont nécessaires au lecteur ; ils excitent son imagination. C'est pourquoi en entamant ses carnets de voyage, l'auteur craint de décevoir les attentes de la réception. Il déçoit justement le lecteur : il redit le fort connu, tout en discutant les détails de la visite. Le récit manque de tout : il n'y a pas d'intrigue, ni suspense, mais des faits basés sur des préjugés au niveau de l'identification de l'histoire marocaine. De surcroît, l'absence de recherche stylistique du journal n'est pas compensée par une valeur documentaire.

Ainsi le propos de la préface est-il de rattraper le coup, autrement dit il explique ce système ou cette vision particulière, afin de complaire aux pouvoirs occidental et oriental. Il se dit à moitié français, et à moitié arabe. D'où vient alors cette monotonie ressentie par l'auteur ? Est-il possible le dépaysement total pour un marin qui a visité l'Extrême-Orient, l'Orient, l'Afrique noire, pour pouvoir nommer ces Marocains continûment des Arabes ? Avec ou sans ironie,

---

« Maudisse ! maudisse ! » elle se dandine au rythme de sa chanson, tout à fait à la manière des pauvresses qui prient, et sa vieille voix moqueuse s'enfle, quand nous sommes passés, pour nous poursuivre. » (*AM*, p.72)

il partage avec le sultan les mêmes pensées : tout est voué à la mort, le destin fait les hommes...

De son vivant, Loti se plaît à se déguiser en Sarrazin. Il arrime content sur les côtes de la Turquie, le Sénégal, le Japon, l'Inde, Tahiti, l'Egypte et d'autres points de la terre... Mais, c'est bien le Maroc qui réserve au marin une surprise :

> « Jamais n'a été plus brusque ou plus complète l'impression de dépaysement, de changement de moi-même en un autre personnage d'un monde différent et d'une époque antérieure. » (*AM*)

Après cette confession, comment expliquer alors : « Je n'ai plus envie de rien écrire, trouvant de plus en plus ordinaires les choses qui m'entourent. » (*AM,* p.181) ? Son périple n'est, en fait, qu'une quête de soi-même. Perdu, il voit la millénaire Mauritanie égarée également, vide et sans nom propre, mais il « se sent si pleinement vivre. » (*AM*, p.253) au contact d'une nature accueillante. « De tout ce qui nous entoure, rien d'africain, rien d'étranger, il nous semble être dans quelque recoin d'une France sauvage, d'une France d'autrefois » (p.254) Romantique, l'auteur se sent effectivement chez lui, dans un temps heureux, en harmonie parfaite avec ses rêves.

Son amour infini de la Turquie et sa retraite dans sa propre mosquée montrent un auteur orientaliste dans la mesure où les symboles et les significations du Maroc ne peuvent être qu'une partie de cet Orient, et investis d'orientalité[1]. Cherche-t-il un pays mythique en foulant la terre du Maroc comme il l'a fait en Turquie[2] ? L'Islam, l'arabité et l'Orient sont sa seconde patrie, et cette altérité se réalise dans l'ailleurs africain. Il s'agit d'un voyage physique sur la terre de l'Atlas, mais avec un esprit quêtant les palais et les dunes des *Mille et une nuits*. Il créera alors, en vue de satisfaire ses appétences de domination calculée, le mythe de l'arabité du Maroc.

A cette qualité exogène en plein Maroc il greffe une autre propriété, la sienne évidemment : le sentiment nationaliste en pleine colonie à venir. L'histoire de trois juments montre un Français imbu de patriotisme : le narrateur voit la francité fortement collée à la peau de ces bêtes offertes à Mouley-Hassan :

> « Enfin, nous les reconnaissons, ces trois normandes, groupées bien près les unes des autres, à l'écart de leurs semblables et faisant visiblement bande à part. Chacune d'elles a son petit poulain, fils d'étranger ; - et cela nous étonne de voir

[1] Citons le passage suivant : « Rien d'africain dans le paysage, à part l'excès et la splendeur de la lumière, et encore nos campagnes atteignent-elles quelquefois cet éclat de verdure et cette limpidité de ciel bleu, à certains jours privilégiés du beau mois de juin. Si bien que l'illusion venait complètement d'être dans un coin sauvage de la France, et on trouvait même fort étrange de voir sur les sentiers, entre les hauts foins en fleur, passer ces fantasias affolées, ces Bédouins et ces chameaux. » (p.104)

[2] Bien qu'il ne s'engage pas politiquement contre l'Impérialisme, il critique solennellement le démantèlement de l'Empire ottoman. Grand amateur de la Turquie, dans *Vers Ispahan* (1904) et *La Turquie agonisante* (1913), Loti la recherche partout.

Une citation attire notre attention dans *AM* où nous avons explicitement la défense totale de la Turquie, victime des musulmans :

« [...] les musulmans purs considèrent le sultan de Stamboul comme un usurpateur presque sacrilège et tournent leurs yeux et leurs prières vers le Moghreb, où réside pour eux le vrai successeur du Prophète. » (p.137)

> ces bêtes, au bout de quatre années, se rappeler encore leur origine commune, vivre ainsi ensemble, avec airs de comprendre leur exil… » (*AM*, p.229)

Après un temps de convivialité, les équidés gaulois ne peuvent pas s'entendre avec les bêtes marocaines. Cette allégorie montre que de l'amalgame entre l'Occident et l'Orient est possible, mais naturellement incompatible. Elle développe non seulement l'impossibilité de la fusion caractérielle entre l'occidentalité et l'orientalité, mais surtout la supériorité de l'occidental qui préfère souffrir d'exil à fréquenter l'oriental.

Le Maroc est alors figé, incapable de changer au contact de la civilité. L'auteur aux moustaches entretenues, bien avant l'autre moustachu le Maréchal Lyautey, crée son propre Maroc, gai dans son invariabilité. Il l'évacue de l'Histoire, en disant que le Maroc est immuable : « où la vie demeure la même aujourd'hui qu'il y a mille ans. » Peut-être Lyautey s'inspire-t-il du voyageur d'Oléron.

Fin lecteur des voyageurs français, notamment de Gabriel Charmes, Loti confectionne ce royaume selon ses lubies. Il verra dans les paysages physiques marocains, qui apparaissent positifs, des analogies à la Métropole[1]. Le pays est également antinomique, unissant le vide et la plénitude : « Ce pays désert où l'on se sent si pleinement vivre. » Le marin rôde, cette fois, sur la terre ferme des hommes basanés aux moustaches viriles.

En fait, Loti rêve d'arrêter le temps. Si Marcel Proust recherche son *Temps* créateur, Loti entend le figer dans la récurrence monotone :

> « Avec une obstination puérile et désolée, depuis ma prime jeunesse, je me suis épuisé à vouloir fixer tout ce qui passe, et ce vain effort de chaque jour aura contribué à l'usure de ma vie. J'ai voulu arrêter le temps...» (*PJ*)

Arrêter la fuite du temps, pour lui, signifie demeurer dans l'éternelle enfance. Le monotone et le confus qui signifient la pause, l'emmènent au rêve éveillé, tout en foulant des terres inconnues.

2.- La métamorphose du Maroc

Connaître l'œuvre est en partie découvrir la personne pensante, et tout mot placé dérive d'une pensée. Loti, que la critique française décrit comme un grand voyageur, en plus de figer les temps, confond les lieux et les appellations. Il se retrouve par hasard dans la Berbérie – qu'il se plaît à appeler Arabie. Il dénue

---

[1] Gabriel Faure, ibid.

« Il ne songe qu'à la Turquie et aux heures difficiles qu'elle traverse depuis la fin de la guerre. […] C'est encore des Turcs qu'il m'entretient, lorsque, rentrés à la maison et ayant mis des babouches, nous venons tous deux nous asseoir dans la mosquée, que les lueurs mélangées du soir tombant et des veilleuses éclairent d'une étrange et comme irréelle clarté.

Puis, pour m'éprouver sans doute, il me parle des fantômes qui hantent cette mosquée. Aziyadé, dont la stèle funèbre, fleurie de roses, se dresse à côté de nous, revient chaque nuit s'y promener ; tous les matins, il retrouve, autour du bassin, la trace de ses pieds nus. Pour rien au monde, ses domestiques – vieux loups de mer pourtant – ne consentiraient à coucher dans la pièce. Et Loti me raconte qu'un de ses camarades qui, par forfanterie, voulut y passer la nuit, partit avant le jour, épouvanté, refusant de dire ce qu'il avait vu… » (p.28-29)

alors l'Afrique du Nord de son histoire millénaire[1]. Il ente, en fin de compte, sur cette altération une tentative de définition précise. Comment un voyageur, qui quête la vérité historique, peut-il expliquer un tel déplacement sémantique ? Est-il permis d'appeler la France « pays de Slaves » ? Ce glissement d'arabophone à arabe, qui pourrait aller tout au long de l'histoire de francophone à français, date des *Voyages en Afrique* de Jean Mocquêt qui s'efforce à décrire un mariage local dont la description fine est d'un grand intérêt ethnographique et historique, mais qu'il nomme pour je ne sais quelle raison mariage arabe. Le mythe du Marocain arabe est alors inventé par les voyageurs et les ambassadeurs français.

A travers sa chronique, nous découvrons le « vraiment arabe » (*AM*, p.211). Partial dans son récit historique, le narrateur avance : « moi, qui par je ne sais quel phénomène d'atavisme lointain ou de préexistence, me suis toujours senti l'âme à moitié arabe » (*AM*, p.17-18) Cet alter ego y détermine la création et le mode d'être de la personne pensante. Dans une telle traversée depuis Tanger jusqu'à Fès, le voyageur quête désespérément l'arabité pour se l'imaginer partout. Découvrir l'Arabie en visitant le Maroc, voilà une mésaventure intellectuelle digne de Don Quichotte qu'entreprend Pierre Loti à la recherche d'une Arabité en deçà de son creuset. Ce serait propre à quelqu'un qui porte un pseudonyme[2].

Cet atavisme peut également expliquer sa fascination pour le goût arabe (*AM*, p.238), notamment pour les habits arabes : il quête une sorte d'identification par le biais du vestimentaire : « ce détail qui m'identifie un instant à l'existence d'un vrai Arabe pauvre en préparatifs de voyage. » (*AM*, p.207) Il parle longuement des vêtements arabes, et il se plaît à s'habiller en burnous, en faradjias… bien avant Lawrence d'Arabie. L'auteur est partagé dans sa narration entre la répulsion et la fascination : il désire paraître un Arabe, mais sans l'être totalement. A ce portrait vestimentaire s'ajoute la nudité du corps arabe qu'il tente de découvrir... Pour l'auteur arabophile, la blancheur de la peau est signe de dignité. (*AM*, p.168)

Fin ethnographe, le narrateur s'entête à définir le genre humain, en ayant une vision particulière des enfants du royaume chérifien[3]. Il parle d'abâtardissement comme si des qualités de cette « race blanche » allaient être altérées au contact de la « race noire ».

Les portraits présentés, en plus de n'exécuter que des rôles stéréotypés, sont, dans leur nature, burlesques. L'auteur se plaît à brosser les portraits des petites

[1] Le Maroc est appelé Mauritanie par Roland Fréjus dans sa « Relation d'un voyage fait dans la Mauritanie, en Afrique, par ordre de Sa Majesté, pour l'établissement du commerce dans toute l'étendue du royaume de Fez ». Il s'agit d'un voyage effectué lors du règne de Moulay Rachid.

[2] C'est à Tahiti, en 1872, que la reine Pomaré lui donne le surnom de Loti (fleur tropicale ressemblant au laurier-rose) ; il le porte fièrement à partir de 1876 comme nom d'auteur.

[3] Chez Loti, l'image qui demeure frappante pour le lecteur, est bien la réaction « imagée » des enfants marocains. Le voyageur-auteur méprise ces enfants, vus comme des diablotins, qui ne se lassent pas justement de proférer des insultes contre l'étranger. (p.98) Ceci représente, aux yeux du militaire futé, l'avenir trouble de la France conquérante, qui est sur le point de débarquer en Afrique du Nord.

gens non civilisées. A propos des cavaliers arabes qui entourent la caravane caïdale, il dira :

> « [...] des cavaliers arabes passaient comme le vent. [...] tout le bruit qu'ils faisaient en fendant l'air était un léger cliquetis de cuivre et un flottement échevelé de burnous [...] ils poussaient un cri rauque, puis tiraient à poudre un coup de leur long fusil, nous couvrant de fumée. » (*AM*, p.40-41)

A l'obscurité dominant l'espace de la fantasia adhère des éléments bruyants qui demeurent indéfinis dans cet univers chaotique.

Les personnages autochtones n'expriment pas des idées, mais émettent des youyous et des hurlements. Pris par l'angoisse, l'auteur va jusqu'à réprimer ces cris dérangeants au sein de l'escorte:

> « Vers minuit, leur musique tourne à un charivari tout à fait irrévérencieux. [...] ils ne chantent plus, ils imitent toutes les bêtes du Maroc [...] Alors je me lève très furieux. A tâtons je m'en vais réveiller sous sa tente le vieux caïd responsable, et, ensemble, lui portant un fanal, moi une cravache, nous faisons le tour des gardes, avec force menaces de corrections immédiates, de plaintes au pacha, de bastonnade, de prison même. Le silence se fait, docilement... » (*AM*, p.220)

Le voyageur apparaît alors d'un tempérament défiant, voire malveillant. En réalité, son irritation est le résultat d'un dépaysement – chose curieuse pour un grand voyageur. Nonobstant, s'il se défoule sur l'humain, et il s'apitoie sur le sort des bêtes africaines.

Un peu plus loin, le sonore, qui provient de son inaccessibilité à déchiffrer les dialectes locaux, devient *ethniquement* signifiant :

> « [...] il y a des cris, des burnous flottants, s'entassent comme une nuée d'oiseaux de proie sur chaque bête tombée, pour la relever, la recharger, la battre. » (*AM*, p.50)

Cette description impressionniste renforce la cruauté des burnous – qu'il se plaît à mettre dans ses escapades fassies. Découvrir le Maroc par le son s'avère une expérience occidentale qui refuse une sorte d'ouverture bizarre sur le local à déchiffrer, avec la langue qui n'est qu'un ululement.

Toutefois, cette obscurité mêlée au bruyant diminue d'intensité quand l'auteur pénètre l'administration. Là, il mène des spéculations autour de la gestion des affaires de l'Etat. Une telle vision est mise en relief dans la clôture du récit où il interpelle le « Moghreb sombre »[1], l'incitant à préserver sa barbarie.

[1] Nous citons : « O Moghreb sombre, reste, bien longtemps encore, muré, impénétrable aux choses nouvelles, tourne bien le dos à l'Europe et immobilise-toi dans les choses passées. Dors bien longtemps et continue ton vieux rêve, afin qu'au moins il y ait un dernier pays où les hommes fassent leur prière...

Et qu'Allah conserve au sultan ses territoires insoumis et ses solitudes tapissées de fleurs, ses déserts d'asphodèles et d'iris, pour y exercer dans l'espace libre l'agilité de ses cavaliers et les jarrets de ses chevaux ; pour y guerroyer comme jadis les paladins, et y moissonner des têtes rebelles. Qu'Allah conserve au peuple arabe ses songes mystiques ; son immuabilité dédaigneuse et ses haillons gris ! Qu'il conserve aux musettes bédouines leur voix triste qui fait frémir, aux vieilles mosquées l'inviolable mystère, - et le suaire des chaux blanches, aux ruines. » (p.261)

L'antiphrastique ne serait-il alors le procédé inhérent à un tel passage ? Que dire du ton laudatif qui dépossède les lecteurs ? Le moderne, défini ici comme occidental, fait-il vraiment peur à l'auteur ? Pourquoi une telle crainte excessive pour des objets et des systèmes africains ?

En général, la réponse est apportée par une série de questions émise par l'auteur lors de la rencontre du sultan :

> « A quoi bon une ambassade à un tel souverain, qui reste, comme son peuple, immobilisé dans les vieux rêves humains presque disparus de la terre ? [...] Qu'est-ce que nous lui voulons, et pourquoi l'avons-nous fait sortir de son impénétrable palais ?... » (*AM*, p.137)

L'idée de la rupture politique entre Occident et Orient est explicitement annoncée bien que les relations diplomatiques soient établies et renforcées.

3.- De l'histoire à arabiser

Si les Arabes sont originaires de l'Arabie, les Imazighen ne peuvent être que de l'Afrique du Nord, truisme développé par Hérodote, mais que la tradition française tente de méconnaître à travers ses grands aventuriers et voyageurs, depuis le premier Jean Mocquêt dans ses *Voyages en Afrique, Asie, Indes orientales et occidentales* (1617). La tradition viatique française dévie vers le sud, tout en pensant se placer dans l'orient. De ce fait, les récits vont à la dérive, comme des aventures sans cap, et par extension constituent l'illustration d'une arabisation de l'histoire et de la tradition amazighes. Si cette *erreur historique* est justement fournie, dans les textes d'exploration colonialiste, elle doit avoir sa place, même dans la déviation...

Comment expliquer une telle méprise au niveau de l'identification ? Peut-elle l'arabomanie de Napoléon III, à elle seule, (selon le docteur Warnier) expliquer ce glissement vers l'appellation « arabe » de tout ce qui est nord-africain ? Peut-être, les voyageurs français, apeurés par les vides arides et les tribus impénétrables de l'Arabie, songent alors de retrouver dans les plaines nord-africaines ces Arabes lointains, en réalisant une telle orientalité. Par ailleurs, le caudillo ibérique Franco appelait les mercenaires rifains des « jinetes arabes » (cavaliers arabes), ces voisins qu'il fait engager contre los « Rojos » alors que le vieux Hérodote arrive à distinguer clairement les « chameliers arabes » des « cavaliers amazighs » dans les batailles antiques[1].

Tout au long du voyage, tout devient arabe ou s'arabise continûment, jusqu'au point même où les portes deviennent arabes (*AM*, p.202), les maisons, les décors, les arbres, les cris, les gestes, les vêtements... En fait, il y a d'une part le rêve de l'Orient chez Loti avec les pas en pleine Afrique, et de l'autre le souci du militaire à simplifier / altérer l'identification de l'espace conquis en vue d'assurer la domination. Justement c'est dans l'altération que se réalise la

[1] Par ailleurs, le terme « jinete » est dérivé étymologiquement de « zénète » : groupe ethnique de l'Afrique du Nord.

suprématie étrangère. Tout ce qui dérive de l'autochtone est à fixer dans la négation – d'où l'arrière-pensée de toute entreprise impérialiste.

A ce propos, durant ses primes réflexions, Loti se dit oriental en devenir :

> « Mais, au fond de moi-même, je gardais la conviction que les événements aboutiraient malgré tout à me conduire à l'École Navale; si j'avais été l'oriental que je suis devenu depuis, j'aurais dit: "Mektoub!" ce grand mot du fatalisme musulman qui incite à la sérénité des patiences infinies. » (*PJ*, p.36)

Le destin en a voulu ainsi ou bien c'est le juste hasard. Ce « Mektoub » nous rappelle la fortune du voyageur Sir Lawrence. Comment expliquer une telle fascination fatale ou telle satisfaction première ? La pensée orientale conquiert l'esprit inquiet de celui qui ne retrouve la quiétude mystique nulle part, même au fin fond de soi. Mais, le hasard ne facilite pas l'aventure. Il n'y a point de chemin pratique pour l'Occidental : « Pas de routes, au Maroc, jamais, nulle part. » (*AM,* p.32-33) Pionnier du colonialisme civilisant, l'auteur propose l'infrastructure, autrement l'amélioration (installation) des voies de communication afin d'implanter le colonialisme civilisateur.

Chemin faisant pour traverser « l'Oued M'cazen », Pierre Loti se réfère à l'invasion arabe lors des glissades d' « animaux affolés » et « d'hommes nus » sur les berges de terre glaise :

> « Une scène comme il devait s'en passer lors de l'invasion des armées du Prophète. Un grand tableau d'Afrique ancienne, admirable de couleur et de vie, au milieu de plaines désertes, sous un ciel noir… » (*AM,* p.61)

A partir d'une scène surréaliste, l'auteur veut non seulement reproduire une étape douloureuse de l'histoire antique, mais aussi s'imaginer en pleine traversée depuis l'Arabie. Il nourrit des délires ethnographiques autour de l'origine des « Berbères », notamment pour expliquer le cas kabyle[1]. Au nom de la dite civilisation, il est, à ses yeux, utile de conquérir des pays, et d'en refaire les cultures… Cela enclenche la construction d'une nouvelle culture politique qui s'éloigne de sa langue d'expression, de sa vision du monde, de sa gestion…

Que dit-il alors de ses Arabes africains ? L'auteur songe de royaumes arabes, lointains, et par le procédé de présentification tente de les rendre concrets et palpables. Les occurrences du terme « arabe » apparaissent conjuguées à des actions et situations négatives :

> * « Déjà des Arabes ont envahi mon logis pour le démolir » (*AM*, p.38) ;

[1] Nous citons : -« En résumé, le kabyle est attaché au sol et à la vie de famille ; il a un grand esprit d'indépendance, puisque personne ne lui donne des ordres et qu'il n'en donne à personne. Cependant si on le traite avec bienveillance, il obéit sans difficulté ; mais la moindre parole injurieuse ou seulement trop vive suffirait pour éveiller sa susceptibilité et, sans savoir où il ira, ce qu'il pourra faire, il quittera à l'instant même le maître qui l'aura brusqué.

D'où peut donc venir cette race d'hommes si différents des Arabes et des autres habitants de l'Algérie ? » (p.264)

– « Pendant quinze années nous avons vécu au contact journalier des populations de l'Algérie : Arabes, Chaouia et Kabyles, c'est-à-dire chez elles, dans leur pays, sous leurs tentes ou leurs toits, en famille.

[…] Les trois races sont divisées par la langue, les habitudes, le caractère, l'aspect physique, et se méprisent réciproquement. Voilà pour l'ensemble. » (p.343-344)

* « [...] pardon pour ce mot arabe » (*AM*, p.43) ;
* « [...] grands Arabes blancs, aux airs de fantôme » (*AM*, p.45) ;
* « [...] c'est le canot électrique (!!?), de six mètres de long, que nous portons en cadeau à Sa Majesté de sultan ; il est enfermé dans une caisse de bois grisâtre qui lui donne l'aspect d'un bloc de granit, et il s'avance péniblement, par les ravins, par les montagnes, porté sur les épaules d'une quarantaine d'Arabes. » (*AM*, p.54) ;
* « [...] bœufs entêtés qui auraient voulu demeurer sur l'autre rive ; les Arabes qui les mènent se battent avec eux dans l'eau, nageant d'une main, les frappant de l'autre, leur tortillant la queue pour les faire avancer, ou les tirant par les cornes. » (*AM*, p.60) ;
* « [...] on n'imagine pas ce que des Arabes, en temps ordinaire si sobres, sont capables d'engloutir » (*AM*, p.65) ;
* « Et quelquefois huit ou dix Arabes ensemble sont ligués contre une seule bête obstinée, qui remue ses oreilles, qui hennit et qui rue, la peau tout écorchée au portage du bât, la chair sanglante. » (*AM*, p.74) ;
* « Les Arabes ont dû s'inspirer de leurs prairies désertes pour composer ces tapis en haute laine, diaprés de nuances fraîches et heurtées, qui se fabriquent à Rabat et à Mogador. » (*AM*, p.75)

L'Arabe, en général, d'après ces descriptions et tant d'autres dans la fiction, apparaît destructeur, criard, habillé horriblement, impétueux, ridicule, violent, écervelé... et dans d'autres situations par une sorte de cristallisation inversée : l'objet haï (ou méprisé) possède des qualités positives, comme « joli geste arabe, qui consiste à mettre une main sur le cœur et à s'incliner » (*AM*, p.18). L'orientalité s'avère totalement subjectivisée ; elle est à la fois détestée et appréciée, et quand elle devient attrayante c'est par amour exotique. Néanmoins, si l'auteur imite l'Arabe en pleine Afrique, c'est justement pour créer l'équivoque – procédé tant cher à cette personnalité complexe et bizarre. Il en fait une entité magique. Par extension, l'ambiguïté sert à semer le doute chez le colonisé, et au maître de le dominer avec raison.

Suivant le même jeu de quiproquos et d'ambiguïtés, *AM* fonde ainsi la première arabité du Maroc qui, avec l'établissement de l'esprit jacobin, prend plus d'ampleur et de profondeur pseudo-historique. Autrement dit, l'altérité dispose infiniment de l'espace idéologique pour fonctionner comme une altération des origines.

Etre arabe est pour Loti un amusement, redoublé d'un plaisir, en un mot un caprice. (cf. *AM*, p.176) Il s'agit d'un moment d'évasion de soi-même, mais également d'une nouvelle identification de l'univers marocain. Il vide alors le Maroc de son histoire, de sa culture et de sa civilisation pour la verser dans cette arabité « naissante » chez les voyageurs et militaires occidentaux. Dorénavant, les écrivains ne parlent que de l'héritage arabo-musulman, loin de toute authenticité. A la nature exubérante qui fait le Maroc, l'auteur lui oppose ce système de préjugés indélébiles qui définit amplement l'Africain damné : il est magnifiquement arabe, et il peut toujours recevoir une autre identité d'aliénation. Sur cette voie continuent l'Establishment à nommer les origines du Maroc.

II.- *LE VIEUX PAYS DANS TOUS SES ETATS*

Ce qu'il faut saluer chez le premier Loti, c'est sa sincérité impérialiste dans sa chronique en tant que correspondant du « *Figaro* » depuis Tonkin, au moment de composer l'essai « Trois journées de guerre en Annam ». La cruauté des militaires français, lors de la prise de Thuan-an, est incommensurable, ce qui lui vaudra des problèmes professionnels, voire la disgrâce de la Marine.

Sans avoir le même esprit, il décrit l'état politique du vieux Maroc de la fin du XIX[e] qui est situé dans le collimateur de plusieurs puissances européennes. La situation au Maroc est confuse, d'où émerge au regard des Occidentaux la nécessité et la légitimité du colonialisme :

> « Depuis la conférence de Madrid (1880), qui permit aux étrangers d'acquérir des biens au Maroc, jusqu'à l'Acte d'Algésiras (1906), qui précisait les conditions par lesquelles seraient sauvegardés la vie et les intérêts de ces étrangers, et au traité de 1912, qui a établi le Protectorat français, l'état médiéval d'insécurité n'avait fait que s'accroître. »[1]

La situation générale du Maroc rappelle aux Occidentaux le Moyen Age. Cette analogie est utilisée pour déchiffrer un univers matériellement attractif, et effrayant sur le plan spirituel.

En général, les voyageurs français préfèrent des va-et-vient entre le présent et le passé. Ils y dressent des analogies en vue d'interpréter historiquement une situation. Cette visite de l'histoire implique la fixation de l'Afrique du Nord dans des temps révolus.

A travers le roman nord-africain, Pierre Loti explicite un tel rappel médiéval de désordre et d'anarchie :

> « Et ce tableau d'arrivée, cette multitude silencieuse à cette entrée de ville, et ce déploiement de bannières, tout cela est du plein Moyen Age, tout cela a la grandeur du XV[e] siècle, sa rudesse et sa naïveté sombre. » (*AM*, p.115)

Cette fixation se veut anachronique : le statu quo du Maroc rappelle la France de cinq siècles avant, tout comme pour les Conquérants musulmans la « Jahiliya ». Là, nous remarquons que l'altérité, par une auto-projection propre, voit dans le Marocain un rappel de vieux cauchemars des temps obscurs… Cela rappelle encore les vieux préjugés des Carthaginois, des Romains, des Byzantins, des Arabes… Somme toute, le colonialisme a donc ses raisons d'être : casser l'anachronique et remettre le pays dans le train de la civilisation.

Par ailleurs, Loti se plaît à abuser du mot « vieux » quand il qualifie le Maroc et sa culture, quoiqu'il le fasse malgré soi.

> « (Ici c'est la vieillesse, la vieillesse croulante, la vieillesse morte, qui est l'impression dominante causée par les choses ; il faudrait, une fois pour toutes, admettre que ce dont je parle est toujours passé à la patine des siècles, que les murs sont frustes, rongés de lichen, que les maisons s'émiettent et penchent, que les pierres n'ont plus d'angles.) » (*AM*, p.118)

---

[1] François Bonjean, *Au Maroc en roulotte*, Paris, Hachette, coll. « Choses vues. Aventures vécues », 1950, p.15.

Avec l'emphase sur l'ici et le maintenant, ces parenthèses constituent un commentaire de facture hautement idéologique. Tout est à reconstruire dans un tel espace chaotique : les ruines meublent le pays africain. La tâche de la France est de bâtir, de mettre des fondements aux colonies en faillite, de rajeunir (moderniser) l'Afrique caduque. Un tel dessein est repris et embrassé par le célèbre Lyautey en de grands projets pratiques et politiques. C'est ce que sauvegarde l'histoire officielle, mais la mémoire collective en dit autre chose.

1.- Le sultan et ses palais

Le convoi de Patenôtre apporte un canot électrique comme cadeau au sultan, et d'autres cadeaux de luxe pour les femmes du sérail. (*AM*, p.159). Que faire d'un bateau électrique à Fès ? Est-ce un cadeau empoisonné ? Les récits de voyage racontent également une autre anecdote à propos de ces acquisitions : le Sultan Abdelaziz achète un appareil photographique en or pour trente-sept mille francs…

Lors de la visite au palais, il y a une insistance particulière sur le portrait du monarque, l'amphitryon de la délégation française. Quel portrait nous offre-t-il du sultan ? L'oxymore pictural est fondamental pour l'auteur dans le récit marocain. Quand il décrit le sultan marocain, il use de l'opposition blanc / noir :

> « […] ce dernier fils authentique de Mahomet, bâtardé de sang nubien. Son costume, en mousseline de laine fine comme un nuage, est d'une blancheur immaculée. Son cheval aussi est tout blanc » (*AM*, p.136)

Impérialiste fini, l'auteur déconsidère le portrait du sultan qu'il qualifie de « momie » (p.136 et p.138), de « dernier représentant fidèle d'une religion, d'une civilisation en train de mourir. » (p.137) Il voit dans la musique du cortège royal une partition « gémissante » (*AM*, p.137), et tous les accompagnements sont explicitement discrédités.

Le portrait du monarque apparaît effectivement dans une hétérogénéité singulière[2]. Incarnant la nation et la religion, le statut du sultan stimule diverses réflexions et impressions. Faisant partie d'une mission officielle, Loti atténue encore ses propos. L'implicite révèle les intentions d'un auteur colonialiste. Cela doit expliquer pourquoi l'auteur va saluer, de manière ambiguë,

[2] Nous citons : « Sa figure brune, parcheminée, qu'encadrent les mousselines blanches, a des traits réguliers et nobles ; des yeux morts, dont on voit paraître le blanc, en dessous de la prunelle à demi cachée par la paupière ; son expression est de mélancolie excessive, une suprême lassitude, un suprême ennui. Il a l'air doux, et il l'est réellement au dire de ceux qui l'approchent. […] Certes, il n'est pas cruel ; avec ce regard doucement triste, il ne peut pas l'être ; comme son pouvoir divin lui en donne le droit, il châtie quelquefois durement, mais on dit qu'il aime encore mieux faire grâce. Il est prêtre et guerrier ; et il est l'un et l'autre à l'excès ; pénétré de sa mission céleste autant qu'un prophète, chaste au milieu de son sérail, fidèle aux plus pénibles observances religieuses et très fanatique par hérédité, il cherche à copier Mahomet le plus possible ; on lit d'ailleurs tout cela dans ses yeux, sur son beau visage, et dans son attitude majestueusement droite. Il est quelqu'un que nous ne pouvons plus, à notre époque, ni comprendre, ni juger ; mais il est assurément quelqu'un de grand, qui impose… » (p.137-138)

l'attachement de la monarchie aux traditions islamiques. L'ironie y abonde afin de dédoubler, par un jeu intellectuel, le texte.

Les multiples palais sont des résidences mobiles ; ils suscitent au narrateur un air de terreur immiscée à la fascination. Loti se plaît à nous réciter les mouvements du roi :

> « [...] quand le sultan est en voyage, sous sa grande tente à lui, qu'il faut soixante mules pour transporter, si par hasard au milieu de la nuit le vent d'orage se lève, on ne se sert pas de mailloches, de peur de troubler le sommeil du maître et des belles dames du harem. Mais on réveille un régiment qui s'assied en rond autour du palais nomade et y reste jusqu'au jour, tenant dans ses innombrables doigts toutes les cordes du mur. » (*AM*, p.36)

Les palais nomades sont le signe de l'insurrection qui sévit dans le pays.

Au sein des châteaux, les murs se hissent partout. Ils disent, selon le texte, beaucoup de ses habitants cloîtrés, autrement sans droit à l'expression. (*AM*, p.201) En outre, la cour des ambassadeurs du palais de Fès est décrite comme « tellement immense que je ne connais pas de ville au monde qui en possède une de dimensions pareilles. » (*AM*, p.133) L'auteur parle non seulement du palais dans son opulence et générosité lors des fêtes religieuses. (*AM*, p.208), mais aussi de ses mystères. Il cache au regard du voyageur étranger, de grands tableaux orientaux[3]. Il s'y réfère explicitement aux classes gouvernantes, et quand il visite les alentours du palais, il voit partout la monarchie, en la personne du frère du monarque, vivant loin des fastes du palais. (*AM*, p.111)

D'après les récits de voyage, le monarque conditionne l'administration dans ses mouvements, il inspire les notables, les gouverneurs et l'élite locale, puis il les établit sur des lieux comme ses représentants, enfin il les renie si leurs tâches ne sont pas bien accomplies : il a « un pouvoir absolu, discrétionnaire. Il n'y a d'autre loi que son bon plaisir. »[4] Ce pouvoir est supposé avoir de fidèles serviteurs.

2.- La classe gouvernante

Les hommes du pouvoir sont, d'après les descriptions de Loti, originaires de la ville religieuse, et il signale la reproduction achevée des gouvernants. De père en fils, les Fassis maîtrisent la bonne gouvernance du Makhzen, occupant les postes du pouvoir : ministres, juges, caïds, pachas... Ils appartiennent à la même famille, héritant les mêmes fonctions.

---

[3] « Et ici, dans la monotone muraille que nous longeons depuis si longtemps, une merveilleuse porte de palais, toute brodée de mosaïques, s'ouvre, comme une surprise, attestent que ce lieu, aux aspects effroyables de prison, a été le repaire d'un sultan magnifique, raffiné comme un artiste dans son luxe rare. Et devant cette porte [...] s'agite un groupe de cavaliers invraisemblables, qui paraissent tout petits sur leurs chevaux à selles de velours, qui rient gaiement avec des voix enfantines [...] ce sont des petits aminns, des petits pachas [...] Et je crois que ce tableau [...] me restera dans les yeux comme le plus oriental que j'aie vue dans tout mon voyage au Moghreb. » (p.224-225)

[4] Adolphe Marcet, *Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du Sultan*, Paris, Plon, 1886, p.2.

D'après l'écrivain français, le pays africain refait le même portrait politique des affaires internes marocaines. Le Maroc souffre politiquement d'une lenteur particulière, d'une léthargie due au népotisme et aux affaires résolues dans l'oisiveté et l'insouciance nécessaires. L'administration est, en fait, lente au plus haut niveau :

> « Mais, malgré les démarches qu'il a bien voulu faire, il n'a pu encore obtenir la lettre pour les chefs de la ville de Mékinez, ni le permis pour visiter là-bas les « jardins d'Aguedal ». – Ce n'est pas la mauvaise volonté assurément, c'est lenteur, inertie ; le grand vizir s'y est pris trop tard, paraît-il, pour avoir la signature du sultan avant l'heure de la prière » (*AM*, p.205)

L'auteur explique itérativement les rouages administratifs qui l'obligent à demeurer dans une telle inertie : il se voit captif de la bureaucratie mystérieuse. Ce reproche, s'il en est un, constitue un leitmotiv dans la littérature qui traite du Maroc aux XVII^{e}, XVIII^{e} et XIX^{e} siècles.

Devant la déception du convoi de Patenôtre, l'auteur n'explicite pas longuement ses affres par prudence diplomatique. La justice du Makhzen, ou la justice gouvernementale, est pleinement assurée par des pachas, des juges et des caïds. En fin diplomate visionnaire de la colonisation imminente, l'auteur se plaît à mesurer ses attentes et ses jugements relatifs à la société autochtone.

Toutefois, ses références à l'administration de la justice sont détaillées dans un ton cynique :

> « [...] le vizir de la justice rend sur l'heure des jugements sans appel ; autour de lui, des soldats, à grands coups de bâton, écartent la foule, et les accusés, les prévenus, les plaignants, les témoins, sans distinction aucune, lui sont amenés de la même façon, empoignés à la nuque par deux gardes athlétiques. » (*AM*, p.203)

L'injustice est évidente ; le peuple la reçoit de plein fouet et sans ménage. La pondération des espaces (makhzen / siba), des classes (gouverneurs / gouvernés) et des pouvoirs est impossible. Par voie de conséquence, l'appréciation politique se trouve erronée : le grand juge ne reconnaît personne ; et il se plaît à bafouer les droits civils. Loti s'y adresse aux politiques français pour les aviser de l'importance sociopolitique de cette classe ? Il urge aux préparateurs de la pénétration française de saisir une telle approche ; et de savoir comment aborder ce groupe gouvernant, bien avant le processus de la colonisation. Lyautey devient le meilleur artificier à déficeler l'énigme marocaine.

Pour lubrifier les rouages, impénétrables mais combien malléables, de la justice chérifienne, il existe des méthodes typiquement marocaines :

> « En avant de nous, sur la plaine, un groupe d'hommes, qui semblent des suppliants antiques, traînent un petit bœuf par les cornes. [...] Le sacrifice accompli, les suppliants apportent au ministre leur requête écrite : c'est une longue et ancienne histoire, remontant à je ne sais combien d'années, où entrent des rivalités de familles, des assassinats mystérieux, d'indébrouillables choses. » (*AM*, p.86)

Dans une scène allégorique, le même ministre de la justice sacrifie le bœuf qui incarne les vœux du peuple – qui attend désespérément la justice ou un

arrangement administratif d'une situation dite compliquée. L'offrande, dans une telle solennité, peut-elle réparer les querelles entre tribus, ou entre membres d'une famille ? Le grand juge s'investit, par un tel acte commémoratif, d'un pouvoir suprême : les requêtes affluent…

Pour Loti, la société marocaine se compose incontestablement d'un système de tribus / castes dont le pôle dominant est le centre Fès. La coexistence entre les tribus et les castes est tributaire de la force, et non de hiérarchie… La classe fassie, pour ne pas dire caste, ni clan, est décrite en ces termes, en insistant sur leurs spécificités :

> « Ces personnages marocains qui nous reçoivent ont tous grand air ; sous les plis de leurs légers voiles blancs, ils marchent et se meuvent avec noblesse, ayant je ne sais quelle indolence distinguée, quelle tranquillité détachée de tout. Cependant on sent qu'ils ne valent pas les gens du peuple, les gens bronzés et farouches du plein air. » (*AM*, p.145)

A l'opposé de la plèbe, les gouverneurs et leur progéniture entretiennent leur accoutrement, et ils ont un trait de distinction. Au voyageur de discerner facilement les Marocains en plusieurs classes. Autrement dit, l'auteur recherche quelle partie serait appropriée au contact entre les soldats français conquérants et les Marocains. Les récits viatiques révèlent comment les auteurs soupèsent les couches, et les divisent en bienveillantes et inconvenables à la pénétration impérialiste. En d'autres termes, l'idée de « protectorat » se discute dans la fiction, bien avant la réalisation politique.

Cette bourgeoisie originaire de Fès constitue le Pouvoir central. Elle réalise effectivement la gouvernabilité du pays :

> « La jeunesse dorée de Fez, la nouvelle génération, les futurs caïds et les futurs vizirs, qui seront peut-être appelés à voir l'écroulement du vieux Moghreb. – Très jeunes, tous, mais étiolés, pâles, mornes et affaissés sur leur coussins » (*AM*, p.147)

A cette représentation ambiguë, l'auteur rajoute l'espoir de voir les jeunes fassis changer la face du vieux Maroc. Ils acceptent la chrétienté, la modernité, l'occidentalité, l'européanité, l'altérité… tout en s'enracinant dans l'espace dit oriental. Cette ambivalence pique la curiosité du narrateur. Par contre, les tribus sauvages, expression qui implique réellement le peuple, refusent tout ce qui dérive de ces valeurs étrangères. Bien que cette description paraisse naturellement folklorique, elle dénote les positions idéologiques projetées par l'Occidental, Loti lui-même.

3.- Les troupes de répression

Les récits de voyage montrent comment des troupes chérifiennes assurent aux étrangers la bonne circulation à travers les terres du Maroc, et un bon séjour, autrement dit à force de veiller à la soumission et à l'hospitalité des tribus envers le Makhzen. Loti verra juste de tels faits historiques ou bien citera d'autres textes français qui en parlent – le docteur A. Marcet dans *Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du Sultan* (1885), ou L. de Campou

dans *Un empire qui croule* et H. Duveyrier dans *Le chemin des ambassades* (1886), enfin Gabriel Charmes dans *Une ambassade au Maroc* (1887).

Les colonnes chérifiennes s'ingénient à traverser incessamment le royaume en vue de le pacifier. L'auteur dira des soldats d'escorte qu'ils « fauchent l'herbe immonde, avec leurs grands sabres, moins exercés sans doute à ce métier-là qu'à couper des têtes. » (*AM*, p.98) Ces troupes qui sont sous l'ordre d'un caïd, sont bien rodées vu l'état de rébellion régnant dans le pays. (p.76) Le commandant lève le camp le matin, et le soir il le dresse dans des lieux sûrs. (p.34) D'autre part, c'est le même caïd qui reçoit la mission française au moment de pénétrer une nouvelle zone où une tribu différente réside, et par conséquent elle est appelée à nourrir et entretenir le convoi. (p.39)

Avec Loti, le lecteur découvre le système du Protectorat, bien avant l'avènement en 1912 :

> « Généralement, au passage de la colonne, les caïds viennent apporter aux Français la soumission de leurs tribus et l'assurance de leur dévouement au Makhzen. »[5]

L'armée chérifienne est au service de visiteurs français qui voient quand même d'un mauvais œil la discipline, l'accoutrement, les gestes et les habitudes des amphitryons. En fait, tout le voyage s'organise autour des Français qui représentent le Maroc d'un œil hautement pénétrant.

Afin de leur procurer de la protection dans un Maroc insécurisé, l'armée chérifienne s'efforce à veiller jour et nuit sur les étrangers :

> « C'est l'infanterie du sultan [...] Pauvres hères, ceux-ci, recrutés Dieu sait comme, nègres pour la plupart, et ridicules sous ce costume nouveau. Leurs jambes nues sortent comme des bâtons noirs des plis écarlates de leurs pantalons à la zouave ; après ces beaux cavaliers, ils paraissent bien piètres ; regardés de près, ils donnent l'impression d'une armée de singes. » (*AM*, p.112)

En plus d'affamés, les soldats détruisent totalement l'environnement. Cette représentation éclaire relativement le lecteur français sur le rôle des primates à soumettre les insurgés et les tribus de siba.

Mais le chapitre le plus cruel est celui du supplice du sel[6] donné à trois « brigands Zemours ». (*AM,* p.95) D'ailleurs, le supplice de sel se fait par

---

[5] R. Lebel, *op.cit.* p.282.

[6] « Voici, c'est le barbier du sultan qui en est chargé. Dans un lieu public, sur la place du marché de préférence, on lui amène le coupable, garrotté solidement. Avec un rasoir, il lui taille à l'intérieur de chaque main, dans le sens de la longueur, quatre fentes jusqu'à l'os. En étendant la paume, il fait ensuite bâiller le plus possible les lèvres de ces coupures saignantes, et les remplit de sel. Puis il referme la main ainsi déchiquetée, introduit le bout de chaque doigt replié dans chacune des fentes, et, pour que cet arrangement atroce dure jusqu'à la mort, coud par-dessus le tout une sorte de gant bien serré, en peau de bœuf mouillée qui se rétrécira encore en séchant. La couture achevée, on ramène le supplicié dans son cachot, où, par exception, on lui donne à manger, pour que cela dure. Dès le premier moment, en plus de la souffrance sans nom, il a cette angoisse de se dire que ce gant horrible ne sera jamais retiré, que ses doigts engourdis dans la plaie vive n'en sortiront jamais, que personne au monde n'aura pitié de lui, que ni jour ni nuit il n'y aura trêve à ses crispations ni à ses hurlements de douleur. – Mais le plus effroyable, à ce qu'il paraît, ne survient que quelques jours plus tard, – quand les ongles, poussant au travers de la

association d'idées : Loti veut faire l'emphase sur la cruauté des gouverneurs – cela faisant, il interrompt la narration pour se livrer à un discours digressif. Un tel discours se justifie par la part inconsciente d'*AM* : la barbarie de l'Etat. Ce supplice donne des frissons au lecteur. A son tour, le narrateur s'imagine en train d'affronter le danger…

Roland Lebel ira jusqu'à affirmer que ce sont les sultans qui se chargent de la punition des captifs, et il y a ceux qui innovent dans l'invention de la pénitence :

> « [Moulay Ismaël] précipitait à bas des murs ceux dont le travail lui déplaisait, ou il les transperçait d'un coup de lance ; il en faisait brûler vifs dans les fours à chaux ou murer vivants parmi les pierres et les briques…» [7]

La narration de ces atrocités fait partie de la fabulation occidentale[8] quand le voyageur veut mettre en exergue l'absence d'humanisme. Les auteurs s'attardent sur les scènes de bastonnades publiques et de lynchage rapportées dans de longues anecdotes : le caïd s'érige en tyran, veillant plus à la soumission qu'à l'ordre…

Par exotisme, les caïds sont nommés dans le récit de Loti. Leurs bustes sont brossés, avec l'insistance sur leur génie à prononcer des punitions, et à les exécuter. Le plus connu des commandants est le caïd Belail :

> * « […] c'est le vieux caïd Belaïl, bouffon de la cour, vêtu de rose tendre ; sa large figure de nègre, très sinistrement drôle, est surmontée d'un turban en pyramide, en poire, imitant la forme des toits du Kremlin » (*AM*, p.112)
>
> * « Arrive aussi le caïd Belaïl, bouffon noir de la cour, la tête toujours surmontée de son invraisemblable turban en forme de dôme ; il s'avance seul, dégingandé et dandinant, l'allure inquiétante, appuyé sur une énorme trique-assommoir » (*AM*, p.134)

Il y en a d'autres : Rhaâ, Abd-er-Haman, Kaddour (p.59). Ils sont souvent cruels et violents, parfois beaux et nobles d'allure (*AM,* p.44). Ils obéissent tous aux ministres : « Et les caïds, anxieux de ce que le ministre va dire, attendent en silence autour de sa tente, dans la majesté de leurs longs burnous blancs. » (*AM*, p.55-56) Ils appartiennent à de grandes familles dotées de prestige vis-à-vis du peuple, prêtes à offrir de bons services et du loyalisme au palais.

Par ailleurs, le « caïd El-Méchouar » qui occupe la fonction d'introducteur des ambassadeurs, sera dans une position inconfortable en face de Patenôtre, le chef d'expédition de Loti.

> « Ici, une minute d'hésitation, presque d'anxiété : il reste immobile, voulant évidemment que le ministre français s'arrête et fasse le premier pas vers lui ; mais le ministre, soucieux de la dignité de l'ambassade, fait mine de passer fier sur son cheval blanc, sans tourner la tête, comme il n'a rien vu. Alors le grand caïd se

---

main, entrent toujours plus avant dans cette chair fendue… Alors, la fin est proche : les uns meurent du tétanos, les autres parviennent à se briser la tête contre les murs…» (*AM*, p.96)

[7] R. Lebel, *op.cit.*, p.35.

[8] ibid. « On sait qu'un de ses passe-temps favoris consistait à faire simultanément trois choses : monter à cheval, tirer son sabre et décapiter l'esclae qui lui tenait l'étrier. Les Marocaisn de son entourage tremblaient devant lui tout autant que les captifs chrétiens, et il faisait mettre à mort les uns et les autres avec la même insouciance. » (p.81)

résout à céder, éperonne son cheval et vient à nous : une poignée de main s'échange, et, l'incident terminé à notre satisfaction, nous continuons d'avancer vers les portes. » (*AM*, p.114)

Parmi les caïds, il y avait aussi des étrangers, comme le célèbre caïd Mac Lean, de nationalité anglaise, qui instruisait la garde impériale.

Tout au long de l'histoire, les caïds meuvent successivement sur scène : en plus de récolter les impôts, ils obtiennent de la « mouna » auprès des tribus misérables, pour nourrir les invités étrangers et l'armée d'escorte.

> « [...] des caïds, à la tête de détachements, partent pour forcer les populations à payer la dîme royale. Quelques-unes de ces fractions viennent demander l'aman, c'est-à-dire se soumettre, et font la targuiba rituelle : on sacrifie des bœufs devant les tentes impériales, et l'on accepte l'amende imposée. D'autres résistent, ou plutôt se sauvent avec leurs troupeaux, et les troupes brûlent ce qui reste de leurs villages. »[9]

Les caïds sont alors un maillon solide qui mène au sultan. Cette fonction est, en général, héritée de père en fils. Le sultan quête au sein des familles de bons caïds qu'il nomme, et qu'il reconduit à chaque fois que leur rôle fonctionne bien. Il leur demande constamment la loyauté. Les récits viatiques précisent comment des caïds qui ont des contingents à leur ordre, veillent à la bonne gouvernance, et s'il y a une rébellion ils sont les premiers à assumer les échecs.

Par l'omniprésence des caïds chérifiens dans le récit, Loti entend insister sur cette figure juridique, politique et sociale pour aviser le Colon de son importance à établir l'ordre par l'emploi de la force. Mais comment réussir à acquérir la loyauté et l'obédience d'un tel acteur pour les autorités françaises ? Le voyage de Loti livre un secret : les caïds peuvent assurer la réalisation du Protectorat...

4.- L'institution religieuse

Si les chérifs sont présentés dans un ton condescendant[10], comme des courtisans bouffons, comment l'auteur présente-t-il les dits saints ?

> « Et le « saint », un vieillard complètement nu, sans même une ceinture, qui marche sans cesse comme le Juif errant, très vite à travers les foules, dans un empressement continuel, en marmottant des prières. » (p.183)

Non seulement le religieux est tourné en dérision, mais dépeint sans aucune trace de civilité.

A travers les ruelles de Fès, tout inspire la religion, par l'omniprésence des temples de Karawiyin et de Moulay Driss. (p.184) Comme c'est le cas dans les

---

[9] R. Lebel, *op.cit.*, p.212.

[10] « La réception du chérif, fils du bouffon de cour, me semble cependant la plus jolie des deux, et sa maison aussi, sa vieille maison toute en mosaïques et en blancheur de chaux, immense et délabrée. Il est lui-même quelqu'un d'étrange et d'attachant. Sa figure extrêmement fine et douce garde une expression toujours mystique ; à chaque parole aimable qu'on essaye de lui dire, il croise ses mains sur sa poitrine, dans une pose de saint des Primitifs, et baisse la tête avec un sourire de jeune fille. » » (*AM,* p.69-70)

autres récits viatiques, la religion fait à elle seule l'écorce du Maroc lotien. L'auteur décrit inlassablement les marabouts[11], les mosquées et les autres temples, le regard rivé sur l'identité profonde du pays. S'imposent alors les vérités suivantes : la culture première du pays se réduit au religieux, et l'histoire commence avec l'arrivée des Musulmans en Afrique.

Pour Loti, c'est bien l'institution Karawiyin qui incarne ce rôle civilisationnel – basé sur l'inimitié déclarée contre le Chrétien :

> « Cela, c'est Karaouïn, la mosquée sainte, la Mecque de toute le Moghreb, où, depuis une dizaine de siècles, se prêche la guerre aux infidèles, et d'où partent tous les ans ces docteurs farouches, qui se répandent dans le Maroc, en Algérie, à Tunis, en Egypte, et jusqu'au fond du Sahara et du noir Soudan. Ses voûtes retentissent nuit et jour, perpétuellement de ce même bruit confus de chants et de prières » (*AM*, p.130)

L'auteur met le doigt sur les puissances qui gèrent les institutions du pays. Autrement dit, il avise les futurs colons (qui arrivent) de l'atmosphère politico-religieuse d'avoir un traitement pragmatique : le respect indispensable de cette institution peut tolérer la présence française.

Pour l'auteur, cette institution qui est sensible aux changements politiques de l'Etat marocain, est également vue comme le signe de sous-développement :

> « C'est Karaouïn qui donne le mot d'ordre farouche à toute l'Afrique musulmane ; elle est dans le Moghreb comme un centre d'immobilité et de sommeil… » (*AM*, p.171)

Le temple n'a rien d'un centre culturel : les professeurs sont des terroristes, et les élèves des vassaux. La cruauté est le moteur d'un tel établissement. En outre, l'inertie et l'obscurité, selon l'auteur, sont les éléments qui prédominent dans la représentation de la fameuse mosquée. Il revient alors à Lyautey de tracer un traitement spécial envers ce monument-temple nord-africain pour réussir à dominer l'âme marocaine par les méandres de sa politique colonialiste.

Pour les voyageurs occidentaux, les Africains n'évoluent pas : au lieu de produire un discours moderne, ils s'attachent à la religion. Ils sont à genoux partout ; ils ne font que prier (*AM*, p.154) L'image des « burnous prosternés, murmurant les éternelles prières » (p.131) est récurrente dans cette fiction. Toutefois, le sacré est tenu en compte par les colonialistes avant d'entreprendre leurs plans.

Toutefois, il y a aussi une fascination particulière chez cet Occidental déiste. Cette ambivalence envers l'Islam l'accompagne toute sa vie. L'auteur faillit prier sous l'effet des appels à la prière :

> « […] Et, à travers ces longs cris lugubres, cet Allah, que ces hommes implorent, nous paraît en ce moment si grand et si terrible, que nous voudrions

[11] « […] un tombeau de saint marabout, très vénéré dans la contrée ; un drapeau blanc flotte au-dessus, afin d'indiquer aux voyageurs, aux caravanes, qu'il est bien de s'arrêter au passage pour déposer là pieusement quelques pièces de monnaie en offrande. (Au Maroc, il y a beaucoup de sépultures saintes à drapeau blanc, même dans les endroits les plus inhabités, les plus solitaires, et les rares passants y déposent leurs dons, qui sont généralement respectés par les voleurs.) » (*AM*, p.53)

nous prosterner nous aussi sur la terre, à l'appel mouedzen, devant sa sombre éternité… » (*AM*, p.216)

Le ton ironique renforce cette atmosphère d'envoûtement collectif. Les tolbas, étudiants religieux, attirent davantage l'intérêt du voyageur. Nous avons la même description dans le *Maroc Inconnu* (tome 2) de Mouliéras qui explicite les affaires de cette caste, mariant l'académique et le dérisoire. Les festivités religieuses s'organisent hors de la cité. (*AM*, p.109) Les tolbas s'ouvrent sur les montagnards et organisent avec eux les rites musulmans, avec l'intention de leur extirper de l'argent et des victuailles.

Les tolbas sont organisés afin d'assurer un contact harmonieux avec le pouvoir central, mais ils ont un rapport excellent avec les tribus environnantes et lointaines dont ils sont originaires. (*AM*, p.170-171) Parmi ces religieux qui représentent officiellement le rituel musulman, il y a bien des tolbas modernes, une lueur d'espoir pour les voyageurs occidentaux.

> « Il est réellement très moderne, ce tholba, très étudiant même, dans sa façon de comprendre la jeunesse, dans sa préoccupation constante des femmes et du plaisir. Evidemment il est quelqu'un d'exceptionnel parmi les tholbas. Et, par lui, je serai bientôt au courant de toute la vie galante de ce pays. » (*AM*, p.163)

Ce religieux nous rappelle les tolbas du *Maroc Inconnu*, si intéressés par le luxe et la luxure ; Mouliéras ne serait-il alors qu'un lecteur qui récrit les pensées de Loti qui, à son tour, a repris des choses à Charmes, jusqu'à aboutir à l'immortel Hérodote ?

Le parfum de la modernité souffle sur les futures colonies : les religieux prétendent au changement. L'auteur vise ces illuminés qui, à son point de vue, peuvent apporter la modernisation du pays – mythe fondateur de l'entreprise coloniale. En fait, la tradition et la modernité le préoccupent tant : il leur réserve de longs passages, avec une dialectique entre le côté obscur du Maroc et son autre côté rayonnant.

Loti sert de visionnaire pour Lyautey et autres politiques qui gouvernent effectivement le Maroc lors du Protectorat. Ils saisissent une telle pensée colonialiste pour effectuer les dites renaissance et modernisation du pays.

5.- Fès, la cité magique de Loti

Fez apparaît unique dans le récit. Elle est une ville obscure, hermétique et magique. Elle est le creuset de toutes les oppositions : les citadins et les paysans, les riches et les misérables, les vertueux et les débauchés… Elle incarne la fusion entre la blancheur de la chaux et « l'obscurité musulmane » (*AM*, p.238). Elle est la « ville sainte » (*AM*, p.99), la ville du commerce (*AM*, p.99), la cité d'infidélité constante et de prostitution (*AM*, p.163). Elle est tout ce dont l'imaginaire occidental rêve, un espace de défoulement.

Notons encore la fascination de l'auteur pour les murs sacrés dits vieux :

> « Non seulement je l'aime et le vénère, ce vieux mur, comme les Arabes leur plus sainte mosquée; mais il me semble même qu'il me protège; qu'il assure un peu mon existence et prolonge ma jeunesse. » (*PJ*, p.122)

Aux significations du sacré émergeant du temple Karawiyin, il y a le concrètement sacré dans tout bout de la cité. La sécurité se réalise par les murs qui procurent une discrétion (intimiste) que l'auteur recherche dans ses déambulations. Une telle obsession le hante infiniment. Cela doit expliquer pourquoi Loti est fasciné par Fès, la cité aux murs étroits et millénaires.

La première image que nous avons de Fès est « bien grande et bien solennelle selon ses très hautes murailles noirâtres, que dépassent toutes les vieilles tours de ses mosquées. » (*AM,* p. 108) Cette apparition est stéréotypée dans la littérature française. Ensuite, Loti précise les contours et les entrailles de la cité obscure : « Fez-le-Vieux est devant nous : mêmes murailles effrayantes, lézardées du haut en bas ; mêmes créneaux ébréchés. » (*AM*, p.117) Les murs cachent éternellement le Maroc qu'entend dévoiler le voyageur étranger.

L'auteur se plaît dans la ville encensée. Il se plaît à « parfumer ma maison comme il est d'usage. – Et jamais je ne m'étais fait aussi complètement que ce matin l'amusante illusion d'être quelqu'un de Fez. » (*AM*, p.188) Comme s'il s'agissait d'un univers de synesthésie orientale, le visiteur réussit à communier avec le contexte grâce à l'odorat. Mais, c'est bien la partie ancienne de la cité qui l'attire et l'effraie simultanément (*AM*, p.120) L'obscurité y prédomine. Si blancheur il y a, c'est le reflet de la chaux qui brille dans les sanctuaires. (*AM*, p.131) La chaux, en général, dénote l'Afrique : « blanchi à la chaux comme une entrée de ville d'Afrique. » (*PJ*, p.161). Ce simple coloris est présent dans maintes fictions occidentales, à titre d'illustration : « la chaux étincelante des maisons arabes »[12]. La matière de blanchiment attire l'Européen occidental, et lui inspire la paix et la quiétude.

L'architecture de Fès fascine l'œil étranger. Plusieurs bâtisses sont décrites avec une emphase sur leur inspiration et esprit artistique :

> « [...] ses arcades sont variées à l'infini, les unes sveltes, élancées, découpées en festons inconnus, dentelées en grappes de stalactites ; les autres ayant forme de trèfles à plusieurs feuilles, de cintres allongés, d'ogives. » (*AM*, p.131)

Cela influence relativement l'architecte du Protectorat, Maurice Tranchant de Lunel, notamment dans son essai *Au pays du paradoxe : Maroc* (1924).

La représentation de Fès est à lire comme une citation des autres descriptions apportées par les textes français coloniaux, et comme une incitation aux militaires (Lyautey et autres) à saisir l'âme de la cité millénaire.

III.- *LE SIBA DANS TOUTES SES MISERES*

A aucun moment, Loti ne s'interroge sur la manière de parcourir l'Afrique, d'interroger le peuple et de s'immiscer à lui. Ses interrogations autour de l'ethnicité, de la langue et de la culture ne vont pas au-delà d'un simple regard

[12] Emile Nolly, *Le Conquérant*, Paris, Calmann-Lévy, 1915, p.78.
Ce texte obtient le Grand Prix de littérature de l'Académie Française.

où des jugements de valeur sur une plèbe misérable et des tribus pitoyables empêchent la réflexion. Il n'a pas besoin d'information parce qu'il possède déjà des réponses historiques, toutes faites, pour fonder l'identité du pays à conquérir.

Du grand Maroc Loti ne voit rien que ce qu'il veut voir, il voyage parmi des images préconçues. Il cherche (ou peut-être crée-t-il) des tribus sauvages (ces berbères indomptés), et il en découvre partout. De simples caricatures, changeant d'état et de signification à chaque scène, abondent dans le roman. De cet espace siba, qu'il fréquente réellement peu, collé qu'il est au cortège royal, il ne fait que réitérer les dangers qu'encourent les administrateurs marocains. Il ne s'aventure point à le visiter, ces hauts lieux de barbarie.

Le peuple marocain est présenté dans hétérogénéité extrême au regard occidental, mais pour le définir. L'auteur se plaît curieusement à le caser dans l'univers oriental :

> « Des gens de toutes les tribus se mêlent et se croisent : des nègres du Soudan et des Arabes blonds ; des Berbères autochtones, musulmans sans conviction, dont les femmes ne se voilent que la bouche ; et les Derkaouas à turban vert, fanatiques sans merci, qui détournent la tête et crachent à la vue d'un chrétien. » (p.183)

Le multiethnique est alors engendré en Afrique du Nord de par le biais du vestimentaire et de la couleur de la peau. A ce propos, la dimension religieuse, plutôt que l'identitaire, est encore mise en relief dans le cas des Berbères. Cette taxinomie sert les ethnographes et les savants occidentaux du début du XX^{e} siècle pour parler des origines du peuple autochtone. L'autre taxinomie, système de stéréotypes qui revient pour parler des « timazighin », est bien le port ou le non-port du voile parmi les femmes berbères, ce en quoi elles s'opposent aux Arabes. (*AM*, p.247)

AM dévoile comment le peuple existe indéfiniment selon son rapport variable au Makhzen. Il décrit les mouvements du sultan dans sa réaction contre l'espace de siba. L'armée part à la reconquête du pays insurgé[13]. Les tribus marocaines sont clairement dites siba. Les Zemours et les Rifains incarnent l'insoumission au regard du narrateur. Les Zemours, selon l'auteur français, sont des tribus « pillardes et dangereuses ». (*AM,* p.87) Ils pillent Mekinez. (p.237), et s'empressent à détruire les civilisations orientale ou occidentale. Ils seraient semblables aux Barbares de l'antique Rome.

[13] « Dès que la tente du sultan sort des greniers du palais et commence à se monter en dehors des murs, la nouvelle s'en répand dans le Maroc entier, par les caravanes qui passent, et surtout par ces piétons rapides qui marchent nuit et jour à travers les montagnes ou les rivières pour porter des lettres et des nouvelles, faisant l'office de nos courriers. Toutes les tribus sont informées bientôt que le souverain va partir en guerre, et les rebelles se préparent à la résistance.

On sait que le sultan vit généralement six mois de l'année sous la tente, nomade par nature comme ses ancêtres d'Arabie, guerroyant sans cesse dans son propre empire contre ses tribus révoltées qui ne le reconnaissent que comme calife religieux, mais pas toujours comme souverain, et dont quelques-unes même (les Zemours par exemple et les peuplades du Riff) n'ont jamais été soumises. » (p.197-198)

Dans le territoire du siba, les caïds peinent à prendre les hommes valides pour le combat. (*AM*, p.247) Alors caïds et pachas[14] partent en régiments les combattre. (*AM*, p.218) Ces « terribles Zemours, fanatiques intransigeants, pillards, coupeurs de têtes, et, depuis plusieurs années, en rébellion ouverte contre le gouvernement de Fez. » (*AM,* p.93) montrent au voyageur occidental combien la pénétration du territoire marocain butera sur la résistance tribale. L'auteur n'explique point les raisons d'une telle anarchie, il s'attarde à réitérer les préjugés confondants à mettre dans le champ lexical de la sauvagerie. Loti ne fait que reproduire ces récits antérieurs qui parlent de routes périlleuses, de tribus farouches, mais sans jamais énoncer dans le détail ces mésaventures.

En plus de cruel, le peuple apparaît totalement misérable. Une telle présentation se fait par une explication de comment le pouvoir central appauvrit les tribus. Certes, l'auteur se veut un sociologue et un historien. L'auteur présente les misères de toutes sortes :

> « Il y a des quantités d'enfants sur des ânons, quelquefois deux ou trois sur le même, en brochette comique ; il y a des vieillards à béquilles, des éclopés, qui courent tout de même ; des mendiants, des idiots, des saints illuminés qui chantent. » (*AM*, p.63)

La plèbe souffre de mille misères, mais l'auteur tergiverse au moment d'en expliquer les origines et les définitions. Lors de son périple vers la terre de Fès, l'auteur retrace, dans un ton ironique, un Maroc victime de famine, de maladies, de rapine et de corruption. (*AM*, p.66). L'atmosphère picaresque prédomine, et l'auteur s'attache à représenter, de manière impressionniste, un tel désarroi. Il montre clairement combien le Maroc est condamné à être pauvre. (*AM*, p.71)

Vers la même étape, le voyageur Alexandre Dumas[15] décrira un pays rongé par la famine :

> « [...] au Maroc on ne mange pas du tout.
>
> De temps en temps, seulement, les naturels du pays grignotent une figue ou une datte, et ils en ont pour vingt-quatre heures.
>
> Après quoi ils boivent une tasse de café, fument une chibouque, et tout est dit. »[16]

La situation socio-économique passe par des moments de crise totale.

En tant qu'humaniste, Loti avance, à bon escient, des propositions pour éradiquer la misère fatidique du pays :

> « [...] si l'on savait même, à la saison, emmagasiner les récoltes, il n'y aurait point d'affamés dans ce pays – et des pauvres vieilles n'auraient pas besoin de venir, comme hier, ramasser les grains rejetés par les mulets. » (*AM*, p.75)

---

[14] Citons le pacha de Fès, Buchta el-Baghdadi qui, en 1898, « had violently suppressed Rifi piracy. ». (Pennell, *Morocco since 1830 –A History*, Londres, C. Hurst Publishers, 2001, p.162.)

[15] Lors d'une mission secrète de l'Etat français entamée en novembre 1846, Alexandre Dumas écrit *Le Véloce* où il réunit les faits vécus. Il va assister à la libération de onze otages (militaires) français captifs de la tribu Buyafar (dans le texte Bouillafars). Ils sont prisonniers durant presque quinze mois, et libérés contre une rançon de 52 mille francs.

[16] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871, p.63.

L'on pense alors que l'auteur ignore le système d'emmagasinage local et d'autres techniques de produire, de préserver le milieu et de gérer l'économie. Mais, dans un ton de contradiction inexplicable, il en parle quelques pages plus loin, où il se réfère au silo, avec la seule fonction de « cacher du blé ou de l'orge en cas de guerre ou de famine. » (*AM*, p.117)

Si le territoire du siba est un espace d'instabilité continue, il est surtout une aire démocratique de contrepoids politique au système central (Makhzen). Les deux systèmes s'opposent dans leur être, changeant de volume et d'espace, comme l'eau avec l'huile, fondant un équilibre politiquement bizarre. Et il revient justement à l'Occidental de savoir ménager ces deux forces / espaces totalement opposées, afin de réussir la pénétration du pays, autrement dit révélant que le Protectorat sera si nécessaire par l'annulation du siba – il y sera alors le substitut dans la dialectique politique.

IV.- *LES AMOURS FUGITIVES DE LOTI*

Au regard des critiques, Pierre Loti ne voyage réellement que dans son espace intime, en multipliant confidences et songes. Narcissique, il demeure collé à son enfance qui s'ouvre exotisme infini[17]. Il ne parcourt le Maroc à la fin du XIX^{e} siècle que pour parler de soi-même : l'Ennui l'agace ; et les inquiétudes blessent sa sensibilité. Cherchait-il le repos ? Fuyait-il quelqu'un, quelque chose ou soi-même ? A travers cette fiction exotique, il cherche soi-même. Il se recherche, et il demeure égaré sur des espaces mal définis. Ce récit est-il cette quête subjective d'une Raison d'être ? Si Loti se conçoit vraiment perdu dans la cité nord-africaine (*AM*, p.232), apparaissent alors équivoques ses multiples références à l'environnement naturel.

Fès bouleverse la sensibilité du voyageur Loti, et lui inspire des moments fusionnant l'extase et l'anxiété. Conscient de son ivrognerie héréditaire, l'auteur mène une lutte intérieure pour surpasser cette léthargie poétique : il se voit familier dans ces lieux étrangers. Par ailleurs, s'il se fait arabe, c'est par tendance épicurienne, pour se frayer des chemins dans le royaume illusoire des *Mille et une Nuits* :

> « Et ce soir, je cherche à m'amuser de ce costume arabe, de cette pensée surtout que j'habite en pleine ville sainte, [...] un regret pour le foyer de la France ; un regret presque enfantin, me gâtant le charme de cette étrangeté nouvelle : le sentiment du suaire de l'Islam tombé sur moi de tous côtés, m'enveloppant de ses vieux plis lourds, sans un coin soulevé pour respirer l'air d'ailleurs, et beaucoup plus oppressant à porter que je ne l'aurais cru... » (*AM*, p.125)

En quête d'étrangetés, l'auteur embrasse la nouvelle vie comme une issue à la réalisation de ses rêves.

---

[17] « Mes nouveaux décors n'avaient plus rien de commun avec la pièce : des dessous de forêts vierges, des jardins exotiques, des palais d'Orient nacrés et dorés; tous mes rêves enfin, que j'essayais de réaliser là avec mes petits moyens d'alors, en attendant mieux, en attendant l'improbable mieux de l'avenir... » (*PJ*, p.180-181)

Une vie pleine de déceptions et de désillusions est bien celle de cette enfance narrée dans *PM*. Loti se fait marin par la force des choses, il se fait militaire-diplomate pour des circonstances qui le dépassent. Aussi son mariage avec Blanche de Ferrière, selon diverses critiques, est-il une affaire d'intérêt et de convenance. Il demeure continûment cet enfant qu'il dévoile dans *Le roman d'un enfant* (1890).

Bon vivant, Loti suit ses caprices sans se soucier de la répression des autres. Comme vœu dans son testament, il choisit la sépulture dans le jardin des Aïeules à l'île d'Oléron où il jouait petit...

1.- La sensibilité du voyageur pénétrant le nu

Loti écrit *AM* pour dire ce qu'il vit et voit. Si le vu est omniprésent à travers l'écriture lotienne, le vécu est rarement exposé en détails. Par le sensible il voyage à travers l'altérité, découvrant cultures et visions du monde. Il s'exalte à la vue de l'étranger et du bizarre. Roland Barthes, inventeur du grand Loti qui occupe la place d'un « hippie dandy », tente d'expliquer la grandeur de son amour lors des manifestations du bizarre. Le critique insiste plutôt sur l'homosexualité du romancier dans une telle vision du monde ; et il déconstruit l'image de la bien-aimée Aziyadé comme étant la projection d'un jeune homme[18]. Les frères Goncourt ajoutent à ce propos : « Cet auteur, dont l'amante, dans son premier roman, (*Aziyadé*), est un monsieur... »[19] Rappelons Régis Revenin qui précise l'homosexualité de l'auteur, et il cite *Mon frère Yves*[20], histoire d'amour singulier entre un matelot et un officier de la marine[21].

Par ailleurs, selon ses biographes, c'est lors de sa formation à l'Ecole Navale de Brest en 1867 que Loti découvre son penchant pour les hommes, ce qui peine beaucoup le père. A l'instar de Lyautey, Loti est narcissique, fier de son physique – il envoie une photo de son corps nu (excepté le sexe) à tous les Académiciens :

> « Pierre pose en druide, appuyé nu, sur un menhir... Quand il enlève ses vêtements, on dirait une statue grecque, dépouillant son enveloppe grossière... »[22]

Sous les voiles du fictif, l'auteur peut dissimuler et livrer les secrets de sa vie intime, notamment ses rapports avec Joseph Bernard et Pierre Le Cor. La fiction lui sert, tant bien que mal, à détourner les confidences...

Physiquement Loti est petit de taille, il porte alors de grands talons. Le corps l'angoisse jusqu'à l'obsession. En outre, il sait se farder : « Et le rouge même qu'il met sur ses joues trahit son effroi devant le spectre de la vieillesse. »[23] Il

---

[18] cf. Roland Barthes, « Pierre Loti: Aziyadé », in *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais Critiques,* Paris, Seuil, 1972, p.170-87.
[19] Goncourt, *Journal*, t. 4, Paris, Flammarion, 1959, p.227.
[20] Loti, *Mon Frère Yves*, Paris, Calmann-Lévy, 1893, p.123-124.
[21] Régis Revenin, *Homosexualité et prostitution masculines à Paris 1870-1918*, Paris, L'Harmattan, 2005, p.137.
[22] Gabriel Faure, *op.cit.*, p.19.
[23] ibid., p.13

apprécie le fard pour masquer la phobie de vieillir, et l'anxiété démesurée. A cet artifice s'ajoutent les vêtements arabes qu'il met continûment dans *AM*, et son penchant à mettre des habits féminins…

D'amour en amour, de masque en masque et de scandale en scandale, Loti mène une vie de travestissements. Le plaisir le préserve de l'errance infinie, et du vide qui l'obnubile. Si de son vivant Proust sait voiler son homosexualité, Loti vante son dandysme : il nourrit le culte du corps, évocation explicite dans ses écrits de l'attirance envers le viril et le masculin. Son homosexualité est, selon Roland Barthes, fondamentale pour comprendre sa création. Il s'agit des pulsions d'un marin qui poursuit ses amours sous tous les climats.

Rimbaldien, Loti développe la quête du sensuel qui se fait dans le déracinement total.

> « Mais je ne vais pas éluder la grande question indiscrète que chacun s'est posée, de son vivant, face à ce petit homme monté sur talons hauts, si souvent déguisé, parfumé, fardé parfois, s'habillant en matelot pour certaines bordées à terre ou revêtant une djellabah pour des virées dans la Kasbah. En un mot ce séducteur de femmes, cet amoureux passionné, a-t-il été aussi un homosexuel ? […] la réponse se trouve dans un passage du premier manuscrit inédit d'*Aziyadé* de juillet 1876. »[24]

Loti se plaît, généralement, à fréquenter les lieux exotiques et interdits. Yves La Prairie tente d'expliquer une telle sensibilité en allant découvrir l'enfance de l'auteur[25]. Ce dernier apparaît à la fois un officier marin, un représentant colonial, un patriote invétéré, un dessinateur, un musicien, un photographe, un acrobate de cirque... Il mène ainsi une vie pleine d'émotions fortes.

Gabriel Faure brosse la sensibilité de Loti auquel il rend un jour visite :

> « Sans rien me dire, Loti me prend la main et fixe sur moi ces grands yeux où se reflétèrent tant de visages, ces mêmes yeux qui, un demi-siècle avant, regardaient, inquiets mais extasiés, une jeune gitane qui pénétrait dans la grotte, avec des souplesses de félin… »[26]

Ne fuit-il pas quelque chose en prenant incessamment la mer ? Cherche-t-il au Maroc des appétits qui demeurent inassouvis ? Peut-être cela explique-t-il sa déception finale du voyage marocain. L'Ennui, ou la désillusion radicale, demeure refoulé davantage et s'extériorise par un ton ironique et condescendant.

A travers l'histoire d'*AM*, le nu, se dévoilant à maintes reprises, attire le narrateur quand il dénote le masculin. Il signifie, en plus de la force, la vie dans son jaillissement. Le récit renferme des descriptions positives autour de la nudité.

---

[24] Yves La Prairie, *Le vrai visage de Pierre Loti*, Paris, Ancre de Marine Editions, 1995, p.73-74.
[25] ibid : « Le bébé, choyé, élevé dans du coton, ne va d'abord apercevoir sur son berceau, attentives à chacun de ses gestes, que des figures de femmes, et les robes toutes noires des grand-mères, des tantes, des grand-tantes, des bonnes, et de la mère. » (p.15)
[26] Gabriel Faure, ibid., p.27.

> « [...] nos hommes de peine, qui en un tour de main, enlèvent leurs burnous, toutes leurs nobles draperies de laine grise, mettent à nu leur beau torse fauve, et se jettent dans l'eau tourmentée et froide, sondant la profondeur » (*AM*, p.58)

Il y est question de corps virils attractifs au regard du narrataire. L'auteur y développe une vision poétiquement érotique.

Avec le nu surgit le positif, le beau et le bon. Quant à la dimension morale, elle s'estompe totalement. Minutieuse, cette représentation émane des pulsons libidinales :

> « Avec résignation, les beaux cavaliers arabes se déshabillent, puis déshabillent aussi leurs chevaux et remontent dessus, les tenant enfourchés entre leurs jambes nerveuses comme dans les étaux de bronze. » (*AM*, p.59)

L'objet libidinal est dit, cette fois encore, « beau » et excitant. Il s'agit de cavaliers qui attirent l'auteur non par leur force et art à le protéger, mais par la beauté de leur physique.

Le cavalier est beau non pas dans ses luttes et ses résistances sur le champ de bataille, mais plutôt quand il se montre nu :

> « Et les beaux bras nus des cavaliers, fauves comme du bronze, sortent de manches larges relevées jusqu'aux épaules, brandissant en l'air, pendant la course folle, les longs fusils de cuivre qui semblent devenus légers comme des roseaux... » (*AM,* p.40)

De cette expérience du purement sensible l'auteur n'en dit pas trop. Il ne peut pas pénétrer cet univers des hommes armés, régis par des caïds cruels, dignes du Moyen Age européen[27]...

2.- A la recherche de la femme perdue

La femme autochtone est nodale dans les récits de voyage ; les écrivains la situent dans une conjoncture qui déterminerait l'évolution de la société. Certes, elle s'occupe d'une infinité de tâches : éduquer des enfants, laver le linge, faire la cuisine, chercher l'eau, moudre le blé, filer la laine et tisser, nourrir le bétail... Aucun voyageur ne fait l'éloge de la Marocaine, mais insiste sur son esclavage et son infériorité par le fait de se référer à la polygamie, au voile...

De manière exceptionnelle, Marie Bugéja ira jusqu'à voir le harem tant condamné par les Occidentaux, comme un lieu de séduction :

> « Je suis dans un harem séduisant. Qui parle de harems marocains, comme de tous les harems, croit voir des temples consacrés, exclusivement, à l'organisation de l'amour troublant»[28]

---

[27] « Je prie instamment les personnes à théories humanitaires toutes faites au coin de leur feu de ne point crier à la cruauté marocaine. D'abord je leur ferai remarquer qu'ici, au Moghreb, nous sommes encore en plein Moyen Age et Dieu sait si notre Moyen Age européen avait l'imagination inventive en fait de supplices. Ensuite les Marocains, de même que tous les hommes restés primitifs, sont loin d'avoir notre degré de sensibilité nerveuse, et, comme d'ailleurs ils dédaignent absolument la mort, notre simple guillotine serait à leurs yeux un châtiment tout à fait anodin qui n'arrêterait personne. Dans un pays où les voyages sont si longs et les routes nullement gardées, on ne peut en vouloir à ce peuple d'avoir introduit dans son code quelque chose qui donne un peu à réfléchir aux pirates des montagnes. » (*AM*, p.96-97)

Ce n'est là que l'assouvissement d'un imaginaire débridé, notamment occidental. La condamnation de l'asservissement de la femme à l'homme tyrannique revient dans les récits pour condamner la société traditionnelle[29].

A son tour, suivant la même tradition, Loti place la femme dans la case du fantastique. Chrétien et mâle, il ne peut non plus percer l'espace des femmes autochtones. Son harem marocain demeure alors muet et opaque, ne dévoilant rien au lecteur occidental ; il s'articule autour d'un rappel des lectures anciennes. Ses amours à Fès ne sont pas pleins comme ceux vécus en Turquie aux côtés de la passionnée Aziyadé en 1877 pour qui en son hommage il écrit *Aziyadé* (1879) et *Fantôme d'Orient* (1892). Cette jeune fille, aux yeux verts, fait partie d'un harem, propriété d'un seigneur ottoman. Leur amour devient grand avec la séparation, suscitant tant de mystères. Cet amour hante *Au Maroc*, et se dissimule derrière les ombres sensuelles de la fiction.

A son retour à Constantinople en 1905, le marin français découvre qu'Aziyadé était décédée de chagrin. Il prend la stèle funéraire de sa bien-aimée pour la planter dans son temple à Rochefort, où il construit, en son honneur, une mosquée, une chambre arabe, un salon turc… Cette Aziyadé demeure innommée dans le voyage marocain ; et si elle pouvait porter un nom maghrébin elle demeurerait mystérieuse et charmante : « perchée en silhouette d'ombre à l'angle aigu du toit, fièrement campée sur ses jambes, les mains derrière le dos, contemplant je ne sais quoi, en bas, dans le vide… » (*AM*, p.155) C'est en rêveur insatiable que Loti décrit l'univers féminin[30]. Il parle de femmes captives de la coutume ancestrale. C'est par le biais de la femme, croit Loti, qu'on arrive à sonder la culture de l'autre. (p.213) Il contemple les femmes voilées, et tente d'y dévisager le féminin. Il guette de sa terrasse des voisines fugitives et mal-aimées, en débridant son imagination pour les faire discourir et projeter leurs désirs. Cette approche se base justement sur une description de la sensualité orientale, à partir d'une vision mi-obscure, mi-claire (*chiaroscuro*).

---

[28] Marie Bugéja, *op. cit.*, p.169.

[29] A titre d'exemple, citons ce qu'en dit Edith Wharton dans *In Morocco* :
« […] coulourless eventless lives depend on the favour of one fat tyrannical man » (p.152)

[30] cf. Basil B. Rafter, *La femme dans l'œuvre de Pierre Loti*, Paris, Presses Universitaires de France, 1938.
« Elles se promènent par groupes, ces femmes ; ou bien s'asseyent pour causer sur les rebords des murs, jambes pendantes au-dessus des cours et des rues ; ou bien s'étendent, nonchalamment renversées, les bras relevés sans la nuque. D'une maison à l'autre, elles se visitent, par escalade, à l'aide de petites échelles quelquefois, ou de planches improvisant des ponts. […] leurs manches, longues et larges, laissent libres leurs beaux bras nus cerclés de bracelets ; de hautes ceintures, en soie lamée d'or, raides comme des bandes de carton, soutiennent leurs gorges ; sur tous les fronts il y a des ferronnières, faites d'une double rangée de sequins d'or, ou de perles, ou de pierreries, et par-dessus est posée l'hantouze, dont les bouts pendent et flottent par-derrière, mêlés à la masse des cheveux dénoués ; elles marchent la tête rejetée en arrière, les lèvres ouvertes sur les dents blanches ; elles ont un balancement des hanches un peu exagéré et d'une voluptueuse lenteur ; leurs yeux, déjà très grands et très noirs, sont réunis et allongés jusqu'aux tempes avec de l'antimoine, plusieurs sont peintes, non pas au carmin, mais au vermillon pur, comme par recherche sauvage de l'invraisemblance ; leurs joues semblent passées au minimum épais ; et sur leurs bras, sur leurs fronts, paraissent des tatouages bleus. » (p.152-153)

D'un air égocentrique, allant jusqu'au narcissique, il croit voir des femmes fassies rêver de sa personne :

> « Là, en général, quand je parais, les petits murs d'alentour se garnissent de têtes de femmes, toujours oisives et curieuses d'examiner le voisin d'une espèce rare que je suis pour elles. [...] ce qui serait une énormité d'imprudence coupable avec un musulman, semble sans danger avec moi, qui ne le dirai à personne, et qui, d'ailleurs, vais repartir bientôt pour si loin, si loin, pour mon pays fantastique. » (*AM*, p.174)

Ces femmes surgissent la nuit, derrière des murs, appelant à l'Amour –incarné par le visiteur discret. En général, la femme indigène n'a pas de langue dans *AM*. Il revient alors au narrateur d'exprimer ses états d'âme, ses amours, ses sentiments et ses rêves, et d'imaginer ses mots.

Ce que Loti regrette le plus de Fès, c'est curieusement d'abandonner l'aire des terrasses, espace réservé aux femmes :

> « Je dis un adieu pour toujours à toutes les terrasses environnantes, qui sont vides et funèbres ; un adieu à tous les vieux murs en ruine d'alentour, derrière lesquels mes voisines dorment encore y compris la belle révoltée, dont je ne saurai plus jamais rien. » (*AM*, p.207)

Aziyadé est-elle justement cette « belle révoltée » ? Est-elle la sosie de Schéhérazade ? Les femmes de Loti sont claustrées. Les murs cachent ces êtres agréables ; et cela peut représenter la part tragique de cet auteur néoromantique.

La postérité prend *AM* comme une référence fondamentale pour comprendre l'univers chérifien. Probablement lecteurs de Loti, les frères Jérôme et Jean Tharaud composent sur le Maroc deux récits : *Rabat, ou les heures marocaines* (1918) et *Marrakech ou les seigneurs de l'Atlas* (1920), où les mêmes impressions s'avèrent récurrentes. Le premier récit s'ouvre sur l'étonnement à trouver des cigognes dont aucun voyageur ne parle dans les récits, ensuite ce sera l'image de la femme fugitive qui se trouve reproduite :

> « Pas une femme sur ce désert aérien. Si, pourtant. Pas très loin de moi, glisse une légère ombre rosée. Elle escalade un mur avec l'agilité d'un chat. Une autre robe la rejoint, toute verte celle-là, et se met à sa poursuite. Pendant quelques minutes, je ne vois que ces deux couleurs qui tournoient, s'emmêlent, paraissent et disparaissent derrière les petits murs, sans que je puisse arriver à reconnaître si elles sont laides ou jolies, — jeunes assurément toutes deux, les pieds nus, de longues tresses entrelacées de laine noire sautant sur leurs robes passées, et des bras si bruns, si chauds, au milieu de ces blancheurs mortes ! »[31]

Le fantastique, dans sa forme visible-invisible, cerne les contours antithétiques de la femme-illusion où la laideur prend souvent la place de la beauté.

En guise de conclusion, comme *AM* survit à son auteur dans sa construction des préjugés autour de l'image du Maroc dans la littérature française, le récit a une valeur testimoniale des misères matérielles et des faiblesses politiques et

[31] Jérôme et Jean Tharaud, *Rabat, ou les heures marocaines*, Paris, éditeurs Frères Emile-Paul, 1918, p.21.

institutionnelles. Le voyageur se dit ramené en arrière quand ses pieds foulent le continent africain, et en rentrant sur Algésiras, Loti croit retrouver le présent, la vie. Loti est, à notre point de vue, un témoin officiel qui sait taire trop de vérités. En sa mémoire on organise, à sa mort en 1923, des funérailles nationales. L'académicien marin peut être alors l'inspirateur du Grand Lyautey dans son expérience militaire, et de Tranchant Lunel dans son entreprise architecturale. Ils sont tous gais dans leur partage de cette vision africaine, et ils essayent de fonder la marocanité à travers un système de préjugés. *AM* demeure un voyage dans la déception : nulle fin n'a comblé les désirs d'un voyageur fougueux à Tanger, désespéré à Fès et déçu au retour vers Algésiras. Somme toute, Loti signe son rêve / cauchemar nord-africain dans *AM*. Il réfute de discuter les affaires africaines dans leur être, prétexte pour préparer une seconde aliénation : il revient enfin à la France de les civiliser.

Chapitre II :

LE VOYAGE STEREO-POETIQUE DE MOULIERAS A TRAVERS LE RIF[32]

La tradition critique veut que l'on lise en faveur de l'auteur, et jamais à son encontre. Il s'agit, en effet, d'un rapport d'autorité : l'auteur est muni d'un pouvoir, et le lecteur croyant à cette dépendance intellectuelle. Cette doxa critique est à remettre en question dans la littérature viatique. La réception de Mouliéras est intéressante pour l'universitaire marocain, si l'on applique une approche critique. Les intentions de l'auteur ont-elles, aujourd'hui, un intérêt réel ? Certes, son lecteur modèle est un destinataire précis, de nationalité française, imbu des mêmes idées colonialistes.

Lire contre Mouliéras est-il une approximation fructueuse pour *Le Maroc Inconnu* ? Une lecture contrauctoriale prend le contre-pied de ce récit de voyage ; tout ce qu'il a à dire ou à écrire de son œuvre est non seulement à remettre en question mais surtout à déconstruire, autrement à récrire. La lecture devient alors hérétique. En déconstruisant le récit dans une perspective contrauctoriale, les propos de l'auteur dans la préface et dans l'essai historique sont à saisir à rebrousse-page par souci de bien lire. Lire naïvement Mouliéras, c'est lui prêter foi totale, sans aucune intention d'interroger son autorité ; et sa poétique comme stratégie d'écriture s'oppose au discours préfacier, le lire contre l'auteur renvoie nécessairement à contester le programme de son voyage, la structure narrative de son texte, à revoir les effets recherchés par l'auteur auprès du lecteur. La cohérence intentionnelle de Mouliéras est idéologiquement homogène, mais esthétiquement hétérogène. Nous allons poser des questions au *Maroc Inconnu*[33] que l'auteur lui-même ne pose pas ou bien semble éviter ou bien ne trouve pas d'intérêt à les poser. Ainsi, c'est au lecteur que revient cette part, autrement dit cette autorité (avant acquise par l'auteur)…

I.- *LE PRE-TEXTE ET SA DEMULTIPLICATION DANS MI*

Les trente pages d'introduction du *MI* constituent-elles une préface utile ? Sont-elles un prologue – faisant partie de l'incipit et précédant souvent une analepse ? *MI* est un mélange parfait entre l'histoire (ethnographique) et la fiction. Pour nous, il s'agit d'un pré-texte ou d'une pré-fiction ; et il revient à l'auteur d'y exposer ses prétextes.

---

[32] Publié dans *Tawiza* n° 144-147, avril-juillet 2009.
[33] Nous allons dorénavant noter *MI*.

> « [la préface] : située avant le texte qu'elle présente et commente, elle en oriente la réception. En formulant le projet de l'auteur, la préface peut ainsi donner au lecteur les consignes non fournies par le titre, avec comme but « d'assurer au texte une bonne lecture » [...] En théorie, il est d'abord question d'assurer une lecture, en valorisant habilement le texte, et ensuite d'orienter la lecture afin qu'elle lui soit adaptée. »[34]

La préface de Mouliéras prédétermine la fiction. Toutes les histoires et les descriptions qui suivent dans le récit de voyage, vont révéler un visionnaire étranger, nourrissant divers sentiments envers l'héritage rifain.

Le discours préfacier caractérise la fiction ; le lecteur réussit à interpréter la logique des descriptions, et à saisir la dialectique qui unit le narratif et le descriptif, « par intégration syntaxique, par narrativisation, par motivation postiche du regard descripteur ou par naturalisation de leur contenu didactique. »[35] De là, si Mouliéras construit cette fiction pour emprunter son référent –narratif ou descriptif – à un récit de voyage, cela est naturel dans le travail esthétique, mais qu'il en fasse une matière de vérité historique, cela s'avère aberrant.

Faut-il brûler le texte précolonial *Le Maroc Inconnu* d'Auguste Mouliéras[36] qui entend tout simplement faire entrer le Maroc « dans la sphère d'influence de la France » (*MI*, 1, p.5) ? La lecture des textes coloniaux et la déconstruction de leur discours pourraient généralement atténuer la complexité des questions politiques actuelles. Que dit l'auteur au juste de l'Etat marocain, des tribus du Rif, de l'intérêt de la religion, de l'état de la langue, de la fonction des cultes et d'autres affaires autochtones ? Comment construit-il ce « pays sauvage absolument inconnu » (*MI*, 1, p.10) ? Comment représente-t-il l'indigène – sujet principal du voyage ? Quelles réalités (visions) avons-nous, à partir de ce périple, du rapport homme nord-africain et caricature créée par les colonisateurs ? Et la question la plus épineuse, relative aux militaires français : comment administrer le Grand Rif, terre de siba[37] ? Et pour le voyageur

---

[34] Marta Cichoka, *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : réinventions, relectures, écritures*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.204.

[35] Alain Guyot, « *Du voyage à ses récits* », p.206-207, in Philippe Antoine & Marie-Christine Gomez-Géraud, *Roman et récit de voyage*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.

[36] Né en 1855, Auguste Mouliéras est un missionnaire qui a parcouru l'Algérie et le Maroc de 1872 à 1893. Il est l'auteur de nombreux ouvrages, par son des enquêtes sur les traditions orales de l'Afrique du nord. Il compose :

-*Manuel Algérien. Grammaire*, Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1888 ;

-*Légendes et contes merveilleux de la Kabylie* (1893) ;

-*Les Béni-Isguen (Mzab), essai sur leur dialecte*, Oran, Fouque, 1895.

Ecrit en 1895, *MI* est composé de deux tomes : 1.- Exploration du Rif, 2° Exploration des Djbala ; il est dédié à Jules Gambon, le gouverneur général de l'Algérie.

[37] « Le Rif n'a jamais été soumis. Il fait partie de cet immense *blad es-siba* « pays abandonné » (par le sultan), *pays où l'on erre librement*, qui occupe les quatre cinquième du Maroc. » (*MI*, 1, p.47)

Mouliéras, comment traverser cette contrée représente le grand suspense du récit[38].

Le Rif et les Rifains sont vus d'un regard singulier à travers le texte français. Pour Damidaux, ils sont des « guerriers par atavisme »[39]. Les voyageurs chrétiens, à l'arrimage sur la côte méditerranéenne, exécutent une pénétration analogue : ils débarquent sur une terre de contradictions choquantes. Mouliéras écrit : « les Rifains semblent très heureux de vivre dans une ignorance et une anarchie complètes. Leur antique simplicité leur suffit. » (*MI*, 1, p.198) D'autres préjugés sont avancés dans l'esprit d'enfler l'amour-propre occidental. Ce voyage est en soi un déplacement entre une vive curiosité afin d'expliquer un espace mystérieux et une systématique indifférence au moment de qualifier, juger et classer ce qu'il voit / entend (à partir du regard de l'Autre) pour la première fois. Dans cette perception, l'auteur français réussit à définir de loin, depuis l'extérieur, les mille correspondances qui peuvent organiser l'espace marocain.

Débarquer sur la côte rifaine est pour le voyageur entamer non seulement une aventure périlleuse mais aussi une seconde vie (une sorte de renaissance). L'Occidental verra dans l'univers visité, des choses familières et d'autres différentes. Ce double regard (qui n'est point un regard de différenciation) recèle des interrogations aussi bien culturelles que politiques.

II.- MI, *MEMOIRE SCIENTIFIQUEMENT COLONIALISTE*

En fait, ce récit ethnographique est un travail qui prétend s'insérer dans le domaine académique comme le premier travail encyclopédique sur le Rif. L'auteur adopte une démarche descriptive : il présente, par le biais d'une tierce personne, les provinces, l'une après l'autre[40]. L'étude n'a pas, au regard de l'auteur, de propos politique : « Je voudrais laisser de côté toute considération politique dans un ouvrage purement scientifique comme celui-ci » (*MI,* 1, p.36) Cette œuvre a une « valeur scientifique » (*MI,* 1, p.199)[41] « Scientifique » veut tout dire, sauf le relatif à la science.

---

[38] Charles de Foucauld, *op.cit.*, « Il y a une portion du Maroc où l'on peut voyager sans déguisement, mais elle est petite. Le pays se divise en deux parties : l'une soumise au sultan d'une manière effective (blad el makhzen), où les Européens circulent ouvertement et en toute sécurité ; l'autre, quatre ou cinq fois plus vaste, peuplée de tribus insoumises ou indépendantes (blad es siba), où personne ne voyage en sécurité et où les Européens ne sauraient pénétrer que travestis. [...] Cette intolérance extrême n'est pas causée par le fanatisme religieux ; elle a sa source dans un autre sentiment commun à tous les indigènes : pour eux, un Européen voyageant dans leur pays ne peut être qu'un émissaire envoyé pour le reconnaître ; il vient étudier le terrain en vue d'une invasion ; c'est un espion. On le tue comme tel, non comme infidèle. » (p.XV-XVI)

[39] Charles-Joseph Damidaux (capitaine), *Combats au Maroc 1925-1926*, Paris, éditeur Berger-Levrault, 1928, p.27.

[40] « Je n'ai pas suivi exactement le prodigieux itinéraire de Moh'ammed ben T'ayyeb pendant ses 22 ans de courses à travers le Maroc. Je me serais exposé, en le suivant, à me perdre moi-même et à égarer mes lecteurs qu'il eût fallu promener sans transition du nord au sud, de l'est à l'ouest, souvent dans la même page. J'ai préféré donner entièrement la description d'une province avant de passer à la suivante. » (*MI*, 1, p.39)

[41] "Ouvrez le livre, arrêtez le premier rifain venu, letter ou ignorant, lisez-lui la partie concernant sa tribu, la région qu'il connaît.

Le récit est un itinéraire d'un voyageur versatile, énumérant détail après détail, préjugé après préjugé autour d'une ethnie inconnue occupant une région vierge pour l'armée française. Il s'inscrit pleinement dans la tradition française – en tant qu'Occident (monde civilisé) ayant tous les droits de regarder (juger) les territoires barbares :

> "The writings of travelers and explorers are usually, of course, at least as revealing about the character and prejudices of those doing the travelling and writing as about the people and places they claim to have discovered."[42]

« Sourd-muet » et « aveugle », Mouliéras prétend découvrir le Rif mystérieux. Il tente de renouveler, de classer les images acquises de l'Autre et d'enrichir les archives impériales. Le titre est en occurrence révélateur : tout ce qui est africain s'avère inconnu. Le premier continent demeure la terre des mystères, même pour le vieil Hérodote.

Après vingt-deux ans d'explorations ininterrompues (1872-1893), l'auteur arrive-t-il à découvrir cette partie mystérieuse, à lui donner sens ou des sens et à dissiper tant d'inconnues pour l'imaginaire européen ? Quelles images (sous forme de stéréotypes culturels) nous apporte-t-il du Rif et des Rifains ? De ses yeux *nouveaux* que dit-il – sinon de ses oreilles nouvelles d'un pays qu'on lui raconte (à l'indirect) ? Et ces yeux « très myopes » (*MI*, 1, p.12) de Mohammed ben Tayyeb, « l'homme providentiel » (*MI*, 1, p.199) et le grand « Dheif Rebbi »[43], ne peuvent-ils être que ceux d'Auguste[44] ? Attachée à rappeler les grandes fêtes (repas), cette mémoire gastronomique peut-elle constituer un outil de repérage des dates et des lieux parcourus ? (cf. *MI*, 1, p.39) Bref, ce derviche n'a qu'un seul défaut physique : « Evidemment, les jambes de l'incorrigible vagabond n'ont pas la précision de nos chaînes d'arpentage » (*MI,* 1, p.49) Cela étant, les cartes dressées par l'auteur à la fin de l'ouvrage demeurent approximatives. Ce récit entend adopter une vision "totalisante" de l'espace décrit.

En général, cette littérature coloniale réunit pêle-mêle les disciplines. Elle est une tradition munie d'une "colonial ethos, usually lacks more precise definition, partly because it is now not much canonized, and partly because it is so heterogeneous."[45] *MI* en est un bon exemple. Il relève de la sociologie, de

---

Sa réponse sera ma condamnation ou ma justification.

Que de fois ai-je fait moi-même cette expérience ! » (*MI*, 1, p.199)

[42] Michael Hanne (edit), *Literature and Travel*, New York, Rodopi, 1993, p.4.

[43] « Partout où il se présentait en qualité de dheif Rebbi (hôte de Dieu), on lui donnait à manger et à boire. La peur des pluies battantes ne l'arrêtait pas ; il allait toujours en avant, admirant par-dessus tout, la belle contrée qu'il traversait. » (*MI*, 2, p.145)

[44] Pour nous, Mohammed Ben Tayyeb, en tant que un héros mythique, renforce la dimension « révélatrice » de cette fiction.

Citons, à ce propos, Michael Hanne: « The mythology and folklore of every culture contain instances of journeys which are seen as having an archetypally fundamental significance for that society, whether in the form of myths of origin (the voyage which brought our ancestors to live in this land) or in the form of folktales which recount the travels and associated tests and interrogations undergone by the hero » (*Literature and Travel, op.cit.*, p.3)

[45] Elleke Boehmer, *Colonial and Postcolonial Literature*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p.2.

l'histoire et de la Science. Mouliéras apparaît comme un érudit / encyclopédiste ; il change indistinctement de statut. En plus de voyageur, il est aussi théologien, politologue, sociologue, ethnologue, psychologue, historien… Le ton du récit est uniformément colonialiste : il loue l'œuvre des Impérialistes, tout en raillant les manifestations locales.

Cette œuvre est davantage propre à la littérature colonialiste. Héritière des caprices, des désirs et des rêves d'expansion, cette littérature est l'œuvre intellectuelle des colonisateurs qui dévoile les règles de l'impérialisme :

> « […] by and for colonizing Europeans about non-European lands dominated by them. It embodied the imperialists' point of view. […] Colonialist literature was informed by theories concerning the superiority of European culture and the rightness of empire. Its distinctive stereotyped language was geared to mediating the white man's relationship with colonized peoples.»[46]

Ainsi l'œuvre de Mouliéras répond-elle parfaitement à ces critères : le point de vue impérialiste est orchestré dans une partition humaniste : civiliser le Rif n'est possible que par la colonisation gauloise. Plus concrètement, l'auteur français se montre péremptoire : il croit que les Berbères sont toujours étudiés par des chroniques écrites par leurs ennemis. (*MI*, p.21) De quelle caractérisation investit-il son travail ? Au nom de la Science, l'intellectuel français croit mener des recherches sur un peuple à préparer pour recevoir comme il faut la colonisation humaniste[47]. Ce discours persiste encore, et bien des berbérisants continuent à clamer cette même *science*.

Conformément au modèle colonial, le voyageur brosse un portrait négatif du peuple à conquérir, du colonisé à venir et de la région à pénétrer[48]. Il va tantôt

---

[46] ibid., p.3.

[47] Dans les récits viatiques, les colonisateurs sont, en général, décrits comme des bienfaiteurs. L'exemple d'Achille-Jean Guillaume est une bonne illustration. Le personnage de *Sur la frontière marocaine* est l'explorateur type de l'Afrique : il est à la fois militaire, médecin et historien (ethnographe). De son art à guérir les gens, il dit : « c'est moi qui assume la responsabilité de donner aux malades les soins nécessaires. » (p.25)

Là, se déclenchent des jugements négatifs contre les indigènes :

« Mon dernier malade se plaint de douleurs violentes dans une oreille. Des bourdonnements incessants l'empêchent de dormir, et il m'explique avec force grimaces, qu'un mauvais esprit a dû entrer par là pendant la nuit, car il a perdu l'amulette qui le protégeait contre eux. » (p.26)

[48] Dans l'esprit d'un comparatisme qui entend éclaircir la nature du regard occidental sur le vieux Maroc, nous trouvons chez Jean-Achille Guillaume que même le climat est sujet à des préjugés « français » :

« […] la fièvre et les moustiques règnent en maîtres ! Pays terrible ! Région meurtrière, que fuient les fonctionnaires et les commerçants aisés durant la grosse chaleur » (*Sur la Frontière Marocaine*, p.5)

Comment analyser alors l'image (ou les séries d'images) que nous offrent les deux récits ? Certes, s'il y a une réflexion sur l'espace étranger, c'est avec le dessein de l'expliquer, voire de le transcrire à partir d'une vision intérieure.

Par ailleurs, Le narrateur se déplace entre Sidi-bou-Djenane et Kiss. Il est un lieutenant qui commande le régiment sous les ordres du capitaine Geay. Là, le militaire français a un accompagnateur-éclaireur nommé Yézid Aftit (sous lieutenant indigène) (cf. Sur la frontière marocaine, p.8) qui est son ombre dans tous ses déplacements.

Comment analyser alors l'image (ou les séries d'images) que nous offrent les deux récits ? Certes, s'il y a une réflexion sur l'espace étranger, c'est avec le dessein de l'expliquer, voire de le transcrire à partir d'une vision intérieure.

briser quelques stéréotypes autour de la personne rifaine, tantôt formuler d'autres issus de choses vues et d'expériences vécues. Le héros Ben Tayyeb se trouve :

> « [...] poussé par une force invincible dont il ne se rendait pas compte lui-même, ne pouvant tenir longtemps en place, ne demandant qu'à voir du pays, de nouveaux hommes, de nouvelles mœurs, ne prenant aucune note manuscrite, mais gravant tout dans la plus prodigieuse mémoire *géographique* qu'il soit possible de rencontrer. » (*MI*, 1, p.10)

Cette quête demeure quand même sans explication : découvrir le pays au nom de quel intérêt ? Mouliéras, en bon chercheur au service de l'Impérialisme, est clair, voire clairvoyant, dans sa manière de résoudre la question marocaine : « notre pays est appelé à succéder aux Arabes » (*MI*, 1, p.29) Autrement dit, ni l'Espagne ni l'Allemagne n'ont le droit d'occuper le Maroc : les Français sont le suivant maillon légitime dans la colonisation infinie de l'Afrique du Nord[49]. Et, par la suite, de qualifier les Berbères de « constants résistants afin de survivre » s'avère un discours auctorial foncièrement vague. (*MI*, 1, p.32) Enfin, il dira : « Aucun Européen ne peut se flatter d'avoir traversé le Rif.» (*MI*, 1, p.38) Cette œuvre peut prétendre avoir fait le tour de tout le nord marocain, délimitant de mémoire les tribus.

III.- *LE RECIT STEREO-POETIQUE : FUSION MEME & AUTRE*

De Bougie, Mohammed Ben Tayyeb quitte les siens à l'âge de 16 ans. Il parle (ou narre, ou rapporte...), des histoires que l'arabisant français transcrit et/ou écrit, et c'est le lecteur métropolitain qui est fondamentalement visé. Autrement dit, il y a le voyage dans le voyage, se précisant en pérégrinations dans la contrée mystérieuse, confondant la réception et la production, et l'auteur de confondre les espaces jusqu'à en faire un tout déconcertant. Entre les deux regards (l'auteur-écrivant et le protagoniste-voyageur) se dressent des oppositions culturelles. Cela va subséquemment déterminer le récit écrit ou rapporté – créant différents horizons d'attente.

L'auteur, en bon critique, propose trois hypothèses :

> « – Ou l'auteur a été trompé par ses voyageurs musulmans, ou il est lui-même un imposteur, ou il dit la vérité, rien que la vérité, et, dans ce cas, il nous révèle un Monde inconnu. » (*MI,* 1, p.199)

MI est à lire avec précaution, comme un récit rapporté d'un autre récit-voyage vécu. Si Mouliéras écrit ce qu'on lui raconte du nord marocain, Ben Tayyeb déambule en se fiant juste au bon exercice mnémotechnique. L'auteur français est le contrôleur des dires du derviche. Ce dernier ne peut point le tromper ;

---

[49] Citons : « Les Marocains optent pour la France, qui, bien conseillée, pourrait avoir ce beau pays sans verser une goutte de sang. »

« Si l'insondable destinée condamne un jour ce pays de toutes les libertés à passer sous le joug étranger, souhaitons-lui d'être gouverné par la France » (*MI*, 1, p.198)

Mouliéras peut vérifier de loin tout ce qu'il narre. Il adopte la méthode suivante : « interroger et écrire, interroger sans trêve et écrire toujours. » (*MI*, 1, p.11) Cette vérification se fait auprès des émigrés rifains vivant en Oranie.

De loin peut-on narrer l'état d'un pays inconnu ? Peut-on sentir la matérialité d'un espace imaginaire et en faire une œuvre d'art ? De quels rapports, récits de voyage ou guides l'auteur s'est-il inspiré pour *évoquer* le Rif dans tous les détails ? Peut-il alors multiplier, à sa guise, les analyses et les taxinomies d'une société inconnue ? Il dira, par exemple, que les 2/3 des habitants du Maroc sont berbérophones (*MI*, 1, p.22), que ces derniers ressemblent physiquement aux Européens du Midi et moralement aux Arabes (p.20), qu'entre tribus, ils « s'ignorent et se neutralisent » (*MI*, 1, p.21), et à chaque tribu correspond un portrait spécifique[1]. Cette analyse stéréo-poétique, basée sur un regard extérieur, repère une série de défauts, maux et d'anormalités que seule la colonisation, et rien que la française, peut guérir. Ces mêmes statistiques et analyses réussissent à disséquer ce corps, allant d'hypothèse en hypothèse, à réduire du poids de l'autre dans sa spatialisation et à répandre les bienfaits du même (colonisant).

L'auteur entend faire du Rif un monde exotique malgré sa proximité de l'Europe, produisant justement l'altérité et les différences dont l'imaginaire occidental a besoin. Si Hérodote, en tant que premier voyageur de l'Occident, voit les autres peuples organiser et gérer le monde à l'inverse des hommes de la Cité, cette position sera également celle des autres voyageurs à venir. La différenciation culturelle sera le motif de tout déplacement : se déplacer dans la différence afin de découvrir sa grandeur au milieu de la barbarie, sera le premier mobile. Ainsi, les Rifains apparaissent comme un Autre découvert par l'auteur et son co-auteur (berbère lui-même), comme des êtres étrangers, bien stéréotypés.

Ignorant la langue rifaine et ayant des rapports intermittents avec le rapporteur (narrateur protagoniste), l'auteur s'ingénie à expliquer l'univers de Moulouya. Il définit le Rif comme un espace d'insurrection :

> « De beaucoup la plus petite des dix provinces Marocaines, le Rif a su néanmoins conserver son indépendance depuis les temps préhistoriques. Il n'a jamais été soumis aux différents maîtres qui se sont succédé sur le trône du Maroc. De nos jours encore, cet asile est inviolable. » (*MI*, 1, p.35)

[1] Achille-Jean Guillaume dira de la tribu des Bocoyas elle « fait partie de la grande agglomération du Riff, sur la côte marocaine. Dispersée le long du rivage inhospitalier, au pied du formidable massif, elle a toujours été considérée comme une des plus guerrières et des plus redoutables parmi les tribus riffaines. Montagnards et marins tout ensemble, les Bocoyas sont aussi à l'aise sur la mer démontée qu'au sommet des rochers vertigineux où gîtent les aigles. Naguère intrépides, infatigables, dangereux pilleurs d'épaves, ils ont donné à la côte riffaine cette réputation légendaire de férocité que tous les marins connaissent. » (*SFM*, p.37)

Cette convergence stéréotypique, au niveau de la représentation, est propre à un esprit colonisateur.

L'auteur met en relief l'esprit rebelle de ces Marocains, dans maints passages, notamment le trait sauvage… Comment le voyageur kabyle pourra-t-il pénétrer ces terres insoumises ? Le narrateur dévoile la manière et les astuces pour réussir une telle initiative : « Grâce à l'arabe et au berbère, il s'enfoncera jusqu'au cœur des Braber, là où jamais étranger n'a mis le pied. » (*MI*, 1, p.10) La langue, rien que la langue, est le sauf-conduit qui permet le déplacement et la communication avec le milieu.

Le texte abonde d'opinions et de croyances que l'auteur collectionne sans examen, prises comme des vérités indiscutables à propos de l'être rifain. Comment analyser l'Image (ou les séries d'images stéréotypiques) que nous offre *MI* ? Certes, s'il y a une réflexion sur l'espace étranger, c'est avec le dessein de l'expliquer, voire de le transcrire à partir d'une vision intérieure.

Cependant, l'auteur reconnaît la difficulté de la tâche :

> « Quels renseignements, quelles lumières peut-on tirer d'un explorateur qui parcourt une contrée sans pouvoir se faire comprendre des habitants qu'il n'entend pas non plus ? Il ne sera jamais à portée de bien voir ce qu'il voit, de bien saisir le peu qu'on lui dit. A côté de quelques vérités qu'il rapportera, que de fausses notions ne répandra-t-il pas dans le monde savant, qui s'empressera de vulgariser d'énormes erreurs, dont on peut voir des échantillons dans les compilations contemporaines. » (*MI*, 1, p.5)

Bien que la langue, en tant qu'outil de communication, fasse défaut, Mouliéras entend combattre les silences de l'histoire sur l'objet étudié. La fictionnalisation du Rif varie donc entre la description documentaire et la relation de l'itinéraire du voyageur-fqih – l'auteur apparaît fidèle au XVIII^{e} siècle, dans sa tendance à relier l'ethnographique au romanesque. Ce récit véhicule un discours contemporain, celui d'illustrer un espace de désolation qui aspire au salut de par la colonisation – précisément la française.

L'à peu près français qui est le berbère (*MI*, 1, p.20) serait une argumentation pour louer l'assimilation. Ceci est bien dit par Alain Ruscio : « Nul verbe, de ce point de vue, ne traduit mieux l'esprit colonial que celui fort utilisé à l'époque, d'assimiler, dont le sens premier fut : *rendre semblable à* »[1]. Le colonialisme, dans toutes ses formes, sait assimiler l'Autre par la composition stéréotypique. Le regard quête les différences et tente de les annuler : le colonialisme a peur du sens où le rapport Autre / Même est essentiel. Il cherchera à interpréter des formes et à en faire des interprétations qui pourraient légitimer la colonisation symbolique. Mouliéras s'attarde énormément sur l'analyse de ces formes qu'il rattache à la Civilisation – incarnée par la Patrie-Mère.

L'origine de l'Autre a toujours occupé une place à part dans les chroniques colonialistes. A propos des Berbères, nous avons : « L'origine des Berbères est inconnue et le sera peut-être toujours. » (*MI*, 1, p.20) L'Inconnu gère l'identification qui se fait comme prétexte à revendiquer la science (vérité) à propos de l'amazighité. A d'autres moments, il ira jusqu'à diviser l'identité

[1] Alain Ruscio, *Le credo de l'homme blanc*, Paris, Editions Complexe, 2002, p.12

rifaine entre les tribus « r'mariens » fortes et généreuses et les « çenhajas » faibles et égoïstes[1]. De tels récits taxinomiques servent l'esprit colonial, datant d'Hérodote.

Entre ce qui est la réalité et ce qui est écrit à son propos, il y a des va-et-vient continus dans la construction de ce voyage : entre le poétique (à acception romantique) et le politique (à tonalité impérialiste). Il y a même un transcodage intéressant : ce que dit Ben Tayyeb est traduit dans un autre code approprié. Découlent de cette réalité diverses formes (ayant tous les sens excomptés). L'historique, voire le civilisationnel, est confusément rappelé à tout moment dans un discours incohérent. L'écart est alors expliqué infiniment : les préjugés et les stéréotypes s'investissent de sens (préconçus). Il y a ainsi des continuités entre le récit et d'autres textes de voyage – de tradition française et nourrissant l'argumentation colonialiste. Le processus d'évaluation du vécu, du vu et du réfléchi se présente constamment pour légitimer (par anticipation) l'occupation française du Maroc.

L'idéologie de ce récit précolonial est dite science, un point c'est tout. Elle s'imprègne d'un réel, forgeant des hypothèses politiques, calculant les foyers, mesurant l'intérêt que la France a en tirer, jugeant les coutumes du peuple rifain, pour en faire une structure facile à maîtriser dans sa totalité.

IV.- *RECIT-VOYAGE PARTICULIER DU PAYS PARTICULIER*

En tant que journal, le récit est chronologiquement linéaire – et l'image du Rif se construit progressivement. Il est le fruit du rapport solide entre l'élève Ben Tayyeb et le maître français : « [...] j'ai fouillé afin de faire jaillir de cette mémoire extraordinaire les centaines de noms de localités, de tribus, de rivières, de montagnes » (*MI*, 1, p.11) L'inédit est là ; il n'y a point de trace du livresque. Ce texte historique déambule ainsi parmi tant de rêves lointains et de réminiscences propres à d'autres que l'auteur tente d'accaparer d'une manière ou d'une autre.

Le voyageur, indigène lui-même, est mu par le désir de rapporter aux autres l'état des affaires locales. Le mouvement, tout en étant un parcours spatial, va dans le sens de la construction caricaturale des Marocains, en s'appuyant sur l'anecdotique, la simplification et la vulgarisation des traits identitaires. Ces préjugés inhérents, dans leur prédominance culturels, s'organisent autant comme un jeu poétique nourrissant de l'exotisme, autant comme un moyen pour véhiculer des nuances culturelles négatives.

Après la première mésaventure commence pour le voyageur intrépide une vie d'errance estudiantine. L'auteur rappelle constamment la misère du voyageur, et

[1] Citons : « Nos voisins de l'Ouest attachent à leur origine une telle importance, les causes d'amitié et d'inimitié entre leurs tribus sont si souvent provoquées par une prétendue parenté ou une extranéité non moins prouvée, qu'il est impossible de passer plus longtemps sous silence les degrés fictifs ou réels de consanguinité entre les différents groupes de Berbères purs et de Berbères arabisés qui peuplent les deux provinces du Rif et des Djebala. » (*MI*, 2, p.451)

à la fin du premier tome il parle de ses reliques[1] : un bâton, des babouches… Il parcourt divers lieux, se réfugiant dans des mosquées à la quête non pas de la sagesse, mais plutôt de la découverte de lieux mystérieux à illuminer dans cette caverne des symboles. En bon sociologue, l'auteur s'appuie sur la transmutation de l'espace, en révélant les lieux de force et les points de faiblesse d'une telle ethnie.

Le héros-voyageur use habilement de moyens de survie. C'est par la foi musulmane que Ben Tayyeb réussit à survivre dans un tel espace dangereux. Croire en Allah est indispensable, plus qu'appartenir à une famille, à un groupe ou à une culture. L'étranger est alors nourri, logé et réconforté en se présentant comme un religieux digne de la communauté. Ce même stratagème est utilisé par l'auteur français dans ses collectes d'informations auprès des Rifains à Oran[2].

Ainsi, la langue lui sert de salut :

> « D'origine kabyle, le berbère est sa langue maternelle ; et le berbère allait lui être d'un secours infini, dans ce pays que le flot arabe est loin d'avoir complètement submergé. » (*MI*, 1, p.10)

Le sauf-conduit, avoir la même langue-culture, est amplement détaillé dans les deux tomes du Voyage. Ce n'est point la maîtrise de la langue arabe qui préserve des dangers, mais plutôt les versets coraniques (chantés en arabe). Le protagoniste n'écrit pas car il a horreur de l'écriture mais « gravant tout dans la plus prodigieuse mémoire géographique qu'il soit possible de rencontrer. » (*MI,* 1, p.10) Si Ben Tayyeb est plus ou moins le narrateur, Mouliéras se définit alors visionnaire – capable d'interpréter les aventures et les visions du Kabyle.

Force est de constater que Ben Tayyeb écrit, mais son écriture use d'une écriture alchimique.

> « Une seule fois, je le vis griffonner à la hâte un chiffon de papier blanc. En guise d'encre et d'encrier, il se servait d'un oignon cru, dans lequel il enfonçait sa plume de roseau, pour tracer ensuite sur le papier des caractères invisibles. » (*MI*, 1, p.11)

Faut-il lire *MI* comme un « travel fact » ou comme un « travel fiction » ? Cette opposition est difficile à préciser dans cet exemple. Qui est le voyageur dans le récit ? Est-ce Mouliéras ou Ben Tayyeb ? Est-ce du vécu ou de l'imaginé ?

---

[1] Citons : « L'intrépide explorateur m'a laissé, avant de partir, deux précieuses reliques : son bâton de voyage et une paire de babouches. Il avait sans doute une trique de rechange. Quant aux chaussures, comme elles étaient presque neuves, comme il ne tenait nullement à les exposer aux convoitises des Marocains, il préféra de me les confier, et il s'en alla nu-pieds, avec une mauvaise djellaba sur le dos, certain de retrouver à la maison, à son retour, son petit dépôt. Pauvre diable, c'est toute sa fortune ! » (*MI*, 1, p.200)

Les chaussures, objet de valeur, sont à l'origine de maintes mésaventures vécues par le protagoniste.

[2] Citons : « Un mot, un seul, un mot magique m'ouvrait les cœurs, faisait jaillir des lèvres de ces hommes simples des secrets religieusement gardés jusqu'alors : C'était le nom glorieux du Prophète, ce nom sacré qu'un musulman n'invoque jamais en vain. Et j'avais l'avantage immense de le leur dire dans leur langue, de le faire suivre des paroles sacramentales destinées à prouver la *vraie foi islamique* de celui qui les prononce. » (*MI*, 1, p.199)

Faut-il alors interroger les procédés utilisés pour la « mise en intrigue » et la dramatisation du récit ?

En général, s'attachant à l'illusion scientifique des Occidentaux, ce récit s'autodéfinit comme un « travail de plusieurs années que je m'impose pour notre pays et la science » (*MI*, 1, p.6) Rappelons que le récit viatique est un sous-genre littéraire hétérogène : comme il joint différents lieux il unit également divers genres comme le récit, l'essai, la poésie… Le voyage est en soi un continuum de formes littéraires. Il suit simultanément trois types : la narration, le dialogue et la description. Lire le Rif, tout en partant de l'instant, s'avère une tâche agréablement naturelle : nous pouvons distinguer tant de points et de détails relatifs à la vie des anciens Rifains, d'approcher grosso modo leur vision du monde. Cet Ailleurs, si proche, est profondément différent – pour ne pas dire opposé à l'occidental. Cela doit expliquer la dénomination (Orient) en tant qu'antonyme systémique.

Fréquentant l'espace frontalier, l'auteur trame la pénétration par l'envoi de l'autochtone-informateur. La stratégie du récit devient alors claire :

> « D'Oran où il vit, il se sert d'un informateur génial, Mohammed Ben Tayyeb, qui se couvre de plis de la mṛðqqɛa pour mieux pénétrer les secrets du Rif. […] D'un style alerte, sa monographie constitue, encore aujourd'hui, la publication que le chercheur consulte avec profit. »[1]

Le texte présente une narration du vécu et du vu par un auteur-voyageur dans une contrée étrangère. Il développe une vision particulière de l'espace parcouru, en triant, multipliant, analysant tous les détails au regard des deux cultures. Au nom d'un esprit indistinctement positiviste et pragmatique, la narration s'attache à montrer les éléments définitoires du Rifain. Les représentations folkloriques de l'altérité abondent dans le texte français, seul le lecteur de la Métropole se plaît à découvrir un espace voisin mais exotique, un Eldorado sur la rive sud de la Méditerranée.

MI se définit comme un récit de voyage en quête d'un absolu gaulois, une narration d'un séjour de vingt-deux ans fait par le serviteur francophile Ben Tayyeb. Il s'agit de l'étape précoloniale où l'imaginaire, en un moment de crise profonde, présente de vieilles formes d'un contact interculturel. Certes, le Rif soulève des rumeurs, des légendes et des mythes dans l'esprit occidental, un peu plus chez le colon français résidant à côté, outre Moulouya. Ben Tayyeb n'est pas forcément un autochtone, mais un voyageur doublé d'espion (endogène). Il sera chargé de dévoiler l'intérieur – l'intime. Cette ambiguïté n'est pas hors de signification : il s'agit d'un espace impénétrable à l'élément exogène. Les faits de culture sont facilement déchiffrés. Mais, quant à la deuxième instance de narration, elle assure la maîtrise du récit. En effet, le récit entretient des rapports solides avec l'histoire et la sociologie, notamment l'ethnographie où l'auteur classe les peuples, les cultures et les systèmes politiques en suivant la gradation

[1] Pierre Brunel, *Le monachisme errant dans l'Islam : Sidi Heddi et les Heddawa*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001, p.17.

binaire : utile-inutile, positif-négatif, valable-caduc, historique-ahistorique… De telles oppositions révèlent la bassesse indigène, et la grandeur occidentale.

V.- *LA GRANDEUR FRANCAISE SELON MOULIERAS*

Avec les écrivains français, depuis le XVI[e] siècle jusqu'au XXI[e], l'Afrique est infiniment recréée dans sa matière première et sa manière d'être, selon une vision étroitement subjective et condescendante. Précisément, avec la Révolution de 1789, les Français, politiques et penseurs, voient d'un air seigneurial ce misérable continent. Au nom de l'humanisme universel et de l'esprit moderne, la France expose des visées impérialistes couvertes d'un teint positiviste[1]. Munis de compétences adéquates visant la centralisation, les Français ont le droit à la seule parole qui peut mener l'Afrique au changement, avortant ou mettant en péril par conséquent les changements locaux[2]. Cette attitude mentale sera derrière une vision uniforme : s'il y a mouvement dans ces pays, c'est le fruit de l'harmonie entre la violence et le désordre…, ce qu'il y a vraiment, c'est de la stagnation globale et millénaire. Il revient légitimement à la Métropole d'instaurer un ordre régulateur dans de ces lieux afin d'offrir le progrès (la civilisation).

Prémonitoire, cette vision précède et détermine simultanément la composition de *MI*. La liberté, la fraternité, la solidarité avec les peuples sont alors avancées pour entamer la colonisation totale : léguer le progrès à toute l'humanité, notamment aux autochtones réprimés, en s'accaparant leur destinée. Cette mise en œuvre, selon Mouliéras, libère les passions, les rêves et les sensations des colonisateurs ; et effectivement dès le début du XX[e] siècle, de ce legs (et de tant d'autres voyageurs métropolitains) se dégage une taxinomie concevant les Africains comme des gens à mener vers le positif, tout au moins au service de la République[3].

Cette vision particulièrement française, mais également européocentriste, est assumée tant au niveau politique qu'au niveau scientifique. Pascal Duprat, en bon lecteur d'Hérodote, définira l'identité africaine :

> « L'Afrique a beau se replier sur elle-même et s'enfuir en quelque sorte vers le Midi ; la voilà rattachée et comme liée à l'Europe, qui peut enfin la voir et la

---

[1] A titre d'indication, Mouliéras ira jusqu'à vouloir fonder, en analysant une tribu amazighe, le « positivisme des Zkara » (cf. Mouliéras, *Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc (Les Zkara)*, Paris, Augustin Challamel éditeur, 1905, p.41).

[2] M. A. C. de Lacharière, *Du système de colonisation suivi par la France*, Paris, Imprimerie Auguste Auffray, 1832.

« Si nous examinons maintenant la manière dont la France a procédé et procède encore à l'égard de ses colonies, nous verrons qu'elle ne les a point dotées d'institutions locales et spéciales, qu'elle n'en a point appelé les habitants à participer à la discussion de leurs intérêts, à la confection de leurs lois ; mais au contraire qu'elle a suivi, à leur égard, le principe de la centralisation dans sa plus grande rigueur ; de sorte qu'elles n'ont pas possédé en elles-mêmes aucun principe de mouvement, elles ont vécu d'une vie empruntée. » (p.18)

[3] René Millet, *La Conquête du Maroc*, Paris, Librairie Académique Perrin et Cie, 1913

« Lorsqu'en 1881, la France, enfin réveillée de sa longue indifférence coloniale, étendit son protectorat sur la Tunisie, le Maroc remua ; des personnages importants, tels le chérif d'Ouezzan, sollicitèrent notre protection, et le ministre de France à Tanger crut que le moment était venu d'agir. Mais le gouvernement de la République estima, non sans raison, qu'il fallait digérer l'opération tunisienne avant de soulever de nouvelles difficultés diplomatiques. » (p.2)

> contempler. [...] Ce pays appelle et enchaîne l'imagination, à qui les mondes nouveaux plaisent toujours. De là ces récits, ces travaux et ces livres qui se succèdent avec rapidité et qui semblent sortir les uns des autres. »[1]

Cet intérêt croissant va dans le sens de créer un paternalisme raisonné de la Métropole envers ces nations satellites (minorées). Et l'œuvre de Mouliéras de ne se situer idéologiquement que dans une telle perspective, et le personnage de Ben Tayyeb de représenter un parfait serviteur de la France bien que l'auteur ait explicité, dans un ton mi-ironique mi-naturaliste, quelques dysfonctionnements de ce paternalisme méfiant[2].

En bon gouvernant, l'écrivain gaulois déconstruit aisément la géographie, les mœurs, les manières de vivre et l'histoire des pays sans en connaître la langue et la culture, se fiant seulement aux enseignements des génies lumineux français[3]. Mouliéras, confondu dans ses jeux de traduction[4], tout en laissant entrevoir sa non maîtrise de la langue rifaine (tarifit), réduit les rites locaux à de simples manifestations, les vidant de toute profondeur culturelle, et ne les rattachant qu'au religieux (dans sa portée fanatique)[5]. Par exemple, le système de la pensée est effacé, par exemple « tawiza » n'est qu'une simple aide mutuelle entre paysans. En général, l'auteur offre la grandeur métropolitaine non pas comme un palliatif, mais comme un Idéal humaniste[6] à suivre (vu sa perfection), quitte à réaliser le projet colonial.

---

[1] Pascal Duprat, *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale*, Paris, Jules Labitte Editeur, 1845, p.II.

[2] Ben Tayyeb est énervé : on lui a pris son passeport au retour en Algérie. Il supplie Mouliéras d'aller « demander des explications à la Préfecture sur son arrestation, sur l'inexplicable saisie de son passeport.

J'étais navré de cette histoire de police, de ces petites tracasseries inintelligentes qui finissent par faire germer dans les cœurs des musulmans, même les moins fanatiques, la haine latente du chrétien. Et si lui, progressiste, intelligent, très tolérant en matière de race et de religion, se laissait gagner par la colère, qu'était-ce don pour l'immense majorité des Bédouins, têtes dures, d'une ignorance inimaginable, hostiles à tout ce qui est européen ? J'avais mis un an à endoctriner, à le gagner à notre cause. [...] Pourquoi ne lui avoir pas rendu son passeport, sa chère, son unique propriété ? C'est tout ce qu'il demandait, dans la touchante pensée de me montrer, non sans un légitime orgueil, les énormes empreintes des timbres consulaires de Mogador, de Tétouan, de Fas ; satisfaction enfantine qu'il fallait donner à l'explorateur qui venait d'exposer plusieurs sa vie pour la Science, et aussi, ne l'oublions pas, pour sa Patrie d'adoption.» (*MI*, 2, p.2-3)

[3] Jules Harmand, *Domination et colonisation*, Paris, Flammarion, 1910.

« Le gouvernement des peuples arriérés ou primitifs est un art difficile et compliqué. Pour en tracer vraiment les principes, il faudrait joindre au génie d'un Montesquieu les connaissances les plus approfondies, les plus universelles et les plus détaillées en même temps, sur l'infinie variété des pays et des races qui composent notre Empire. » (p.1)

[4] Mouliéras confond le plus usuel dans la langue amazighe (à titre d'exemple « D' tchek ? » et « D'ketch ? » pour dire « Est-ce toi ? »), cf. *MI*, 2, p.1.

[5] Les pratiques de la junte religieuse sont aussi discréditées dans les deux volumes du récit de Mouliéras Fqihs et schrifes sont tournés en dérision dans diverses anecdotes.

[6] Mouliéras, *Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc (Les Zkara)*, Paris, Augustin Challamel éditeur, 1905.

Sous forme de dédicace intitulée « A ceux qui comprennent », Mouliéras écrit : « Le Jour où la France aura pris sous sa protection les Zkara et les autres libres penseurs marocains, [...] ce jour-là, la France républicaine [...] pourra commencer à accomplir au Maroc la tâche glorieuse que l'Humanité Intellectuelle attend de son grand cœur. » (p.2)

Relativement imprégnés d'idées romantiques, les récits de voyage construisent des espaces utopiques. Les voyageurs, avant l'avènement des militaires, s'imaginent un cadre inexistant, des faits irréels, et une histoire fabuleuse, rien que pour prouver la supériorité des idées de la Révolution, voire leur universalité. République et Révolution non seulement se confondent, mais constituent également un même corps : les Idéaux ne peuvent exister qu'au service de la Nation :

> « [...] l'une des sources de l'imaginaire colonial français : ce qui se dit aujourd'hui à propos de l'Afrique dans le discours social français resterait pour une large part inintelligible si l'on ne remontait pas vers la source d'où s'est répandue, jusque dans les vaisseaux les plus ténus de l'imaginaire, la pensée raciste. »[1]

Espace de distinction, l'Afrique demeure indubitablement inférieure. Elle est inhumaine, elle est altérité brute. Autrement dit, elle ne peut progresser, vivre et s'épanouir qu'en s'inspirant (imitant) et en acceptant le modèle français, ici la pénétration française. Cela étant, l'Occidental est réconforté dans sa différence « enrichissante ». La France est dite grande Nation, par opposition au Maroc reconnu tantôt mystérieux Empire, tantôt vieil Empire. De telles correspondances étoilent le texte de Mouliéras, et la vérité historique apparaît difficile à reconstituer à travers *MI*.

Si Mohammed ben Tayyeb est cher à l'auteur, et par conséquent au lecteur, c'est parce qu'il incarne non seulement le « bon service » mais aussi le spécimen de Civilisé, et pour le lecteur un modèle de mystification. Il est, d'ailleurs, acclamé : « toi, qui travailles pour la France, en t'en doutant un peu, bravo ! trois fois bravo ! » (*MI*, 1, p.14) Il est alors lui-même fils de la Révolution, apte à être naturalisé. La fin du récit montre explicitement l'importance de cet apport d'informations humanistes.

Dans le cas du Maroc sous le gouvernement de Moulay Hassan (1873-1894), époque de l'histoire de *MI*, il apparaît comme si le Maroc, et ici le Rif, n'avaient jamais existé en tant qu'espace organisé, géré et cultivé (muni d'une culture) – plutôt un chaos. Mélange d'aventures personnelles et de réflexions ethno-politiques, les récits d'ambassade sont diserts sur ce statu quo particulier[2]. Cette vision statique peut se transformer en une structuration mobile (positivante) lorsque le fait colonial se déclenche. Recréant cet espace (culturel, social et géographique), l'idéologie de Mouliéras n'est pas implicite ; elle est plutôt

---

[1] J.-M. Seillan, *Aux sources du roman colonial, L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Karthala Editions, 2006, p.8.

[2] Citons quelques écrivains-voyageurs qui ont accompagné les ambassades dépêchées par différents pays occidentaux à différentes époques vers les sultans du Maroc : Roland Fréjus : *Relation d'un voyage fait en 1666 aux royaumes de Maroc et de Fès*, (1666) ; Lancelot Addison : *West-Barbary, or narration of the revolution of Fez and Marocco*, (Oxford, 1671) ; Baron de Saint-Amand : *Voyage du baron de Saint-Amand*, (1672) ; Adrian Matham : *Voyage d'Adrian Matham au Maroc (1640-1641)* (1866) ; G. Beauclerk : *Journey to Marocco in 1826*, (Londres, 1828) ; Jules Erckmann : *Le Maroc moderne* (1885) ; Ludovic de Campou : *Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain* (1886) ; Henri Duveyrier : *Les chemins des ambassades* (1886) ; Gabriel Charmes : *Une ambassade au Maroc* (1887)...

dévoilée dans un discours encadré. Elle se définit amplement impérialiste, sous forme d'un dialogue d'idées. L'auteur épouse des convictions humanistes, proposant que le bien à venir des indigènes se trouve dans la Métropole.

Certes, l'auteur français, dès l'introduction, explique le pourquoi le comment de l'exploration du Rif, de cet espace inconnu que l'on prépare à la conquête définitive dans le sens de prouver la grandeur française. Il propose non seulement ses prétentions et intentions, mais affirme aussi qu'il revient aux Français d'écrire la mémoire des autres peuples. Le Maroc, en général, n'existait pas à ses yeux, et il revient justement aux Gaulois de le fabriquer, pièce par pièce, idée après idée, institution après institution… Cela est avancé dans un esprit de colonisation positive, s'imposant comme les naturels héritiers des Arabes et des Romains. Lyautey y sera sensible.

D'après les éclairages endogènes de l'espion Ben Tayyeb, le pays du Rif est constamment jeté entre deux espaces différents : de l'inconnu vers le supposément connu. Il n'y a point de spatialisation objective. Entendons, d'ailleurs, par cette spatialisation une marque d'appartenance quelconque – allant outre l'historique et le culturel. *MI* annonce la grandeur de la France, force apte à civiliser le pays le plus sauvage de l'Orient, en l'occurrence le nord du Maroc. L'adhésion à la culture occidentale émerge dans le récit comme une marque de supériorité, et à l'orientale comme une condamnation. L'objet décrit, (étant d'un troisième espace : ni orient, ni occident), devient, ipso facto, une image hétérogène. Les représentations de la 'rifanité' suivent une narration programmée, allant d'une constatation hétérogène et indéfinie à un système d'éclairages poético-politiques (stéréopoétiques). L'auteur apparaît, par le truchement du Kabyle, déambuler de village en village, de tribu en tribu, formulant des statistiques, des réflexions historiques et des spéculations anthropologiques. Comme le récit est préconstruit sur l'hypothèse d'une conquête française, le désordre deviendrait conséquemment ordre, le sous-développement développement, la violence paix, annonçant une logique d'inversion systématique vers le positif.

Dévoilant et expliquant tout détail autour du Rif profond sans y avoir mis le pied, Mouliéras s'investit alors d'un point de vue démiurgique dans sa narration. Comment l'auteur peut-il posséder de tels pouvoirs magiques ? La culture française 'se rencontre' justement, dans le texte, avec la rifaine, voire s'y affronte dans leur structuration, manifestation et présentation de valeurs. En « *portant des lunettes françaises* », l'auteur développe un regard occidental, ayant des commentaires subjectifs sur les modes de vie. Il cite des références livresques : « l'écrivain qui m'a été le plus utile, après Ibn-Khaldoun, c'est sans contredit Ah'med ben Khaled En-Naciri Es-slaoui, l'auteur du *Kitab el Istik'ça* » (*MI*, 2, p.24) *MI* se revendique ainsi de cette filiation arabe qui confectionne l'histoire du pays amazigh.

Bien que distant, l'auteur se soucie tant de déficeler une énigme : qui aura l'approbation autochtone pour s'approprier le Maroc ? Si les Marocains détestent, selon les dires de l'auteur, les Anglais froids, les Espagnols

fanatiques, les Italiens extravagants, les Allemands lourds, ils optent allègrement pour les Français.

> « Somme toute, malgré l'étourderie des Français, malgré le penchant un peu trop accusé qu'ils ont pour les juifs, c'est encore la France que nous choisirons pour nous gouverner, si les circonstances nous y obligent. » (*MI*, 1, p.30)

Ces affirmations recèlent une grande part de mystification : ce récit défend l'itinéraire complexe d'une idée simple où l'impertinence tient une grande part. Il est temps d'occuper le Maroc car les Marocains le souhaitent, répètent les récits de voyage, et l'occuper dans sa totalité, notamment en commençant par le Rif vu sa proximité de l'Algérie française.

VI.- *HAY MOROS EN LA COSTA DEL RIF*[1] *!*

C'est Tanger[2], ville rifaine, est souvent le lieu du débarquement dans les récits de voyage. La cité blanche dévoile évidemment la première impression du Maroc. Maints sont les motifs de cette arrivée « occidentale » sur le sol africain : des médecins, des aventuriers, des diplomates et d'éternels rêveurs y quêtent une autre façon d'être. Ce contact physique avec la terre est une action pour déterminer les actions à venir. L'un des premiers à le faire dans les temps modernes est Ali Bey Al Abbassi, auteur de *Voyage au Maroc* où il narre le débarquement de juin 1803, non seulement vêtu à la marocaine, mais revendiquant une identité musulmane. Il se contente de rapporter le vu, le vécu et les autres impressions de ce long séjour en Afrique du Nord.

Le débarquement se fait dans une atmosphère malsaine : l'aventure commence avant que le bateau n'arrime. Des barques rejoignent le navire ancré pour ramener voyageurs, bagages et marchandises au port. La narration présente ce moment comme un abordage des Rifains, un appel à courir les dangers sur la terre ferme.

Sensibles à cette marque de différence, les étrangers voient dans ce pays une contrée sans nom authentique. La première impression à Tanger se réduit à l'épouvante face à l'amphitryon, et à la curiosité face aux objets et aux paysages immaculés. Le voyageur occidental, en quêtant l'Eldorado sur les terres africaines, dit ne pas se soucier des trésors. C'est bien la connaissance d'autres peuples qui meut davantage son âme :

> « [...] je ne saurais regretter d'avoir fait un voyage qui m'a procuré plus de connaissance des mœurs et des coutumes de ces contrées barbares, qu'aucun Européen n'en avait acquise avant moi. [...] il est vrai que je ne me suis tiré que par une espèce de miracle des dangers que j'ai courus : mais le bonheur d'avoir

---

[1] Dans le *Larousse Español-Français* (1993), cette formule veut dire : « C'est un terrain dangereux, ayons l'œil »

[2] Tanger est l'inspiratrice de plusieurs écrivains occidentaux : Ali Bey, Alexandre Dumas, Mark Twain, Edmondo de Amicis, Truman Capote, Pio Baroja, Ruben Dario, Jean Genet, Jack Kerouac, Roberto Arlt, Joseph Kessel, William Burroughs, Juan Goytisolo, Paul Morand, Paul Bowles...

Aussi des peintres se sont-ils inspirés des paysages d'une telle ville mythique : Henri Matisse, Francis Bacon, Eugène Delacroix, Henri Reignault, Benjamin Constant, Dehondecq... (cf. Boubkeur El Kouche, *Regarde, voici Tanger*, Paris, L'Harmattan, 1996).

sur les lieux des notes qui pourront amuser mes lecteurs, me console de toutes les peines que j'ai essuyées »[3]

Les trésors ne sont point au Rif bien que divers textes s'amusent à parler de montagnes d'or, d'argent et de diamant, et dans les temps d'Hérodote des montagnes de sel – matière si chère à l'époque. D'habitude, c'est à Tanger que le voyageur parachève les plans, bien avant la pénétration effective du Maroc obscur…

D'habitude, conscient des dangers encourus, le voyageur occidental parcourt le Maroc, déguisé en derviche musulman. L'accoutrement le dissimule des possibles guets-apens. Charles de Foucauld est bien passé par là : « je partirais déguisé ; une fois en route, si je sentais mon travestissement nécessaire, je le conserverais ; sinon, je n'aurais qu'à le jeter aux orties. »[4] Le curé français ne fait qu'imiter d'autres voyageurs qui l'ont précédé. Ensuite, il ne traverse que les zones inexplorées car celles-ci « paraissaient devoir présenter le plus d'intérêt. »[5] Voyager serait alors découvrir, mettre à nu ce qui n'a jamais été foulé par les voyageurs. Cela doit expliquer la fierté inextinguible de Mouliéras à citer itérativement la virginité du Rif.

Pour Alexandre Dumas, les Rifains sont dits des Arabes, et la résistance décrite comme le signe d'une culture cruelle :

> « De tous les bagnes du monde on peut fuir ; de Melilla on ne fuit pas, ou, si l'on fuit, c'est pour tomber dans les mains des Arabes, qui tranchent la tête au fugitif.
>
> Car les Arabes sont en éternelle hostilité avec la garnison de Melilla, excepté, toutefois, les jours de marché ; les autres jours, ils viennent jusqu'au pied des remparts lui envoyer des pierres, et quelquefois des balles.
>
> Quand le gouverneur se fâche et ferme les portes de Melilla, la garnison mange du bœuf salé ; quand il ouvre les portes, elle mange de la viande fraîche, mais c'est toujours au prix ce quelque vol ou de quelque meurtre.
>
> […] c'est un siège bien autrement long que le siège de Troie, il dure depuis trois cents ans.
>
> Un véritable siège, car, […] chaque tribu arabe fait à son tour le service d'investissement autour de Melilla. »[6]

Ce sont bien les Rifains qui assiègent le préside espagnol. Le siège s'étend sur des siècles, faisant des tribus rifaines la nation qui a le plus résisté dans l'histoire à la pénétration étrangère.

Arrivant de l'extérieur dans ces lieux vierges, le voyageur tend à formuler des conjectures de toute nature. Débarquer dans un lieu impénétrable, le traverser et le décrire dans ses moindres détails, est un exercice inouï sur le plan intellectuel. Ces voyages sont longs : il y a énormément de faits à dévoiler, et

---

[3] William Lemprière, *Voyage dans l'Empire de Maroc et le Royaume de Fez, fait pendant les années 1790 et 1791*, traduit de l'anglais par M. de Sainte-Suzanne, Paris, Tavernier et Cordier & Legras, 1801, p.3.

[4] *Reconnaissance au Maroc 1883-1884*, p.X.

[5] *ibid.*, p.IX.

[6] Alexandre Dumas, *Impressions de voyage, Le Véloce*, Paris, Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871, p.138-139.

d'éléments à expliquer… Cette première fusion spatiale est intéressante à voir de près : le regard occidental altère fort probablement la réalité, en s'appuyant sur des préjugés et des préconçus spécifiques, mais combien uniformes et millénaires. Le danger y demeure collé, présenté dans des formes aussi bien explicites qu'implicites.

Cela étant, ce regard méfiant investit la mystérieuse contrée marocaine de nouvelles formes et significations. Rappelons, à ce titre, la première phrase d'une communication donnée le 2 septembre 1897 autour du Rif :

> « Le Rif est resté impénétrable à la civilisation moderne ; replié sur lui-même, ne demandant rien aux pays qui l'entourent, ce canton du vieil empire du Magreb est demeuré ce qu'il était il y a déjà plusieurs siècles. »[7]

Et l'auteur de citer Roland Fréjus, deux siècles avant, comme étant le seul Européen libre à parcourir ce pays barbare. Que pouvait dire d'autre le capitaine Auguste Winkler ?

A l'instar d'une aventure dans des lieux sauvages, le débarquement sur la côte rifaine est un acte d'une extrême violence[8]. Il est plus tributaire plus de l'imaginaire que de la réalité : le voyageur ressemble fort bien à un naufragé qui s'apprête à vivre sur une côte dangereuse. Il est proche de Christophe Colomb : une nouvelle terre à investir d'une science en vue de mener les autochtones à la civilisation, tout en s'attendant à des confrontations. Le héros renaît plus fort, intelligent et capable de comprendre des gens « qui parlent une autre langue » - autre signe de barbarie. Il prétend venir en Messie de la Révolution affranchir l'homme de son état sauvage bien qu'il soit sourd-muet (ignorant la langue locale).

En définitive, ce débarquement périlleux est un thème présent dans la littérature occidentale (Roland Fréjus, Alexandre Dumas, Pierre Loti, Paul Bowles…)[9] Le voyageur présente le commencement comme l'entame d'un rêve

---

[7] Le Capitaine M. Winkler, *Etude sur le Rif*, Biarritz, Imprimerie Lamaignère, 1898.

[8] Docteur A. Marcet, *Le Maroc*, Paris, Librairie Plon, 1885.

« Quantité de petites barques montées par des Arabes, au costume bariolé, flottent dans le port, attendant l'arrivée du bateau. Dès que le steamer est prêt à jeter l'ancre, toutes ces embarcations se précipitent sur lui, et courent s'accrocher à ses flancs. L'escalier de débarquement n'est pas encore posé, que les bateliers sont déjà sur le pont, grimpant de tous côtés avec une agilité de singe, pour venir se disputer les passagers et leurs bagages. Au milieu de cris perçants, de mouvements brusques et désordonnés, avec une ardeur de forcenés, c'est alors, entre eux, une lutte dont le malheureux voyageur est le prix et la victime. Ils vous arrachent les valises, s'emparent de vos personnes, et sans qu'on puisse s'en défendre, vous jettent en tas dans les barques, pêle-mêle avec les sacs, les caisses, les barils et les colis de toute sorte. On croirait assister aux scènes de pillage d'un navire pris d'assaut par des pirates barbaresques. » (p.6-7)

[9] Léon Godard, *Le Maroc : notes d'un voyageur : 1858-1859*, Alger, 1879.

« La nacelle qui nous conduit vers la rive en est encore éloignée de trente pas ; une bande de gens en guenilles s'avance, fendant la vague ; et les voilà qui se cramponnent à la barque, se repoussent l'un l'autre, et nous étourdissent de vociférations diaboliques ; nos rameurs frappent à coups de poings et à coups de rames sur les assaillants ; mais la barque est prise, envahie ; les vainqueurs s'emparent des bagages et se jettent à l'eau ; des bras vigoureux me saisissent, me tiraillent, me déchirent mes vêtements ; perdu un instant dans la bagarre, je me trouve enfin à cheval sur le cou d'un énorme Rifain, qui me dépose dans le sable après une lutte périlleuse contre les flots agités. Je paie Rifain et batelier. Le drame n'est pas fini. On s'est arraché mes

romantique, d'un cauchemar politique, d'une rupture avec soi… Il s'agit d'un « retravail » fictif (imaginaire) de l'expérience vécue, notamment d'une gestion de son mode d'être dans un espace dit violent, établissant une vision où prédomine la cécité multiple.

VII.- *LE RIFAIN, D'ETRE CULTUREL A PORTRAIT POETIQUE*

Depuis les premiers textes grecs, la suprématie de l'homme blanc est incontestable : il est le surhomme qui surgit dans des espaces sauvages, emmenant les autochtones vers la civilisation idéale. Les stéréotypes qui servent, de ce fait, à réconforter et légitimer cette domination, reviennent dans les récits de voyage. L'Empire colonial, en plus d'incarner le paradis terrestre, devient alors invincible.

Ce mythe du Blanc démiurge sera quand même ébranlé s'il y a l'expression de la *désobéissance* chez les indigènes. Aucun récit ne prévoira une pénétration pacifique de ce bout du Maroc. Sous forme de tradition, l'esprit de la résistance y est millénaire. La montagne sert d'arrière-pays pour abriter et organiser les résistants. Par ailleurs, Charles Willoughby (1892-1972), un mercenaire-pilote américain de l'Armée française, écrivait lors de la résistance rifaine entre 1921 et 1926 :

> « « Seule une guerre agressive, conduite jusqu'au cœur de leur pays par des expéditions punitives incendiant les villages, détruisant les réserves de blé et dispersant les troupeaux, pourrait accomplir la subordination des tribus rebelles. » »[10]

Cette proposition sera l'une des tactiques appliquées par les étrangers qui entendent conquérir le pays, bien avant 1912, et durant des siècles depuis les premiers visiteurs. En d'autres termes, le stratège propose de tout raser, préparant ainsi l'annulation de l'opposition (la résistance).

A travers la littérature occidentale, le Rifain est présenté comme tout autre Barbare : difficile à déchiffrer et à comprendre en tant qu'être culturellement existant. Il naît dans des tribus fratricides et anarchiques. Une telle réception de l'Amazigh est analogue à celles des premiers Arabes qui inventent l'Occident musulman : il y a alors raison à réorganiser un tel Chaos, à l'investir d'une nouvelle identité « appropriée », une fois l'incursion étrangère établie. Par conséquent, les préjugés culturels naissent de l'ignorance linguistique : de cet espace rifain clos et géré par ses coutumes et règles, l'imagination occidentale va en faire un lieu fantastique, unissant parfaitement les contradictions. Les Rifains ont une culture primitive…

MI n'apporte aucun dénouement à cette difficulté à préciser la culture, et il revient à l'auteur de se déplacer intellectuellement entre ces extrémités au moment de discerner la culture du pays. Tout en traduisant les phrases et les

---

bagages, on se dispute ma personne ; je suis entouré d'un cercle de figures barbares, insolentes, abruties. » (p.86)

[10] William Dean, « Des Américains dans la guerre du Rif », traduit par Valérie Caniart, in *Revue historique des armées*, n° 246, 2007, p.46-55.

mots exotiques, Mouliéras note judicieusement comment l'arabisation (ou la désamazighisation) du Rif se fait lentement tout au long du voyage, notamment chez les tribus Djebala.

Le Marquis de Segonzac écrira :

> « La langue tamazirt est la racine commune de tous les dialectes berbères mais elle ne s'écrit pas et arabe demeure la langue liturgique et commerciale du Bled es-Siba. Il est idiome exclusif des tribus des Djebala qui renient leurs origines berbères »[11]

Le récit va non seulement transmettre une vision totale de ce peuple méditerranéen dans ses mutations, mais aussi déterminer les écrits exotiques d'autres écrivains. Précisons tout d'abord la contradiction insoluble notée par l'auteur au moment de parler du Maroc quand les ethnographes et les géographes transcrivent les mots locaux[12].

Conscient de la précipitation à juger le « méconnu », Mouliéras critique les autres écrivains occidentaux, néophytes, qui se précipitent à expliquer des faits complexes relatifs à la nature du pays visité :

> « Un autre Européen, notre compatriote Didier, encore moins instruit que Hay, est totalement désopilant quand il affirme [...] que la lettre B manque dans la langue nationale des Rifains. Comment peut-on écrire de pareilles absurdités quand on sait qu'on ne sait rien ? » (*MI*, 2, p.546)

Que veut dire langue nationale des Rifains ? L'on s'amuse, dans les récits viatiques, à qualifier les fondements d'une culture ou d'une langue tout en ignorant les bases. S'agit-il pour Mouliéras d'une autocritique pour prendre le contre-pied des préjugés dominants ? Cette critique dit, en fait, beaucoup de ce qui a été écrit sur l'Afrique en général : il y a un retour constant à l'héritage gréco-romain, voire aux Byzantins, du fait que l'écrivain prétend voir les Français comme les continuateurs de Rome.

Dans sa reconnaissance du Rif, Mouliéras adopte une exploration globale de chaque tribu : tout est noté. Nonobstant, il parle d'un pays qu'il n'a jamais traversé, autrement dit conquis / découvert par le Savoir. Le fait-il alors grâce à ses lectures-textes coloniaux ? D'ailleurs, il ne visite Fès que quelques années après la publication de ce texte, en 1900. Comment peut-il porter des jugements, 'expliquer' sa position et sa confection d'images dites objectives ? L'imagerie exposée ne va nullement représenter la réalité, elle occulte tant de faits qui, dans leur ensemble, dévaluent le nord du Maroc. Ce regard dénigrant envers l'autochtone change encore de formes, s'appuyant sur une série d'oppositions

[11] Marquis de Segonzac, *Voyages au Maroc (1899-1901)*, in *Annales de Géographie*, 1903, t. 12, n° 62, p.120

[12] « L'ethnographie, la géographie, la régularité orthographique ont eu à souffrir, encore une fois, de l'ignorance des auteurs qui ont écrit de longues pages sur un peuple dont ils ne connaissaient ni la langue ni les mœurs. » (*MI*, 1, p.92)

continues : « terre siba / terre makhzen »[13], « langue amazighe / langue arabe »[14], « musulmans / païens », « obscurantistes / illuminés »...

Imbu d'idées de la République humaniste, Mouliéras imagine l'importance d'un Etat pour les Marocains, calqué sur le modèle français où le siba n'aura pas lieu d'exister. Et si le Makhzen ne peut s'en charger, le Système colonial (jacobin) pourra, au regard de l'auteur, assurer l'unité nationale. Cela doit expliquer pourquoi, à chaque phénomène de dégradation générale, il se réfère à l'opposition 'siba' / 'makhzen' comme étant la cause de ce chaos généralisé. Les fondements de la Révolution-République – comme étant l'unique modèle – peuvent remédier à cette anarchie, et concrétiser l'Etat dans sa pérennité institutionnelle.

1.- Physionomie des mille tribus accueillantes

Selon Mouliéras, le Rif est un nom énigmatique pour ses habitants : « Les Rifains appliquent ce nom à leur pays sans en comprendre le sens. » (*MI*, 1, p.35) Cette ignorance de soi-même est donc générale pour les trente tribus baignées par la Méditerranée (cf. *MI*, 1, p.47), et pour les autres tribus du Maroc. En plus d'être surpeuplé, le pays est fait de tribus rebelles.

> « Fortifiée de tous côtés par la nature, aussi bien par ses côtes dangereuses que par ses ravins et ses montagnes, elle nourrit une des races les plus vigoureuses du globe, une race qui n'a jamais plié sous le joug étranger, la seule race peut-être de la terre dont l'Histoire n'ait rien à dire. Ce petit peuple a joui, à toutes les époques, de son indépendance. Aussi le Rifain aime-t-il sa patrie à l'adoration. » (*MI*, 1, p.39)

En outre, les étrangers ne peuvent pas se flatter d'avoir traversé tout le Rif. (*MI*, 1, p.39)

C'est en Romantiques rêveurs que les auteurs-voyageurs arrivent à Tanger, visitent les villes marocaines, et pénètrent les montagnes pour y rechercher un lieu idéal. Lecteurs d'autres récits de voyage, ils pensent conquérir un espace d'oppositions : les lieux, tout comme les hommes, sont simultanément beaux et dangereux, accueillants et mystérieux, riches et misérables... Semblable à un atlas, *MI* décrit minutieusement les 27 tribus rifaines, les foyers, les armes, les ressources, les contes, etc.. Mouliéras s'étonne de la violence, de l'anarchie et

---

[13] Marquis de Segonzac, *Voyages au Maroc (1899-1901)*, in *Annales de Géographie*, 1903, t. 12, n°62 : « La situation politique des Berbères est difficile à définir exactement. Ils se disent indépendants, le Sultan les déclare insoumis. En fait, Sa Majesté chérifienne, souverain théocratique du Bled el-Maghzen, ne possède en Bled es-Siba que l'autorité spirituelle attachée à son titre de Chérif, c'est-à-dire descendant direct du Prophète. Cette situation se modifie sans cesse et le domaine temporel du Sultan augmente ou diminue suivant la fortune de ses armes. » (p.120)

Pour plus d'information, consulter le récit de Louis Gentil : *Dans le bled es-siba*, Paris, éditeurs Masson et cie, 1906.

[14] « Berbères s'arabisant de plus en plus, très attachés à leur religion et à leur vie simple et facile, les montagnards djebaliens opposeront certainement aux envahisseurs européens une résistance opiniâtre, analogue à la résistance héroïque de leurs frères algériens contre la domination française. » (*MI*, 2, p.776)

de l'esprit vengeur chez ce peuple marqué par la surpopulation, l'histoire instable du pays et la misère généralisée[15].

L'hospitalité est un thème fort débattu dans la tradition nord-africaine. L'accueil de l'autre est toujours un sujet à discussion : comment réagir vis-à-vis de l'étranger ? Et comment réussir à le satisfaire (et lui inculquer une bonne image de soi) ? Mouliéras précise que ce sont les mosquées qui servent d'abri aux allochtones. Ils y reçoivent « une hospitalité aussi gratuite qu'agréable. » (*MI*, 1, p.56). L'on lit également comment les Rifains se rivalisent pour la réception de l'étranger.

> « Le derviche fut témoin un jour d'une bataille rangée, occasionnée par un voyageur étranger que se disputaient deux familles. Trois hommes restèrent finalement sur le carreau, et les vainqueurs emmenèrent triomphalement l'étranger dans la chapelle de leur âzoua. » (*MI*, 1, p.66)

L'espace de l'« âzoua » est-il aussi récepteur qu'on le prétend[16] ? Des textes parlent de bon accueil, d'autres d'inhospitalité. Qu'entend-on par hospitalité ? Loge-t-on comme il faut le visiteur ? Ensuite, le nourrit-on bien ? Enfin répond-on bien à ses vœux ? Ce qui est avéré : la réception de l'étranger (hospitalité) est nodale dans la culture rifaine

Force est de rappeler que le déplacement à travers le Rif est relativement risqué pour les étrangers, et même pour les autochtones.

> « [...] dans tout le Rif au reste, quand un chef de famille veut entreprendre un voyage, il se garde bien de l'annoncer. Il part furtivement pendant la nuit en se faufilant le long des murailles. Dès qu'il est hors du village, il se lance à toute vitesse dans la campagne, sous bois, si c'est possible. [...] Il faut être poussé par une impérieuse nécessité pour quitter son hameau, sa ville, ou son douar. » (*MI*, 1, p.67)

Lors de l'énumération des tribus, des fractions et des foyers rifains, l'auteur distingue la « rifanité » comme un ensemble de traits négatifs qui enrichit le portrait général des tribus nord-africaines. Il compare les Rifains aux Kabyles (distinctions endogènes), et aux ethnies arabes et françaises (distinctions exogènes). Les Rifains possèdent des traits ethniques que les autres n'ont pas, et les connaître permettrait à l'Occupant de conquérir le pays. Bien que le portrait général de la communauté soit brossé, peu est nettement répertorié. A force de multiplier des comparaisons construites sur l'opposition, la définition se fait progressivement, versant tantôt dans le fictif, tantôt dans le purement caricatural.

En définitive, l'auteur opte pour un discours alliant le général basé sur les déterminations définitives, et l'illustratif – quand il développe des anecdotes intéressantes autour la tribu en question. Les rencontres et les conversations avec les indigènes disent trop de la vie rifaine : l'Occidental peut tout expliquer

---

[15] « Les haines de tribu à tribu, de village à village, expliquent cette réserve. Elle est admise dans tout le Maroc où jamais un indigène ne dira ni son vrai nom, ni celui de sa tribu. » (*MI*, 1, p.82)

[16] Selon Mouliéras, « âzoua » veut dire : « un petit clan constitué, dans chaque village, par deux ou trois maisons confédérées. Chaque âzoua a sa chapelle particulière. » (p.66)

de ce qu'il vient de découvrir, d'approcher, de voir ou de toucher. Ce pays est une contrée non seulement habitée de mille et une tribus, mais également submergée par le siba. Mouliéras nomme, identifie, classifie et fixe l'ethnie du Rif depuis l'Atlantique jusqu'aux rives de Moulouya, où l'anecdotique tient un grand espace, et ce qui reste est basé sur des livres à corriger…

A propos du système régnant dans le pays, l'auteur reproduit des réflexions propres au vécu de Ben Tayyeb, en plus de récits occidentaux qui notent les batailles entre autochtones et pouvoir central. Les tribus représentent un risque constant pour le gouvernement central :

> « Les tribus à moitié soumises, placées dans la sphère d'action des troupes du Makhzen, habitent généralement les plaines accidentées ou les derniers contreforts des hautes montagnes. En se retranchant sur les hauteurs, en s'appuyant sur les tribus voisines franchement indépendantes, elles réussissent à échapper partiellement à la rapacité du fisc. » (*MI*, 2, p.71)

Le Makhzen s'affaire violemment à la collecte des impôts chez les tribus emmurées dans les montagnes. Quant aux peuplades des plaines, elles acceptent de payer ou bien de s'acheter les faveurs du palais. Ce dernier recueille par la force le fisc que les misérables tribus peinent à payer. Cette difficulté à payer les tributs se métamorphose en résistance armée au palais qui s'organise pour des campagnes de répression, autant à l'Occupant occidental qui, au nom de la modernité humaniste, voit en elles la survie d'une société archaïque et barbare face au Progrès. Somme toute, il s'agit d'une affaire d'intérêts économiques à préserver.

Mouliéras parlera de trois catégories de tribus rifaines : celles qui reconnaissent entièrement le système politique central et payent fort probablement les impôts, celles qui ne le reconnaissent point et s'insurgeant contre le fisc. Et une troisième classe :

> « Dans ces tribus si peu soumises, et sujettes à caution, le sultanat de Fas constitue, en apparence, une autorité centrale. Son pouvoir, reconnu en principe, est extrêmement limité en fait. En théorie, la plénitude du pouvoir exécutif lui appartient ; en réalité, il ne peut l'exercer que très imparfaitement. » (*MI*, 2, p.70)

Entre ces trois catégories, le visiteur trouve des difficultés de précision : il peut être identifié comme un espion du pouvoir central. Ce statu quo rend périlleux l'aventure de Ben Tayyeb, ne l'empêchant guère, quand même, de parcourir ces peuplades. Il est autant bien accueilli dans quelques bourgs, autant maltraité chez d'autres. Ces deux conditions sont à l'origine des préjugés endogènes que le personnage-voyageur nourrit envers les confrères – et curieusement ce sont les mêmes que ceux développés par l'auteur français (préjugés exogènes). Mouliéras et Ben Tayyeb ont la même vision de la tribu rifaine, ils en partagent la même acception négative : le Rif est une destination à haut risque.

2.- Portraits des femmes du pays

Comment analyser la vision négative de Mouliéras envers les Rifaines, précisément envers ces youyous infinis ? Le portrait féminin est complexe dans

MI vu la multiplicité des tribus décrites. L'auteur développe des fables à propos des origines, des usages et des lois relatifs à la femme. S'il se positionne en Illuminé dans l'univers des hommes, il vient, par contre, dans le monde féminin, expliquer combien cette tradition ne peut émanciper le deuxième sexe. Ceci est amplement réitéré dans les récits de voyage occidentaux.

En effet, tout ce qui relève de la pratique communautaire est jugé négativement. Ainsi, même la piété de l'auteur ne se déclenche-t-elle que faussement : en solidarité humaniste, en fraternité méditerranéenne et en bienveillance révolutionnaire. Mouliéras brosse un portrait rabaissant des femmes : « la Marocaine croupit toute sa vie dans une ignorance sans égale. » (*MI*, 2, p.138) Et c'est la Religion qui en est la cause : « instruire les femmes, c'est détruire la Religion. » (*ibid.*) Par ailleurs, son discours envers l'Islam sera, tout au long du récit, non seulement ambigu mais surtout ambivalent – analogue à celui tenu par d'autres voyageurs occidentaux, trait spécifique dans tous les récits de voyage français.

En effet, la femme incarne cette partie obscure, voire invisible, de la communauté archaïque. Elle est quand même couverte par une toile blanche, et l'auteur s'efforce d'en découvrir les secrets... Ni Ben Tayyeb, ni le narrateur ubiquitaire ne peuvent déficeler une telle énigme de la société patriarcale. Il y a description de la femme travaillant longuement dans les champs (cf. *MI*, 2, p.5), d'une autre femme exténuée, mariée à un fainéant :

> « [Elle] s'exténue dans les travaux des champs, labourant, semant, allant au bois, à l'eau, se rendant à Tétouan vendre de l'herbe fraîche, du bois, de la paille, marchant à pied, chassant devant elle les bêtes de somme, tandis que l'époux, monté sur un mulet ou sur un âne, l'accompagne en fumant des pipes, chante, rit, se gondole sur sa monture, qu'il excite de ses deux jambes ballantes » (*MI*, 2, p.199)

A partir de ce diptyque, il est facile de voir la terrible condition féminine. Il revient au voyageur occidental de condamner une telle injustice culturelle : les mâles se plaisent à faire souffrir et à mépriser la femme, et par extension la famille.

Les Rifaines sont décrites comme des mères fécondes « traînant des légions de marmots » (*MI*, 2, p.426, cf. *MI,* 1, p.68) Ce portrait est réitéré dans les récits de voyage. Elles sont laborieuses, collaborant à l'économie des familles et villages. Elles sont présentes au marché ; elles vendent « des poules, des œufs, de la laine filée, du coton » (*MI*, 2, p.29). Leur besogne est dans les champs, le jardinage et d'autres travaux durs partagés avec les hommes. (*MI,* 2, p.366) Il y a surtout le tissage : « Travaillant sans cesse, les femmes tissent les vêtements de laine, de lourdes djellaba, grossières, mais bien chaudes, bien bonnes pour ces régions brumeuses. » (*MI*, 2, p.374) En plus du tissage, les femmes font « des tuiles et des ustensiles de ménage avec de la bonne terre à poterie. » (*MI*, 2, p.400) Ces indications revalorisent justement la femme dans le sens de détruire le portrait du patriarche nord-africain.

L'auteur, par le biais du narrateur, imagine diverses rencontres agréables et dialogues avec le beau sexe. L'on arrive ainsi à dresser une série de comparaisons entre les femmes occidentales et les rifaines d'une part, et de l'autre entre plusieurs types féminins appartenant à différentes tribus[17]. Les anecdotes scandaleuses où la femme tient la place centrale sont diverses, avec des scènes d'infidélité, de déshonneur, de vengeance et de violence. Il y a l'histoire d'une femme lynchée à mort, accusée d'adultère[18]. Le temps de l'insécurité régnant fait en sorte que divers enlèvements de femmes, rapts et viols soient vécus par les foyers. (cf. *MI*, 2, p.22) Et entre tribus, il y a des guerres qui durent plus de dix ans à cause de femmes qui furent outragées. (*MI*, 2, p.266) Les scènes violentes plaisent davantage au public occidental, suscitant un intérêt folklorique.

En ce qui concerne la femme conçue dans son rapport à la religion, elle est réduite au port ou non du voile. Pour quelques tribus, « l'usage du voile est inconnu. Les femmes se montrent à visage découvert. » (*MI*, 1, p.67) Dans d'autres situations, elles sont couvertes de haïk de laine. « Voilées, elles circulent à grands pas, se mettant à trottiner dès qu'elles aperçoivent un étranger. » (*MI*, 2, p.407) Cette phobie de l'étranger ou du rapt explique partiellement le recours au voile : « Les femmes, bien que voilées, détournaient la tête quand des étrangers les croisaient.» (*MI*, 2, p.34) Elles peuvent fréquenter des places publiques qui leur sont réservées, tout comme elles sont interdites de séjour dans d'autres jugées impropres[19].

Cette compartimentation spatiale selon le genre est analysée à plusieurs reprises par l'auteur, (*cf. MI*, 2, p.432) faisant écho à d'autres récits de voyage, propres à tous les siècles.

3.- Hommes rudes et pervers

Le Rifain apparaît protéiforme à travers *MI* : il est tantôt loué, tantôt discrédité. Cette production esthétique de stéréotypes autour de ce portrait est

---

[17] « Tandis que la femme Ktamienne se livre aux travaux les plus pénibles, va au bois, à l'eau, garde les chèvres, fait du jardinage, est aussi peu coquette que possible, court toujours en costume de travail, le visage découvert, vêtue d'étoffe grossière, la Lékhmasienne, au contraire, vit dans son intérieur en matrone romaine, prend part aux études de ses frères, soigne sa toilette, ne sort jamais sans être voilée, fait un peu de cuisine, et c'est tout. Sauf dans plusieurs coins des Djebala, où il y a quelques femmes sachant lire et écrie, à part peut-être certaines familles de Fas, de Merrakèch et du Tafilalt, chez lesquelles on donne un peu d'instruction aux demoiselles, on peut dire que la Marocaine croupit toute sa vie dans une ignorance sans égale. » (*MI*, 2, p.138)

[18] « Le bât d'âne sur le dos et la promenade à travers le village figurent dans la première partie de la peine, identique jusque-là au châtiment infligé aux hommes [...] On la (femme) conduit sur le marché le plus fréquenté de la tribu, où elle est en butte aux fureurs d'une populace ivre de sang. Dès le milieu du jour, elle expire généralement sous les coups de bâton, sous les coups de couteau que chacun lui donne, et si, par hasard, au crépuscule, elle respire encore, une balle dans la tête met un terme à ses souffrances. Le supplice de la faucille, rougie au feu et plongée dans les yeux de l'homme adultère, vous paraît-il plus atroce que cette effroyable agonie ? » (*MI*, 2, p.51)

[19] « Selon la coutume universelle des Marocains, aucune femme n'avait assisté aux funérailles. Elles étaient restées au logis, occupées à préparer le repas funèbre, du pain d'orge et du ragoût très épicé, qui furent servis à la mosquée aux porteurs et aux clercs affamés par cette course rapide à travers champs. » (*MI*, 2, p.101)

une vulgarisation outrée de la réalité objective. Cette double taxinomie est présentée dans la fiction française pour rendre compte d'une culture violente et caduque.

Alors que Mohammed Ben Tayyeb s'apprêtait à prendre le bateau pour Tanger, il est malmené par les Juifs d'Oran : on le dépouilla de sa misérable fortune. Ses sauveurs sont les Rifains qui font les moissons et d'autres besognes dures en Oranie. Bien que misérables, ils s'apitoient du sort du derviche… Ils vont l'accueillir, l'accompagner et lui ouvrir les portes du pays inconnu. A cette face généreuse l'auteur rajoute une autre inhospitalière, retraçant la psychologie ethnique dans toutes ses contradictions.

Loin du Rif, les Rifains vont « hurlant pleins poumons les chansons du pays » (p.9). La première mésaventure de Ben Tayyeb est celle où il assiste à une scène durant laquelle le capitaine du bateau arnaque ces robustes montagnards. Il feint une avarie des machines, il pose les Rifains sur le sol marocain où ils sont dépouillés par des indigènes armés…

Avec les récits de voyage, l'image hétérogène du Rifain commence à prendre sens non seulement dans l'esprit français – qui renonce finalement à cette partie dangereuse, mais également dans l'imaginaire des Marocains à la fin du Protectorat. La dureté est l'un des traits définitoires de la psychologie rifaine. Si le Rifain est dit « cruel », « aguerri » et « armé jusqu'aux dents », comment Mouliéras peut-il faire confiance aux rapports et aux détails fournis par le derviche Mohammed et les saisonniers rifains d'Oran ? Y a-t-il une seule scène où Ben Tayyeb est agressé ? Quelle est la part de vérité des clichés dans la construction imaginaire du Rifain ?

Le récit retrace vaguement les mœurs du pays, mettant en relief la dépravation générale. Chez les castes supérieures, l'auteur note dans un ton ironique :

> « Les vrais savants, les chérifs, les marabouts, tous ceux qui se respectent, -oh ! une bien petite minorité,- ont une conduite à peu près convenable. Ils ne songent pas, il est vrai, à s'élever contre le vice universel, sachant bien qu'ils seraient impuissants à le faire disparaître. » (*MI*, 2, p.65)

Le vice habite le corps rifain. Il y est explicité notamment dans le second tome du voyage. L'auteur expose une vie de débauche collective où les gitons sont des inséparables des chefs et des notables. Les relations homosexuelles sont citées comme des traits naturels chez la communauté des Djebala. D'après le récit, elles sont fort répandue, et de manière rituelle au sein de familles conservatrices : « les Djebala, le Sous et le Rif préfèrent les gitons ; c'est à ce goût particulier qu'ils doivent leur surnom de K'aoum Lout' (peuple de Loth). » (*MI*, 2, p.15)[20] Ben Tayyeb apparaît lui-même dépravé. (cf. *MI,* 1, p.63)…

[20] Le personnage de « aïla » est présent dans les scènes de débauche. Citons : « la âïla est une fille publique, libre quelquefois, très souvent esclave. Achetée et possédée en commun par plusieurs célibataires, elle passe sa vie dans l'abjection, mangeant, buvant, dansant, se prostituant à ses maîtres et à leurs invités, dans un local spécial beït eç-çoh'fa, sorte de lieu de débauche » (*MI*, 2, p.14) Cette « femmelette » a un prix, allant jusqu'à 150 francs, toute une fortune. (*MI*, 2, p.64)

Si les Marocains sont accueillants, ils le sont davantage envers l'étranger, à qui ils offrent un gîte en des temps de disette.

> « [Ben Tayyeb] parcourait la contrée sans se presser, allant d'un village à l'autre, toujours bien reçu par les joyeux condisciples qu'il trouvait dans les mosquées. Ces maisons du Seigneur sont de véritables hôtelleries, bourrées de provisions de toute sorte. » (*MI*, 1, p.17)

Où sont les périls encourus par les aventuriers occidentaux ? La narration en garde-t-elle quelques chapitres ? Presque rien n'est précisé chez Mouliéras, Dumas, Loti, et j'en passe…

Les récits de voyage discernent des foyers misérables mais où la générosité déborde à l'avènement de l'étranger. Le stratagème de Ben Tayyeb est simple : se mettre dans la peau d'un taleb, et par voie de conséquence avoir facilement accès à l'hospitalité. Le taleb y est démesurément positivé : il est source du savoir et de tout ce qui dénote la morale. A l'opposé du « k'oubban » (l'ignorant) qui « reste confiné toute sa vie dans son hameau » (*MI,* 2, p.9), le religieux voyage incessamment dans un puzzle d'hommes et de tribus, prodiguant le savoir et la bonne parole aux hommes pervers.

S'agissant d'une première visite au Rif, l'auteur fit découvrir un peuple qui déteste l'Européen (le Chrétien). Il découvre alors l'Autre sauvage, laid et menaçant, inhumain et cruel, désorganisé et misérable, mais habitant des lieux riches et exotiques[21]. Les Rifains sont, par exemple, de « robustes montagnards » (p.9), dotés d'une langue dite : « rude dialecte ». (p.9) Cela fait partie de l'imaginaire colonisateur : l'espace découvert (ou à conquérir) est occupé par des gens qui « ne parlent même pas ». Si le Rifain oriental est coriace, le Rifain occidental a un comportement quotidien particulier, mariant débauche et violence. Ce système de préjugés, tournant autour d'une classification de la rudesse et de la barbarie, est, à travers les temps, uniforme. Le trait bestial ne peut-il s'expliquer par la répulsion de l'Autre qui entend occuper et coloniser la terre ?

A travers le Nord du Maroc, les motifs de querelle sont souvent futiles. La jeunesse est violente, guerrière et habituée aux luttes meurtrières : « Il n'est pas rare de rencontrer des jeunes hommes de vingt ans, déjà sillonnés de cicatrices de balles ou de coups de couteau. » (*MI*, 1, p.66, cf. *MI*, 1, p.96) Cette pratique de la violence est même organisée dans les villages.

En tant qu'espace de violence, le Rif occidental connaît une hiérarchie que Mouliéras glose en bon sociologue :

> « Chaque hameau des Djebala a son beït eç-çoh'fa (le Club de la Gamelle) ; composé de deux salles : dans l'une se trouvent toutes les armes et toutes les munitions de guerre de la communauté. C'est l'arsenal. L'autre pièce sert de

[21] Pour apporter des éclairages sur le portrait physique, il s'appuiera sur la comparaison : « leur taille est inférieure à celle de nos kabyles algériens. Mais ils sont d'une vigueur et d'une résistance extraordinaires » (*MI*, 1, p.36) Le voyageur verra en l'Abeqquy « la bravoure à toute épreuve » (*MI*, 1, p.91), « à tête carrée » (ibid.), portant « un véritable arsenal rempli de cartouches, hérissé de pistolets et de poignards » (ibid.)…

> caserne à un certain nombre d'individus de la dernière classe de la société » (*MI*, 2, p.22)

Violence et allégresse cohabitent dans le quotidien. La débauche est généralisée, même régularisée. Les Rifains sont dépravés, ayant de bizarres mœurs.

Agé alors de 17 ans, Ben Tayyeb visite les Djebala connus pour « le monopole de la science, de la bonne chère » et il s'inquiète pour la rencontre « des bandits à la haute stature, des musulmans, lettrés il est vrai, mais de mœurs détestables, des gitons ignobles, des sirènes provocantes. » (*MI*, 2, p.7) Superstitieux, l'adolescent s'arme d'une amulette préservatrice, craignant de s'immiscer au milieu. Comment peut-il assurer comme il faut la narration ?

Les Rifains sont, en général, hantés par des penchants pervers. Tant de garçons sont volés pour être asservis aux plaisirs des brigands.

> « Danser, boire, manger, dormir, être la chose de leurs maîtres, des hôtes de passage à qui les amphitryons veulent faire plaisir, être de vrais cadavres entre les mains de ces brutes, voilà l'existence des gitons et des gitonnes » (*MI*, 2, p.52)

Cette scène écœure l'auteur, et le lecteur (occidental) imagine un peuple violent, maculé de sang et de vices.

En analyste, l'auteur explique les débauches :

> « Les débauches honteuses des célibataires avec les mignons et les courtisanes s'expliquent par l'impossibilité presque absolue d'avoir les faveurs des femmes mariées, tant est grande la terreur de la juste répression d'un crime dont nous avons le tort de rire en Europe, crime d'autant plus odieux, qu'il détruit la famille en lui enlevant le seul bien immatériel de ce monde : l'honneur. » (*MI*, 2, p.51)

Objet de la répression de la tribu patriarcale, la femme adultère est décrite à travers plusieurs anecdotes, victime de sévices et soumise à des tortures inhumaines.

Cette condamnation morale peut-elle légitimer l'avènement positif du colonialisme ? Victime d'une domination imaginaire continue, le Rif vient, après la publication d'une telle relation stéréopoétique, depuis le vieux récit, d'être figé dans un ensemble de clichés que les autres voyageur vont encore réitérer. Ces préjugés préservent amplement les intérêts de l'Occident qui domine toujours en maître dans le même espace – où il perd ses réelles significations (de colonisation symbolique et d'occupation physique).

En définitive, ce récit du Maroc prétend avoir une portée prémonitoire : « Maintenant, ma Conclusion, la voici, consolante, pleine de promesse et de rêves étoilés qui se réaliseront plus ou moins lentement, plus ou moins rapidement » (*MI*, 2, p.786) Ce récit est conditionné par la nature du mouvement global de la société archaïque. Mouliéras veut occuper la place de pionnier de la conquête du Rif marocain, et une telle injustice historique s'avère nécessaire[22].

[22] « De nos discussions politiques, théologiques, philosophiques, métaphysiques, jaillit à la fin cette vérité, devant laquelle s'inclinera toujours un vrai Croyant :

Préparant une invasion imminente, ce récit rifain est un voyage à travers le préconçu occidental d'un pays frontalier. L'auteur se veut objectif dans son récit stéréopoétique, voilà le paradoxe. L'Occident cherchera toujours dans le pays de Tamazgha, des tribus sauvages à dompter, des rites à refaire et des mentalités à remodeler. Ce qu'il faut garder du *MI*, est bien cette conclusion : nous avons non seulement le désir à domestiquer le Rifain sauvage, mais surtout les manières de le faire (réaliser). Ainsi le récit assoit-il intellectuellement la conquête, spéculant sur la méthode la plus propice pour comprendre les Rifains en vue de les vaincre. Ces stéréotypes fonctionnent justement sous forme de rappel qui autant s'inscrit dans le projet colonialiste, autant évoque l'existence d'un Maroc plus attrayant afin de mobiliser l'appareil impérialiste à découvrir les inconnues d'un pays riche.

Enfin, ce sera le Rif, cette partie du Maroc, qui échappe aux Français, et les Espagnols seraient les bons (ou les mauvais) lecteurs de l'œuvre de Mouliéras.

- L'expansion de la domination française dans les pays musulmans a été décrétée par Dieu lui-même, dans le but évident de revivifier l'Islamisme, de le protéger contre ses propres excès, de le ramener à sa pureté primitive.
[...] La mesquine question des races et des religions disparaissait devant le projet grandiose de tout un peuple à éclairer. » (*MI*, 2, p.116)

Chapitre III :

L'AUTRE LYAUTEY[23]

Les multiples réactions que suscite au Maroc le nom du Maréchal Lyautey (1854-1934), ne paraissent pas avoir brossé avec précision le portrait de l'homme du XX[e] siècle. Il est dit le constructeur du Maroc, le modernisateur du pays et le fondateur de son Etat[24]. Une tentative d'analyse d'une autre face, la plus intime, à partir de son œuvre épistolaire *Vers le Maroc, Lettres du Sud-Oranais (1903-1906)*[25], s'avère nécessaire pour découvrir cet illustre personnage égocentrique, celui qui va critiquer les méthodes de la France dans ses pénétrations nord-africaines, forger les institutions de l'Etat marocain, et s'imposer comme une pièce maîtresse dans les futurs rapports franco-marocaines.

Le propos de cette analyse est de soulever, à partir de la vision du plus important acteur colonial, quelques aspects de la construction du Maroc dans l'imaginaire français. Il apparaît tout d'abord utile de rapprocher le culturel et le militaire dans une telle conception, c'est pourquoi l'analyse sera double : d'une part la vision d'un rêveur ou artiste, et de l'autre celle d'un militaire ou conquérant. La première est tissée par le regard incisif de l'artiste libertin, et la seconde par le militaire rude et homme des batailles. Nonobstant, il est intéressant d'étudier à travers ce personnage le référentiel officiel marocain vu par les Français avant et après l'instauration du Protectorat (signature le Traité de Fès). Cette partie composite de l'officiel, du légitime et du systémique makhzénien, incarnée par la cité-centre de Fès, peut expliquer davantage les visions du colonialisme français d'antan et de maintenant. Bien qu'elle soit longuement analysée par l'intelligentsia et les hommes de l'Etat, cette part continue de susciter des interrogations.

Certes, il sera question d'une étude qui réunirait le militaire, le politique, l'idéologique et l'historique, mais qui prétend n'être qu'une interrogation commune à tous ces aspects. L'on ose rechercher auprès de l'homme politique moderne et de l'écrivain occidental la construction de la double image du Maroc « officiel » et celui « de siba », et par extension l'image infinie du Maroc

---

[23] Publié dans *Tawiza* n°111-113, juillet-septembre 2006.

[24] C. Dupont Nangle, *De Tanger à Marrakech*, Rabat, Marsam, 2007.

« Lyautey fit défricher les terres sur lesquelles il fit pousser des cultures variées et planter des arbres. Des mines de phosphate furent découvertes et exploitées, devenant plus tard l'industrie la plus importante du Maroc. Pour obtenir le soutien des chefs de tribus ; il pratiqua la « politique de la tasse de thé », faisant des réceptions en leur honneur et leur offrant des cadeaux. Lyautey devint populaire avec les Arabes et les Berbères et respecta leurs coutumes. » (p.8)

[25] Lyautey, *Vers le Maroc, Lettre du Sud-Oranais 1903-1906*, Armand Colin, Paris, 1937.

Les pages indiquées entre parenthèses sont tirées de cette édition. Nous noterons brièvement *(VLM)*.

possible quand des éléments fondateurs de l'Orient y sont inoculés. Ce « Moghreb », aux deux significations spatiales mais sans en avoir une de propre, est montré tantôt un enfer pluriel, désuni, sale, vieux et immuable, tantôt un paradis retrouvé unique pour Lyautey où il est possible d'ancrer l'esprit français tout en sauvegardant l'authenticité nord-africaine.

I.- *LE SUPRÊME LYAUTEY DE L'UNIQUE MAROC*

Les anecdotes sur la vie de Lyautey, les spéculations sur sa manière de gouverner la colonie marocaine peuvent sous-entendre qu'il existe encore tant de mystères sur sa vision de Maréchal sempiternel. L'on parle excessivement de son amour du Maroc moderne, même lorsqu'il préparait l'occupation militaire du pays à partir d'Oudja[26].

Est-il toujours remémoré dans un Etat marocain qui revendique son génie d'Etat ? semble une question non seulement actuelle mais aussi complexe à résoudre. Ce protagoniste de l'histoire coloniale, de vision machiavélique, se confond avec cette part omniprésente de l'héritage français au Maroc, sous forme de diktats de modernité équilibrante en harmonie avec le traditionnel, de bon peuple croyant, de terre bénite, de tribus hospitalières, de villes antiques et fantastiques. Pourtant, les officiels des deux bords hésitent trop au moment de déconstruire cette présence dans les manuels scolaires : faut-il inculper Lyautey des méfaits de la colonisation ou bien le louer pour sa conception d'un Maroc uni et moderne ?

Le nom de Lyautey reste intimement corrélé au commencement du Protectorat, à l'établissement de l'Etat et à ses dénouements historiques en 1956. Sa tâche fondamentale « est beaucoup plus vaste et beaucoup plus efficace que celle d'un simple contrôleur »[27]. Il n'est point question pour lui de superviser le fonctionnement d'un Système en faillite, mais c'est plutôt d'en fabriquer un autre : adapté pour le Makhzen et pour les Colons. Peut-être aussi d'en extraire un, moins anachronique[28]. Au nom de ce même contrôle, Lyautey détrône Moulay Hafid, et désigne officiellement Moulay Youssef à sa place. Il

---

[26] Dans une lettre adressée à son ami Jacques Silhol, le 28 juillet 1907, Lyautey écrit : « [...] on m'a embarqué dans cette affaire d'Oujdja sans programme, sans instructions, et également sans initiatives. Par ordre, nous y pataugeons dans une posture ridicule. » (p.75) cité dans Paul Doury, *Lyautey un saharien atypique*, Paris, L'Harmattan, 2002.

[27] François Bonjean, *Au Maroc en roulotte*, Paris, Hachette, 1950.

« Au reste, Lyautey, qui a scrupuleusement respecté et fortifié l'autorité du sultan, ne s'est pas mépris sur le sens de sa mission. Avant de contrôler, il fallait dans tous les domaines, créer ou réformer. Créer surtout. Il suffit de lire les témoignages impartiaux des voyageurs européens qui ont visité le Maroc au début du XX siècle pour mesurer le chemin parcouru en moins de quarante ans. Ces créations et ces réformes furent l'œuvre des différents services du Protectorat, animés par Lyautey. Ce dernier leur fournit très vite les textes officiels qui devaient leur servir de statuts et les hommes dont ils avaient besoin pour travailler. » (p.15-16)

[28] Ibid. : « Comme suite au traité du 30 mars 1912, signé par le sultan Moulay Hafid, un régime de « contrôle » a été superposé à celui de la vieille administration du Makhzen. Le but de cet accord, défini, par le préambule, a été « d'établir au Maroc un régime régulier fondé sur l'ordre intérieur et la sécurité générale qui permettra l'introduction des réformes et assurera le développement économique du pays. ». » (p.15)

entend ainsi renforcer le Trône, le confectionner à sa guise. Le nouveau Roi ne fait alors que signer ce que propose la Résidence.

Sur cette domination politique, le contrôleur civil Jacques Berque écrira : « Le Maroc est un pays où l'autorité est un postulat administratif. On n'y parle jamais de « contrôle de l'autorité », mais « d'autorité de contrôle » »[29]. Cette vision politique est encore en application : la sécurité équilibrante passe avant tout. Le contrôle change de sens. Il ne s'agit pas de contrôler, mais d'exploiter directement et d'assurer impérieusement la continuité du pouvoir. Ce système colonial marque à jamais le destin des Marocains : contrôler, centraliser, unifier, assimiler, reformer s'avèrent les actions mises en exercice par le Makhzen afin de se créer toutes pièces comme Etat pacificateur. Et à l'Etat marocain de suivre les mêmes pas, de répéter les exercices de la dite pacification afin de s'assurer la pérennité légitime ou la légitimité pérenne, ayant comme but final d'effacer l'espace de siba.

Avec le Maréchal naît la maréchalerie de mots creux en politique : « pénétration pacifique, ménagement, préparation politique » pour assurer le développement de l'Afrique du Nord. Par exemple, la « pacification à la française » veut dire aussi massacre de milliers d'âmes au nom de la paix. Et protectorat veut dire agression et exploitation de milliers de foyers au nom de la sécurité. Curieusement, les chiffres relatifs aux morts et aux victimes (invalides, blessés, dépossédés, incarcérés…) de l'époque coloniale sont encore imprécis, voire non précisés. Lyautey, quoi qu'on en dise, incarne la répression et la brutalité à l'occidentale. Il est connu comme le continuateur de l'héritage politique d'Idriss 1er en 787 qui fonde la nation arabo-islamique pérennisée à son tour par les autres dynasties, et après le Maréchal va établir la nation arabe.

En outre, Lyautey, comme tout Conquérant, vit à travers un miroir qui reflète son image, et ce cri narcissique qui se redore au moment de penser aux méfaits de la colonisation pour se dire l'air hautain : « La colonisation, ça ne fait que du bien ! » Cela est explicité dans les lettres intimes du Maréchal. Rechercher ce qu'on a perdu, le désespérément convoité, et à la fin de la recherche se hisse la satisfaction du Conquérant qui se permet de réorganiser (dominer) le vécu indigène. Satisfaction et pacification sont alors synonymes dans l'esprit du militaire triomphateur. Peut-être cette vision positive, dite à tue-tête par le Maréchal, n'est-elle tracée que pour avoir des Français un compte rendu de leurs bienfaits à l'humanité.

Ces deux faits nous mènent à réfléchir à l'héritage de Lyautey, auteur de ce concept : « militaire colonisateur, point positif dans le développement et la préservation du patrimoine local », ainsi est-il question de la mission civilisatrice. Ses comptes rendus refont, au juste, l'histoire de l'insurrection marocaine pour bien innocenter les coups génocidaires des militaires français et espagnols. De ce fait, l'ambivalence remue longuement le discours occidental :

[29] « Note pour une nouvelle méthode politique de la France au Maroc », note inédite du 3 janvier 1947, Bibliothèque du CHEAM, 1997, p.8.

un discours pour soi, et un autre à délivrer aux autres mais refait par le retour spéculaire.

Nous n'allons pas approcher Lyautey le militaire sur les terres de Tonkin et de Madagascar, mais plutôt celui des terres nord-africaines. En fait, il faut lui octroyer une autre place, celle qu'il mérite dans l'histoire du Maroc. Il n'est pas grand en soi, mais par les héritiers de sa pensée –celle de bien gouverner la colonie par l'annulation des frontières entre le Makhzen et le siba. Ses élèves sont nombreux au Maroc, à titre d'illustration il y a : Louis Franchet d'Esperey, Henri Joseph Eugène Gouraud, Charles Mangin, Antoine Jules Joseph Huré, Charles Noguès, Georges Catroux, Henri Giraud… artificiers de l'occupation française. Il demeure un grand théoricien de la guerre et de l'administration coloniale, un réalisateur fini de la politique du Protectorat. Il est doté d'un instinct réaliste et pragmatique : il adapte ses stratégies au temps et au lieu – doté d'un esprit scientifique[30].

Dans une lettre adressée au commandant de Margerie, il apparaît quand même sans méthode :

> « […] « il n'y a pas de méthode, […] il y en a dix, il y en a vingt, ou plutôt si, il y a une méthode qui a nom souplesse, élasticité, conformité aux lieux, aux temps, aux circonstances. » »[31]

Il précisera encore son éclectisme militaire :

> « Comme je suis avant tout solutionniste, il n'y a plus qu'à voir quel est le meilleur parti à tirer de la situation actuelle et du programme limité qui nous est tracé. » (*VLM*, p.339)

Sans doute est-il utile d'apporter des solutions coûte que coûte au moment de la crise. Politique et guerre, en conséquence, s'amalgament dans sa conception de génie colonialiste, doté qu'il est toujours d'une vision pragmatique.

Il ajoutera :

> « Ce que je reproche à la plupart des chefs civils, c'est de se payer de mots – et de croire que lorsqu'une chose est décidée en principe sur un papier, elle est faite. » (*VLM*, p.31)

Ainsi, les ordres écrits et les prescriptions n'apportent pas des solutions aux problèmes posés en Afrique… Il rêve en fait d'une action qui renverserait

> « […] le château de cartes de toutes les idéologies, à en montrer le néant et à faire prévaloir les idées des gens d'action concrète, de résultats tangibles, de sens pratique » (*VLM*, p.166)

Tant d'éclairages, faut-il les apporter à partir d'autres visions, sont nécessaires pour comprendre cette personnalité politique, si complexe, qui critique souvent les soubassements et les bases de la politique coloniale.

---

[30] Notons que le maréchal est non seulement à l'origine de la création de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines en 1920, mais également un membre actif dans ses congrès annuels.

[31] cf. Daniel Nordman, *Profils du Maghreb, frontières, figures et territoires (XVIII^e^-XX^e^ siècles)*, Rabat, Publications de la faculté des lettres, 1996, p.57.

II.- *LYAUTEY, L'HOMME QUI EN CACHE UN AUTRE*

Il s'agit, en réalité, d'un personnage historique intéressant : vu l'époque de son exercice, tant de choses ont été dites sur sa stratégie militaire. Les historiens préfèrent gloser peu sur sa personne, mais beaucoup sur son génie. Auteur de « *Du rôle social de l'officier dans le service militaire universel* » (1891), « *Du rôle colonial de l'armée* » (1900) et « *Dans le sud de Madagascar, pénétration militaire, situation politique et économique* » (1903), Lyautey en fera un autocommentaire :

> « [...] ce sont des doctrines que j'y développe pour les avoir appliquées pendant dix ans qui ont été le seul motif de ma désignation imprévue pour le Sud-Oranais » (*VLM*, p.116)

En 1937, Armand Colin publie son *Vers le Maroc*, un recueil de lettres posthume.

Lyautey obtient le titre de la Grand Croix de la Légion d'Honneur, tout comme il est élu membre de l'Académie française en 1912. Ministre de guerre entre décembre 1916 et avril 1917, il connaît sa première humiliation complexante : malmené par les députés dans des débats houleux. A cause de lui, tout le gouvernement coule, et il en sortira affecté moralement.

A son retour comme Résident général au Maroc, il changera sa politique de gouverner. Là, on peut parler de deux Lyautey connus par les Marocains et le Palais : un homme enthousiaste, et un autre pessimiste. A la fin de sa vie, il excellera comme Haut Commissaire de l'Exposition coloniale à Paris en 1931. Bref, il demeure le parfait représentant de l'héritage français à travers les deux époques de l'histoire du Maroc.

Notons que son nom complet est Louis Hubert Gonçalvez Lyautey. Fils de la République, il est de naissance et d'éducation conservateur et monarchiste, un catholique romain pratiquant[32]. Il sera inscrit à l'école de Saint Cyr pour y suivre une carrière militaire. Son éducation et sa foi ont un grand impact sur sa profession de soldat dans les colonies, et par conséquent sa vie connaîtra des moments contradictoires. Cette formation stricte de la personnalité est retracée dans les biographies officielles.

Dans ses lettres sont présents implicitement ses rapports d'amitié avec sa sœur, le trouble de l'identification parentale, les rapports absents avec le frère... Aussi faut-il se référer aux discours d'une Eglise qui ne cesse de condamner le penchant sexuel qui pourrait mener le petit Lyautey vers les hommes du même sexe, qui hantent implicitement ses lettres. Ce penchant dérange les principes de sa famille conservatrice, et se revendiquant aristocrate, il réalise une double revanche contre l'esprit républicain.

Cette complexité du personnage connaît des lectures « non officielles » qui révèlent une autre face de Lyautey. Des textes d'histoire relatifs à sa vie intime sont publiés, notamment les écrits de l'historien militaire Douglas Porch. Ces

[32] R. B. Asprey, *War in the Shadows –The Guerilla in History*, Bloomington, iUniverse, 2002, p.150.

études révèlent comment le côté caché de cette personnalité détermine ce génie colonialiste. Ces deux traits, bien distincts, sont à corréler, et cela demeure un élément fondamental pour comprendre ce personnage historique.

Pour nous, ce n'est pas le spleen qui le pousse à quitter la France, mais il est guidé probablement par son esprit de libertin, lui qui ne se lasse pas de fréquenter les salons mondains de l'époque. Les lettres de Lyautey, *Vers le Maroc*, peignent amplement cette personnalité qui a le culte de l'ennui. Son choix de l'engagement militaire réduit une telle énergie. Ses missives sont écrites avec effusion. Ses sensations en Afrique du Nord sont celles d'un homme sensuel qui trouve les « Arabes décoratifs », les « lettres exquises », les paysages sensuels, les mâles adorables, les cheikhs serviables : « la sortie de la grande porte ogivale, ce chatoiement d'uniformes, de costumes, de couleurs, d'armes. Je ne m'en lasse pas. » (*VLM*, p.41) Son plaisir s'y révèle intarissable. Il parlera aussi de « l'orgie des couleurs » (*VLM*, p.197) Cet usage excessif de couleurs lui procure du bonheur. Cela est présenté en des moments elliptiques de tant d'aventures qui passent sous silence. Il se sent en sécurité dans un espace féerique.

> « La nuit, la lune splendide, les palmiers aux reflets d'argent, les ombres violentes des maisons en terre rouge, la kouba laiteuse, les feux où rôtissent les moutons au milieu d'un cercle de longues barbes qui devisent, deux arabes blancs en prière, nos spahis pourpres qui passent, au loin les sons assourdis des flûtes et des tambourins » (*VLM*, p.203)

Digne d'un Romantique, cette description montre le grand amour pour ce bout de terre nue et infinie. Il dira qu'il est « devant le plus merveilleux paysage de couleurs, de palmiers, de dunes, mais sans avoir le temps d'en jouir, harcelé que je suis de télégrammes ». (*VLM,* p.341) Les télégrammes doivent lui rappeler l'Occident et ses règles. Il préfère plutôt jouir, jouir et jouir de l'Orient. Quoiqu'engagé, il n'est pas à l'aise du fait que les fonctions militaires lui prennent de son temps…

1.- Le féodal moderne

Dans ses lettres, le Maréchal n'omet jamais le « Si » nord-africain, il écrira toujours Si Moulay, Si Allal, Si Rekina, Si Mahmoud, Si Miliani, Si Eddin, Sidi Cheikh, Si Mohammed Guebbas… Il a également un grand respect pour « l'amel » de Figuig, c'est-à-dire le représentant du Sultan (le gouverneur).

Si Lyautey révère la féodalité nord africaine, c'est par déférence au Makhzen, mais aussi par amour des ornements qui s'y attachent :

> « […] la féodalité arabe a gardé ici sa splendeur et son intégrité, et je ne croyais pas que cela existât encore avec une telle vie, une telle couleur. Et puis il y a des années qu'un grand chef n'a pas passé par ici, voyageant en grand chef avec les goûts de décor, de commandement dont je ne me défends pas et que partage mon entourage très choisi. » (*VLM*, p.198)

Il imitera ces seigneurs arabes, les Ould Sidi Cheikh, afin de bien les dompter. Chose qu'il refera à Fès. Il se définit comme « inadaptable à la société égalitaire

et collectiviste. » (*VLM*, p.279) Cet idéal, il l'inocule à la société nord-africaine sous forme d'héritage institutionnel.

Ses maîtres sont des sectaires et des légitimistes : Wladimir d'Ormession, Albert de Mun, Charles Maurras, Maurice Barrès, Jacques Bainville, Eugène Etienne et le Colonel de la Rocque. En effet, il est de dévotion royaliste. Les historiens sont unanimes sur son rôle pour préserver au Sultan son règne, à le maintenir en sauvegardant la hiérarchie des classes et à récupérer l'unité géopolitique du Maroc. Conscient de l'importance contextuelle de la colonisation, le chef militaire voit clair dans sa correspondance, l'impuissance du Makhzen et l'opportunité historique offerte à la France de s'introduire dans les affaires marocaines pour incarner l'unité. La première expérience sera l'occupation d'Oujda en 1907 qui entame sa réelle ambition d'envahir les confins de l'Afrique du Nord.

Comment Lyautey présente-t-il sa vision monarchiste ? Défend-il la monarchie là où elle s'établit – souvent aux dépens du siba ? Ce qui est sûr, c'est bien lui qui rétablit au Maroc les rites du faste et de la pompe du Sultanat. Est-il alors fidèle à ses nobles origines ? Il croit être le fils d'un roi, il peut alors s'identifier à un prince millénaire ou à un personnage mythique :

> "Lyautey traced his roots to the great noble families of Normandy and the eastern marches of France, and openly disdained the "mediocrity" of bourgeois France."[33]

Il se soucie plus de sa carrière, notamment des promotions, des grades et des préséances. Comment peut-il alors défendre les intérêts de la III[e] République ?

Il y aura des historiens qui verront dans son arrivée au royaume chérifien comme une rencontre avec ses origines : se réalise alors sa nostalgie des Bourbons[34]. Ne trouve-t-il pas dans la monarchie alaouite un substitut à ce rêve monarchique impossible ? Ici cette substitution est propre à son caractère d'homosexuel : il voit, par un narcissisme forcé, dans l'autre « sang bleu » ce qui est propre à soi. Se reconnaître dans le semblable tout en déviant ses émotions, loin de toute vision réaliste doit être sa nouvelle conception des choses.

En fait, Lyautey est un monarchiste redoublé d'un esprit impérialiste, proche de l'idéologie de la III[e] République défaite à l'époque. Cela lui coûte les attaques de Jean Jaurès à la Chambre des Députés, et les articles de *l'Humanité* qui « demandent sa tête ». (cf. *VLM*, p.122-125, p.127, p.128)

2.- L'homosexuel expatrié

Cette référence sexuelle, qui ne paraît pas avoir été prise au sérieux par les historiens nord-africains, peut en fin de compte expliquer tant de zones obscures de ce chef ambivalent. Son homosexualité n'est-elle pas le déterminant de ses

---

[33] Peter Paret, Gordon A. Craig, Felix Gilbert, *Makers of modern strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p.388.

[34] ibid., "Lyautey's nostalgia for the departed monarchy." (p.389)

théories « politiques » ? En effet, les historiens et les biographes passent sous silence sa vie intime pour ne pas porter atteinte à sa personne. Sans complexe, tout au long de ses séjours africains, il se plaît à mener une vie de garçon, invitant des amis aux fêtes. D'ailleurs, en mars 1923, Gide voyage au Maroc, invité par le Maréchal Lyautey. Il y arrive en compagnie de Paul Desjardins et de Pierre Hamp.

Lyautey va se marier à l'âge de 55 ans, avec Inès de Bourgoing, la veuve d'un colonel. De ce mariage formel il n'aura pas d'enfants[35]. Est-elle une union pour faire taire les rumeurs autour de son célibat ? S'est-il marié pour obéir aux convenances ? L'on raconte son désespoir lors du mariage, et cette peur de l'engagement matrimonial faillit le mener au suicide. Dans ses lettres, il parle longuement de fréquents moments de surmenage intense et d'anxiété, et il se dit souvent débordé et pressé par le quotidien.

Sa carrière peut être rattachée à sa sensibilité extrême, à chaque bataille et à chaque campagne. Ses lettres aux confrères sont dignes d'un auteur romantique ou d'un homme très sensible souffrant d'insécurité. Lyautey ne est vaincu que par les couilles, vont dire ses supérieurs. Déteste-t-il les femmes ? Sa correspondance avec sa sœur est longue, importante à lire : il quête auprès d'elle amour et sécurité. « Le comportement sexuel est aussi la conscience de ce qu'on fait, la manière dont on vit l'expérience, la valeur qu'on lui accorde. »[36] Lyautey utilise-t-il son pouvoir pour contraindre les colonisés et ses subalternes à se prêter à des pratiques immorales ? Douglas Porch est catégorique : "If he favored young sublieutenants in bed, he promoted them strictly on the basis of their military merits"[37]. Cela dénote, dans un ton ironique, le manque d'intégrité, de professionnalisme et de conscience militaire. Le lit et le bureau se confondent dans l'esprit du Maréchal. Mais, il est un chef qui adore lors des siestes recevoir les « précautions attentives, tel qu'on ne le trouve que dans les pays où il y a des chefs ». (*VLM*, p.8) En d'autres termes, il se réfère aux tentes spacieuses, aux festins et aux danses durant des nuits orgiaques. Il insistera également sur son amitié avec son « préféré » Mohammed ould Si Moulay. (*VLM*, p.38-39). Il préfère, notons-le, les jeunes fidèles, les jeunes amis, les jeunes soldats... En outre, sa séduction intellectuelle paraît grande auprès de jeunes militaires

---

[35] Robert Aldrich, *Colonialism and Homosexuality*, Londres, Routledge, 2002.

« [...] this was not a companionate union rather than an affair of love or lust. Many assumed Lyautey to be homosexual, and jokes circulated about his proclivities. No less a person than Georges Clemenceau, the prime minister, was supposed to have said : "He is an admirable, courageous man, who has always had balls between his legs –even when they weren't his own." Madame Lyautey was rumoured to remark to a group of Lyautey's subalterns one morning, 'Ah, Messieurs, last night I cuckolded you.' Homosexual contemporaries, such as Jean Cocteau, Julien Green, Roger Martin du Gard and René Crevel, considered him one of their own. Alain Daniélou, a scholar of India and also homosexual, said that his grandfather, General Clamorgan, had been one of Lyautey's favourites." (p.65)

[36] Michel Foucault, "Choix sexuel, acte sexuel", in *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. Quarto, 2001, p.1139.

[37] Douglas Porch, *The Conquest of Morocco*, London, 1986.

Peut-on expliquer son exil volontaire sur les terres d'Afrique comme un acte masochiste ? Il écrira à sa sœur : « Je mène une vie de chien, mais très bonne ». (*VLM*, p.236) Si ses crises hépatiques sont le résultat de cette vie amère, il y a aussi l'inconfort éprouvé dans son pays. Face à la réprobation sociale en France, le libertin, si habitué des salons, préfère enfin quitter le pays. Avons-nous là l'explication de l'ingratitude nationale envers Lyautey dont parle Robert Garric dans son livre *Le message de Lyautey* ? Le rêve de l'espace oriental des « Mille et une nuits » (livre qu'il recevra comme cadeau « avec les dédicaces exquises de Mardrus » (*VLM*, p.233)) hante le militaire ; il l'exauce dans la vieille Afrique où les libertés sexuelles sont, selon l'imaginaire occidental, permises sur les terres barbares, voire au sein des mosquées et entre fqihs et leurs adeptes.

Le chef conquérant a fort probablement lu Auguste Mouliéras, Pierre Loti, Charles de Foucauld… Il y retrouve l'espace de la beauté physique des hommes :

> « Even given Lyautey's manifest interest in the world of Islam and other foreign cultures, these descriptions be-speak aesthetic and eroticised appreciation of the physical beauty of men. Moreover, Lyautey liked to surround himself with handsome young officers, with whom he formed close relationships, though whether professional, paternalistic, or something else can never be completely known. »[38]

Sa vie quotidienne de militaire est essentiellement la fréquentation du monde masculin. Il va jusqu'à parler, dans sa correspondance, de « lettre très virile » (*VLM*, p.143) Cet adjectif, réitéré dans le texte, est synonyme de courageux, osé, aventureux et hardi, et signifie plus le sexuel...

Les manuels d'histoire ne gardent aucun acte de viol, ni de transgression, ni de contravention aux règles militaires, commis par le Résident général. L'Afrique est, de surcroît, le lieu "de liberté sexuelle": « The Maghreb remained for Gide, as for Lyautey, a place of desire and a veritable obsession. »[39] Lyautey n'affiche pas son homosexualité, il nourrira une tendance à la dissimulation.

Il écrit ses lettres avec la même effusion pour sa sœur que pour les jeunes amis –selon son expression. (*VLM*, p.229) Il lui confessera :

> « […] quand il me serait tellement doux d'être auprès de toi, et quand ta tendresse remplit mon cœur d'une manière si exclusive qu'il y reste bien peu de place pour d'autres vraies affections. » (*VLM*, p.63)

Avec sa sœur, il ne parlera jamais de mariage, ni de fonder une famille.

Son amour pour les jeunes hommes est attesté dans sa correspondance. Citons-le dans une autre lettre adressée à Jacques Silhol :

> « Votre lettre me touche, –gardons le contact, –j'aime les jeunes passionnément quand ils sont de pensée et de volonté et non de sport et de snobisme, ce qui est votre cas. » (*VLM*, p.29)

---

[38] Jeffrey Merrick & Michael Sibalis, *Homosexuality in French History and Culture*, Philadelphia, Haworth Press, 2002, p.208.
[39] ibid, p.210.

Dans une fameuse phrase, Clemenceau nous offre la réponse : « Ah ça ! C'est un militaire qui a des couilles au cul. Dommage que ce ne soient pas toujours les siennes ! » Le complexe de castration le fait-il alors détourner du sexe féminin ?

La peur de la femme le hante : son mariage tardif avec une veuve n'est-il pas un signe de son trauma ? Son homosexualité est, peut-être, une fixation sur la mère ou la sœur, et sa correspondance en dit beaucoup. Au lieu de les échanger contre un autre objet sexuel, il continue à les préserver dans son for intérieur. Il ne remplace pas son propre moi. Dans ses lettres à sa sœur, son amour y apparaît grand et irremplaçable, et ses « moi » démultipliés. C'est pourquoi son image, celle qu'il se fait de soi-même, apparaît variable et contradictoire.

Avec son compagnon Charles Jonnart, Lyautey s'entend parfaitement :

> « Entre Jonnart et moi l'union est entière et intime ; nous avons à un degré rare la même vision des choses. L'autorité militaire me laisse tranquille parce que l'amitié d'Etienne m'immunise ; mes subordonnées et mes troupes me donnent un dévouement sans limites ; je me déclare donc parfaitement satisfait. Je ne désire rien tant qu'être oublié ici et y rester le plus longtemps possible. » (*VLM*, p.269)

Lyautey se voit bien entouré, bien sécurisé par les siens. Faut-il tout de même imaginer la débauche dans l'armée coloniale, avec ces officiers homosexuels – avec le même Clemenceau ?

Nous avons Lyautey qui écrira de chaleureuses lettres à son ami « bien-pensant » le Vicomte E.-M. de Vogüé :

> « J'ai une grande joie du cœur en recevant votre chaude lettre le 31 décembre. – L'amitié dont vous m'honorez est parmi mes meilleures raisons de vivre et quand dans un courrier j'aperçois votre écriture, je saute sur elle, sauf à relire ensuite la bonne lettre à loisir, après avoir liquidé toutes les banalités. » (*VLM*, p.143)

Cette estime est grande : ils se confessent tout. L'amour y apparaît solennellement majestueux :

> « [...] ce n'est à travers personne que je vous aime, et votre chaude et vigilante affection est l'honneur de ma vie ; elle sera peut-être ma prochaine consolation. » (*VLM*, p.346)

Pleines de passion et de complicité intime, les missives adressées à E.-M. de Vogüé sont intéressantes à étudier pour comprendre la sensibilité du Maréchal.

Par ailleurs, son invention, la tache d'huile, ne serait-elle qu'une métaphore ou une expression « indirecte et implicite » pour signifier sa vague vision du monde ? Lyautey préfère le travail « de bureau » aux champs de bataille : l'ordonnance, l'inspection, l'état major, le ravitaillement, les renseignements… Par exemple, il sera envoyé par son protecteur et mentor Joseph Simon Gallieni[40] en mission de conférences pour exposer l'éloge du colonialisme…

[40] Le 14 novembre 1903, Lyautey va écrire au général Gallieni : « C'est ensuite par l'Officiel, en arrivant à Paris, que j'apprends ma désignation. Deux jours après, veto du général commandant la division d'Oran, qui ne voulait pas de moi pour des motifs qu'il est superflu d'écrire » (p.12) Ce quelque chose de « superflu d'écrire », n'est-il pas sa réputation de libertin mondain et

Lyautey ne va voir de près une balle sifflante qu'à l'âge de 41 ans en Indochine lors d'une mission de ravitaillement. Mais, ses critiques lui posent une série de problèmes avec ses supérieurs :

> « [...] je suis persona fort ingrata auprès du nouveau ministre et il probable que je ne pourrai pas tenir le coup et que je serai forcé de m'en aller. En tout cas, j'ai été avisé de source sûre que l'on n'admettait pas que je communique quoi que ce soit à qui que ce soit. » (*VLM*, p.318)

Cette ingratitude ou indiscipline, qui pourrait s'expliquer par sa mauvaise réputation, se répète maintes fois : à son embarquement en Algérie, à la fin des batailles menées dans le Sud, durant l'installation du chemin de fer, au moment de l'occupation d'Oujda, à sa destitution en 1925...

III.- *LES TACHES DE LYAUTEY*

Rappelons que Lyautey s'engage entre 1879 et 1882 dans le Sud algérien, ensuite sous les ordres de Gallieni il sert en Indochine et au Madagascar. Lyautey est appelé par le gouverneur de l'Algérie, son protecteur Charles Jonnart (1857-1927), pour commander la région d'Ain Sefra en 1903, et promu général il commande la division d'Oran en 1906, entamant la politique algéro-marocaine. En 1907, il dirige l'occupation d'Oujda. Grâce à ses influences, il devient résident général au Maroc au moment des événements de Fès jusqu'à 1916, ensuite de 1917 à 1925. C'est en 1921 qu'il sera promu Maréchal. En pleine guerre du Rif, en 1925, il sera remplacé par Pétain suite aux critiques du Bloc des Gauches, mais surtout pour ses défaites face à l'armée d'Abdelkrim.

En effet, Lyautey apporte une nouvelle orientation pour l'armée française, surtout morale : il conçoit des attitudes humaines envers les colonisés. Cela choque la raison : comment les ordres coloniaux peuvent-ils respecter les coutumes, les structures autochtones et les chefs locaux ? Comment ces militaires peuvent-ils cohabiter avec les indigènes insoumis ? Il parle d'un joli combat, et « l'on s'est brillamment battu : j'en suis enchanté. » (*VLM*, p.145) Le plaisir et le sang s'entremêlent dans sa vision des combats. Emane alors une vision politique de ce commandant militaire qui entend faire évoluer le genre humaine par l'exercice de la politique de la domination, en montrant le visage dit humain.

Sous forme de précisions historiques, il entend imiter la colonisation britannique. On lit encore dans ses lettres :

> « Cela permettrait bien des choses : avance de semences à des populations besogneuses, indemnité pour pertes subies par nos auxiliaires, installation de marchés, organisation d'un service sanitaire d'assistance médicale, de dispensaires, créations d'écoles, rétributions d'agents commerciaux, créations de lignes télégraphiques, organisation d'un bon service de renseignements, etc., tout cela ce sont des moyens excellents, essentiellement pacifiques, faciles à présenter au Parlement et qui doubleraient d'un rude appoint notre organisation militaire et les manifestations de notre force. » (*VLM*, p.38)

---

d'homosexuel ? N'est-il pas ce veto explicitement le comportement homophobe contre les homosexuels au sein de l'armée française ?

La politique colonialiste peut facilement s'implanter si elle suit cette panoplie de recettes. Lyautey s'inspire des Anglais : Horatio Herbert Kitchener, Thomas Gordon, Cecil Rhodes et Sir Lawrence. Il est, apparemment, contre l'assimilation républicaine, soucieux de créer moins de résistance chez les indigènes.

Par la construction de l'infrastructure, la solidarité, l'assistance et l'éducation, les Français peuvent gagner d'une part les bras et le cœur des tribus misérables, et de l'autre assez de temps pour s'installer définitivement dans la colonie. Ainsi, les militaires auraient moins de besogne, et plus de succès : la réception du corps étranger par les tribus. Par la suite, Lyautey sera le colonialiste qui a le plus réussi la politique d'assimilation jacobine, mais en douceur et en profondeur.

1.- Les points de satisfaction

Bien qu'il s'insurge contre un ensemble d'ordres de la Métropole, Lyautey dira dans une de ses lettres pour décrire ses tâches sur les terres de l'Afrique : « Ici, j'ai de grosses satisfactions. » (*VLM*, p.235) Ces instants de plaisir lui font, d'après les lettres, oublier les labeurs affolants de l'armée : besogne administrative, contrôle de plus d'un millier de kilomètres de frontières, surveillance de tribus mobiles… Ses tâches militaires sont intéressantes à étudier : l'on dit qu'il est contre l'assimilation des peuples, et dans le cas du Maroc il est pour la promotion de la culture marocaine. Il conçoit une nouvelle éducation militaire, loin « de la théorie, des livres, des cours et des règlements. »[41] Il se montre contre la carrière classique.

Cette révolte contre l'établi (et l'establishment) survient à maturité, et ce sentiment sera plus intense au moment de sa destitution en tant que ministre de guerre. Lyautey nourrira un rapport spécial avec la minorité des colonisés et les victimes de l'insurrection populaire où s'entremêlent l'amour et la haine, le respect et le mépris, la solidarité et la cruauté...

Selon les manuels de l'histoire coloniale, la stratégie de Lyautey se résume à ce qu'il appelle « tache d'huile » : « Lyautey préfère la « tache d'huile » au « fait d'armes ». Il entreprend une œuvre de longue haleine et de patience »[42]. Se veut-il immaculé dans son entreprise d'occupation aux multiples taches inhumaines ? Renie-t-on alors la répression de la force coloniale ? Ne serait-il pas, enfin, l'inspiration pour la Gaule qui continue à ne pas reconnaître les génocides ? De l'huile brûlante, c'est-à-dire la blessure indélébile, est là comme la métaphore filée de cette époque. Encore, la tache éternelle, à hériter à travers l'histoire. Tache déterminante. Tache définitoire dans l'entreprise de Lyautey.

C. R. Pennell précise cette stratégie machiavélique :

---

[41] Jean Gottmann, « Bugeaud, Gallieni, Lyautey : développement de la guerre coloniale française » in Edward Mead Earle, *Les maîtres de la stratégie*, trad. Annick Pélissier, Paris, Flammarion, 1980 (1943), p.273.

[42] Jean Germain Antoine Vial, *Le Maroc héroïque*, Paris, Hachette, 1938, p.8

> « His big idea, based on experience in Vietnam and Madagascar, was "the oil slick". The army would build posts on the edge of as-yet-uncolonized regions. These would show off French military power, and provide security, safe markets, and medical facilities that would win hearts and minds. Then French control would spread forward and the process would begin again. This apparently peaceful policy was backed by superior weapons and excellent intelligence.»[43]

Comment convaincre le colonisé des bienfaits de l'occupation ? Lyautey propose sa tache d'huile comme une technique d'occupation du Maroc. Nonobstant, ce procédé se conjugue autrement dans la réalité : des vols, des viols, des exactions, des violences, des raids, des razzias et des tueries… Cette méthode met à bas la fierté des Marocains résistants, et la conquête se fait péremptoire.

La « tache d'huile » sert à tuer l'autochtone. Elle renforce la résistance au changement démocratique, et atténue les soulèvements tribaux. Certains historiens écriront même : « Il peut sembler paradoxal de parler de l'« action pacifique » d'une armée, mais il est de fait que l'objectif fut atteint pratiquement sans combat. »[44] Ce manque de combat est relativement faux. La paix est impossible à envisager lors d'une invasion, avec des opérations militaires et des razzias. Cette tache d'huile soumet l'ennemi sans faire la guerre, sécurise le « siba » et séduit les indigènes, – ces trois initiatives sont similaires à l'acte d'un combat discret. Elle s'étend discrètement de la capitale Fès vers les tribus du « siba ». En fait, il s'agit d'un mythe créé toutes pièces pour cacher des génocides successifs : avec les Phéniciens (contact mercantile), les Romains (organisation en Etat), les Catholiques (rachat et salut pour les autochtones), les Vandales (affranchissement), les Arabes (futuhat) et maintenant les Français (modernisation de l'Etat)… La tache trouve alors ses synonymes dans l'histoire de l'Afrique du Nord.

Sa tache est, en premier lieu, brûlante : elle rapporte la lutte fratricide entre les Marocains.

> « Lyautey's political penetration relied on the resolute use of force when it was needed, and it often was. Ideology (the desire to work through local agents) and practicality (the desire to work through local agents) meant that Lyautey relied on Moroccan troops to conquer their own country »[45].

Le travail se fait, en plus de l'armée française, grâce aux bataillons locaux et aux contrôleurs répartis à travers le royaume. Dans l'imaginaire du Maréchal, le pouvoir ne signifie point l'emploi de la force. Car la main qui tue n'est pas celle de l'Européen, mais celle du confrère (compatriote) qui est au service des étrangers. Ceci semble un suicide collectif : le Corps de la Tribu se déchiquette tout seul. Réduite, morcelée, envahie, la Tribu ne peut alors survivre…

---

[43] C.R. Pennell, *Morocco since 1830 –A History*, Londres, C. Hurst Publishers, 2001, p.130.
[44] Jean Gottmann, *op.cit*, p.280.
[45] Pennell, *op cit*, p.168.

La deuxième fonction de la tache est la fondation de l'élite locale, celle qui peut simultanément contrôler les petits employés et obéir aux ordres de la Métropole. Cette élite servira d'intermédiaire et de bon serviteur.

A ce propos, David H. Slavin écrit:

> « For advocates of indirect rule led by the Resident General of Morocco Maréchal Louis Hubert Lyautey, the myth justified a policy of indirect rule through traditional elites and paternalistic regard for the Islamic culture. The idea of la plus grande France inspired Lyautey to domesticate, "housebreak", the colonial elites.»[46]

Imbu d'idées monarchistes, Lyautey rapporte au sultan le souffle nécessaire, ce qui lui manque pour unir le royaume, et par là le sauver de la désagrégation. Après la conquête violente et ponctuelle de soi par les Marocains eux-mêmes, Lyautey prépare la conquête du pays par les fils des notables, des caïds et des pachas pour préserver les intérêts de la France. Cette scolarisation marque l'élite qui gouverne, par reproduction, le royaume chérifien. Il s'agit au fait d'une autre auto-conquête, cette fois intellectuelle. Ce combat demeure continu : le développement se fait non pas par le politique, mais par l'organisation de l'espace de la caste choisie.

Il y a un troisième pas : après la réorganisation du pouvoir central, il est urgent de réorganiser la tribu et ses territoires. De nouvelles frontières sont tracées pour les indigènes. La guerre coloniale « ne vise pas à détruire l'ennemi, mais à organiser les peuples et les territoires conquis sous un gouvernement particulier. »[47] Ce gouvernement est fait d'assimilés à la tradition française, depuis les seigneurs jusqu'aux paysans. Ils défendent l'Hexagone plus que les Français eux-mêmes. Lyautey réussit, par conséquent, à régulariser les relations entre les tribus et le gouvernement central, ensuite à enrichir les formes de cet assujettissement qui va de l'économique au symbolique.

Quant au dernier point de la tache, il fonctionne pour assurer la continuité par la dépendance : le système collabore, le paysan coopère également. Il revient donc aux colons d'entamer des rapports définis avec les autochtones :

> « [...] le soldat, s'il décidait de devenir colon, se lance dans l'entreprise librement et fusionne avec l'environnement local, aussi bien physique que moral. »[48]

Le colon s'y installe, à l'instar des Phéniciens, Romains, Vandales et Arabes, pour faire de ce bout de terre, un espace à soi, facile à gérer sur les plans économique et politique.

En général, Lyautey, greffant une dynamique historique autre, va ainsi commettre des erreurs politiques dans la mesure où il apporte des altérations au mouvement naturel de l'histoire de l'Afrique. Il va non seulement

---

[46] Steven Ungar & Tom Conley (edit.), *Identity Papers-Contested Nationhood in Twentieth-Century France*, University of Minnesota Press, 1996, p.118.
[47] Jean Gottmann, op cit, p.268.
[48] ibid., p.280.

« superstituer » (instituer, superviser et fonder) le système makhzénien, mais le fonder et lui renflouer du nouveau sang.

2.-Le Nouvel Etat

Dans le premier article du *Traité de Fès* (30 mars 1912), la République française et le gouvernement chérifien entendent « instituer au Maroc un nouveau régime comportant les réformes administratives, judiciaires, scolaires, économiques, financières et militaires que le Gouvernement français jugera utile d'introduire sur le territoire marocain. » Quelle part a Lyautey dans une telle rédaction ? Quelles sont ces réformes qui puissent engendrer un nouvel Etat ?

Le point suivant est bien la sauvegarde de la situation religieuse. Lyautey veillera au respect des neuf articles du traité. Il ira jusqu'à distinguer les parties utiles et inutiles de l'Etat, avec un regard révérencieux sur les institutions religieuses, et un autre différent sur le corps profane, ayant en vue de le rapiécer et de le briser dans tous les sens.

Contrairement à toute logique de conquérant, Lyautey fait une lecture perspicace de l'histoire du Maroc. Il tend à louer les sultans de l'époque (notamment Moulay Youssef), et leur offrir la légitimité politique, tout en leur facilitant de nouvelles tâches de gouverner le pays.

> « As colonial rulers did so often, Lyautey invented or revivid Moroccan traditions that associated the Sultan with his country's past. The annual 'Id al-Kabir was celebrated in a style not seen since the time of Moulay Hassan: Moulay Youssef sacrificed the sheep in the name of the umma's as a whole, symbolising his leadership of the country. Bands played the Moroccan, not the French anthem and the Moroccan flag flew over public buildings. Lyautey always treated the amir al-muminin with the greatest respect and courtesy, paying him elaborate public compliments »[49]

N'est-il pas cet amour de la monarchie une explication fondée de sa pérennité dans la mémoire de l'Etat du Maroc ?

La vision de "pacification" (réconciliation forcée de Fès avec ses tribus) est une étape nécessaire pour la fondation du nouvel Etat. Elle inspire à Lyautey des changements politiques et une nouvelle gestion des affaires, notamment au niveau de l'organisation ministérielle. Sa pacification veut dire l'abolition des ministères des affaires étrangères, des finances et de la guerre, d'octobre 1912 à août 1915. Par contre, il renforce les prérogatives du ministère des habous[50] – créé par le même Lyautey.

Selon la vision du Maréchal, la politique d'éducation est également conçue pour offrir au Makhzen de la stabilité et de la force "de continuation" :

> « Education was really provided for political reasons, to educate the sons of the Muslim, Arab-speaking elite. The first two "Schools for the Sons of Notables" (Ecoles des Fils de Notable) were set up in 1916 and fed into the even more restricted secondary schools, the Collèges Musulmans at Fez (1914), and Rabat (1916). Their purpose was to bind the fathers more closely to the French system,

[49] ibid, p.160-161.
[50] ibid, p.162.

and to produce in the sons a loyal class of young men to help run the bureaucracy. »[51]

De père en fils va pérenniser le système occidental en Afrique du Nord. L'élite se compose progressivement par de nouveaux notables au service de la France. L'oligarchie marocaine y est alors fondée : les pachas et les chefs-contrôleurs de tribus sont bien installés.

Quelles sont les tâches accomplies pour renouveler le Makhzen ? Elles versent toutes dans l'esprit de systématiser le fait colonial à jamais. Robert Garric voit dans ce noble militaire le premier constructeur de la civilisation francophone, et de l'idée du Maghreb arabe. L'accord, et notamment son esprit, sera pérennisé.

Sur le même ton, André Maurois rapporte des propos du Maréchal qui sonnent la même chose :

> « « Il y a des gens qui traitent l'entreprise coloniale de barbare, quelle sottise ! Partout où j'ai passé, ça a été pour construire et, ce que je devais détruire, je le reconstruirais ensuite, plus solide et plus durable. »»[52]

En plus de l'ordre, il y a dans ce colonialisme le rêve d'établir un système importé, de reconstruire autrement la réalité. L'entreprise française prétend ramener de la construction plus solide d'un nouvel Etat en des temps de destruction totale de l'Etat propre.

3.- Le stratège ambivalent des affaires coloniales

Lyautey est un bon lecteur des textes d'histoire, de religion et de politique. Ses lettres le montrent amplement. (*VLM*, p.46, p.161) Le militaire se manifeste, dans les manuels d'histoire, en tant qu'officier sage. Les auteurs citent ses célèbres phrases afin de mettre en exergue sa face moderne et humaniste :

> « Quand je détruis, c'est pour créer une vie nouvelle ; quand je brûle un camp, c'est pour y ouvrir demain un marché. »
>
> « Mes soldats, ce sont des maçons, des architectes, des terrassiers, des poseurs de rails ; dès qu'ils ont occupé le pays, ils l'administrent, ils le cultivent, ils le bâtissent ; mes soldats, ce ne sont pas des pilleurs, ce sont des civilisateurs ! » [53]

Ce discours d'homme civilisateur émane d'un esprit qui voit positivement la destruction de l'autre en vue de défendre le propre. Lyautey incarne l'esprit du dit Protectorat : il assiste un régime moribond pour le restructurer selon une vision d'assimilation. Serait-il le Protectorat une action civilisationnelle, et un fait historique dans lequel les militaires seraient des bienfaiteurs, bien qu'ils détruisent et massacrent une culture indigène ?

L'Algérie et le Maroc obnubilent l'esprit du militaire depuis l'enfance. Colonel en Algérie, il rêve du Maroc : « Maintenant parlons Maroc. » (*VLM*, p.163) Dans sa correspondance, il parlera du royaume chérifien comme d'un Far West qui le hante. Il apparaît pressé de le conquérir.

---

[51] ibid, p.177.
[52] André Maurois, *Lyautey*, Paris, Plon, 1931, p.256.
[53] R. Lebel, *op.cit.*, p.296.

A partir d'Oran, il s'y prépare :

> « Et dès maintenant, mes agents ont des relations chez les Oulad Hadji, chez les Beni bou Zeggou, chez les Beni Snassen (je ne vais pas vous énumérer toutes les tribus de la rive droite de la Moulouya), qui m'assureraient chez elle une action aussi rapide et aussi efficace que chez les Beni Guil, si j'avais les mains libres. » (*VLM*, p.165-166)

L'ambition ronge fort bien l'esprit du Conquérant. Ce dernier prétend avoir de bons contacts avec les tribus rifaines, et s'il exploite leur amitié, la conquête du pays deviendra facile. En fait, il s'y réfère à un moment de crise intense du Makhzen, lors des rapports conflictuels avec le siba.

Dans ses lettres, il ne se lassera pas de critiquer la stratégie française en ce qui concerne la gestion des affaires coloniales, mettant en exergue le dilemme politique :

> « [...] Douceur ou Force – Négociations ou Combats – Pénétration économique ou Pénétration militaire. En un mot, continuation du gâchis actuel ou expédition.
>
> Sauf pour le dernier terme substituez « et » à « ou » et vous aurez la méthode rationnelle et efficace, la nôtre. » (*VLM*, p.181)

Lyautey tourne en dérision la politique coloniale ; il propose un pragmatisme machiavélique en trois actions : -frapper fort quand c'est nécessaire, -parlementer avec l'adversaire quand le moment le dicte, -marier le militaire à l'économique dans la gestion des affaires coloniales.

Il est à noter que ces actions politiques hautement pragmatiques, concernent les tribus et les autochtones. Toujours critique envers la politique hésitante de l'époque, Lyautey se voit désarmé (sans direction, sans instructions). Il se méfie de la bureaucratie parisienne dans la gestion des affaires coloniales :

> « L'œuvre à faire ici, étant donnée la situation nouvelle, ce n'est ni de la politique « makhzen », ni de la politique de Prétendant, mais il faut se poser sur toute la frontière en arbitre des tribus, en protecteur de tous les éléments d'ordre, des intérêts commerciaux, intervenant constamment et activement dans ce sens, tout en appuyant indifféremment les éléments « makhzen » ou les éléments « prétendant », dans tous les cas où ils seront des éléments d'ordre et de paix, en les négligeant et en les combattant dans tous les cas inverses ; politique uniquement d'intérêts et de résultats pratiques et tangibles et non plus politique de principes et de sentiments. Mais pour un tel rôle si séduisant et dont je crois avoir toutes les données, il faudrait que je fusse complètement leur homme, qu'on me convoquât, qu'on décidât d'un programme, qu'on le débattit et que je visse des gens en chair et en os. » (*VLM*, p.210)

Le ton de la missive verse dans une sensibilité déplacée par rapport au sujet traité. Outre ses références à la guerre civile dans le royaume chérifien, il entend esquisser un programme d'occupation. Il quête des contacts directs et humains avec ses chefs. Il parle alors de politique de principes et de sentiments dont il pense être l'artisan.

En général, sa stratégie est bien résumée en ces deux points :

*Sur le plan diplomatique, il prend le Palais pour un allié loyal.

> « Il ne fallait entreprendre aucune action sur le territoire du Maroc sans l'accord et l'aide des autorités officielles marocaines. Cette « entente cordiale » fut la base du protectorat. »[54]

*Sur le plan stratégique, le Protectorat s'engage à ne pas exercer de la force sur les tribus.

> « Il se fera non pas par colonnes, ni par coup de force, mais par tache d'huile, par une progression faite pas à pas, en jouant alternativement de tous les éléments locaux, en utilisant les divisions et les rivalités des tribus entre elles et de leurs chefs. »»[55]

Son alliance avec le système en place est indispensable, et toute action militaire s'enclenche après un accord mutuel avec le pouvoir central (le Palais), et la préparation discrète de la scission tribale. La « tada »[56] est ainsi annulée.

La colonisation du pays se fait progressivement par l'exploitation des luttes fratricides entre tribus. Diviser pour mieux régner : une telle manœuvre est employée par les envahisseurs. Bien que cette stratégie et cette diplomatie soient claires dans l'esprit de Lyautey, les stratagèmes ont une autre portée. Ils sont une œuvre positive :

> « L'œuvre coloniale, c'est d'abord : faire de la sécurité. Il y a des pays entiers qui attendent l'heure où la vie normale pourra reprendre, où l'on pourra planter, semer, bâtir, créer des foyers humains, songer à l'avenir. Le colonial permet cela. En face de lui le pirate, ce chiendent de la terre, qui existe dans tous les pays où l'ordre ne règne pas : [...] Le Sultan ne commande plus au Maroc quand Lyautey y débarque en 1912. »[57]

La sécurité pour qui ? Pour quels intérêts ? Tous ces « faire de violence » pour qui ? L'avenir de qui ? C'est le colon seul qui peut assurer l'ordre, par contre les coutumes procréent le désordre. L'exogène est à placer aux côtés de l'endogène en vue de le substituer pacifiquement.

Dans les formes, la présence française se veut un secours à un système caduc et menacé. Elle fait perdurer l'établi. Lyautey incarne un colonialisme positiviste qui est prendre comme une mission humanitaire. Toutefois, ce colonialisme est à analyser comme un moment fort d'une ambivalence de la vision politique chez Lyautey. En fait, ce dernier connaît des moments de faiblesse:

> « [...] j'ai à côté de moi deux impressions dominantes et contradictoires : « l'une qu'un acte de vigueur préventif couperait court au mouvement ; l'autre qu'il le déclencherait, ferait immédiatement contre nous une union qui est encore incertaine, et déterminerait les hésitants à se rallier à nos adversaires, par solidarité religieuse et nationale. » (*VLM*, p.315)

---

[54] ibid, p.283.
[55] ibid
[56] Chez les Nord-Africains, c'est l'alliance entre tribus, notamment en des moments de crise ou d'agression étrangère.
[57] Robert Garric, *Le message de Lyautey*, Paris, Editions Spes, 1935, p.180-181.

Cette ambivalence dérive d'une frustration, continûment connue par le militaire. Mais, il y a surtout la peur chez le colonisateur de voir les colonisés s'allier, d'où l'idée de diviser les indigènes (tribus) demeure utile pour la pérennité du colonialisme.

Le Maréchal avance dans ses essais, notamment dans « *Du rôle social de l'officier* », comment la France peut se régénérer grâce à ses colonies. Les historiens y voient un militaire idéaliste :

> « This was not an easy task, for Lyautey recognized that his idealized version of colonialism contained at least two inherent contradictions. First, colonialism meant the domination, and consequently the exploitation, of one race by another. Second, as many critics pointed out, colonial expansion was costly. »[58]

Le soldat colonial, selon ces thèses, n'est pas un guerrier, mais un militaire redoublé d'administrateur, architecte, ingénieur, fermier… Il développe les régions conquises, vient au secours des peuples et pérennise sa légitimité. Les mêmes soucis humanistes sont développés depuis les conquérants romains jusqu'aux missionnaires humanitaires. Le colonialisme construit, en général, l'économie et affranchit les colonies de l'anarchie et du despotisme. Cet appui n'est en fait qu'une autodéfense : le prestige de la France reste à prouver.

Dans l'imaginaire de Lyautey, le Maroc n'en est qu'un maillon dans une expérimentation à mener en Afrique, dans une chaîne qui va redorer le blason de la grande France[59]. Le Maréchal veille à enjoliver la colonisation par pacification, mais aussi avec une série de génocides masqués de bienfaisance et d'apport de l'ordre. D'autre part, la grandeur de la France est à établir sur le plan culturel et linguistique : le Maréchal y voit un autre rôle à assumer par le colonisateur. Comment va-t-il nous expliquer et légitimer ce rôle d'acculturation politique ? Ne serait-il pas alors le pionnier de la francophonie ?

Cette assistance aux taches multiples n'est pas réalisée sans l'exercice de la force militaire. Elle tend à remodeler l'esprit local, le propre culturel et l'identitaire, plus encore à l'effacer.

IV.- *LYAUTEY, LA TRIBU ET FÈS*

Fès est la ville tant aimée par les chroniqueurs, les voyageurs, les poètes et les militaires étrangers. Le Maréchal Lyautey n'est pas une exception. Il tient les rênes du Maroc pendant presque quatorze ans pour y sceller une manière de faire la politique, et à titre particulier une façon d'adorer la médina. De ces autres treize résidents généraux qui lui succèdent, il est celui qui va gouverner le plus longtemps. Certes, les successeurs appliquent à la lettre ses consignes, autrement dit sa politique de disséminer le tribal et de renflouer violemment le citadin et l'institutionnel instauré.

---

[58] Peter Paret, Gordon A. Craig, Felix Gilbert, *Makers of modern strategy from Machiavelli to the Nuclear Age*, Oxford, Oxford University Press, p.389.
[59] ibid, p.391.

Arrivé avec le début de la colonisation, Lyautey se dit constructeur d'un nouveau monde. Cette *reconstruction* peut-elle effacer (sinon annuler) l'esprit destructeur qui étiquette à jamais de misère et de désordre les tribus marocaines ? Généralement, il y a, pour lui, la médina qui accepte davantage la France et ses idées, et la tribu qui se hissera indéniablement réticente à la présence étrangère. De là s'explique la naissance de l'esprit de la résistance : les montagnes continuent à se soulever contre les Conquérants.

Cet épisode de l'histoire du Maroc est intéressant à étudier. Rappelons l'incident de 1911 quand le Palais était en péril : les tribus, venues du Rif et du Moyen Atlas, assiègent la capitale pour déchirer le traité de Fès. Cet acte symbolique (brûler le papier scellé) n'est pas seulement réalisé à cause de l'arrivée imminente des forces françaises à la rescousse du Palais.

1.- Détruire la tribu

La tribu amazighe, en tant qu'ordre local, intrigue les voyageurs, les conquérants et les historiens depuis le vieil Hérodote. Lyautey étudie à fond la tribu nord-africaine et la prend en considération dans ses réflexions politiques. De par sa formation de militaire, le Maréchal explique la constitution tribale, comme une forme d'insurrection millénaire, une énergie qu'il faut diviser pour mieux la maîtriser. Cette organisation, étant une identité millénaire, signifie d'une part la négation de l'Etranger (qu'il soit de l'Orient ou de l'Occident), et de l'autre la dissidence pour la dissidence :

> « La tribu d'Afrique du Nord : en elle Lyautey n'aperçoit guère qu'un ensemble de dissidents, qui vont et viennent, pratiquent le rezzou, et qu'il faut poursuivre sans relâche. »[60]

« Rezzou » veut dire la résistance. Au regard de Lyautey, toute forme de résistance est illégitime, et il ne découle que de la barbarie. C'est pourquoi l'armée française veillera à éliminer le tribal...

Diviser les fractions de la tribu est nécessaire pour l'affaiblir et la marquer par des taches d'occupation. Ce principe est inhérent au programme colonial, et c'est à partir de là que naissent les Marocs du Maroc. Afin de bien gérer ses affaires, l'Administrateur recherche les points de dissension qui se multiplient, et l'on parle subséquemment d'hétérogénéité, de melting et de multiplicité de la société. La désagrégation des tribus, des confédérations tribales, et mise à mort des pouvoirs indigènes s'enchaînent comme les jalons de la politique coloniale. La lutte fratricide, entre tribus marocaines, fait des colons un élément unificateur, nécessaire pour pacifier le pays. En un mot, des maîtres.

Toutefois, par une telle stratégie, les intérêts coloniaux (asservissement des peuples, occupation des terres) sont assurés :

> « [...] il appartient à l'armée de favoriser l'implantation des tribus hostiles. La politique d'attraction est au centre de l'effort de Lyautey. Or elle suppose d'une

[60] Daniel Nordman, *Profils du Maghreb, frontières, figures et territoires (XVIII^e^-XX^e^ siècles)*, Rabat, Publications de la faculté des lettres, 1996, p.60.

part que les tribus, naguère mobiles, puissent être effectivement attirées, loin de leurs bases militaires, qui ne seraient nullement des attaches à la terre ; et d'autre part, dans un second temps, qu'elles trouvent auprès des postes et des marchés suffisamment d' « appâts matériels et tangibles » - Lyautey affectionne le mot-, « subsides, instruments aratoires » - faut-il ici souligner ?-, « assistance médicale, écoles », pour enfin s'immobiliser. »[61]

Le militaire français entend changer le mouvement naturel des tribus, les mener à recevoir positivement la civilisation occidentale de par ses institutions.

En décrivant la tribu nomade de Beni Guil, il dit y découvrir la civilisation. Le ton est satirique :

> « Ces gens qui n'ont jamais eu une maison, dont les tentes changent de place chaque jour, ont, depuis des siècles, choisi cette gorge pierreuse, serrée entre deux rochers, pour y faire la seule ville qu'ils aient jamais bâtie et bâtiront jamais, celle de leurs morts. Parmi la foule des tombes obscures se dressent les koubas, chapelles funéraires des personnages principaux, qui servent en même temps de gîtes aux rares passagers égarés sur cette route. » (*VLM*, p.277)

Le passage représente une scène apocalyptique : la cité se métamorphose soudainement en cimetière. Il s'agit au fait d'une nécropole de vivants. L'idée de la mort l'emporte alors sur la vie quand il est question de cette civilisation millénaire.

Lyautey est le premier à désenfler l'espace de siba (les tribus) qui, à son arrivée, envahissait l'espace makhzénien. Il entre à Fès le 27 mai 1912 pour venir en aide aux autorités chérifiennes, mais il s'y trouve encerclé pendant plusieurs jours jusqu'à l'arrivée en renfort d'Henri Gouraud (1867-1946)[62].

En dehors de la capitale, les tribus défient l'autorité du sultan qui a d'énormes problèmes financiers. Nourries par la volonté d'un changement politique, elles remettent en question l'organisation institutionnelle et politique du pays. Des changements politiques auront lieu, et l'intrusion étrangère ne fait qu'arrêter le processus. Sur les montagnes, Lyautey construit des postes militaires contre les résistances entamées par les tribus, et mesure la distance entre eux à une journée de marche, autrement soixante kilomètres. Il entend récupérer la stabilité du pays qui souffre profondément du « siba » qui prend plus d'espace depuis la fin du XIX^{e} siècle jusqu'à la mort de Hassan 1er. Il inspire de nouvelles techniques au Makhzen face à l'expansion de la zone rebelle.

Si le Maréchal nourrit de bizarres sentiments envers le tribal, c'est parce qu'il a une idée claire des formes idoines à prendre le nouveau Makhzen, créé toutes pièces par l'esprit de guerre.

> « C'est le Makhzen qui est en cause, et non les tribus : la concurrence entre ces deux types de politique appartient désormais au passé. Et la conquête,

[61] ibid, p.61.

[62] Le colonel Gouraud arrive au Maroc en 1911, il s'y distingue en tant que militaire victorieux. Ce qui va lui valoir le grade de général de brigade. Il va commander la capitale Fez, avant d'être à la tête troupes du Maroc occidental.

> l'occupation, l'administration du Maroc auront été mises en place selon une certaine idée européenne du Makhzen, avant Lyautey, puis avec lui. »[63]

L'historien répète aussi que Lyautey considère les chefs tribaux comme des « pairs », des nobles, de vrais représentants du peuple. Mais, cela ne veut point dire que Lyautey renonce à emporter des victoires sur les autochtones. L'histoire dissimule les batailles sauvages menées contre les tribus.

Sur le déroulement de la bataille de Debdou où les tribus sont lourdement matées, Lyautey dira :

> « [...] « c'est qu'avec les populations qui nous confinent la force est l'argument décisif, et que le commerce, les affaires, la 'pénétration pacifique' enfin, pour l'appeler de son nom, viendra toujours et ne viendra qu'à celui qui se montrera le plus puissant et le plus résolu. » »[64]

Tout d'abord la force, ensuite viennent les rapports « pacifiquement violents ». L'exploitation est également dite « affaires », et le vol dit « commerce »... Déposséder les paysans des terres et des récoltes revient à signifier l'essence de « pacifier » les tribus misérables.

Mi mai 1905, Lyautey écrit :

> « M. Jonnart a donné la seule et vraie formule, quand il a préconisé l'institution de la zone mixte jusqu'à la Moulouya, c'est-à-dire tout le Bled Siba, où nous restaurerions l'ordre au nom du sultan. De même par ailleurs, et par tache d'huile, par bonds successifs, par organisations à mesure en n'abordant une zone qu'après avoir organisé la précédente, l'avoir mise en exploitation, y avoir assuré la rentrée des impôts de sorte que l'affaire se paye à mesure.» (*VLM*, p.181-182)

Face à l'insurrection, le colonialisme impose l'ordre au nome du Sultan. En outre, créer la dépendance économique chez la tribu s'avère une étape importante de cette tache qui perdure dans l'espace et le temps.

En général, Lyautey et ses conseillers nourrissent une opinion ambiguë, voire ambivalente, envers le tribal, et indirectement envers le propre 'africain' :

> « C'est chez les adversaires du Makhzen que se trouvent tous les éléments favorables à l'ordre, à la sécurité, à l'accession de notre influence, et, au contraire, les autorités chérifiennes et les tribus makhzéniennes y syndicalisent tout ce que nous avons à combattre. » »[65]

Le système colonial entend trouver sens dans ses contradictions de base. Là, l'Amazigh a fort bien existé à travers l'idéologie de l'Autre (colonisateur et conquérant), multipliant négativement ses aires d'existence et fondant de nouvelles frontières pour être dans son espace premier, la tribu.

2.- Construire l'empire de Fès

La ville de Fès est l'espace enchanteur des voyageurs occidentaux. Les récits qui en parlent, se comptent par dizaines à la fin du XIX[e] et au début du XX[e]

---

[63] ibid, p.56.
[64] ibid, p.58.
[65] Daniel Nordman, op cit, p.62.

siècle. Elle forme avec Marrakech et Tanger les lieux magiques du Maroc. Fès est la cité des ruelles, des cris « balak », des objets artisanaux, des mosquées, des fqihs...

Toutefois, si l'amour de Lyautey pour Fès est réel, comment peut-il décider le transfert du siège la capitale vers Rabat ? Il l'ampute administrativement. En plus d'agiter la quiétude chez des tribus voisines de Fès, il bouleverse l'organisation de la vieille cité. S'il préserve et respecte les lieux saints[1], c'est dans l'esprit de laisser le Maroc couler dans sa léthargie. Fès se hisse dans sa totalité comme un corps sacré, et au Maréchal de veiller à un tel amour.

Par ailleurs, Edith Wharton (1862-1937), romancière américaine, écrit en 1920 :

> « [...] two years ago no European had been allowed to enter the Sacred City of Moulay Idriss [...] Now, thanks to the energy and the imagination of one of the greatest of colonial administrators, the country, at least in the French zone, is as safe and open as the opposite shore of Spain. »[2]

Elle s'y réfère au Maréchal, mais sa description psychologique des indigènes demeure plus intéressante, notamment lors des célébrations religieuses dans l'enceinte de Moulay Idriss. Elle met sur scène le chef des danseurs Aissaouas[3].

Bien que le respect de la religion soit l'un des éléments fondamentaux du traité de Fès[4], la vision de Lyautey est plutôt poétique :

> « Le désert, le soleil, les blancs tombeaux et l'islam forment un accord parfait. C'est la négation de l'action et du progrès, mais ce n'est pas la mort. C'est la « halte », tout simplement. » (*VLM*, p.234)

Cette présentation laconique de l'univers aux éclats rend compte d'une joie à découvrir un autre espace, celui de l'inaction. A l'harmonie des paysages avec la foi, l'homme doit se reposer, prendre une pause. Lyautey retrouve la paix dans les trêves.

---

[1] Pennell, *op.cit.*, « [...] mosques were forbidden to no-Muslims, and Lyautey made a point of respecting the sancity of the holy town of Moulay Idris, north of Fez which had always been closed to Christians. Although it was now open to European visitors, he refused to enter. » p.173

[2] Edith Wharton, *In Morocco*, Montana, Kessinger Publishing, 2004 (1920).

Ce récit est dédié à Lyautey et à son épouse, en ces termes : « Thanks to whose kindness the journey I had so long dreamed of surpassed what I had dreamed » (p.6). Sur invitation de Lyautey, Wharton arrive en compagnie de Walter Berry au Maroc le 15 septembre 1917.

Ils sont conviés « to attend an exhibition of arts and crafts together with an industrial exhibition at Rabat. He (Lyautey) also gives them a three weeks' motor tour of Morocoo, where they visit Marrakech, Meknes, and Fez. » (Edgar F. Harden, *An Edith Wharton chronology*, New York, Palgrave Macmillan, 2005, p.62).

[3] ibid. "Meanwhile a tall grave personnage in a doge-like cap, the only calm figure in the tumult, moved gravely here and there, regulating the dance, stimulating the frenzy, or calming some devotee who had broken the ranks and lay tossing and foaming on the stones. There was something far more sinister in this passionless figure, holding his hand on the key that let loose such crazy forces, than in the poor central whirligig who merely set the rhythm of the convulsions" (p.55-56)

[4] Pennell, op cit, p.158.

Outre ce trait spirituel, la cité de l'Atlas est l'espace de la liberté pour les Occidentaux. Elle est le lieu des aventures humainement exotiques, endroit orné d'histoire et de récits millénaires. Fès offre des moyens humains pour conquérir le pays. L'amour de Lyautey pour Fès est infini. Il y retrouve les schrifes et les seigneurs auprès desquels il est persuadé de rencontrer des auxiliaires pour gouverner le pays. Ainsi se rapproche-t-il de cette caste :

> « [...] le meilleur moyen d'utiliser son influence religieuse et ancestrale, qui est énorme (il n'y a qu'à voir quelle atmosphère de respect et de soumission l'environne), c'est encore de la confisquer à notre profit et de le maintenir dans nos intérêts, en ménageant avant tout son amour-propre. » (*VLM*, p.198)

Cette réflexion politique, qui connaît son jour en Algérie, se vérifie plus au Maroc, auprès des schrifes de Fès. Et les Ould Sidi Cheikh et les Fassis vont, par conséquent, louer le grand Lyautey. (*VLM*, p.198-200)

A ce propos, dans les mémoires de Colombani, docteur personnel de Lyautey, nous avons une histoire sur l'amour démesuré de Fès. Rentrant depuis Alger en 1928, le résident général a une crise hépatique – maladie dont il souffre depuis longtemps[1]. Il refuse de s'arrêter à Taza malgré l'insistance de son médecin. Durant sept heures, les cahots de la voiture aggravent sa situation.

> « Enfin, on arrive à Fez et, installé dans sa chambre du palais de Bou-Jloud, le Maréchal, un peu calmé, m'interpelle : « Eh bien ! tu vois, docteur pusillanime, tu vois bien que j'avais raison : Nous sommes à Fez ! »
>
> - Sans doute, Monsieur le Maréchal, -répondis-je plus mort que vif, -mais nous avons commis une imprudence impardonnable et je peux vous déclarer maintenant que vous aviez huit chances sur dix de mourir dans le trajet. Pourquoi donc ne pas être arrêté à Taza ?
>
> - Alors tu ne comprends pas, vraiment tu ne comprends pas ? » Et de sa voix rauque, se raidissant encore contre la douleur :
>
> Tu ne comprends pas qu'un Lyautey ne pouvait pas claquer à Taza ! Un Lyautey ne peut mourir qu'à Fez, ville impériale ! »

Différentes vérités politiques sont à déduire d'une telle anecdote, mais aussi des affirmations intimes. L'amour de Lyautey pour Fès est viscéral. Tout ce qu'il ne peut pas faire en France, il le réalise au Maroc. La ville impériale fait de lui quelqu'un de grand et de majestueux.

Le Maréchal libère Fès des attaques tribales qui durent depuis 1911 jusqu'à la moitié de l'année 1914. Les villages environnants se révoltent contre le Makhzen, et assiègent Fès :

> « Al-Hajjami besieged Fez while Sidi Rahu took on Sefrou and El-Hajeb. This was quite different from the agglomeration of factions that attacked Fez in 1911. [...]

---

[1] Il écrira au Vicomte E.M. de Vogue pour lui dire qu'il souffre d'un ictère (vulgo jaunisse) en novembre 1904, accompagné d'une forte sensation de fatigue. :

« [...] J'ai décidément le foie un peu pris, puisque chaque jour il me le fait plus ou moins discrètement sentir et je ne pourrais encore supporter la vraie fatigue [...] mais je suis un peu surpris de sentir, pour la première fois de ma vie, ma machine physique aussi incomplètement dans ma main et d'être forcé de me souvenir que j'ai 50 ans depuis un mois et que le temps des grosses résistances est peut-être passé. » (*VLM*, p.136)

> He supported with a mixture of force and politics. In Fez itself he bought support by giving salaries to important 'ulama, and by freeing Fasis who had taken part in the riots ; outside the walls he attacked. »[1]

Pour assurer du succès à ses plans, Lyautey tient, à ses soldes, les notables religieux de Fès. Il libère les personnalités fassies qui ont pris part aux violentes manifestations, et par conséquent il gagne le respect de la caste locale.

En 1914, le Maréchal est à l'origine des lois générales de classement et de protection de la cité médiévale de Fès. Il entend la sauvegarder, laissant intacte l'architecture des maisons, des fontaines, des medersas, des foundouks… Non loin de la médina, il édifie la cité moderne[2]. Cette tâche est réservée aux architectes français, notamment à Tranchant de Lunel[3], son ami intime.

Il y a encore Edith Wharton qui réaffirme la conception architecturale du Maroc conforme à l'esprit du Maréchal:

> « Morocco is too curious, too beautiful, too rich in landscape and architecture. […] no eye will ever again see Moulay Idriss and Fez and Marrakech as I saw them. […] In spite of the incessant efforts of the present French administration to preserve the old monuments of Morocco from injury, and her native arts ad industries from the corruption of European bad taste »[4]

La voyageuse américaine déplore la détérioration du patrimoine marocain bien que la résidence générale fasse des efforts pour y remédier. Elle ne dit rien de la colonisation, ni de la destruction des bourgs, ni du génocide des tribus…

Par des bâtiments modernes, la France de Lyautey assure également l'édification institutionnelle, à son image d'un Etat dépendant. De par la protection de la cité impériale il y a la transformation de l'Etat.

---

[1] Pennell, op cit, p.156.

[2] S. Slyomovics, edit., "Orientalism as Irony in Gérard de Nerval's *Voyage en Orient*", in *The walled arab city in literature, architecture and history*, edit. S. Slyomovics, 2001, p.11.

[3] Le collaborateur de Lyautey, Maurice Tranchant de Lunel, homosexuel, orientaliste et opiomane, est célèbre pour ses réceptions « mondaines ». Il est le directeur des Beaux-Arts de 1912 à 1923 : « Le sultan a scellé l'acte de protection. Dans l'organisation nouvelle, Tranchant de Lunel se voit confier la conservation des monuments historiques et des antiquités, ainsi que la mission de créer des centres à l'usage des Européens. » (R. Lebel, *op.cit.* p.315)

Les auteurs français verront en lui, en plus d'un conservateur des villes impériales, l'édificateur d'un Maroc moderne, à l'instar des militaires qui ne se voient nullement des destructeurs d'une civilisation millénaire, mais des promoteurs d'un esprit moderne.

Enfin, c'est chez Tranchant de Lunel que Jean Cocteau rencontre son amant Marcel Khill, été 1932. Ne fait-il pas partie de cette vague d'intellectuels qui nourrissent des fantasmes autour du vice dans un pays musulman ?

Surintendant des beaux-arts (Services des Arts Indigènes), il a remis en état la Kasbah des Oudayas en 1916. Il est l'auteur de l'essai *Au pays du paradoxe : Maroc* (1924)

Tranchant de Lunel fait partie du groupe d'architectes français qui crée le style franco-marocain ! Ils sont : Prost, Marrast, Laforgue, Laprade, Pauty, Marchisio. Leur style est double : il se base sur des éléments européens modernes avec une adaptation au climat et aux mœurs du Maroc.

[4] Edith Wharton, *op.cit*, p.3.

V.- LA FIN DE LYAUTEY

En pleine guerre rifaine, Lyautey est relevé de ses fonctions, et mis en retraite dans un manoir lorrain changé en riad fassi. C'est une grande offense pour un militaire si distingué.

> « Lyautey left Morocco following a disagreement with Marshall Pétain over the conduct of the pacification campaign, and returned to live in his native region, Lorraine.»[1]

Lyautey devient le fils détesté des Français, mais il continue à être le premier triomphateur au Maroc. Les historiens nous rappellent :

> « Oui, à l'heure où il quitte le Maroc le 10 octobre 1925, il peut écrire au ministre des Affaires étrangères : « Je crois avoir le droit de dire que ma tâche, telle qu'elle m'avait été confiée en 1912, a été remplie. » Il peut le dire au Sultan, dans l'audience où il lui adressait ses adieux : « Mon cœur et ma pensée resteront toujours fidèlement attachés à cet empire chérifien dont ce sera l'honneur de ma vie d'avoir vu la renaissance dans l'ordre et dans la paix et dont ce sera ma plus haute satisfaction de suivre l'épanouissement croissant. » »[2]

Sur le Maréchal Lyautey, grand ami des Marocains, l'on peut lire la satisfaction unanime des politiciens et des colonisateurs du XX^{e} siècle.

Sa mort survient après une longue maladie. Il décède le 27 juillet 1934. Les funérailles ont lieu à Nancy, sa terre natale.

> « A colonial colour was added to the funeral by an official Moroccan delegation and a squadron of Moroccan spahis who participated in the procession »[3]

La gratitude marocaine envers le Maréchal l'accompagne jusqu'au dernier moment. L'ultime vœu de Lyautey est en soi transgression : ses restes sont transférés au Maroc en octobre 1935. Sa tombe est, toutefois, provisoire à Rabat : en mai 1961, sur la demande de Hassan II, le général De Gaule rapatrie le corps, pour être enfin enterré aux Invalides avec une stèle qui porte des inscriptions en arabe et en français.

Sur ce choix personnel de la terre d'enterrement, nous avons maintes hypothèses. Tout d'abord, il porte éternellement le Maroc dans son âme – fort probablement en tant que terre promise. Puis, a-t-il fait ce choix en réaction aux humiliations ressenties en tant que soldat au service d'une III^{e} République ingrate ? Enfin, il avait le pressentiment que les bons offices prêtés au Makhzen lui vaudraient une reconnaissance sempiternelle…

Enfin, grâce aux tâches de Lyautey, l'impérialisme français nidifie bien en Afrique du Nord, en allant de la III^{e} République nationale à l'universelle France, en suivant un rituel politique particulier. La pacification s'est réalisée simultanément en faveur de la France et du Sultanat. Cette pénétration politique appuyée par la force, ne peut point s'appeler « protectorat », ni « pacification ».

---

[1] Avner Ben-Amos, *Funeral, Politics, and Memory in Modern France 1789-1996*,, Oxford University Press, 2000, p.232.

[2] *Paroles d'action* (Colin éditeur, 1927), p.421 et p.427, cité dans Robert Garric, *Le message de Lyautey*, Editions Spes, 1935, p.13-14.

[3] Avner Ben-Amos, *op cit*, p.232-233.

Le rôle de la colonisation, selon la conception de Lyautey, doit demeurer neutre (voulant dire négatif), sans aucun point positif. S'ensuit ce nationalisme universel qui est là sans l'être, il renaît en d'autres formes en structures et institutions laissées en place lors de la vague des indépendances.

Dans l'esprit du Maréchal il y a un transfert de l'histoire française sur l'histoire marocaine. Tout esprit de Révolution est à mater, tout air de changement est à revoir ou à exploiter pour l'intérêt de la République. Peut-être a-t-il peur que les Révolutions ne se reproduisent... La lutte contre le Makhzen et contre les Chrétiens prennent ainsi presque la même place dans l'imaginaire tribal. Lyautey est-il alors fidèle aux thèses de Napoléon III qui en 1865 à Alger inaugure la politique arabe de la France en Afrique du Nord : « Je suis l'Empereur des Arabes aussi bien que des Français »[1]. De par son rêve de la grandeur de la France, il se montre un snobiste fin et exotique : il crée le royaume arabe en Afrique du Nord – à l'instar de Sir Lawrence d'Arabie. En outre, en libertin, il feint de louer les bienfaits de l'« Islam africain » (*VLM*, p.204) pour gagner la faveur des zawayas.

De fait, le Maréchal se hisse comme la faute politique des Français en Afrique du Nord. Il incarne parfaitement la transgression française dans son expérience colonialiste. Il transgresse la culture de l'époque, et en conséquence transgresse la vision du monde colonial. Il a réellement rétabli l'ordre en massacrant les tribus, restauré bel et bien la souveraineté en confisquant les richesses du pays, inoculé l'aristocratie de Fès dans le corps du pays comme relais à ses affaires, revu le système et l'administration de l'Etat en construisant un organisme étranger, aménagé des villes en leur donnant des formes « bâtardes », réformé l'enseignement en créant le désordre en devenir, et refait la justice pour permettre les injustices du colonialisme.

En guise de conclusion, Lyautey trouve sa béatification politique dans l'histoire nord-africaine. Dans les villes (Rabat et Casablanca) qu'il aménage, il possède encore ses établissements, rues et places. Il y tient sa propre statue, fixé sur un cheval arabe. Il est le faiseur de miracles qui puissent rayonner l'Etat moderne en indiquant la menace des tribus rebelles (siba), traçant la politique à mener. Le Maréchal se plaît à retrouver, dans ce musée vivant nord-africain, ses pairs qui appartiennent à la même caste supérieure. L'identification avec l'Arabe se réalise quand il met un burnous sur son uniforme militaire – ressemblant à Pierre Loti et à tant d'autres. Il avorte tant de changements sociaux, politiques et économiques qui commencent à poindre. « « Il semble qu'une prédestination ait fait de l'Afrique la terre où la France répare ses forces épuisées. » »[2] Le propre, fait altérité, apparaît alors inorganisé, et il revient aux colons de réfléchir à le réorganiser. C'est cela le point commun entre la pensée de Lyautey et tant de décisions qui fixent l'amazighité dans la Marge durable : à investir de pacification et de protection continues.

[1] cf. Arnaud Teyssier, *Lyautey*, Paris, Perrin, 2004.
[2] Robert Garric, *op.cit*, p.91.

Chapitre IV :

LES SURRÉALISTES ET LA GUERRE DU RIF[1]

« Hissez le drapeau rouge, n'embarquez pas de cadavres en sursis pour la terre africaine »
(*L'Humanité, juin 1925*)

Il n'est pas facile de délier les rapports complexes et méconnus existant entre l'engagement politique des Surréalistes français[2] et la guerre du Rif (1925-1926). Ce conflit de l'entre-deux-guerres, occupant un espace important dans la vie politique française, détermine largement le discours des Surréalistes, et pose le problème de l'antipatriotisme[3]. Ici, nous allons principalement nous référer d'une part aux écrivains surréalistes comme André Breton, Louis Aragon, Paul Eluard et Raymond Queneau qui soutiennent d'une manière particulière cette cause, et de l'autre le rapport d'Aragon à d'autres écrivains « polémiques et suicidaires» qui s'opposent à la solidarité anticolonialiste, comme Pierre Drieu la Rochelle et le dadaïste René Crevel.

Dans cette étude, nous sommes plus intéressés par le contenu politique des Surréalistes que par leur vision esthétique. Leur conception globale de l'art est celle d'une révolution radicale, d'où le titre de leur revue *La Révolution surréaliste*[4]. Dans cette publication figurera justement une fameuse phrase

---

[1] Publié dans *Tawiza*, n° 97-98, mai-juin 2005.

[2] En tant que mouvement historique et intellectuel du siècle, le surréalisme représente une grande étape dans la civilisation occidentale. L'écrivain surréaliste remet en question l'ordre établi, explore systématiquement les tréfonds de l'inconscient, forge des images en tant que réalisations spontanées et assemble des entités contradictoires dans une même structure.

La définition du surréalisme se précise dans *Manifestes du surréalisme* : « Le surréalisme : nom masculin. Automatisme psychique pur par lequel on se propose d'exprimer, soit verbalement, soit par écrit, soit de toute autre manière, le fonctionnement réel de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercé par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale. » (André Breton, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard, Paris, 1929, p.37) Par ce procédé, l'écrivain essaie d'affranchir le langage de la pensée humaine. Au fur et à mesure que la création avance librement, la conscience se libère. Cette pratique scripturale consiste en un temps passif de création où le contrôle du "créé" se trouve banni ; seule la pensée intime et inconsciente affranchit l'être profond de l'écrivain. Ainsi la connaissance et la création se manifestent-elles simultanément en un tout indivisible.

[3] Janine Buenzod, « Sur le fil du rasoir: les intellectuels français et le défi allemand (le problème du pacifisme et la mobilisation contre le nazisme) », in *La paix et la guerre dans les lettres françaises de la guerre du Rif à la guerre d'Espagne (1925-1929)*, Actes du Colloque Universitaire International tenu au C.N.R.S. de Meudon-Bellevue et à l'U.E.R. des Lettres et Sciences humaines de Reims (17-19 mars 1983), Reims, Presses universitaires de Reims 1983, p.89-97.

[4] Revue française parue entre 1924 et 1929, de douze numéros. Elle défend une nouvelle Déclaration des droits de l'homme. Du numéro 1 au 3, elle est dirigée par Pierre Naville et Benjamin Péret, elle y défend les thèses psychanalytiques. Du numéro 4 au 12, André Breton la dirige : elle défendra les thèses marxistes, notamment les luttes de classe. Le numéro 5 contient un manifeste « La Révolution d'abord et toujours », et le numéro 8 développe l'engagement politique (« Légitime Défense »). Cette publication voit dans la guerre du Rif la naissance du prolétariat.

« Ouvrez les prisons, licenciez l'armée »[5], formulée contre toute forme répressive. Elle aura comme idéaux politiques le pacifisme et la nouvelle déclaration des Droits de l'Homme. C'est bien quelques mois après sa parution, en juin 1925, que son comité de rédaction défend longuement les droits du peuple nord-africain dans sa juste cause.

Afin de cerner cette construction de l'image du Rif moderne, nous allons également étudier ce groupe d'intellectuels français (radicaux, socialistes et politiciens de droite) qui use de son patriotisme démesuré pour défendre les intérêts de la France impériale « dite civilisatrice et bienfaitrice » en Afrique, et qui discrédite, certes, à un degré moins important que les revanchistes Espagnols[6], la naissance de la jeune République (1921-1926) au sein du Royaume Chérifien.

En outre, notons que si nous faisons référence aux communistes[7], c'est tout simplement parce que, à cette période-là, il y avait un rapprochement étroit entre le parti communiste français (PCF) et le groupe surréaliste. Ensemble ils soutiennent « intellectuellement », peu ou prou, les Rifains lors de la guerre du Maroc, et dans un autre sens plus confondant, ils défendent la vision trotskiste de la Révolution continue.

Que signifie au juste le Rif pour les Surréalistes ? Où se situe-t-il dans leur imaginaire ? Est-il une partie de l'Orient, ce « mot-tampon » qui selon André Breton suppose la destruction des valeurs de l'Occident[8] ? Est-il une république qui pourrait donner raison à leurs thèses au sujet du prolétariat ? Comment les Surréalistes français déchiffrent-ils cette révolution contre l'impérialisme franco-espagnol ? Comme un anticolonialisme ? De par leur position en faveur des Rifains, les Surréalistes sont-ils alors des antipatriotiques ?

I.- *VISION COLONIALISTE ET GUERRE DU RIF*

Si la guerre de 1914-1918 est vue comme la faillite de la civilisation occidentale, la guerre du Rif sera l'illustration de la suite d'une telle faillite à l'étranger. Elle sera ainsi la parfaite prémonition de la guerre civile espagnole

---

[5] *Clarté* n°1, décembre 1924.

[6] J. Roger-Mathieu, *Mémoires d'Abdelkrim*, Paris, Librairie des Champs Elysées, 1927.
M.G. Maura, député aux Cortès, affirme dans un livre fameux : « si la côte berbère du Rif doit « être à nous, un jour, nous devons auparavant en expulser ses habitants actuels. » » (p.11)

[7] A propos des communistes, J. Roger-Mathieu rapporte dans ses conversations avec les Abdelkrim : « -Durant ton séjour à Paris, n'as-tu point vu le député communiste Berton ?
-« Oui, j'ai causé (c'est M'hammed qui parle) quelques minutes avec lui. Cela s'est passé au café Mayeux boulevard Saint-Michel.
-« Peux-tu me dire ce qu'a été cette conversation ?
-« Crois-moi, elle a été d'un bien mince intérêt et vous avez tous eu bien tort d'en exagérer l'importance. Au surplus, je ne l'ai jamais revu, et c'est en pure perte qu'il a téléphoné au Terminus pour avoir de nouveaux entretiens avec moi. Va, j'ai eu d'autres conversations, et nombreuses, avec des gens qui n'étaient pas communistes ! » (*Mémoires d'Abdelkrim*, p.115-116)

[8] Le surréalisme nourrit le refus de la civilisation occidentale, il exalte le besoin « d'une liberté calquée sur (les) nécessités spirituelles les plus profondes, sur les exigences les plus strictes et les plus humaines (des) chairs ».

(1936), et de la seconde guerre mondiale qui mène l'univers occidental vers une destruction inhumaine et une déchéance totale[9].

Dans les années 1920, les penseurs occidentaux se positionnent pour ou contre la colonisation. L'esprit d'adhésion au colonialisme existe chez les voyageurs, les ethnographes et les aventuriers qui voient dans l'occupation une réalisation de la solidarité internationale. Les représentations du colonisé peuvent justifier amplement la présence occidentale. L'Occident connaît une effervescence d'idées et d'idéaux en réaction aux faits colonialistes qui agitent l'Histoire, surtout que l'impérialisme était à son apogée. Imbus d'engagement politique, les intellectuels tendent, en général, à détruire ce système qui exploite et asservit l'homme. La conjonction -pensée et sentiment- crée des consciences qui soutiennent la cause des pays colonisés en particulier, et du tiers-monde en général. Les écrivains, les philosophes, voire les scientifiques, sont classés suivant leur positionnement vis-à-vis du colonialisme. En conséquence, il y aura un flux et reflux de tendances esthétiques (nihilisme, fauvisme, unanimisme, modernisme, futurisme, imagisme, relativisme, constructivisme, cubisme, dadaïsme, surréalisme, etc..) qui toutes, en plus de traduire nettement l'évolution de la pensée, se montrent pessimistes concernant la destinée de l'humanité. S'il est difficile de dresser une frontière étanche entre ces mouvements, il est au contraire facile de discerner l'influence des grands faits historiques sur leur naissance et évolution. Il s'avère impossible à tout artiste d'échapper à cette succession de faits tragiques ou se montrer neutre.

De là, cette analyse prétend d'une part regrouper dans un même corps la guerre d'Abdelkrim et les remous suscités par le surréalisme français au sein de la société européenne, notamment leurs tracts et déclarations collectives, et de l'autre rechercher les possibles moments d'influence entre cette tragédie rifaine et la pensée française.

Le cours de la guerre du Rif est relativement déterminé par l'opinion publique. Comme tout pouvoir politique, ce conflit est rattaché à une opinion publique. Celle-ci sera manipulée par les gouvernements dans le sens d'accepter le choix des pouvoirs politiques. On peut facilement expliquer une belligérance au nom de l'Ordre, de la Démocratie ou de la Justice. La guerre du Rif est dite « rétablissement de l'Ordre ». Au fait, de quel Ordre s'agit-il pour la droite ?

Au début de l'été 1925, la sécurité des troupes françaises est menacée au Maroc car le nord du pays s'est débarrassé de l'occupation espagnole depuis 1919. A Paris, les politiques sont expectatifs et inquiets. S'ensuit la grande

[9] La pensée humaine sévira de ces horreurs ; l'homme et l'humain seront sacrifiés. Ce qui se traduira au niveau de la construction de la fiction par l'absence d'une organisation interne forte et cohérente, par la mort du personnage, par la dissolution de l'histoire. L'affranchissement est total au sein de cette structuration de l'imaginaire. Si l'homme est incapable de maîtriser l'univers, si l'écrivain se sent incapable de changer le cours de l'Histoire, si l'auteur méconnaît complètement les fins de son projet, le narrateur est dépassé par les événements de son récit : il ne se montre guère maître de la fiction.

Ce statu quo de la civilisation occidentale génère un flux des mouvements culturels qui prônent le pessimisme, et le dégagement vis-à-vis de cette société en ébullition, sur le seuil d'un chaos.

pression des milieux nationalistes et du lobby colonial qui demande l'intervention militaire. Le Maréchal Lyautey verra sa nouvelle entreprise (guerre du Maroc) comme un rétablissement de la paix et de l'amitié entre les deux peuples, français et marocain. Ainsi, cette offensive se présente pour les Gaulois non seulement comme le respect d'une alliance conclue, mais aussi comme la réparation d'un affront…

La guerre éclate au Maroc, exactement le 9 avril 1925. Une question absurde revient dans les textes d'histoire dictés par l'esprit impérialiste : Comment Abdelkrim peut-il chercher la guerre avec le pays qu'il aime (la France)[1] ? Les Rifains attaquent la tribu des Beni Zeroual où le Chérif Derkaoui incitait, à partir de la Zaouia d'Amjot, ses fidèles à prendre les armes contre Abdelkrim. La bataille dure 12 jours, des milliers de victimes. Le Chérif, vaincu, se réfugie à Fès. Bien que l'artillerie et l'aviation française fassent « merveille dans toutes ces opérations »[2] de destruction, les troupes rifaines avancent et réalisent des victoires. L'abandon de Taza est sérieusement envisagé et la ville impériale (Fès) se trouve mise en péril, tout comme Kénitra et Meknès. Peut-être est-ce bien sur ce « Chérif » que Colette écrira : « Encore un qui veut réduire Abd-el-Krim à ses dimensions exactes, qu'on lui confie deux mille cavaliers, et l'affaire est réglée…»[3] Ce ton ironique peut, à lui seul, traduire cette situation complexe des Français au moment de l'éclatement de la guerre du Rif.

Totalement soutenu par le ministre de la Guerre Paul Painlevé qui scelle un accord avec le dictateur Primo de Rivera le 17 juin 1925 à Madrid[4], le Maréchal Pétain est désigné le 13 juillet pour mener la guerre franco-rifaine. Il disposera d'un régiment de plus de cent bataillons sans compter les harkas du

---

[1] Citons quelques passages intéressants des *Mémoires d'Abdelkrim* :
— « Etant donné que nous savions que l'Etat français est l'ami de l'Islam et des Musulmans, qu'il est le centre de la civilisation, de la culture et de la justice, qu'il accorde son appui aux faibles et travaille au bonheur de l'humanité, nous avions toujours compté sur son appui moral en ce qui concernait notre situation. » (p.220)
— « Nous avons beaucoup regretté le malentendu » (p.220) La guerre est ainsi définie comme un malentendu !
— « Oui, c'est malgré tous les événements et les malentendus passés que nous nous sommes ancrés dans notre décision de nous mettre sous la protection de cette grande puissance européenne et islamique qu'est la France. » (p.221)

[2] J. Roger-Mathieu, *op.cit*, p.27

[3] Colette, *Notes marocaines*, Genève, éditions « Rencontre de Lausanne », Presse d'Albert Kundig, 1958, p.120

[4] C.R. Pennell, *La guerra del Rif*, Melilla, La Biblioteca de Melilla, 2001, p.257-258.
Afin de résoudre le problème rifain, cet accord de guerre stipule :
— Interdire le trafic d'armes en direction de la République du Rif ;
— Créer les conditions pour un possible traité de paix avec Abdelkrim selon lequel une autonomie « compatible aux accords internationaux » serait réservée ;
— En contrepartie les Rifains se retirent de la zone française et laissent libre accès aux Espagnols à la baie d'Alhucemas et ses environs ;
— libérer tous les prisonniers et il y aura une force d'ordre autochtone qui contrôlerait les armes et les munitions.
Ces conditions d'un accord possible furent transmises à Abdelkrim le 21 juillet 1925 par le millionnaire Horacio Echevarrieta.
Mi-août, le millionnaire basque fut encore envoyé à Ajdir.

Makhzen, plus de 350 000 hommes. De son côté, poussée par le parti africaniste, l'Espagne entame la reconquête du Rif. La nuit du 6 au 7 septembre il y aura également le débarquement franco-espagnol sur la côte d'Alhucemas de 16.300 soldats embarqués dans 63 bateaux civils, 33 de la marine espagnole, 8 de la marine française. Ce déploiement militaire est accompagné par des dissensions au sein des tribus du Rif. Le bombardement de la zone est réalisé par 88 avions et 12 hydravions. En revanche, l'armée d'Abdelkrim dépasse à peine trois mille guerriers, et les mobilisés entre 9 juin et le 12 juillet atteignent aussi trois mille âmes. Comme cette mobilisation affecte l'économie de la région[1], la misère fera en sorte que maintes tribus se désistent de leur interminable « jihad ». L'avance des troupes françaises sera alors facile et progressive, et la résistance indigène sera pénible et cahotante…

Lors de la trêve de l'hiver en 1926, les deux belligérants organisent la conférence d'Oujda (22 avril au 7 mai) qui débouche sur un échec total[2]. Deux visions complètement opposées règnent en France : l'opinion des Surréalistes et des Communistes « sans convictions patriotiques », et celle des socialistes et des conservateurs (patriotes).

Selon le collaborateur du *Matin*, cette réunion entend offrir la paix aux Rifains :

> « […] à la France à donner à ceux qui l'ont attaquée dans son œuvre civilisatrice, comme à ceux qui l'ont soutenue, une grande leçon de modération, une dernière preuve de son idéal pacifique. »[3]

Pour les politiciens de droite, la France est généreuse ; Elle avance des offrandes idéales : la construction, la civilisation et la paix. La colonisation sera déchiffrée comme une action humanitaire, voire une pacification.

Par contre, les Surréalistes diront de cette conférence de paix :

> « Ceux qui ne comprennent pas qu'une victoire des rebelles rifains sur les troupes franco-espagnoles ou sur les diplomates d'Oujda, est un événement révolutionnaire […] sont incapables de rien comprendre à la révolution. »[4]

Le Rifain est dit révolutionnaire, autrement doté d'un projet de société libre et égalitaire, et il comprend ce que veut dire la révolution. Que cet anticolonialisme soit manifeste ou rampant, ce qu'il soulève d'important, c'est que le groupe surréaliste n'a pas adhéré aux arguments creux de l'époque : solidarité, civilisation, progression, pacification, amitié, développement, stabilité…

Rappelons qu'à la veille de la guerre du Rif, le Cartel des gauches (de tendance colonialiste) arrive au pouvoir en France[5]. Gaston Doumergue (1924-

---

[1] C.R. Pennell, *La guerra del Rif*, Melilla, La Biblioteca de Melilla, 2001, p.261.
[2] Cf. Henry Marchat, « *La France et l'Espagne au Maroc pendant la période du Protectorat (1912-1956)* », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, n°10, 1971, p.81-109.
[3] J. Roger-Mathieu, *op.cit.*, p.40-41.
[4] Marcel Fourier in « Révolution surréaliste », 15 juin 1926.
[5] Cartel des gauches : groupe politique constitué en 1924 pour contrecarrer politiquement aux conservateurs et aux modérés du Bloc national. Ce Cartel regroupe la gauche radicale (radicaux et

1931), radical-socialiste, devient le président de la III[e] République, et le ministre de la Guerre est Paul Painlevé. À cause des défaites militaires et de son mal incurable, le résident général Lyautey est également remplacé le 7 octobre par Théodore Steeg.

Pour les nouveaux colonialistes, le chef de la République rifaine est vu comme un « Berbère européanisé en surface », qui « a été de bonne guerre de (le) traiter de « barbare » »[1]. Abdelkrim est aussi accusé de créer le conflit armé au Maroc :

> « N'infligerons–nous pas un démenti cinglant à Abd-el-Krim, quand il nous dira, dans ce livre, que nous l'avons contraint à la guerre après avoir méprisé ses serments d'amitié et ses propositions d'entente ? »[2]

Le chapitre du Chérif Derkaoui, envers lequel la France prend pleinement parti, explique l'étiquette : « France, protectrice de l'Islam et de l'arabité » au Maghreb, une garantie de colonisation continue.

La guerre du Rif s'avère être le catalyseur de l'intérêt politique en France, notamment dans le milieu des intellectuels.

II.- *LA PRESSE REVOLUTIONNAIRE ET LE RIF*

La guerre du Rif, qui est un choc pour les surréalistes et les communistes, les rapproche et trace leur position commune contre l'impérialisme français[3]. A la métropole, communistes et anarchistes se sont mis du côté du combattant Abdelkrim. De nombreux articles (surtout des éditoriaux polémiques) sont consacrés à la guerre du Maroc[4]. Les actualités cinématographiques la diffusent dans les salles de cinéma.

En septembre 1924, Jacques Doriot pour les Jeunesses communistes et Marcel Sembat pour la Section française de l'Internationale communiste (SFIC) qui signent un télégramme de salut : « la victoire du peuple marocain sur les impérialistes espagnols »[5]. Ce conflit international est dit « guerre des banquiers et des industriels », où se joue le destin des colonisés et des prolétaires.

En avril 1925, Maurice Thorez, leader du Comité d'action contre la guerre du Rif, fait de la propagande positive du Parti, et sera en conséquence condamné à

---

radicaux-socialistes), les républicains socialistes et les socialistes (SFIO). Il arrive au pouvoir en mai 1924, cette victoire amène au pouvoir le président Gaston Doumergue et la formation d'un gouvernement radical-socialiste.

Paul Painlevé (1863-1933) devient ministre de la Guerre de 1925 à 1929. J. Roger-Mathieu prétend entendre M'hammed Abdelkrim confesser que lors de son séjour à Paris : « Seul, M. Painlevé daigna nous recevoir et nous promettre de prêter une bienveillante attention à la cause du Rif » (p.115)

[1] J. Roger-Mathieu, *op.cit.*, p.13.

[2] ibid, p.22.

[3] « Mon siècle, par Aragon », propos recueillis par Jean-Jacques Brochier, *Magazine littéraire*, n° 10, Septembre 1967.

[4] Cf. Tayeb Boutbuqalt, *La guerre du Rif et la réaction de l'opinion internationale (1921-1926)*, Rabat, Imprimerie Najah el jadida, 1992.

[5] *L'Humanité*, 22 mai 2004, « 1919-1926 : la guerre du Rif » Entretien avec René Gallissot, réalisé par Lucien Degoy.

quatorze mois de prison. Le 12 octobre, la grève générale est organisée par les gauchistes et les syndicalistes. Selon *l'Humanité*, il y a 900 000 manifestants, les références historiques tablent sur 300 à 400 000. Il suffit juste d'avoir ce dernier chiffre « surréaliste » pour dire la condamnation unanime de cette guerre coloniale.

La guerre d'Abdelkrim dure des années, et de longs mois de combat brisent l'échine des tribus rifaines. A la Chambre des députés, le 28 mai 1925, le gouvernement Painlevé est sollicité pour s'expliquer sur sa politique marocaine. Le président du Conseil nie que le maréchal Lyautey et son gouvernement aient l'ambition de conquérir le Rif. Selon Painlevé, il n'est que question d'une vaste opération de police. Les communistes critiquent un tel discours colonialiste. Dès juin 1925, le Rif est constamment bombardé par l'artillerie et l'aviation françaises. Des bombes de 200 kg et des bombes asphyxiantes, transportées à bord des avions, sont lancées sur les douars ; la mort et la destruction touchent à tout. Démunies, les tribus commencent à perdre de la force. Désespérés, les étrangers qui ont aidé Abdelkrim l'abandonnent – signalons que certains aventuriers l'arnaquent...

D'importantes manifestations populaires sont organisées dans la métropole par les intellectuels de gauche. Au Parlement français, en octobre 1925, le ministre de la Guerre Painlevé connaît une opposition dure, orchestrée par la gauche qui lui reproche les dégâts humains et matériels causés par la France dans son engagement militaire. L'idée de génocide est timidement citée en ces temps de protectorat. Au 15 octobre l'on comptabilise plus de 2.178 soldats français morts en champ de combat, 8.297 blessés, et les dégâts matériels atteignent 1.350.000.000 francs.

Clarté[1] est parmi les rares périodiques à défendre les Nord-Africains lors de la guerre du Rif. En juin-juillet 1925, la revue récupère enfin son esprit révolutionnaire :

> « Par sa campagne contre la guerre du Maroc, *Clarté* non seulement met fin aux doutes qui la déchirent, mais élargit son audience ; elle apparait comme un foyer d'attraction à quelques groupes de la jeunesse intellectuelle alors à la recherche d'un engagement politique. »[2]

Notons que cette défense apparaît essentiellement idéologique (pour ne pas dire idéaliste), ce qui mènera à un partage net d'idéaux entre Communistes et Surréalistes dès juillet 1925. Les clartéistes (intellectuels de gauche qui animent *Clarté*) voient l'impasse du communisme en Europe, ils renouvèlent la lutte culturelle contre la bourgeoisie dominante. Ce revirement idéologique les

[1] Revue politique et culturelle éditée à Paris entre octobre 1919 et décembre 1927. Les directeurs sont : Henri Barbusse (1919-1924), Jean Bernier (1924-1925) et M. Fourrier et P. Naville. D'influence communiste, la revue défend des positions internationalistes et humanistes et évolue vers le trotskisme. En 1925, la publication s'approche des idéaux surréalistes, et elle fait connaître les écrivains soviétiques en Europe.

[2] Nicole Racine-Furland, « *Une revue d'intellectuels communistes dans les années vingt « Clarté » (1921-1928)* » p.484-519, *Revue française de science politique* n°3, 1967, p.508.

rapproche des Surréalistes. Leur revue considère la mouvance anti-impérialiste comme un souffle nouveau pour redonner vie aux idées révolutionnaires. Une telle position sera le creuset pour d'autres luttes anti-impérialistes : l'Espagne franquiste, l'Algérie…

De son côté, André Breton voit dans *Clarté* une opportunité (et peut-être un projet à venir) pour investir son groupe d'un sens idéologique afin de ne pas connaître le même sort que les dadaïstes vus comme des nihilistes et des intellectuels sans projet. Les Surréalistes prennent, alors, part à des manifestations politiques contre l'Exposition coloniale[1], contre le fascisme avec le comité de vigilance des intellectuels, contre la préparation à la guerre. Cette prise de position (ou engagement) va également produire des crises et des exclusions. Quelques Surréalistes sont qualifiés de suspects : Roger Vitrac est le premier à tomber. Par la suite, il y eut une nouvelle purge qui touchera Antoine Artaud et Philippe Soupault.

André Breton définira ce rapprochement qui va de 1924 à 1926, comme une « période raisonnante du surréalisme ». C'est bien à partir de juin 1925 que sera publiée une « Lettre ouverte aux intellectuels pacifistes, anciens combattants révoltés » où figure la question : « Que pensez-vous de la guerre du Maroc ? », avec la publication ultérieure des réponses d'écrivains français.

Le 15 juillet, le grand titre de la revue est clair : « Contre la guerre du Maroc. Contre l'impérialisme français » ; en hors-texte, le lecteur découvre aussi un appel d'Henri Barbusse « Aux travailleurs intellectuels. Oui ou non, condamnez-vous la guerre ? » Cette « solidarité intellectuelle », contresignée par de nombreux pacifistes, écrivains et peintres, et par la rédaction complète de *La Révolution surréaliste*, de *Clarté*, de *Philosophies*, prétend sceller la même approximation de la crise marocaine.

Néanmoins, si les Surréalistes cherchent « à lier conquête spirituelle et revendication politique », les communistes se disent « déçus par la carence révolutionnaire des prolétariats », espérant « trouver chez leurs nouveaux amis une forme radicale de révolte morale »[2]. Cela montre que l'appréciation de la guerre sera différente chez les deux groupes.

De son côté, *l'Humanité* se montre sceptique face à l'union avec les Surréalistes. Ce scepticisme sera de l'hostilité au printemps 1926. Pierre Naville publie en juin 1926 un tract où il fait la critique des jeunes surréalistes :

– Ils défendent des positions ambiguës et inefficaces ;
– Ils sont anarchiques dans leurs engagements ;
– Ils n'ont pas de projet marxiste.

En revanche, le 24 décembre 1926, à la suite de Benjamin Péret, les écrivains Breton, Aragon, Eluard et Pierre Unik adhèrent au parti. Que faut-il reprocher

---

[1] La guerre du Rif au Maroc est l'occasion pour dénoncer le l'impérialisme. En 1931, le tract « Ne visitez pas l'exposition coloniale » invite à la fin des colonialismes et à la dénonciation des massacres.

[2] V. Crastre, *Le Drame du surréalisme*, Paris, Editions du Temps, coll. « Les Documents du Temps », 1963, p.51.

au PCF lors de la guerre du Rif ? A quels calculs obéit-il ? Il se montre ambivalent sur la question coloniale, bien qu'il soit virulent dans ses discours et tracts anti-impérialistes.

En général, la gauche française, notamment le PCF, condamne l'effusion de sang au Rif, et son quotidien publie constamment des lettres de militaires engagés. Henri Barbusse, défenseur de la littérature prolétarienne, lance un appel dans l'édition du 02 juillet 1925 signé par une centaine d'intellectuels[1] (dont les Surréalistes) contre cette campagne. Le destinataire est triple : les pacifistes, le gouvernement et la Société des Nations.

En 1926, Paul Vaillant-Couturier[2] continue de manière virulente son action politique contre la guerre. Ce sera bien en prison que ses prises de position vont le conduire. La guerre du Rif assemble ainsi les forces de gauche à travers des publications, et fonde au Maghreb le mythe de l'Orient-l'Est, espoir des communismes occidentaux – une interrogation sur l'idée de révolution, prise dans un sens large. Grâce à la guerre nord-africaine, les Surréalistes croient au projet de révolution continue et totale (d'inspiration trotskiste). Ce front unifié connaît vite la désintégration. Si dans les soulèvements des peuples colonisés contre la tyrannie occidentale, les communistes perçoivent le réveil du prolétariat contre l'Impérialisme, les Surréalistes y voient de leur part, un affranchissement total (non pas historique) de l'Etre, peut-être du Moi collectif (et profond).

En réaction à ces remous gauchistes, la droite française appellera au boycott des Surréalistes, notamment au niveau médiatique.

III.- *LA VISION SURRÉALISTE DE LA GUERRE DU RIF*

Pourquoi les Surréalistes ont-ils pris la défense de la jeune République alors qu'Abdelkrim est vu bizarrement, par la presse internationale ? De par leur soulèvement, les Rifains peuvent-ils d'une part exprimer la résistance à l'impérialisme européen, et de l'autre incarner le prolétariat libre ? Pourquoi les Surréalistes, à l'instar de la Guerre civile espagnole, ne sont-ils pas partis vers la capitale Ajdir porter les armes aux côtés des « imjahden » ? Vues dans leur complexité, ces questions font simultanément référence au politique (historique) et à l'esthétique (instantané), en plus du mythico-idéologique (à considérer

[1] Liste des signataires célèbres de l'appel: Henri Barbusse, Louis Aragon, René Arcos, Gabriel Beauroy, André Breton, Marcel Batilliat, Emile Benveniste, Jacques-André Boiffard, René Crevel, Michel Corday, E. Donce-Brisy, Desanges, G. Duhamel, Gustave Dupin, René Davenay, Robert Desnos, Paul Eluard, G. Ph. Friedmann, Fels, Léonce Frapié, Francis Gérard, Norbert Gutermann, Han-Ryner, Henri Huchet, Pierre Hamp, Frantz-Jourdain, A. Lanty, G. de la Battut, Henri Lefebvre, G. Lormeau, Mathias Lubeck, Michel Leiris, B. Mahn, Henri Mirabel, Marcel Millet, Léon Moussinac, Luc Mériga, Pierre Morhange, Maurice Muller, André Masson, Max Morise, Georges Malkine, Victor Margueritte, Marcel Noll, Georges Pioch, Georges Politzer, Benjamin Perret, Léo Poldès , P. Signac, Marcelle Vioux, Philippe Soupault, Roland Tual , Henry Torrès, Ch. Vildrac, Roger Vitrac, Viamink (sic), Léon Werth.

[2] Homme politique, né en 1892, décédé en 1937, rédacteur en chef de *l'Humanité* et conseiller général de Villejuif…

Abdelkrim un Arabe originaire de la tribu Al Khattab d'Arabie Saoudite, et non pas un Africain d'origine amazighe)[1].

Au moment où l'Occident se métamorphose en un bloc plus impérialiste, le monde se trouve réparti sous la domination de nations capitalistes. Le destin de l'Afrique, comme une tarte, est morcelé par le même couteau et servi aux bouches avides, en multipliant la misère et l'exploitation dans le Tiers-monde. En concordance avec l'engagement contemporain, conscient de telles transformations historiques, le Surréaliste voit dans la culture dite primitive (africaine notamment) la source d'inspiration et de création afin d'affranchir l'esprit (européen) des contraintes culturelles. De cet engagement en faveur des nantis naîtra la notion de l'universel qui nourrit ce mouvement. Les Surréalistes critiquent la société bourgeoise en ces moments de crise, recherchant l'instant de sa libération totale des contraintes de l'éthique, de la métaphysique. Cette position politico-esthétique les rapproche davantage des communistes. Mais, notons que les Surréalistes, de par leurs nouveaux engagements politiques, n'ont pas une grande influence dans les milieux ouvriers et publics : ils ne portent pas de projet sociétal.

C'est bien à partir de 1924 que le groupe de Breton construit une mouvance capable de rassembler intellectuels et artistes munis de mêmes idéaux qui réinterprètent politiquement et le quotidien et les affaires des gouvernements[2]. Les jeunes artistes organisent des expositions à valeur de manifestes, font des déclarations politiques et distribuent des tracts dans lesquels ils dénoncent les incursions militaires françaises contre la république du Rif (1921-1926). Quelques œuvres de Breton et d'Aragon peuvent être interprétées à la lumière

---

[1] A ce propos, J. Roger-Mathieu, journaliste du « Matin » français, et un fin collaborateur des forces françaises en Afrique du Nord, dira des deux frères Abdelkrim : « L'un et l'autre, avec une dignité courtoise et une parfaite sincérité, se plièrent à mes questions les plus précises, devançant parfois ma pensée, au gré de ce besoin des digressions *(sic)* si ordinaire aux Orientaux, mais toujours prêts à revenir sur les faits pour en bien définir le sens et la véracité historique. » (p.53-54)

Ensuite, il dira : « Abd-el-Krim comprend le français. Il ne le parle point. A chacune de mes interrogations, il répondait dans sa langue maternelle. Son frère et conseiller, Si M'hammed traduisait. » (p.54)

Un peu plus loin : « Il parle toujours en arabe » (p.71)

Sur la descendance d'Abdelkrim, nous lisons : « Nous sommes les descendants directs des Oulad Si Mohammed ben Abd-el-Krim, originaires du Hedjaz, précisément de Yambo, sur les bords de la mer Rouge. Notre aïeul Zarra de Yambo. » (p.55)

Par contre, René Gallissot dira dans un entretien : « il ne revendique pas l'empire des chérifs qui prétendent descendre de la famille du Prophète » (cf. *L'Humanité*, 22 mai 2004, « 1919-1926 : la guerre du Rif » Entretien avec René Gallissot).

[2] André Breton, *Manifestes surréalistes*, Paris, Gallimard, coll. Idées, 1963, p.27.

Nous lisons : « Pour aujourd'hui je pense à un château dont la moitié n'est pas forcément en ruine ; ce château m'appartient. [...] Quelques-uns de mes amis y sont installés à demeure : voici Louis Aragon qui part ; il n'a que le temps de vous saluer ; Philippe Soupault se lève avec les étoiles et Paul Eluard, notre grand Eluard, n'est pas encore rentré. Voici Robert Desnos et Roger Vitrac, qui déchiffrent dans le parc un vieil édit sur le duel ; Georges Auric, Jean Paulhan ; Max Morise, qui rame si bien, et Benjamin Péret dans ses équations d'oiseaux [...]. Francis Picabia vient nous voir et, la semaine dernière, dans la galerie des glaces, on a reçu un nommé Marcel Duchamp qu'on ne connaissait pas encore. Picasso chasse dans les environs. »

des événements de la révolution rifaine. La plus célèbre déclaration est « La Révolution d'abord et toujours », rédigé de concert par Breton et Victor Crastre, paru en 1925 dans *Clarté*, avec les signatures des Surréalistes, des Communistes et des Anarchistes, montre ce front uni contre l'oppression occidentale[1].

Les surréalistes s'approprient un discours politique, de facture anticoloniale. Les colonisés sont des prolétaires, victimes de l'impérialisme. Leur condition est source de révolte et de solidarité. Vers 1925, ce n'est qu'avec la guerre du Rif que la politique fera vraiment partie des intérêts du groupe littéraire en vogue. Cette cause a tout pour les intéresser dès lors qu'elle répond à leur refus du patriotisme colonial (« A bas le clair génie français »). Ils s'allient alors aux gauchistes dans la lutte anti-militariste et anti-coloniale.

IV.- *LE « VIVENT LES RIFAINS ! » D'UN DÎNER SURRÉALISTE*

En ces temps troubles de belligérance, la tendance surréaliste recherche des réponses esthétiques. L'engagement idéologique s'avère nécessaire pour avoir de la propagande qui pourrait faire connaître le groupe. Bien que les critiques situent l'action politique d'Aragon et de Breton en 1921, l'engagement collectif des Surréalistes est déclaré aux temps où Abd-el-Krim remporte des victoires sur les troupes coloniales de Lyautey, en 1925. Les Surréalistes se déclarent, tout simplement, contre le patriotisme intellectuel («à bas le clair génie français »), l'Etat jacobin qui entretient la continuité d'autres sous-Etats jacobins…

Dans *Abdelkrim, une épopée d'or et de sang*, Zakya Daoud écrit :

> « Pour avoir insulté des notabilités, renversé des assiettes et crié « Vivent les Rifains », toute la fine fleur du groupe de Breton se retrouve au commissariat. »[2]

Cela se passe le 02 juillet, au dîner offert au restaurant « la Closerie des Lilas » en l'hommage à Saint-Pol Roux (1861-1940), vu comme le poète précurseur qui a opéré la rupture avec le conformisme gaulois. Ce dîner est un moment d'initiation à la politisation de l'affaire du Rif. On y distribue la fameuse « Lettre ouverte à M. Paul Claudel, Ambassadeur de France au Japon » où l'on relève la position inconfortable de l'auteur du *Pain dur* : en tant qu'ambassadeur il ne peut assurer le rôle double de poète et de diplomate d'une nation impérialiste. Dans ce cas précis, l'Art et la Politique ne peuvent pas faire bon ménage

Notons qu'au cours de ce dîner, un truculent Michel Leiris (1901-1990) déchaîné, hurle à la fenêtre : « Vive Abd-el-Krim ! » et « A bas la France ! »[3] La foule s'amasse, le rosse, et l'écrivain faillit être lynché avant d'être emmené par les forces de l'ordre. Au commissariat, les policiers le rossent à nouveau. Il

---

[1] Elaboré dans la fin de juillet 1925, tiré en août à quatre mille exemplaires, il fut largement diffusé. Notons également que Breton, ultérieurement, verra ce texte comme une création « idéologiquement assez confuse », (André Breton, *Qu'est-ce que le surréalisme ?*, Bruxelles, édit. R. Henriquez, 1934).

[2] Z. Daoud, *Abdelkrim, une épopée d'or et de sang*, Paris, Séguier, coll. Les Colonnes d'Hercule, 1999, p.276.

[3] Témoignage de Leiris dans le film de Bernard Monsigny : « Michel Leiris, souvenirs Soupault », 1990.

s'en souvient : « Il m'arriva d'accomplir ce que mon entourage considéra généralement comme un acte de bravoure... »[1] Par rapport aux autres Surréalistes, Michel Leiris tient des positions plus audacieuses.

A cette même date, en pleine guerre du Maroc, Paul Eluard compose en collaboration avec Benjamin Péret les « 152 proverbes » dans la *Revue européenne*. Quelques dictons sont à lire comme une réaction à la situation internationale où l'impérialisme, en plus de voler, commence à massacrer les autochtones :

> « — Avant le déluge, désarmez les cerveaux. (1)
> — Un clou chasse Hercule. (57)
> — Les complices s'enrichissent. (64)
> — Incendie et mitrailleuse sont les deux mamelles de la France.(62)
> — Duvet cotonneux des médailles. (72)
> — Les aigles ne se prennent pas avec les mots. (79)
> — Tirez toujours avant de ramper. (96)
> — Une arme suffit pour montrer la vie. (129)
> — Tuer n'est jamais voler. (135)
> — Ne grattez pas le squelette de vos aïeux. (136)
> — Les pelles ne se vendent pas sans fusils. (138)
> — Sois grand avant d'être gras. (141) »[2]

Ici, justement à la lumière de ces proverbes, l'engagement politique d'Eluard est manifeste : il est sous forme de commandements. Il est vu anticolonialiste, pacifiste et solidaire des nantis. Toute nuance nationaliste disparaît généralement dans ses œuvres. La France est nommée nation qui incendie et mitraille les autochtones. En récompense, elle offre des médailles après des meurtres de guerre…

La référence aux massacres français en Afrique du Nord devient alors explicite pour un poète qui fait rarement usage de la référence directe.

1.- André Breton et le fait impensable

Prônant l'individualisme naturel (synonyme d'intime), le pape surréaliste recherche l'interprétation de l'univers intérieur. Au début, encore sous l'influence dadaïste, il fuit les positionnements, et passe sous silence les interprétations politiques. Son projet scriptural, construit sur des oppositions, ramène le réel à l'irréel, l'imaginable à l'inimaginable, le connu à l'inconnu, le classable à l'inclassable, le divisible à l'indivisible, enfin l'*immédiat* au *médiat*. Le projet, en lui-même, devient un acte de liberté débridée. Il échappe ainsi au règne de la lecture logique, celle qui prétend tracer une seule voie. Son rêve tend à fonder un monde neutre et parfait. Cela peut expliquer peu ou prou l'engagement atténué envers cette guerre africaine. Cette position plus ou moins « apolitique » bute sur le flux des événements du début du siècle qui incite à la prise de position et à la disparition prématurée du dadaïsme.

---

[1] Michel Leiris, *L'âge d'homme*, 1939, Paris, Gallimard, Folio, p.192.
[2] *Revue européenne*, n°28, juin 1925, p.71-72.

L'œuvre de Breton dépasse toutes ces lectures unilinéaires pour apparaître comme un défi rimbaldien (changer le monde par le verbe), elle entend faire de la création une tranche de la vie ou plutôt une raison du changement, cela doit expliquer pourquoi l'auteur de *Nadja* a trouvé dans la lutte d'Abdelkrim une raison d'être des sociétés dites primitives – défendues et louées par les Surréalistes.

Tout en défendant la cause rifaine, Breton montre de l'admiration pour Trotsky (qui défend une révolution continue). Ainsi sa solidarité est-elle à lire comme le fruit de ses convictions idéologiques. Peut-être les Surréalistes ont-ils vu dans la république du Rif un Etat libéré du joug impérialiste ou une représentation de l'anti-France. L'image du chef nord-africain sera en vogue. Si pour les Romantiques, Napoléon est l'homme idéal, pour les Surréalistes ce sera Abdelkrim (Pierre Dumas le nommera « le Napoléon rifain »)[1].

Bien que le psychologique et l'intime accaparent une place importante dans la création, nul auteur ne se réfère à la personnalité d'Abdelkrim. Peut-être faut-il lire sa stratégie de « guérilla » est à lire, sous risque de s'égarer, comme un défoulement de l'être libre menacé par des instances impérieuses ; ce défoulement se veut une résistance innée, capable d'assurer l'équilibre et la survie à l'être rifain[2]. A partir de la guerre du Rif, Breton entame une nouvelle tactique de bouleverser la société occidentale, par le biais de scandales collectifs à caractère politique. Et la solidarité avec les Rifains n'en est qu'une forme. Il écrira :

> « L'activité surréaliste en présence de ce fait brutal, révoltant, impensable (la guerre du Rif) va être amenée à s'interroger sur ses ressources propres, à en déterminer les limites ; elle va forcer à adopter une attitude précise, extérieure à elle-même, continuer à faire face à ce qui excède ces limites.»[3]

L'auteur y apparaît catégorique : ce conflit militaire, bien que lointain, interpelle les Surréalistes à s'interroger sur leurs activités, à refonder la question des limites entre l'art et la société. En conséquence, tant de vérités établies sont à repenser, sinon à revoir.

À cause d'un tel engagement politique, Breton affronte des dissensions dans son groupe, notamment le départ d'Antonin Artaud en novembre 1926, lui qui a adhéré au surréalisme en 1924. Durant l'année 1925, le poète occupe la direction du « Bureau central de recherches surréalistes » situé au 15 rue de Grenelle, et coordonne également la rédaction de la *Revue surréaliste*, précisément le numéro (3). Au regard d'Artaud, l'engagement politique est une déviation esthétique du vrai surréalisme. A son départ, il crée une revue à titre scintillant : *Le Surréalisme au service de la révolution*. Ne serait-il alors l'antipatriotisme l'unique différend ?

---

[1] Pierre Dumas, *Abdelkrim*, Toulouse, Edition du Bon Plaisir, 1927.

[2] L'œuvre de Breton ne développe qu'une seule vision où l'univers onirique prédomine, avec la confection d'un langage débridé, un régime syntaxique fait des longs soliloques, et l'affranchissement des personnages lors de leurs déambulations infinies.

[3] André Breton, *Qu'est-ce que le surréalisme*, Bruxelles, René Henriquez édit., 1934.

Enfin, André Breton demeure, faut-il le rappeler, un intellectuel pacifiste et progressiste, il décrira cette guerre comme la plus grande monstruosité de l'humanité, bien sûr de tous les événements tragiques de l'entre-deux-guerres.

2.- Louis Aragon, une vision révolutionnaire

Que dira Aragon, soucieux du sort tragique réservé aux misérables tribus rifaines par l'armée impérialiste ? Il est utile de rappeler que lors du banquet à « La Closerie des Lilas », Aragon fait, à son tour, de cette fête la célébration contre la bourgeoisie et l'esprit militariste. Des actes violents s'y déclenchent immédiatement, mais c'est bien lors de ce banquet qu'Aragon fait la connaissance d'Elsa Triolet[1]. Cette rencontre, en faveur de la paix et contre la colonisation, marque les deux écrivains et scelle leur amour idyllique à jamais.

Rappelons également qu'Aragon est cosignataire de la « Lettre ouverte à M. Paul Claudel…» publiée le premier juillet 1925. Il est intéressant d'en citer :

> « Peu nous importe la création. Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale dont vous défendez jusqu'en Orient la vermine et nous appelons cette destruction comme l'état de choses le moins inacceptable pour l'esprit. »[2]

Ainsi, la situation du poète Paul Claudel, pour les Surréalistes, s'avère incompatible avec sa fonction d'ambassadeur. Au nom de la poésie il ne peut défendre ni représenter l'Etat criminel.

La guerre du Rif se trouve louée par Aragon : cette position peut être vue comme antipatriotique. Il interpelle le peuple à la désolidarisation :

> « Nous saisissons cette occasion pour nous désolidariser publiquement de tout ce qui est français, en paroles et en actions. Nous déclarons trouver la trahison et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'État beaucoup plus conciliable avec la poésie que la vente de 'grosses quantités de lard' pour le compte d'une nation de porcs et de chiens. » (ibid.)

Grâce à la satire, l'antipatriotisme est à son paroxysme. Face à un tel désarroi, l'action est nécessaire pour prendre de la distance vis-à-vis de ce qu'est le colonialisme français.

Plus que de l'antipatriotisme, Aragon y fait figurer des insultes contre tout ce que représente le nationalisme gaulois. Aragon célébrera, une autre fois, l'amour des peules opprimés à cause de l'hypocrisie politique (ou la politique hypocrite) de la France :

> « […] il me paraît impossible de me dérober à une déclaration publique, quelle qu'elle soit, de l'indignation où me jettent l'hypocrisie du gouvernement français et l'entreprise impérialiste dont le Maroc est aujourd'hui le théâtre. […] que cette idée, comme toutes les idées nationales, disparaisse de la terre. Le fanatisme des patriotes toujours menaçant, je le combattrai partout où je le rencontrerai. »[3]

---

[1] Louis Aragon, « Les contes de quarante années », p.136-47, *La Revue de Poche*, 2 mars 1965.
[2] José Pierre (éd.), *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1939*, t. 1, Paris, Losfeld, 1980, p.50.
[3] ibid, p.395.

Comparé à l'Inquisition, le nationalisme français est déclaré impropre pour l'auteur activiste, et digne d'être combattu par tous les moyens. Au moment de l'adhésion d'Aragon, le communisme français se situe en dehors du patriotisme. L'auteur du *Paysan de Paris* appelle à l'« action anti » : antimilitariste, anticolonialiste et antinationaliste. L'Internationale communiste fait campagne non seulement contre la guerre du Rif, mais aussi contre la guerre de Syrie.

Dans cette même réponse, Aragon montre son intransigeance contre le nationalisme qui prône la colonisation. Il lui reproche son jargon :

> « [...] diverses expressions qui sont du langage nationaliste : indépendance, souveraineté nationale, droit imprescriptible des peuples à disposer d'eux-mêmes. Il n'y a pas de peuples pour moi, à peine si j'entends ce mot au singulier. Enfin je n'admets pas que vous vous adressiez à ceux qui se disent, à quelque titre que ce soit, anciens combattants ; je tiens tout homme qui se pare d'un pareil nom pour un con ou un escroc.
>
> Je suis, Messieurs, à vos côtés contre la patrie. » (ibid)

Cette réponse antipatriotique date du 15 juillet 1925, elle révèle un Surréaliste sentencieux dans sa haine de la religion du système français.

Avec les autres Surréalistes, Aragon est cosignataire du tract « *La Révolution d'abord et toujours!* ». Ses thèses sont à la fois celles d'un artiste surréaliste et d'un activiste :

> « Le monde est un entrecroisement de conflits [...] nous croyons à la fatalité d'une délivrance totale. Sous les coups de plus en plus durs qui lui sont assenés, il faudra bien que l'homme finisse par changer ses rapports. »[1]

Il peut témoigner du début trouble du XX^e^ siècle, qui est une suite de conflits armés que l'impérialisme parsème à travers le monde. Cela s'explique toujours par le concept de la France : « Patrie absolue, jacobine au-delà de ses frontières géographiques ».

L'auteur voit dans le patriotisme de l'époque, une hypocrisie collective :

> « [...] plus creuse et plus mortelle qu'une autre, ce qui nous répugne c'est l'idée de Patrie qui est vraiment le concept le plus bestial, le moins philosophique dans lequel on essaie de faire entrer notre esprit.
>
> Nous sommes certainement des Barbares puisqu'une certaine forme de civilisation nous écœure. » (*ibid.*)

La France montre un visage incivilisé dans son entreprise impérialiste. L'écœurement du poète est incommensurable, avec des faits coloniaux terribles en Afrique du Nord. L'esprit impérialiste y prédomine, il tend à se propager en concepts faux et asservissants pour l'homme moderne.

C'est pourquoi l'Histoire se trouve totalement altérée par le système capitaliste:

> « Nous n'acceptons pas les lois de l'Économie ou de l'Échange, nous n'acceptons pas l'esclavage du Travail, et dans un domaine encore plus large nous

[1] cf. *Clarté*, n° 77, p.301-302.
Notons aussi que d'autres publications de ce tract suivront dans *l'Humanité* du 21 septembre 1925, dans *La Révolution surréaliste*, n° 5 du 15 /10 / 1925.

> nous déclarons en insurrection contre l'Histoire. L'Histoire est régie par des lois que la lâcheté des individus conditionne et nous ne sommes certes pas des humanitaires, à quelque degré que ce soit. » (ibid.)

L'idée de l'humanitaire qui fait mouvoir les régiments dans leur conquête des terres africaines, se trouve annulée dans la pensée d'Aragon.

Pour lui, l'Ordre militaire qui se place au-dessus de toute autre considération humaine, mobilise les citoyens sans leur laisser la liberté d'agir ou de ne pas le faire :

> « [...] nous repoussons énergiquement et de toutes manières pour l'avenir l'idée d'un assujettissement de cet ordre, étant donné que pour nous la France n'existe pas » (ibid.)

En plus d'y insérer un ton satirique, cette réflexion politique et philosophique emmène Aragon à renier l'idée de la « France » tant sacrée chez les hommes de droite.

A.- Aragon et Drieu la Rochelle, vision anarchiste

Avec un article intitulé « La véritable erreur des Surréalistes » daté du premier août 1925[1], Drieu la Rochelle réagit à la « Lettre ouverte à M. Paul Claudel » dans la *Nouvelle Revue Française*. L'auteur reproche aux Surréalistes leur parti pris aux côtés des autochtones marocains, et de s'énoncer sur un problème politique, (la guerre du Rif), et de se déclarer ouvertement communistes. Il y souligne l'ambivalence des engagements politiques des Surréalistes.

Sous le titre « *Correspondance* », Drieu la Rochelle va également publier la réponse d'Aragon dans la même *Nouvelle Revue Française* en septembre. Il en résulte, à cet effet, la rupture définitive entre les deux amis.

Dans la lettre d'Aragon, on lit entre autres :

> « [...] comme tu as peur d'être dupe : ça pourrait ne pas être parisien le mot République que tu me reproches, parce que je ne t'ai jamais caché, tant pis pour le ridicule, que j'étais prêt à mourir pour ce mot-là. [...] Je ne veux pas te répondre que je n'ai pas crié : Vive Lénine! Je le braillerai demain, puisqu'on m'interdit ce cri, qui après tout salue le génie et le sacrifice d'une vie; tes coquetteries à Maurras me semblent plus intéressées. Vive Lénine, Drieu, quand je te vois ainsi te complaire à ce vague intellectuel, à cet esprit de compromission où pas une idée ne tient, pas un critérium moral »[2]

Anticonformiste convaincu apparaît Aragon, il s'enorgueillit du léninisme, et réprouve l'éloge que fait Drieu la Rochelle au néo-monarchiste Charles Maurras.

Aragon approfondit encore sa critique des penseurs de *L'Action Française* en les qualifiant de « crapules ».

---

[1] Pierre Drieu la Rochelle, *Sur les écrivains*, Paris, Gallimard, 1964, p.45-49.
On trouve le texte également dans *L'Esprit* : « *NRF* 1908-1940 », Paris, Gallimard, 1990, p.517-521.

[2] Aragon, « Correspondance », *Nouvelle Revue Française*, n°144, 01 septembre 1925.
Première réimpression de cette lettre importante d'Aragon dans *Chroniques* I, p.242-246.

> « Regarde, encore une fois mon ami, avec quelles gens tu te ligues, dans le sens de quelles gens tu abondes [= les gens de *l'Action Française*]. [...] Eh bien, va, mon garçon, puisque tu leur as fait risette, voilà leur appeau, et à demi-voix ils te laissent entendre ce qu'ils diront de toi si tu résistes. »[1]

Apparaît ainsi un jeune Drieu naïf dans ses positions politiques.

Ensuite, il annonce la fin douloureuse de leur amitié :

> « Il me faut aujourd'hui ce ton pour te parler ce langage. Mais es-tu bien celui qui était mon ami? Celui-ci était un homme triste, qui n'avait pas d'espoir, qui rongeait sa vie comme un frein, un homme irrésolu. [...] Si un instant j'essaye de m'élever à cette notion, Dieu, je me révolte qu'elle puisse en aucun cas servir d'argument à un homme. Tu n'es qu'un homme comme les autres, et pitoyable, et peu fait pour montrer leur chemin aux hommes, un homme perdu, et que je perds. Tu t'en vas, tu t'effaces. Il n'y a plus personne au lointain, et, tu l'as bien voulu, ombre, va-t-en, adieu. » (ibid.)

Cette rupture sera irréversible, voilà l'homme d'action qu'est Louis Aragon.

B.- Aragon et Crevel, une vision conquérante

Bien que René Crevel rencontre André Breton en 1921, il opte pour la compagnie des dadaïstes. Il est le Surréaliste qui va travailler le plus pour le rapprochement entre Communistes et Surréalistes. Le pape surréaliste lui reproche son tempérament mondain, et à un degré moindre son homosexualité…

Le 6 juillet 1923, Paul Eluard va gifler Crevel pour avoir osé jouer dans *L'Œil* de Tzara, une pièce dadaïste. Le 3 juillet 1925, Crevel contresigne l'appel d'Henri Barbusse contre la guerre du Maroc. Cette opposition va étonner son groupe. En conséquence, le 19 octobre 1925, le comité né de la réunion des revues *Clarté*, *La Révolution surréaliste*, et *Philosophies* décidera que Crevel « ne fait et ne fera pas partie du groupement ». En revanche, l'auteur de « Mon Corps et moi » compose un article, datant de janvier 1926, où il révèle sa pleine foi et son attachement au surréalisme.

En 1932, Breton, René Char, Éluard et Crevel adhérent dans l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR), d'obédience communiste. En ayant toujours une dent contre Aragon, Crevel signe en 1933 le tract « Paillasse ».

Plusieurs années après la fin de la guerre du Rif, le jeune écrivain René Crevel[2] interpelle à l'action anticapitaliste : « Le capitalisme ne se suicide pas, on le suicide, *et pas en soufflant dessus.* » (*Les Pieds dans le plat*, 1933) De fait, il *tend* dans ses écrits à mêler le marxisme à la psychanalyse.

Il appellera à la lutte contre l'impérialisme français :

> « Parce que la guerre sévit à l'état endémique aux colonies, dès que le colonisateur se livre en tel point, tel jour, un peu plus férocement qu'ailleurs, que d'habitude, à son activité massacreuse, il est parlé de pacification. Ainsi est-il

[1] J. Pierre (éd.), *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1939*, t. I, p.54-56, 398-401.
[2] Il est l'auteur de : *Le Clavecin de Diderot*, Paris, Éditions surréalistes, 1932 ;
**Les Pieds dans le plat*, Paris, 1933 (rééd. Pauvert, 1974).

> reconnu par l'impérialisme lui-même, que sa paix ne s'oppose point à sa guerre. Guerre et paix impérialistes se confondent. Front unique contre leur bloc. Front unique pour transformer la guerre impérialiste en guerre civile. » (*Les Pieds dans le plat*)

Que veut dire l'auteur par « transformer la guerre impérialiste en guerre civile » ? Est-ce la lutte des classes ou celle des pays ? Aucune précision propre à la guerre du Rif n'y est insérée, à l'exception de l'idée de la pacification.

Mi-juin 1935, ses malheurs se multiplient : sa tuberculose atteint ses reins. En outre, l'organisation du Congrès international pour la défense de la culture suscité par l'AEAR, s'avère un fiasco personnel. En tant que Surréaliste, on lui interdit de prendre la parole à la tribune à cause de Breton[1]. Dans la nuit du 17 au 18 juin, Crevel se suicide au gaz dans son appartement.

Pour Crevel, le colonisé est victime l'Occident dominateur. Son anticolonialisme prend un ton satirique, montrant combien les pays colonialistes écrasent l'Afrique. Là, il est parmi les surréalistes, l'un des grands détracteurs du nationalisme impérialiste.

3.- Raymond Queneau, une vision ambiguë

Queneau demeure le seul écrivain Surréaliste qui a pris part à la guerre du Rif, et cet épisode autobiographique est présent dans les deux romans : *Zazie dans le métro*[2], récit pour enfants et *Odile*[3], récit narrant ses aventures avec les surréalistes. En 1925, il accomplit le service militaire dans les Zouaves, et part en guerre en Algérie, puis au Maroc.

De cette expérience dans l'armée nord-africaine, nous avons :

> « — Ah ! ça, m'étonne pas… un provincial… Au lieu de venir encombrer les rues de Paris, vous feriez mieux d'aller garder vozouazévovos. » (p.116)

Certes, le jeune français était un fantassin, plus ou moins à l'écart des tirailleurs indigènes.

L'expérience rifaine le marque profondément : «— […] Vous êtes pas content avec ça ? Eh bien, allez vous faire voir par les Marocains. » (p.139) Ce passage résonne comme des souvenances douloureuses.

Nous avons dans *Odile* : « Sarrasins de Corinthe » sous forme de jeu de mots avec (Sarrasins – raisins de Corinthe) où se cache une souvenance de « mauvaise conscience » du séjour militaire dans le Rif. Nous avons un autre passage intéressant : « Les Chleuhs soumis vendaient des raisins secs ». Cette fois, ce ne sont pas des Orientaux, mais des Chleuhs (Imazighen) ! A un autre moment, ce sont des Arabes : « les Arabes qui proposent des montres » (*Zazie*, p.47) L'écrivain réussit enfin à concevoir des distinctions ;

---

[1] Breton gifle Ilya Ehrenbourg lors de la préparation du Congrès, et cette interdiction va signifier une punition à tous les surréalistes.

[2] Raymond Queneau, *Zazie dans le métro*, Paris, Gallimard, 1959.

[3] Raymond Queneau, *Odile*, Paris, Gallimard, 1937.

Pourtant, les critiques et les biographes de Queneau parlent peu de son engagement dans la guerre du Maroc qui contribue à la formation de l'auteur.

> « — [...] J'en arrive donc maintenant à mon service militaire sur lequel je n'insisterai pas. Célibataire depuis mon plus jeune âge, la vie m'a fait ce que je suis. » (p.165)

Est-ce là une autocritique digne d'un fataliste ? Les critiques sont unanimes : Queneau ne participe pas à de réels combats. L'on décèle son humour noir : « — Eh bien moi, [...] la guerre j'ai pas eu à m'en féliciter. » (p.38) Il s'agit d'une mésaventure, et le remords en dépend étroitement.

Dans l'incipit d'*Odile*, la guerre du Rif est qualifiée d'absurde, le motif de la boue y apparaît pour en apporter l'analogie parfaite. Cette fange est liée à l'enfoncement dans un conflit absurde, en l'occurrence celle du Rif : « la boue glue sous mes brodequins » (p.7), mais aussi à une naissance et une vision des origines : « naître ainsi à vingt et un ans, les pieds dans la boue, des mares autour de soi, et au-dessus, des nuages vaincus naviguent sur leur fin » (*ibid.*) Il s'agit bien de l'auteur, à cet âge précis (21 ans en 1925). L'idée de la renaissance y est explicite.

En outre, la boue est liée à l'image récurrente du sage contemplatif, mystère d'ataraxie dans l'agitation belliqueuse : « Devant moi, un Arabe immobile regarde la campagne et le ciel, poète, philosophe, noble » (*ibid.*). Michel Lécureur[1] donne une date à cette « vision » : fin novembre-début décembre 1925, à Batna, où il entame la découverte de l'Afrique du Nord. Arabe ou Berbère, pas de distinction pour l'écrivain français qui a une vision singulière des appartenances linguistiques[2]. Il est ainsi pour la fortification de quelques-unes aux dépens des langues qui doivent disparaître[3].

A son retour du régiment en mars 1927, il reste sans emploi. Durant cette époque, il apprend beaucoup. Il trouve un travail comme employé de banque en 1928, il rejoint le groupe surréaliste dissident (Prévert, Duhamel, Tanguy) qui se réunit à la rue du Château, s'opposant aux autres Surréalistes qui continuent à défendre la cause du Rif.

Grâce à ce chapitre de la littérature universelle, l'on apprend que se méfier de l'histoire et l'interroger sont les majeures applications qu'il faut apporter à ce passé « lu et déchiffré » afin de comprendre le présent. Certes, les Surréalistes

---

[1] M. Lécureur, *Raymond Queneau*, Paris, Les Belles Lettres, Archimbaud, 2002, p.84-85.

[2] Raymond Queneau, *Bâtons, chiffres et Lettres*, Paris, Gallimard, 1965.

« Il faut utiliser les trois ou quatre grandes langues de culture –la connaissance de ces trois ou quatre langues tant bien en deçà des possibilités humaines. De plus, les échanges intellectuels, la marche générale d'un type de culture entraînent des transformations grammaticales parallèles, tout en permettant la vitalité des langues des petits groupements. » (p.165)

[3] ibid, « Le sort d'une langue ne dépend pas seulement de ses qualités propres (qu'on ne découvre, en général, qu' « après coup »), il est aussi fonction du nombre des individus qui l'utilisent avec efficacité. Il y a un drame des idiomes à portée restreinte. Ce drame devient une sorte de tragédie lorsque, pour des motifs raciaux et politiques, on oblige toute une population à réapprendre une langue oubliée (et d'un maniement particulièrement difficile) comme cela s'est fait en Irlande. » (p.165)

n'étaient partants que pour une révolution esthétique et idéologique, mais avec la guerre du Rif ils offrent un nouvel engagement. Abdelkrim signifie alors l'expression d'une minorité nationale qui se voue à la liberté, à la lutte contre l'impérialisme et au triomphe de la république prolétaire. Il est étrange de voir les Surréalistes comme des objecteurs de conscience. Cette guerre véhicule ce qu'on pourrait appeler l'annulation du « disbelief », c'est-à-dire la foi « par négation ». Pourquoi leur positionnement politique ne dépasse-t-il pas l'action vers la création ? Probablement, ils n'ont pas vécu l'expérience : écrire et vivre (art et vie) sont deux moments inséparables. En conséquence, cette distance poétique signifie non partage de l'expérience humaine. Si leurs convictions étaient sincères, pourquoi leur poésie ne les incarne-t-elle pas ? L'explicite serait l'action immédiate, l'implicite est à décortiquer de leurs textes qui parlent vaguement de l'injustice impérialiste.

Souvent appelés « révolutionnaires de salon », les Surréalistes parlent mais sans vraiment agir. Y a-t-il un seul Surréaliste qui est parti participer à la guerre du Rif aux côtés des « autochtones » ? Avec la guerre civile espagnole (1936), c'est différent. Peut-être le conflit nord-africain anticipe-t-il leur vision de la cause espagnole et de la Seconde Guerre… Que disent les Surréalistes de l'après-guerre du Maroc ? Chez l'intelligentsia occidentale se manifeste une « hypocrisie » qui défend dans les paroles la cause du Rif, mais dans les faits elle tient une autre position.

En définitive, d'autres questions s'imposent :

– L'intérêt de Breton ressenti vis-à-vis de la révolution rifaine ne se réduit-il qu'à cet intérêt des Surréalistes pour les arts primitifs et l'ethnographie ?

– N'y a-t-il pas un phénomène surréaliste inhérent à la guerre rifaine ? Dans cette Révolution, à l'instar de l'écriture surréaliste où le simple et le complexe, le communicable et l'incommunicable, le conscient et l'inconscient cessent d'être contradictoires, nous trouvons alors la coexistence du possible avec l'impossible dans la grande révolution du génie Abdelkrim.

Enfin, ce qu'il faut garder de cette guerre du Rif, au milieu des années 20 si obscures et si fatidiques par la suite, c'est que d'une part la colonisation perd ses raisons d'être au XX^{e} siècle, et l'exemple algérien suivra, et de l'autre Abdelkrim démontre automatiquement le rêve des peuples à la décolonisation.

CONCLUSION

LE RECIT DU REGARD ET LES MAUX DE L'AFRIQUE DU NORD[1]

« Combien il est dangereux de confier un grand commandement à un chef indigène. » [2]

Si le couscous est présenté dans une dizaine de plats différents, avec une diversité au niveau de la dénomination, cela démontre peu prou l'importance de mets dans le quotidien des Nord-Africains. Le voyageur étranger serait-il capable de le présenter dans sa diversité ? Généralement, écrire le monde, le représenter et le mettre dans un discours sont des actions intelligentes pour appréhender relativement la réalité dans ses convergences, divergences, paradoxes et points obscurs. La manière imparfaite de ces actions, tout comme leur conception relativiste, compte beaucoup dans la littérature de voyage.

Dans cette littérature, les sources livresques précèdent le voyage en soi. Avant de se déplacer, le voyageur lit la littérature relative aux lieux à visiter. Il consulte les mappemondes. Il cherche des lueurs, peut-être des lumières, dans des utopies qui vont le guider dans l'inconnu. Ainsi s'impose *l'Enquête* comme première référence à ceux qui veulent s'aventurer en Afrique du Nord. Ce ressourcement helléniste dit beaucoup des schémas récurrents sur le continent. Chez les auteurs français, en particulier, nous trouvons les mêmes personnages, thèmes et préjugés remis sur la scène de l'Afrique du Nord. L'intertextualité se fait évidente par le retour des mythes, des images, des termes, des histoires, surtout par la texture de la même pensée.

Force est de rappeler que la voix auctoriale est indélébile, constituant l'esprit du récit. Elle submerge les énoncés, reproduit la syntaxe des faits. Les commentaires débordent des préfaces pour étoiler toute l'expérience du voyageur. L'aventurier raconte à partir d'une vision, les péripéties d'une histoire sans se détacher de la vision collective. Si l'ego de l'auteur, occidental ou oriental, est chanté, l'altérité est par contre, méprisée. L'ethnocentrisme détermine l'écrit qui verse dans une vision condescendante par rapport à l'espace indigène. Ainsi, le stéréotype, comme formule préconstruite et enracinée dans l'imaginaire collectif, jouit de toute l'ampleur dans les narrations exotiques. Pour éviter une représentation impossible, le pèlerin use de clichés (images figées) ; et cette prégnance des stéréotypes ne peut que traduire un échec partiel à conquérir les lieux.

Les traditions orientale et occidentale situent l'Afrique dans des espaces différents, allant de la découverte à la recréation. Il y a sur le plan historique,

[1] Publié dans *Tawiza* n° 163, novembre 2010.
[2] Jules Gérard, *op.cit.*, p.57.

cette analyse qui fait que l'Orient illumine l'Occident au Moyen Age, et l'Occident éclaire à son tour l'Orient. L'échange est permis entre les deux pôles, mais qu'est-il de l'emplacement de l'Afrique du Nord ? Celle-ci se place dans le monde des ténèbres entre l'Orient et l'Occident, il n'y a pas de place spécifique pour le continent-objet. Pour exister, l'Afrique doit s'approcher et / ou s'éloigner d'un pôle ou de l'autre. Des préjugés d'une rive, tout comme de l'autre, vont naître dans les lettres quand il sera question de cet être-entre-deux indéfini sous le regard du Civilisé.

Quoique différents les uns des autres, les récits orientaux et occidentaux se recoupent ou se complètent lors de l'esquisse de l'Afrique. Ils sont un corpus varié tant du point de vue littéraire qu'historique. Ils explicitent la logique qui gère l'espace maghrébin dans ses mutations.

En composant cette étude, nous sommes conscient d'un fait fondamental : nombreux sont les lecteurs qui n'iront pas au bout de l'expérience de la spéculation sur le récit de voyage, car ils verront dans ces (ou ses) histoires des futilités révolues, juste des anecdotes et des impressions qui taisent des vérités relatives à cet être entaché. Ces récits expliquent justement deux faits : autant l'aliénation a fait germer des maux séculaires chez le Nord-Africain, autant l'acculturation a fait son chemin dans la formation de la culture.

Les études nord-africaines ont commencé avec Hérodote, fleuri avec Ibn Khaldun et mûri avec les colonisateurs occidentaux (nommés Orientalistes !) La science, disent-ils d'une seule voix, motive leurs récits bien qu'ils en confondent les acceptions[3]. Certes, la ferveur d'occupation colonialiste est davantage pour quelque chose dans les propos de la science. Clercs, ethnographes, géographes, photographes, militaires, aventuriers illuminés, historiens, linguistes et anthropologues se font des mémorialistes sur des terres inconnues. Ils ont leur mot à dire sur cet objet bizarre quoiqu'ils méconnaissent les tours de la langue indigène et les soubassements culturels. Le récit de voyage se veut alors un laboratoire pluridisciplinaire. Les auteurs pensent que les approches expliqueraient le corpus bizarre. En érudits, ils vont alors compartimenter l'espace visité, jauger et juger la *différence* d'une telle culture par rapport aux leurs, avant d'oser la réduire ou définir.

Comment expliquer une telle méprise outrecuidante ? Par le regard… La vision est en soi partiale, hautement politique car elle tend à interpréter le monde étranger selon des jalons spécifiques. Les écrivains voient ce monde nouveau mouvoir différemment, se conduire autrement, s'organiser à sa manière, s'orner selon une conception propre… Ainsi les glossaires bilingues, les cartes, les gravures et les photos, confectionnés sont-ils également des réservoirs pour des maux de la vision. Les auteurs persistent à qualifier des

[3] Bronislaw Malinowski, *Une théorie scientifique de la culture*, Paris, F. Maspero, 1968.
« […] la science consiste d'abord à observer ce qui s'est passé pour prédire ce qui se passera. En ce sens, il ne fait aucun doute que l'esprit et la pratique scientifiques ont imprégné toute conduite de raison chez l'homme, d'entrée de jeu, et au moment même où il s'aventurait à créer, à construire et à perfectionner la culture. » (p.13)

cultures, des ethnies… selon des critères réducteurs. Leur inventaire prétend quand même être objectif, leur description se veut irréprochable, leurs hypothèses des faits réels disent déconstruire la vérité. Si l'auteur décrit, c'est pour montrer l'étrange en vue de le saisir, autrement de l'apprivoiser, de le rendre familier, bref de le dominer. La périphrase, l'analogie et l'expansion en sont pour quelque chose en tant que procédés des récits. Et les études actuelles, comme continuité, se basent sur cette production académique pour déchiffrer la réalité nord-africaine, et c'est là la première contrainte au moment de vouloir parler de la tradition amazighe.

Mal définie de longue date, depuis les premiers écrits d'historiographie, l'Afrique du nord demeure un espace complexe à explorer. Ses éléments spécifiques deviennent non seulement flous, mais surtout déconcertants pour les voyageurs. S'enchaînent les remous de l'histoire, brassant les misères et les guerres du continent. De ce continent refait à travers la littérature de voyage, peu est déchiffré, et ce qui est offert dans les archives, les récits et les manuels sont à relire, voire à récrire. Aux chercheurs, depuis le vieil Hérodote jusqu'aux derniers guides verts et nationalistes, il revient l'honneur de s'accrocher plus à des questions futiles de la culture pour fuir des traits insolubles – de par leur étude la culture pourrait être déstructurée, et par conséquent éteindre toute confusion au niveau des investigations.

Faut-il encore situer le problème, au niveau du choix des sources d'information. L'identité nord-africaine demeure une invariante. Pourquoi l'origine des Imazighen continue-t-elle à tracasser les esprits ? Au nom de quels idéaux l'on persiste à inverser la logique dans le traitement de l'Afrique ? Est-ce au nom de ces concepts vidés ou à inverser (histoire, nation, identité, culture…) pour avoir le point de vue objectif – approprié à l'historique ? L'Afrique peut-elle vraiment se procurer une place dans la culture des autres[4] ?

Pour tout chercheur, l'ambition majeure est d'articuler une série de points autour d'un échange de regards. Tout se fait dans l'écrit, et les récits de voyage en proposent une seule focalisation bien déterminée. De sa part, l'Afrique ne peut pas visualiser l'Occident, ni l'Orient. *Elle n'en a pas le droit*. Le voyageur représente donc le nouveau monde, tente de se l'appréhender par la pensée, mais surtout de le structurer selon sa perception. Nonobstant, le nouveau est difficile à présenter avec de menus détails, alors l'auteur se répète, se corrige, hésite à cerner intellectuellement les découvertes. Le récit se fait par un vocabulaire imprécis, des images consommées et des structures itératives. Sa langue ne peut nommer / désigner la nouvelle réalité, seul l'imagination peut le protéger dans une telle entreprise complexe, avec un discours qui puisse remuer

[4] La disparition des cultures païennes (locales) provoque la fragilité de la culture nord-africaine. D'autres cultures (cette fois universelles, munies d'une religion) se présentent à ses frontières, la refont d'une manière ou d'une autre. D'ailleurs, le terme « religio » vient de 'relegare' (rassembler) ou de 'religare' (relier), mais toute religion est globalisation, effacement de l'existant « négatif ». Elle s'annonce alors lutte de neutralisation : « C'est par la religion que nous avons vaincu l'univers. » (Cicéron, *De har. Resp.*, 9)

l'inconnu au connu (par l'analogie). Celle-ci illumine relativement le lecteur dans son voyage en compagnie de l'auteur, sans jamais se déplacer réellement.

En effet, le passé attire l'attention de tout chercheur sur cette culture millénaire : il lui inspire une vision complexe du présent. L'écoulement des années et des siècles dérange le regard hâtif. Sur la temporalité fuyante, Homère dira : « Les hommes passent comme les feuilles des arbres ». Qu'est-il alors du tronc, des racines et des profondeurs pou une vision folklorique ? Cette manière d'être a bien inspiré cet être dans son espace pour faire du feu, fabriquer des ustensiles, construire des gîtes, occuper des grottes, gérer les produits de la terre, inventer des formes, instituer des idées… fondant ainsi une organisation culturelle. Les Nord-Africains font de leur culture ce que les conquêtes entendent faire, soit la détruire soit la marginaliser, tout en la maniant à la guise des grands vents politiques. Tels des arbres continûment dépaysés, ils vivent la fin au gré non seulement des invasions, mais surtout des récits encadrés.

Le voyageur occidental regarde l'Afrique du Nord comme un Occidental, et s'il change de perspective il voit l'objet comme un Orient. Les mêmes jeux spéculaires sont opérés par le pèlerin oriental. Dans les deux situations, l'Afrique disparaît, s'efface, bref n'existe pas. Les récits présentent alors des visions déformées à cause du sujet obnubilé et / ou de l'objet inexistant. Quant au lecteur occidental et / ou oriental, il est réconforté dans son ethnocentrisme : l'Autre est en retard, et pour annuler cela il a besoin de lumières… Où est alors le dépaysement ? Il n'y a lieu qu'à l'autosatisfaction.

Cet amour 'rationnel' et 'polysémique' pour le Nord-Africain est-il possible ? L'attraction est si forte d'un pôle à l'autre que la localisation fait perdre tout de l'identité, et par conséquent de leur vision de la culture ! Ainsi, le grand malheur des Nord-Africains est-il de n'appartenir dans le fait culturel, ni à l'Orient ni à l'Occident. Sans fixation, ils nourrissent l'illusion de défendre l'au-delà plus que l'ici. La perception devient ainsi la seule existence culturelle ; elle se fait précisément culture vague, localisation délocalisante (utopique). C'est le point de vue qui est à l'origine de la connaissance d'un objet et de sa confusion, et les récits de voyage en sont une bonne illustration.

Par ailleurs, le regard est non seulement un début pour l'évaluation et le jugement, mais une action dans le monde, peut-être l'univers en soi. Il constitue l'histoire des humains, les investissant de principes et de valeurs. Il tisse une pensée fixée dans le temps et l'espace. Qui regarde quoi ? L'objet est le regardé, le regardeur est sujet, acteur dans l'histoire. Qui regarde qui ? Autrement il y a partage d'une aire de vision afin d'opérer des jugements mutuels, autrement des préjugés de fiction, en vue d'avoir un réseau de maux culturels. Ce regard, incarné par des chefs-d'œuvre, se fait-il de loin ou de près ? L'auteur de la vision, sans qu'il soit visionnaire, a-t-il vécu et décrit prestement cet univers où il voyage en pèlerin sourd-muet ? Ou bien l'a-t-il fait par télépathie ou par récriture d'autres textes ? Il y a relation au sens double du terme… Les relations de voyage (écrit) légitiment la colonisation en particulier, et la domination en

général, dans tous les sens, et offrent faussement la civilisation universelle aux autochtones.

Si les anecdotes exotiques font cette dévaluation culturelle, la tradition écrite tente de la fixer en préjugés expliqués dans les détails. Mais, comment faut-il accepter ces histoires ? Les manuels officiels en gardent des extraits[5]. Cette situation est propre à tout colonialisme conduit par des religieux, des aventuriers et des militaires, en tant que regard actif, qui tente de redéfinir la carte des ethnies et de les répertorier en les classant avant et durant l'invasion. En découvrant l'absence d'institution reconnue par l'Autre, la culture autochtone mérite d'être ipso facto placée dans la catégorie basse aux yeux du Conquérant armé soit d'Ecritures ou de feux.

A travers la littérature de voyage, la raison de cette construction négative de la culture indigène est un acte pour légitimer la colonisation du corps et de l'âme des Nord-Africains. Au nom de la civilisation, cette culture basse devrait *se métamorphoser* selon un plan dit d'aliénation – proposant une élévation. Analyser le regard des religieux, des voyageurs, des philosophes, des artistes et des militaires sur l'Amazigh est une tâche complexe et délicate, surtout que cette vision porte des maux à enraciner. Les écrivains les dénombrent sans aucun égard aux fondements d'une telle culture. En tant que regard aliénant, le colon entend fonder l'objectivité dans ses récits fantaisistes, et prouver l'inadéquation d'une telle culture pour sauver l'homme de sa misère et de son ignorance. Au nom des valeurs d'une humanité solidaire, il recherche à fendre les cultures existantes pour y instaurer de nouvelles greffes. Mère de toutes les influences, la Méditerranée connaît l'invasion allant du Nord vers le Sud, ce versement fait de l'amazighité (occupant le versant sud) un objet de tous les maux civilisationnels, surtout qu'elle manque de droit à la parole institutionnelle pour s'exposer...

Rappelons que les récits de voyage s'articulent autour des représentations européocentristes qui trouvent leur origine dans l'Antiquité gréco-latine. Tamazgha est, par voie de conséquence, créée par le regard de l'autre conquérant. Cette entité est successivement phénicienne, carthaginoise, romaine, vandale, byzantine, enfin arabe. Elle est projetée dans ce qu'elle n'est pas. Comment l'Afrique peut-elle facilement perdre son identité ? En historiens,

---

[5] Dans la vision orientale, nous citons : Abu Abbas Naciri, *Al-istiqssaa*, t. *1*, Casablanca, Dar Lkitab, 1997. Selon Alkalbi, l'amazighité est une maladie incurable : « « Oh David, fais sortir les Berbères de Cham, ils sont la peste de la terre. » » (p.116) Y a-t-il une culture possiblement « maladive » ? Cette dépréciation est générale, autrement dit itérative dans l'histoire de l'humanité :

Quant à l'exemple occidental, nous avons : C. Schmidt, *Essai historique sur la société civile dans le monde romain*, C.F. Schmidt Editeur (Strasbourg) & L. Hachette et compagnie (Leipzig) 1853. « Les autres peuples sont des barbares ; ils sont moins que des ennemis, ils sont au-dessous de la race humaine, le Grec, le Romain sont seuls des hommes. Le barbare, c'est-à-dire l'étranger, est par sa nature sur le même rang que l'esclave ; il n'a rien qui le rende capable de commander, il est fait pour servir ; rien n'est plus juste que de dominer sur les étrangers ou de les vendre comme esclaves ; ils ont tort de s'y refuser, car la nature ne les a pas destinés à autre chose. C'est là l'opinion de Socrate et d'Aristote. » (p.13)

les voyageurs avancent régulièrement des dates historiques pour cerner l'espace identitaire dans le souci d'une objectivité déformante. Spirituellement, le Nord-Africain est païen (suivant l'exemple des Occupants), chrétien (selon Rome), musulman (selon La Mecque). Il change également de nom : pour les Grecs elle est Libye, pour les Romains Africa, Numidie ou Maurétanie, pour les Arabes « Maghreb arabe ». Il est tout sauf l'Afrique du Nord.

Durant différents siècles, même si les récits de voyage ont lieu en Afrique du nord, ils sont dits se dérouler en Orient, et les habitants décrits comme des Arabes, et les plaines sont dites déserts et oasis… Il y a un déplacement de perspective qui altère les contenus, voire l'essence. Une fois les origines sont mises en doute, l'octroi de la parole aux autres pour parler de l'amazighité, le non usage de l'expression par ses moyens font que cette identité culturelle s'avère irréalisable dans la pensée. Faut-il, à partir d'un système d'expériences erronées, déceler une règle de base sur la narration historique d'une culture pour en dénombrer les bases ? Le temps est perçu par les voyageurs de manière aberrante, faisant de l'enchaînement un canon à respecter ; les indigènes du récit habitent les siècles obscurs, loin du temps de l'illuminé voyageur, imbu de sa culture et de sa civilisation avancée.

A travers l'analyse du paradigme des récits nord-africains, il appert que cette littérature constitue une partie de la préparation de la pénétration militaire, de la colonisation et rarement de la décolonisation. Tout en recherchant à corriger les mappes géographiques, les voyageurs ne révisent pas la carte globale d'Hérodote. En outre, la palette dont dispose le voyageur est réduite aux tons et couleurs de sa terre natale, que dire alors d'une représentation universaliste ? En d'autres termes, le Civilisé n'arrive pas par hasard dans ces pays sauvages. Il s'y déplace avec difficulté, tout en recréant l'univers selon les mesures d'un regard omniscient.

Les récits de voyage ne sont pas des œuvres sans profit, ni intérêt. La convoitise est constante chez l'auteur : il va du spirituel au matériel. Elle meut l'histoire moderne, voire l'Histoire. Le lecteur décèle dans cette tradition littéraire, un discours pluriel et hétérogène, allant de l'analyse à la critique, en passant par la construction d'images stéréotypées, insistant étrangement sur la dichotomie Orient / Occident. Les voyageurs français portent, en particulier, leur Hérodote avec eux lors du périple africain, reproduisant la vieille expédition.

Enfin, quoique l'on parle souvent de discours neutre dans le récit de voyage, les traits de l'objectivité s'avèrent nuls. Comment un voyageur peut-il garder sa neutralité s'il narre des expériences vécues, en produisant des discordances à propos de la culture visitée ? L'écriture s'avère un second voyage, ayant comme dessein l'amusement second – après l'auctorial. Divertir le lecteur se fait dans les récits français par l'ironie. Le récepteur réussit à déchiffrer directement ou indirectement les codes du voyage. Le discours caché (partagé entre narrateur et narrataire) se fait présent dans un récit de voyage, mettant à nu l'idée de l'hégémonie. Autrement dit, ce discours est en soi un itinéraire démagogique :

plus la narration évolue, plus l'auteur précise ses positions afin de défendre la conquête légitime. Il convient alors de lire les récits de voyage sur l'Afrique tout en se laissant envoûter par la vision condescendante d'un pèlerin omniscient, par les histoires premières où la fabulation l'emporte sur la perception immédiate, par le discours humaniste qui dispense le bien à des indigènes indolents.

Ainsi, l'esprit universaliste propose-t-il que l'homme est partout le même. Il se hisse quand même sur des réseaux stéréotypiques autour du Barbare. Il est toujours temps de continuer à interroger les connexions entre Occident / Orient et Afrique du Nord, souvent prétextées ou fantasmées, mais point objectives comme le prétend la critique. Le récit de voyage des étrangers est loin de dévoiler et de comprendre le monde nord-africain, et de décortiquer la vision des Indigènes. Dans le cas de l'amazighité, le récit de voyage se situe dans le déjà-dit et dans le schéma de stéréotypes prédéfini. Aux auteurs nouveaux il revient la tâche de récrire le déjà-dit : ils se reconnaissent, hélas, dans une filiation – peut-être occidentale, peut-être orientale, mais jamais authentique !

BIBLIOGRAPHIE

* ADDISON, Lancelot. *West-Barbary, or narration of the revolution of Fez and Morocco.* Oxford : 1671.
* AFFERGAN, Francis. *Exotisme et altérité, essai sur les fondements d'un critique de l'anthropologie.* Paris : PUF, 1997.
* ALDRICH, Robert, *Colonialism and Homosexuality*. Londres : Routledge, 2002.
* ARAGON, Louis. « Les contes de quarante années ». *La Revue de Poche*, 2 mars 1965, p.136-47.
--, « Correspondance ». *Nouvelle Revue Française*, 01 septembre 1925, n°144.
* ASPREY, Robert B. *War in the Shadows – The Guerilla in History*. Bloomington : éditeur iUniverse, 2002.
* BANHAKEIA, Hassan. *Histoire de la pensée nord-africaine*, Paris : L'Harmattan, 2016.
--, *L'amazighité en questions*, Nador : Tawiza, coll. « Pour tamazight » n°2, 2011.
* BARTHES, Roland. *Le Degré zéro de l'écriture* suivi de *Nouveaux Essais Critiques*. Paris: Seuil, 1972.
* BEAUCLERK, G. *Journey to Marocco in 1826*. Londres : 1828.
* BEN-AMOS, Avner. *Funeral, Politics, and Memory in Modern France 1789-1996*. Oxford : Oxford University Press, 2000.
* BEY, Ali. *Voyage d'Ali Bey el Abbassi en Afrique et en Asie pendant les années 1803-1807*. t. 1, Paris :Imprimerie de P. Didot l'Ainé, Imprimeur du Roi, 1814.
* BOEHMER, Elleke. *Colonial and Postcolonial Literature*. Oxford : Oxford University Press, 2005.
* BONJEAN, François. *Au Maroc en roulotte*. Paris : Hachette, coll. « Choses vues. Aventures vécues », 1950.
* BOUCHENAKI, Mounir. « Jugurtha, un roi berbère et sa guerre contre Rome », in *Les Africains*, t. 4, sous la direction de Charles-André Julien et al., Paris : Editions J.A., 1977.
* BRETON, André. *Manifestes du surréalisme*, Paris: Gallimard, 1929.
--, *Qu'est-ce que le surréalisme*, Bruxelles : éditeur René Henriquez, 1934.
* BRUNEL, Pierre. *Le monachisme errant dans l'Islam : Sidi Heddi et les Heddawa*, Paris : Maisonneuve & Larose, 2001.
* BUENZOD, Janine. « Sur le fil du rasoir: les intellectuels français et le défi allemand (le problème du pacifisme et la mobilisation contre le nazisme) », p.89-97, in *La paix et la guerre dans les lettres françaises de la guerre du Rif à la guerre d'Espagne (1925-1929)*, Reims : Presses universitaires de Reims, 1983.
* CALVET, Louis-Jean. *La guerre des langues*. Paris : Hachette Littératures, coll. Pluriel, 1999.
* CAMPOU, Ludovic de. *Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain*. Paris : Plon, 1886.
* CANTU, César. *Histoire universelle*. Paris : Firmin Didot Frères, 1854.
* CHARMES, Gabriel. *Une ambassade au Maroc.* Paris : Hachette, 2012 (1887).
* CHARPENTIER, Jean-Pierre. « Etude sur Salluste » in *Œuvres Complètes de Salluste*, Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, 1865.
* CHENIER, Louis de. *Recherches historiques sur les Maures et histoire de l'Empire du Maroc*. t. III, Paris : Imprimerie Polytype, 1787.
* CICHOKA, Marta. *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : réinventions, relectures, écritures*. Paris : L'Harmattan, 2007.
* COLETTE, Sidonie-Gabrielle. *Notes marocaines*. Genève : éditions Rencontre de Lausanne, Presse d'Albert Kundig, 1958.
* COLLECTIF, *Le mal de voir*. Paris : Cahiers Jussieu /2, Université de Paris VII, Union Générale d'Editions (UGE), coll. 10/18, 1976.

* COLOMB, Christophe. *La Découverte de l'Amérique, (1492-1506)*. Paris : La Découverte, 2015.
* CRASTRE, Victor. *Le Drame du surréalisme*. Paris : Editions du Temps, coll. « Les Documents du Temps », 1963.
* DAMIDAUX, Charles-Joseph. *Combats au Maroc 1925-1926*. Paris : éditeur Berger-Levrault, 1928.
* DAOUD, Zakya. *Abdelkrim, une épopée d'or et de sang*. Paris : Séguier, coll. Les Colonnes d'Hercule, 1999.
* DE SEGUR, le Comte. *Œuvres complètes*. t. 2 : « Histoire romaine ». Paris : Libraire-éditeur Alexis Eymery, 1828.
* DE SICILE, Diodore. *Histoire*, XXXIV, *Excerpt. De Virt. Et Virt.,* www.remacle.org/bloodwolf/historiens/diodore/livre35.htm (consulté le 30 mai 2011).
* DOIRON, Normand. *L'Art de voyager, le déplacement à l'époque classique*. Paris : Klincksieck, 1995.
* DOURY, Paul. *Lyautey un saharien atypique*. Paris : L'Harmattan, 2002.
* DRIEU LA ROCHELLE, Pierre. *Sur les écrivains*. Paris: Gallimard, 1964.
* DUMAS, Alexandre. *Impressions de voyage, Le Véloce*. Paris : Michel Lévy frères éditeurs, Librairie Nouvelle, 1871
* DUMAS, Pierre. *Abdelkrim*, Toulouse : Edition du Bon Plaisir, 1927.
* DUPRAT, Pascal. *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale*, Paris : Jules Labitte Editeur, 1845.
* DUROZOIR, Charles. *Œuvres Complètes de Salluste*, Paris : Garnier Frères, 1865.
* DUVEYRIER, H. & A. LE CHATELIER. *Les chemins des ambassades de Tanger à Fas et Meknas en 1885*, Paris : Société de Géographie, 1886.
* ERCKMANN, Jules. *Le Maroc moderne*. Paris : éditeur Ainé Challamel, librairie coloniale, 1885.
* ELIADE, Mircea. *Le mythe de l'éternel retour*. Paris: Gallimard, 1969.
* FAURE, Gabriel. *Ames et décors romanesques*. Paris : Fasquelle, 1925.
* FERNANDEZ, Ramon. *Messages*. Paris : Grasset, 1981.
* FOUCAULD, Charles de. *Reconnaissance au Maroc 1883-1884*. Paris : Editions d'aujourd'hui, coll. « Les introuvables », 1934.
* FOUCAULT, Michel. "Choix sexuel, acte sexuel", in *Dits et écrits II, 1976-1988*. Gallimard, Quarto, Paris : 2001.
* FREJUS, Roland. *Relation d'un voyage fait en 1666 aux royaumes de Maroc et de Fès*. Paris : 1670.
* GARRIC, Robert. *Le message de Lyautey*. Paris : éditions Spes, Paris : 1935.
* GÉRARD, Jules. *L'Afrique du Nord*. Paris : éditeur E. Dentu, Librairie de la Société des Gens de Lettres, 1860
* GODARD, Léon. *Le Maroc, notes d'un voyageur, (1858-1859)*. Alger : 1889.
* GOLDENSTEIN, Jean-Pierre. *Lire le roman*. Bruxelles : De Boeck supérieur, 2005.
* GONCOURT, *Journal*. (t. 4) Paris : Flammarion, 1959.
* GOTTMANN, Jean. « Bugeaud, Gallieni, Lyautey : développement de la guerre coloniale française » in Edward Mead Earle, (ed) *Les maîtres de la stratégie*. trad. Annick Pélissier, Paris : Flammarion, 1980 (1943).
* GSELL, Stéphane. *Histoire ancienne de l'Afrique du nord*. Paris : Hachette, 2018.
* GUYOT, Alain. « *Du voyage à ses récits* », p.206-207, in Philippe Antoine & Marie-Christine Gomez-Géraud, *Roman et récit de voyage*. Paris : Presses universitaires de Paris-Sorbonne, coll. « Imago Mundi », 2001.
* HAGEGE, Claude. *Le souffle de la langue*. Paris : Odile Jacob, 1992 (2008).
* HANNE, Michael (edit). *Literature and Travel*. New York : Rodopi, 1993
* HARMAND, Jules (ambassadeur honoraire). *Domination et colonisation*. Paris : Flammarion, 1910.

* HARTOG, François. *Le Miroir d'Hérodote, essai sur l'interprétation de l'autre.* Paris : Gallimard, 1980.
* HERODOTE. *L'Enquête* (2 tomes). Paris : Gallimard, coll. Folio Classiques, n°1651, traduit et annotée par Andrée Barguet, 1985.
* JAMBES, Jean-Pierre. *Territoires apprenants, esquisses pour le développement local au XXIe siècle.* Paris : L'Harmattan, 2001.
* KADRA, Haouaria. *Jugurtha. Un Berbère contre Rome.* Paris : éd. Arléa, 2005.
* LACHARIÈRE, M. A. C. de. *Du système de colonisation suivi par la France.* Paris : Imprimerie Auguste Auffray, 1832.
* LAPÈNE, Edouard. *Tableau historique de l'Algérie, depuis l'occupation romaine jusqu'à la conquête par les Français en 1830.* Metz : Imprimerie S. Lamort, 1843.
* LAROUI, Abdallah. *Esquisses historiques.* Casablanca : Centre Culurel Arabe, 2001.
* LEBEL, Roland. *Les voyageurs français du Maroc.* Paris : Librairie coloniale et orientaliste Larose, 1936.
* LECUREUR, Michel. *Raymond Queneau.* Paris : Les Belles Lettres, Archimbaud, 2002.
* LE CHATELIER, Alfred. *Notes sur les villes et tribus du Maroc en 1890.* Angers : Imprimerie Burdin, 1902.
* LE GALL, Joël. « La mort de Jugurtha », *Revue de Philologie de littérature et d'histoire ancienne*, (t. XVIII). Paris : 1944.
* LEIRIS, Michel. *L'âge d'homme.* Paris: Gallimard, 1939.
* LEJEUNE, Philippe. *Le Pacte Autobiographique.* Paris: Seuil, 1975.
* LEMPRIERE, G. *Voyage dans l'Empire de Maroc et le Royaume de Fez, fait pendant les années 1790 et 1791.* traduit de l'anglais par M. de Sainte-Suzanne, Paris : Tavernier et Cordier & Legras, 1801.
* LÉVI-STRAUSS, Claude & Didier ERIBON. *De près et de loin.* Paris : éditions Odile Jacob, 1988.
* LINARÈS, Fernand. *Voyage au Tafilalet Avec S. M. le sultan Moulay Hassan en 1893*, in « *Bulletin de l'Institut d'Hygiène du Maroc* », n° III et IV, 1932.
* LOTI, Pierre. *Au Maroc.* Paris : Christian Pirot, 1990 (1900).
--, *Mon Frère Yves.* Paris : Calmann-Lévy, 1893.
* LYAUTEY, *Vers le Maroc, Lettre du Sud-Oranais 1903-1906.* Paris : Armand Colin, 1937.
* MALINOWSKI, Bronislaw. *Une théorie scientifique de la culture.* Paris : F. Maspero, 1968.
* MANSUY, Michel. *Positions et Oppositions sur le roman contemporain.* Paris : Klincksieck, 1971.
* MARCET, Adolphe. *Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du Sultan.* Paris : Plon, 1886.
* MATHAM, Adrien. *Voyage d'Adrien Matham au Maroc (1640-1641)* . Paris : Hachette, 2017.
* MAUROIS, André. *Lyautey.* Paris : Plon, 1935.
* MERRICK Jeffrey & Michael SIBALIS. *Homosexuality in French History and Culture.* Philadelphie/ Haworth Press, 2002.
* MEYER, Michel. *Petite métaphysique de la différence.* Paris : PUF, 2008
* MILLET, René. *La Conquête du Maroc.* Paris : Librairie Académique Perrin et Cie, 1913.
* MOMMSEN, Théodore. *Histoire romaine.* (t. 4) traduit de l'allemand par E. de Guerle. Bruxelles : éditeur A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, 1865.
* MONTALBETTI, Christine. *Le Voyage, le monde et la bibliothèque.* Paris : PUF, coll. « Ecriture », 1997.
* MONTESQUIEU. *Œuvres Complètes*, (t. 7, *Grandeur des Romains)* . Paris : Dalibon, 1822.
* MOUETTE, Germain. *Relation de la captivité de sieur Mouette.* Paris : édition Jean Cochart, 1683
* MOULIERAS. *Une tribu zénète anti-musulmane au Maroc (Les Zkara)* . Paris : Augustin Challamel éditeur, 1905.

--, *Manuel Algérien. Grammaire*. Paris : Maisonneuve et Leclerc, 1888.
--, *Légendes et contes merveilleux de la Kabylie*. Paris : 1893.
--, *Les Béni-Isguen (Mzab), essai sur leur dialecte*. Oran : Fouque, 1895.
--, *Le Maroc Inconnu*, (tomes 1 et 2). Paris : Augustin Challamel éditeur, 1895-1899.
* MOURA, Jean-Marc. *Lire l'exotisme*. Paris : Dunod, 1992.
* MURCIA SANCHEZ, Carles. *La llengua amaziga a l'antiquitat a partir de les fonts gregues i llatines*, Barcelone : Universitat de Barcelona, PPU, Mont Juic institut d'estudis, coll. « Cum Laude » 4, 2011.
* NACIRI, Abu Abbas. *Al-istiqssaa* (t. 1). Casablanca : Dar Lkitab, 1997
* NAPOLEON III, *Histoire de Jules César*. (t. 1). New York : Libraires-éditeurs D. Appleton et Cie, 1865.
* NILSSON, Martin Persson. *Primitive Time Reckoning*. Londres : Lund, 1929.
* NOLLY, Emile. *Le Conquérant*. Paris : Calmann-Lévy, 1915.
* NORDMAN, Daniel. *Profils du Maghreb, frontières, figures et territoires (XVIIIe-XX siècles)*. Rabat : Publications de la faculté des lettres, 1996.
* PAGAN,Victoria Emma. *A Sallust Reader : Selections from Bellum Catilinae and Bellum Iugurthinum*. Illinois : Bolchazy-Carducci Publishers, Mundelein, 2009.
* PARET Peter & Gordon A. CRAIG & Felix GILBERT. *Makers of modern strategy from Machivelli to the Nuclear Age*. Oxford : Oxford University Press, 1992.
* PASQUALI, Adrien. *Le Tour des horizons, critique et récits et de voyage*. Paris : Klincksieck, 1994.
* PENNELL, C.R. *La guerra del Rif*. Melilla : La Biblioteca de Melilla, 2001.
--, *Morocco since 1830 – A History*. Londres : C. Hurst & co Publishers, 2001,
* PIERRE, José, (éd.). *Tracts surréalistes et déclarations collectives 1922-1939*, t. 1, Paris : Losfeld, 1980.
* POTIER, Natacha, *Dix-sept regards sur le Maroc*. Casablanca : Eddif, 2006.
* PLUTARQUE. *Vie de Marius*. traduction d'Edouard Sommer, Paris : Hachette, 1844.
* QUENEAU, Raymond. *Zazie dans le métro*. Paris: Gallimard, 1959.
--, *Odile*, Paris: Gallimard, 1937.
--, *Bâtons, chiffres et Lettres*. Paris: Gallimard, 1965.
* RAFTER, Basil B. *La femme dans l'œuvre de Pierre Loti*. Paris : Les Presses Universitaires de France, 1938.
* RENARD, Pierrette. « L'imaginaire du voyage en Orient d'après l'œuvre de G. de Nerval », in Simone Vierne (edit), *Voyage imaginaire, voyage initiatique*. Genève : Slatkine, 1990.
* REVENIN, Régis. *Homosexualité et prostitution masculines à Paris 1870-1918*. Paris : L'Harmattan, 2005.
* ROGER-MATHIEU, Jacques. *Mémoires d'Abdelkrim*. Paris : Librairie des Champs Elysées, 1927.
* RUSCIO, Alain. *Le credo de l'homme blanc*. Paris : Editions Complexe, 2002
* SAINT-AMAND, Baron de. *Voyage du baron de Saint-Amand*. La Constance : éditeur Hilaire Baritel, 1698.
* SCHMIDT, Charles Guillaume Adolphe, *Essai historique sur la société civile dans le monde romain*. C.F. Schmidt Editeur (Strasbourg) & L. Hachette et compagnie (Leipzig), 1853.
* SEILLAN, Jean-Marie. *Aux sources du roman colonial, L'Afrique à la fin du XIX^e siècle*. Paris : Karthala Editions, 2006.
* SILKIN, Jon (ed.). *First World War Poetry*. Londres :Penguin Books, 1981.
* SLYOMOVICS, Susan (ed.). "Orientalism as Irony in Gérard de Nerval's Voyage en Orient", in *The walled arab city in literature, architecture and history*. Londres : Routledge, 2001.
* SYME Ronald & Pierre ROBIN. *Salluste*. traduction Pierre Robin, (volumes 282-284). Besançon : Presses Universitaires Franche-Comté, 1982.
* TEYSSIER, Arnaud. *Lyautey*. Paris : Perrin, 2004.

* THOMAS, Rosalind. *Herodotus in context (ethnography, science and art of persuasion).* Cambridge : Cambridge University Press, 2002.
* TODOROV, Tzvetan. *Nous et les autres*. Paris: Seuil, 1989.
* UNGAR Steven & Tom CONLEY (ed.). *Identity Papers-Contested Nationhood in Twentieth-Century France*. Minneapolis : University of Minnesota Press, 1996.
* URBAIN, Jean-Didier. *Secrets de voyage. Menteurs, imposteurs et autres voyageurs invisibles*. Paris : Payot, 1998.
* URBANI, Bernard. « Montherlant à la recherche de la *Rose de sable* », in Jean-François Durand (ed.), *Regards sur les littératures coloniales,* t. *II : Afrique francophone, approfondissements*. Paris : L'Harmattan, 1999.
* VIAL, Jean Germain Antoine. *Le Maroc héroïque*. Paris : Hachette, 1938.
* WHARTON, Edith. *In Morocco*. Montana : Kessinger Publishing, 2004 (1920).
* WINKLER, Auguste. *Etude sur le Rif*. Biarritz : imprimerie Lamaignère, 1898.

TABLE DE MATIERES

Introduction
Le récit précède le voyage 7

Première Partie
Le mal d'être vu dans les récits de voyage 23

Chapitre 1. - Les Imazighen d'Hérodote 29
Chapitre 2. - De la guerre de Jugurtha à l'équivoque de Salluste 55
Chapitre 3. - Uqba, du complexe au mythe 81

Deuxième Partie
Exploration du Maroc dans les récits de voyage français 95

Chapitre 1. - Loti, des préjugés à la reconstruction du Maroc 107
Chapitre 2. - Le voyage stéréo-poétique de Mouliéras 141
Chapitre 3. - L'autre Lyautey 171
Chapitre 4. - Les Surréalistes et la Guerre du Rif 199

Conclusion :
Le récit du regard et les maux de l'Afrique du Nord 219

Bibliographie 227

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 152536 - Novembre 2018 - Imprimé en France

La littérature de voyage en Afrique du Nord

L'espace nord-africain est dit, généralement, dangereux pour l'étranger mais avec des points d'attraction physique qu'il entend découvrir. C'est à partir de cette ambivalence que prend sens le voyage dans ces récits étrangers.

La narration, qui paraît de moindre intérêt par rapport à la description, préexiste à l'expérience du voyage. Il s'agit, en effet, d'une transposition littéraire de l'apprentissage de la différence. Le récit précède amplement le voyage. Le discours sur l'Autre devient aussi un discours sur soi : l'auteur qui se décline diariste ou aventurier, se reconnaît comme différence (ou opposition) vis-à-vis de l'Autre. Dans cette épreuve humaine, il n'y a pas de fuite par rapport à soi, il y a plutôt un décentrement de soi. Le mouvement vers l'Autre déclenche nécessairement un retour sur soi. Le voyage s'annonce alors un déplacement vers la subjectivité, une introspection.

***Hassan Banhakeia**, né en 1966, est un écrivain et enseignant-chercheur à la faculté pluridisciplinaire de Nador. Il a publié de nombreux essais sur l'Histoire, la pensée et la littérature nord-africaines.*

En couverture :
Racines fugitives, Khadiri Hafid.

ISBN : 978-2-343-16029-0
24,50 €

L'Harmattan

9 782343 160290

Histoire et Perspectives Méditerranéennes